

L'ÉCHO
DU
TÉMOIGNAGE

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE
D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU
DES DIVERS SUJETS

CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE

Celui qui rend témoignage de
ces choses, dit : Oui, je viens
bientôt. Amen ! Viens, Seigneur
Jésus !

Apoc. XXII, 20.

TOME VII^e

PARIS
ADRIEN BOISSIER, RUE SAINT-HONORÉ, 277.

1867

L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

LE SABBAT

ou

EST-CE LA LOI QUI EST MORTE OU MOI QUI
SUIS MORT ?

Le repos de Dieu me semble une question d'une importance immense. Par un côté il distingue les saints tant des méchants que de la création inintelligente. L'entrée dans le repos de Dieu est peut-être la forme la plus élevée sous laquelle nous pouvons concevoir la bénédiction ; car le repos de Dieu n'implique pas simplement qu'on se repose du travail, comme c'est le cas avec l'homme, mais qu'on se complait paisiblement dans ce qui est parfait et bon. Il implique bien qu'on a cessé de travailler, sinon de se fatiguer — cessé même un saint travail ; mais il est quelque chose de plus : c'est la jouissance qu'on prend à voir achevé, complet, ce à quoi nous avons travaillé, et dans la perfec-

tion propre de ce en quoi nous sommes — pour ce qui est de nous, en Dieu lui-même. La nature de Dieu se repose en ce qui est parfaitement bon. La promesse nous est laissée d'entrer dans son repos, non pas dans le repos simplement, quoique ce sera bien le repos, et un heureux repos, mais dans son repos, dans la parfaite satisfaction que Dieu trouve en tout ce qui a été amené à la perfection devant lui. Des affections saintes trouvent du repos dans ce qui est bon, comme aussi l'ouvrier est heureux de se reposer de son travail. Le repos de Dieu est la portion du peuple de Dieu. Quand Dieu eut tout créé, et eut vu que c'était très-bon — il se reposa. Il cessa de créer, et se réjouit en ce qui avait été créé : son œuvre répondait parfaitement à sa pensée. Meilleur encore sera le repos éternel de Dieu dans le bien parfait, le plein résultat de la rédemption, et l'œuvre par laquelle nous aurons été amenés à la gloire, et le ciel et la terre mis en ordre et en parfaite et sainte harmonie : le repos de Dieu en lui-même en amour, et dans la bénédiction de toute chose autour de lui, répondant en sa place à ce qu'Il est. Plus d'une fois, le jour du Seigneur, j'ai eu un sentiment profond de l'entière pauvreté de la création, belle peut-être en elle-même, mais n'ayant pas de lien avec Dieu dans le repos, et les divers êtres qui la composent poursuivant, un jour comme l'autre, leur recherché de leur nourriture, ou suivant chacun son instinct, mais ne présentant jamais l'expression de quelque relation avec Dieu. Il reste un repos *pour le peuple de Dieu*. Quoiqu'ils ne le possèdent pas encore, ce repos est un trait distinctif des croyants : ce ne peut donc être de petite importance de savoir sur quel fondement, de quelle manière, et dans quelle mesure ils y ont part maintenant, c'est-à-dire en tant que chrétiens ; et nous verrons

quelle place saillante il occupe dans les pensées de Dieu lorsque nous examinerons les récits qu'il nous a donnés de ses voies.

Mais, comme nous le savons tous, à cette question il s'en rattache une autre : la place que la loi occupe dans les voies de Dieu. Et ceci revient à demander laquelle est la première chose dans les voies de Dieu ? Est-ce son dessein, lequel est inséparable de sa grâce, ou bien est-ce la responsabilité de l'homme, — c'est-à-dire est-ce la grâce ou bien la loi, de fait le premier Adam ou le second ? Ici le vieil adage d'Aristote devient véritable — *Αρχη της θεωρίας τελος της πραξεως* (le commencement de la théorie est la fin de la pratique.) Que la loi en principe, et la fin de la loi en tant que donnée par Moïse, s'identifie de fait avec la responsabilité dans le premier Adam et en soit la mesure, c'est ce qu'il serait difficile de mettre en question. Qu'en elle-même elle ne soit pas la grâce, c'est une chose évidente. Elle exige de l'homme, et ne lui donne pas d'une manière souveraine, ou contrairement à ce qu'il a mérité. Toutefois elles sont toutes deux divines et vraies à leur place ; et c'est parce qu'on n'a pas vu la place respective de l'une et de l'autre que la difficulté a été, je crois, insoluble. Si elles sont toutes deux de Dieu, elles doivent être toutes deux maintenues : l'autorité de Dieu à l'égard de la responsabilité de l'homme — la grâce souveraine abondant par-dessus tout. Le droit de Dieu dans l'une et dans l'autre doit être absolument maintenu. La difficulté consiste en ceci : que tout en impliquant toutes deux le droit de Dieu, dans leur *nature* elles se contredisent l'une l'autre. Exiger et donner sont nécessairement choses opposées. Si mille livres sont dues, c'est très-juste de les exiger, mais ce n'est

pas de la grâce. Si je les paie pour le débiteur de manière à le délivrer de sa dette quand il n'a droit à rien de ma part, c'est pure bonté et pure grâce — seulement, la justice est satisfaite par le paiement. Mais nous verrons que ce n'est pas tout. J'affirme donc, que le dessein, le second homme, et la vie éternelle en lui, sont venus avant la question de responsabilité dans le premier, mais que la responsabilité et la loi sont venues réellement les premières dans l'histoire de l'homme et de ce monde; que les deux choses se rencontrent en Christ, et que ce n'est qu'en Lui que la difficulté est résolue — difficulté sur laquelle les païens ont raisonné aussi bien que les chrétiens, parce qu'elle git dans la nature et l'état de l'homme. Lorsque j'aurai développé cela d'après l'Écriture, je l'appliquerai à notre question et au repos de Dieu.

La vérité, que le dessein et la pleine promesse et la grâce de Dieu existaient dans la pensée divine avant le monde, et dans le dernier Adam, le second homme, et non dans le premier, implique cette vérité de plus, que, quelles que soient les bénédictions que ce dessein renferme collatéralement pour le monde, et elles sont nombreuses, il n'est point du monde ni ne fait directement partie de son histoire et de son gouvernement, quoiqu'il soit développé et trouve sa place dans le monde et que le gouvernement *secret* et suprême de Dieu dispose toutes choses pour le bien de ceux qui Lui sont fidèles dans le monde. La parole, « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde », est vraie des chrétiens, comme elle l'était de Christ. Mais j'arrive à la preuve scripturaire de ma proposition, que le dessein de grâce, quoique révélé après, est venu avant la responsabilité de l'homme (je ne dis pas ici la prédestination des personnes, mais les conseils de

la grâce); tandis que l'introduction de l'accomplissement de ce dessein est venue après que la question de la responsabilité eut été vidée quant au premier Adam. Ainsi : 2 Tim. 1, 9, « Qui nous a sauvés, et nous a appelés d'une sainte vocation, non selon nos œuvres » — dans lesquelles notre responsabilité est évidemment engagée, et auxquelles le jugement est appliqué; « mais selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles, mais qui a été maintenant manifestée par l'apparition de notre Sauveur Jésus-Christ qui a annulé la mort » — fruit du manquement à la responsabilité, « et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. » Les œuvres d'après lesquelles il est jugé de la responsabilité, ne sont pas la chose selon laquelle Dieu nous a sauvés; la mort qu'a introduite le fait d'avoir failli à la responsabilité est abolie, rendue nulle. En d'autres termes, le principe d'après lequel la responsabilité est mise à l'épreuve, et avec lequel le jugement a à faire (car Dieu jugera tout homme selon ses œuvres) n'est pas le principe selon lequel nous sommes sauvés. Le dessein de grâce se poursuit sur un autre principe; et de plus intervient une puissance positive dans laquelle Christ est monté en haut et a annulé l'effet de la chute, et qui en outre a agi en produisant ses propres effets. Mais le dessein de grâce nous fut donné dans le Christ Jésus avant les temps des siècles; et ce n'est que lorsque Christ est venu qu'il a été mis en lumière. Pareillement Tite 1, 1, 2, « la vérité qui est selon la piété, dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu; qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles.... mais il a manifesté en son propre temps sa parole dans la prédication qui m'a été confiée selon le com-

mandement de notre Dieu Sauveur. » Ceci est très-clair ; seulement nous avons à remarquer que c'est la vie éternelle qui est promise. Notre élection mène aussi à la même vérité. Si Dieu devait élire maintenant une partie du monde, ce serait en tant que souverain, comme le faisant avant les temps des siècles. Je sais que dans sa sainte sagesse Il ne le fait pas, mais s'il le faisait ce serait comme *souverain*, comme le faisant avant que le monde fût. Mais il nous a élus en Christ avant la fondation du monde, et le résultat en est qu'Il nous a élus pour ce qui n'est pas du monde, mais est de beaucoup au dessus du monde et de toutes les conséquences de notre responsabilité, même si nous l'avions accomplie, savoir, pour être devant Lui comme fils, comme Christ lui-même, selon le *bon plaisir de sa volonté*. Ceci était bonté souveraine, nous donnant une position selon ses propres conseils. Tout ce premier chapitre des Ephésiens, qu'il s'agisse de la vocation ou de l'héritage, et même l'épître tout entière, reposent sur ce principe. Notre place avec le Père, notre place avec Christ comme son corps, n'a pas pour base la responsabilité dans le premier Adam, mais le dessein de grâce accompli dans le second et par son moyen. L'épître aux Romains envisage la responsabilité de l'homme et le péché. L'épître aux Ephésiens développe le dessein de Dieu : aussi notre part y est-elle présentée comme étant par une création nouvelle. Le chrétien est-il donc au-delà de toute responsabilité ? En aucune manière. Mais sa responsabilité est selon sa position nouvelle et non pas selon la position dans laquelle il a failli et *dont il a été sauvé*. Avec le secours du Seigneur je toucherai ce point avant de terminer. Le dessein arrêté et accompli dans le second homme, le dernier Adam, est anté-

rieur à la responsabilité dans le premier et la dépassé.

Examinons maintenant le développement des deux principes du don et de la responsabilité dans l'histoire du premier, car c'est plein d'intérêt.

Les deux grands principes se trouvaient côte à côte dans le jardin d'Éden. Il y avait l'arbre de vie, dont, comme nous le voyons plus bas, si un homme mangeait, il vivrait à toujours, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal auquel était rattachée la responsabilité, ainsi qu'une loi, et le jugement s'il y avait chute. La vie était là indépendante de la responsabilité ou des œuvres; et il y avait aussi une défense qui impliquait la responsabilité. Ni l'une ni l'autre ne supposaient le péché en l'homme; car ce qui était défendu était parfaitement innocent, sauf que c'était défendu. Je n'entre pas dans les détails de la chute. Il est évident pour moi que par l'effet des ruses de Satan le cœur s'était défilé et éloigné de Dieu, avant que la convoitise eût paru. Et lorsque le cœur se fut éloigné de Dieu, la convoitise et la désobéissance entrèrent. Le bien-aimé Sauveur vint pour regagner à Dieu la confiance de l'homme pécheur comme l'homme était; pour faire sans doute beaucoup plus, mais pour faire cela. Dieu était en Christ réconciliant, n'imputant pas, et l'histoire de tout cela respire la grâce la plus touchante; mais je ne puis y entrer ici. Mais le premier Adam avait pris le sentier de la responsabilité, s'était élancé à travers la haie de la loi, était perdu; ayant peur de Dieu quand il était venu là l'appeler dans une familiarité pleine de grâce, l'amener au sentiment, à la conscience de son état; convaincu et exclu de la présence de Dieu: et *le monde* commença. Bientôt il fut tellement rempli de violence et de corruption qu'il fut nécessaire de le frapper d'un prompt

jugement. Je ne m'arrête pas là-dessus. Quand le monde nouveau eut été constitué par la formation des nations à la suite du jugement de l'homme à la tour de Babel, les promesses vinrent d'abord sans condition (1), comme l'Apôtre raisonne dans l'épître aux Galates. La question de la responsabilité et de la justice ne fut pas du tout soulevée.

Toutefois, il faut qu'il y ait de la justice, et la question est soulevée dans la loi, et fondée entièrement sur la responsabilité de l'homme—la vie est introduite, mais comme devant être le fruit, non pas du don, mais de la satisfaction par l'homme à sa responsabilité. Fais cela, et tu vivras. La vie devait être obtenue comme conséquence de l'accomplissement de ce que la loi exigeait. Mais l'homme était pécheur; et, s'il se connaissait lui-même, tout ce qu'il avait à dire était ceci : Le commandement même qui était donné pour la vie a été trouvé pour moi être à mort. Mais cette responsabilité de l'homme fut mise à une épreuve de plus dans les voies de la grâce. Non-seulement Dieu envoya ses prophètes pour rappeler Israël dans les sentiers de la paix et de l'obéissance, mais celui dont ils avaient rendu témoignage vint Lui-même. C'était là l'activité de l'amour de Dieu quand l'homme était déjà pécheur, quand il avait déjà enfreint la loi, quand sa responsabilité avait eu son

(1) C'est une erreur de supposer qu'à la chute il y eut quelque promesse faite à Adam. Dans le jugement prononcé contre le serpent fut donnée la révélation du dernier Adam, la semence de la femme, et de la destruction entière dont il frapperait la puissance du serpent. Mais la semence de la femme, c'est juste ce que le premier Adam n'était pas. C'est la révélation et la promesse du second.

plein résultat sans la loi et sous la loi, que toute bouche était fermée, et que tout le monde était coupable devant Dieu. Mais Dieu était actif en bonté. Il envoya les prophètes, et à la fin Il envoya son Fils, disant : « J'ai encore un Fils, peut-être qu'ils respecteront mon Fils ». C'était là bonté pure, pure bonne volonté, lorsque le péché et la culpabilité étaient complets quant à la responsabilité humaine. Pour les Juifs, cela avait même un double caractère : celui d'un message qui leur était adressé comme responsables de porter du fruit ; et un acte de pure grâce faisant comme telle des noces pour le Fils du Roi ; mais ils refusèrent également et les fruits et l'invitation. Ceci, quoique la patience de Dieu les visitât encore dans l'intercession de Christ, « Père pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font, » complétait le péché de l'homme. « Maintenant », dit le Seigneur (Jean xix), « est le jugement de ce monde, maintenant le Prince de ce monde sera jeté dehors. » L'histoire de l'homme était complète, le monde jugé, Satan son Prince : le résultat de la responsabilité pleinement manifesté — le monde était jugé. Il s'était, sans loi, montré pécheur d'une manière intolérable — sous la loi, transgresseur ; et lorsque, étant tel, il était visité en grâce, il rejetait la grâce qui rappelait à la loi, et la grâce qui invitait à la bénédiction. Il avait prouvé non-seulement qu'il produisait naturellement le péché et qu'il ne pouvait pas être soumis à la loi, mais que l'affection de la chair était inimitié contre Dieu non-seulement en tant que juge, mais inimitié contre Dieu quand dans sa grâce ineffable Il visitait le monde en miséricorde, le réconciliant avec Lui-même. Pour son amour. Il avait la haine, haï sans cause. Satan ils l'avaient, et ils n'y pouvaient rien ; et Dieu, quand Il était là dans

la puissance du secours et de la bonté divine, ils ne voulurent pas de Lui. Tel était le péché; tel était l'homme — la volonté propre qui se veut toujours elle-même, et par suite ne veut ni de Dieu ni de la loi qui se présentent l'un et l'autre en réclamant la soumission; le moi, qui ne peut se suffire à lui-même et en conséquence s'adonne aux convoitises trompeuses de choses qui sont au-dessous de lui, car il ne possède pas Dieu pour lequel l'homme fut créé, ainsi que pour jouir de Lui.

L'homme n'a pas péché seulement; c'est un pécheur. Ni la vie ni la justice ne pouvaient venir par la loi. S'il avait été donné une loi qui pût donner la vie, la justice eût été par la loi. Mais l'Écriture a tout renfermé sous le péché, afin que la promesse par la foi de Jésus-Christ fut donnée à ceux qui croient. Aussi le Seigneur ajoute-t-il dans le passage cité plus haut : « Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même. » C'est comme rejeté par le monde, ne s'y trouvant plus (car ils avaient appris de la loi que le Christ devait demeurer éternellement), qu'il devient, comme rejeté, le centre d'attraction pour attirer les hommes à Lui, les délivrant de ce présent siècle mauvais. De là vient, aussi, qu'il est dit, « mais maintenant *en la consommation des siècles*, Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même; » c'est-à-dire, que c'était, moralement, la fin du monde — tous les siècles, toutes les phases de l'épreuve de l'homme avaient eu leur cours, sans loi, sous la loi, par l'envoi des prophètes, et par la venue du Fils unique qui l'avait vainement éprouvé par la grâce présentée à sa responsabilité; tout cela avait fait voir non-seulement que l'homme péchait par sa volonté, mais qu'il était

dans un état sans ressource si son rétablissement dépendait de sa nature et de sa volonté, même avec tout ce que Dieu pouvait mettre en avant pour essayer de le réformer. Procéder par une nouvelle création, par la nouvelle naissance, ce n'est point réformer la chose ancienne, c'est lui en substituer une nouvelle. L'homme ne saurait être rétabli comme tel, mais il peut être racheté par le Christ Jésus et créé de nouveau en Lui. Tel est le témoignage de Dieu. L'Évangile est prêché à l'homme en tant que perdu; lorsque la vérité fut pleinement venue, l'homme ayant été mis à l'épreuve par la grâce aussi bien que par la loi, Christ vint pour chercher et sauver ce qui était *perdu*. La loi peut être présentée maintenant à un homme pour lui prouver qu'il l'est. Elle est faite pour les injustes, comme le sait le chrétien intelligent enseigné par la Parole. Christ peut être présenté aussi à un pécheur; mais si la grâce n'opère pas, il ne voudra pas de Lui, et il sera prouvé dans son cas particulier ce que la Parole a prouvé du monde dans son histoire, qu'il veut faire sa propre volonté inique (sans loi *νομος*), et qu'il hait Dieu, même si Dieu vient à lui en grâce. Et si Dieu donne toutes les preuves, tous les témoignages possibles (Jean v), c'est toujours, hélas! « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. » Ainsi le principe de la responsabilité de l'homme a été pleinement mis à l'épreuve de toutes manières.

Et maintenant arrive la part de Dieu. S'agit-il de mêler la chose nouvelle qu'il introduit avec la vieille, comme un principe pour la rétablir et la rectifier? S'agit-il de bêcher, de fumer et d'émonder le vieil arbre afin d'en avoir de bon fruit? Il a fait cela et l'a fait en vain. Voici quelle est sa parole, — « Coupe-le, pourquoi occupe-t-il vainement la terre »; et tel fut le

sens de la malédiction du figuier par Christ. Israël, nonobstant toutes les invitations de Dieu, tous les soins dont Il l'avait entouré, ne porta pas de fruit, il n'en devait point porter à jamais. La chair peut bien demeurer en nous, de même que le vieux tronc en l'arbre greffé, comme une chose hostile à l'Esprit en vue de précieux exercices d'âme et d'un profit humiliant, de sorte que nous puissions vaincre et que nous ayons nos sens exercés pour discerner le bien et le mal; mais elle n'est jamais changée en une chose nouvelle (jusqu'à ce que la gloire change tout); elle est en nous comme une nature ennemie et condamnée, et elle n'est que cela. Non soumise à la loi de Dieu ni ne pouvant l'être, inimitié contre Dieu toutes les fois qu'elle a un sentiment, voilà la chair. Le second Adam, moralement et spirituellement parlant, est substitué au premier; il ne le restaure ni ne le réforme. Si Dieu le laisse sans loi, le premier Adam commet l'iniquité: avec la loi, il est transgresseur; avec Christ, il le rejette et le tue; et en celui même qui a l'Esprit comme croyant, il convoite contre Lui. Qu'est donc Christ si nous avons suivi l'effet de la responsabilité jusqu'en « la consommation des siècles, » jusqu'aux pleins effets de l'arbre de la connaissance du bien et du mal? Puis-je abandonner la connaissance du bien et du mal et revenir innocent à l'arbre de vie? Impossible; ce n'est pas ce que Dieu entendait; Christ, le second homme, le dernier Adam, est la réponse à tout cela. De quelle manière? Il porte comme victime expiatoire l'effet de notre responsabilité, auquel il est ainsi pleinement, parfaitement pourvu; et non pas seulement cela, mais Dieu lui-même est glorifié en ce par quoi Christ y a pourvu. Il est mort ayant été fait péché; Il est la source de la vie pour nous, vie

nouvelle, et vie dans la puissance de la résurrection, tout à fait en dehors de toute la scène dans laquelle le premier Adam tomba, car Il y est mort et est ressuscité. Tout l'état de choses qui reposait sur les deux arbres du Paradis, sur la loi fondée sur la satisfaction par l'homme à la responsabilité de manière à avoir la vie, trouve complètement sa réponse en Christ devenu la source et la puissance d'une vie entièrement nouvelle, après avoir parfaitement satisfait à la responsabilité sous laquelle nous étions et quant à laquelle nous étions coupables, et avoir fait davantage encore, c'est-à-dire, glorifié Dieu de manière à entrer comme homme dans la gloire de Dieu. La rédemption et la vie éternelle, promises dès avant la création du monde, la gloire de Dieu et la conformité à l'image de Christ en elle, tels sont les termes de la grâce divine et la condition du croyant en Jésus. Mais c'est par voie de mort; non point par la restauration du premier Adam, mais par sa mort et sa condamnation: par une nouvelle création dans le Christ Jésus. Voilà le christianisme dans sa propre et véritable puissance. La responsabilité est-elle par là diminuée ou affaiblie? Non; elle est maintenue et satisfaite, merveilleusement et glorieusement maintenue. La loi est-elle mise de côté, ou est-elle annulée? Non. Le principe de la loi et l'autorité de la loi sont au contraire également établis. Son principe, c'est l'autorité de Dieu exigeant avec justice de la créature ce qu'elle doit être, et après que l'homme est tombé, la vraie mesure de sa conduite en tant que dans la chair, et son autorité est maintenue à toujours. Elle sera maintenue au jour du jugement, car ceux qui auront péché sous elle, seront jugés par elle. Suis-je donc sous la loi? En aucune manière. Pour quelle raison? Parce que

je suis mort , et que la loi a autorité sur un homme aussi longtemps qu'il est en vie. Israël, qui était formellement sous la loi, a été mis de côté, comme nous savons, pour le temps présent, et (jusqu'à ce que la grâce, la bienheureuse grâce le restaure) est sans loi, sans idoles, mais aussi sans Dieu, quoique aimé à cause des pères; et le Gentil a sa place en Christ après qu'Il est mort et est ressuscité, et prend sa place sur ce nouveau fondement après que sa culpabilité et le résultat de sa responsabilité ont été portés par un autre, Celui-là même qui est la vie dans laquelle il vit à Dieu, et dans laquelle il est responsable sur un principe entièrement nouveau.

C'est parce qu'on a cru à un rétablissement de l'homme dans la chair, et par suite à la continuation de la loi qui s'applique à l'homme dans la chair, seulement spiritualisée et épanouie en un nouveau système de grâce, qu'on a raisonné en faveur du maintien de la loi, tandis que d'autres ont cherché à prouver que la loi était morte et qu'elle n'obligeait pas, Christ l'ayant abrogée et introduit quelque chose de mieux approprié à l'homme. Les uns et les autres se trompent également. Il peut paraître présomptueux de parler ainsi; mais la Parole de Dieu a plus d'autorité que tous les hommes, comme le reconnaissent cordialement, j'en suis sûr, l'immense majorité de ceux auxquels je fais allusion. J'avoue, puisque j'ai parlé de cela, que des deux partis qui ont discuté la question à Glasgow, je préférerais ceux qui maintiennent l'autorité du Sabbat. Je ne suis pas d'accord avec eux, mais ils combattent pour l'autorité de Dieu, la supposant être telle pour eux-mêmes; cela je le respecte. Il me semble que le parti contraire combat en faveur de l'homme, aliéné qu'il est de Dieu. Cela peut être sage en ces

jours où l'homme est exalté , et je n'ai pas de doute qu'il le sera ; mais cela je ne le respecte point. J'aime les pauvres ; je n'ai pas de défiance à leur égard , c'est parmi eux que je passe , et avec bonheur , la partie de beaucoup la plus grande de mon temps. Quand pour la première fois je commençai une telle vie , je trouvais , pour ce qui est de la nature , une certaine satisfaction dans les rapports avec les personnes bien élevées : c'était naturel. Aujourd'hui si je rencontre quelqu'un pénétré des pensées et des affections spirituelles , et rempli de Christ , je le préférerais aux gens de la plus haute position ou de l'éducation la plus soignée. Tout le reste m'est égal. Les derniers savent se ménager , se mettre à couvert , s'environner dans la société du rempart protecteur qu'ils veulent. En général je préférerais sur le bien et le mal le jugement d'un pauvre à celui d'un autre. Seulement je pense que , par suite du fait qu'ils vivent davantage ensemble , et de l'importance du caractère , les pauvres sont enclins à être un peu durs les uns envers les autres quant à la conduite , et jaloux des faveurs accordées , mais souvent très-bons et très-dévoués remplis d'égards les uns pour les autres. Après tout nous sommes tous un dans le Christ Jésus , et la Parole de Dieu doit nous guider et nous conduire. Je suis assuré que tandis que tout chrétien rendra avec plaisir l'honneur à qui l'honneur est dû , Dieu aime les pauvres et s'occupe d'eux. Je confesse que je n'éprouve aucune sympathie pour le sentiment , que , parce que l'esprit de radicalisme est à redouter , il nous faut approprier l'autorité de Dieu , si c'est le cas , aux désirs de l'homme. Tout cela est moralement un principe bien bas. Si j'eusse été du Parlement quand il fut fait une proposition tendant à fermer , le dimanche ; les pares de

Londres — c'est à dire les portes ouvertes aux piétons, les passages pour les voitures demeurant peut-être ouverts pour les malades, — j'aurais présenté un amendement, si je me mêlais de telles choses, pour qu'on fermât les passages des voitures et qu'on ouvrît ceux des piétons, les riches pouvant sortir tous les jours, et s'ils sont malades, se promener ailleurs. Qu'un pauvre soit à même de respirer le seul jour qu'il possède avec sa famille, j'en suis heureux ; je me réjouis de voir un père cultiver ses affections en actes de bonté envers ses enfants, et les uns et les autres être heureux ensemble ; et si le jour du Seigneur leur donne l'occasion pour cela, le jour du Seigneur est une véritable bénédiction. Le pauvre, quiconque travaille durant la semaine, devrait insister sur le Sabbat, c'est essentiellement son jour à lui. Pour le même motif, j'avoue que si la décision eût dépendu de mon vote — et heureusement pour moi je n'en ai pas, et ne voudrais pas en avoir ou en faire usage — pas un train ne circulerait le jour du Seigneur. Quant aux voyages de plaisir ce n'est qu'une malédiction pour tous ceux qui y sont engagés. Je n'ai rien à en dire : je les laisse là. Mais pour ce qui est des trains du dimanche, je ne crois pas qu'ils soient destinés pour de sages raisons à pourvoir à des cas de nécessité ou de bonté comme on dit : ils n'ont pour but que de faire de l'argent. Si on allègue que les exigences de la société y obligent, que sont les exigences de la société, sinon hâte de s'enrichir et réclamation impérieuse du droit de marcher à sa guise ? Je comprends très-bien que les chemins de fer ayant le monopole des routes, on suppose qu'il leur incombe une espèce d'obligation de pourvoir au cas de ceux qui pourraient avoir à voyager à tout prix. Mais s'ils y

sont obligés, ils peuvent se procurer quelque autre moyen. Non; ce qu'on veut c'est facilité, bon marché; c'est affaire d'argent et de volonté. On est aussi libre de voyager qu'on l'était ayant. Je n'ai rien à faire avec ces choses, et n'ai pas l'intention d'avoir jamais à m'en occuper. Le monde va son chemin, et je ne suis pas du monde. Mais pour ce qui concerne les allégations des chrétiens à son sujet j'ai à faire avec elles, et je ne les accepte pas, non plus que les accomodations d'un certain christianisme à ce qu'on appelle progrès; seulement je pense que le chrétien a à former ses propres voies, et ne doit pas s'attendre à réformer le monde. Je n'aperçois pas de gain moral dans le progrès dont il se vante. J'ai des télégraphes et des chemins de fer très-commodes sans doute, mais les enfants sont-ils plus obéissants, les hommes plus vertueux, les serviteurs plus fidèles et dévoués, les familles et la vie d'intérieur plus heureuses, plus sereines et plus chéries? Y a-t-il plus de bonne foi et de joyeuse confiance entre les hommes, plus d'honnêteté dans les affaires, plus de bienveillance et de cordialité entre les patrons et les employés, les chefs et les commis? Je laisse la réponse au cœur de chacun. Vous avez plus de facilités pour gagner de l'argent, mais plus d'anxiété, plus d'agitation pour le gagner; plus de luxe et plus de faste, mais pas plus d'affection ni de paix. Mais, je l'avoue, je me suis écarté de mon sujet. J'y reviens et je produis de l'Écriture des témoignages qui font voir que nous ne sommes point sous la loi; mais, non pas parce que le Décalogue ou la loi sont abolis ou enterrés, mais parce que nous, nous sommes morts, ensevelis et ressuscités en Christ; parce que nous sommes une création nouvelle, rachetés de la position dans laquelle nous étions

dans la chair. Que nous sommes rachetés de la malédiction de la loi, c'est ce que personne ne nie, de sorte que je n'insiste pas sur ce point, bien qu'il soit de toute importance : que nous ne sommes pas justifiés par elle, c'est ce qui est admis dans les termes, quoique je pense qu'on ne connaît pas et qu'on ne tient pas réellement ce que cela implique, et que cela se lie étroitement à notre argumentation; toutefois, c'est admis dans les termes et en conséquence je n'en argumente point ici. Le point sur lequel on insiste, c'est que la loi est la règle de la vie, et c'est ce point que je vais examiner. Je commence par déclarer tout d'abord que sur le terrain de la responsabilité de l'homme comme enfant d'Adam, la loi est bien évidemment cela; je crois qu'elle est une règle — la règle parfaite de la vie pour l'homme tel qu'il est. Si Adam n'eût pas mangé il aurait vécu, si l'homme eût gardé la loi il aurait vécu. Seulement, il faut s'en souvenir, nous savons ce qu'est la pensée de la chair, qu'elle n'est point soumise à la loi de Dieu, et même qu'elle ne peut pas l'être; de sorte donc que ceux qui sont en la chair ne peuvent plaire à Dieu. La loi était un moyen de mettre à l'épreuve, mais ne fut jamais entendue être pour un pécheur le chemin de la vie, ce qui toutefois se trouve dans les termes exprès; — fais ces choses et tu vivras.

Et ici je dois distinguer entre loi et la loi; non pas comme font les hommes entre une loi dans son essence et le Décalogue, mais entre son principe et ses dispositions. La loi est pratiquement le principe qui consiste à exiger de quelqu'un assujetti au législateur une certaine ligne de conduite que celui-ci impose par voie d'autorité. De sorte que nous avons les deux principes : exiger, ce qui peut prendre la forme de la

défense, et l'autorité. Il peut y avoir de plus une sanction, un motif agissant par des craintes ou des espérances comme c'est ordinairement le cas dans les lois appliquées à la conduite des hommes. Ceci modifie le caractère de la loi, mais touche à peine, me semble-t-il, à son existence; cependant cela caractérise la loi selon que nous avons à faire avec elle. Adam était sous une loi, quelque chose lui était défendu par voie d'autorité. Les hommes vécurent sans loi jusqu'à Moïse, et Israël fut placé sous la loi à Sinai, requis positivement de certaines choses par voie d'autorité. Or ceci repose évidemment sur le principe de la responsabilité d'Adam ou de ses enfants, des hommes dans la chair. Il n'y avait pas de don de la vie. La vie pouvait être conservée ou acquise par l'accomplissement de ce qui était proposé; elle n'était point donnée.

Quant à ce qui est exigé, la loi présente trois cas. La loi donnée à Adam était une simple épreuve de son obéissance. Mais s'il s'agit de placer l'homme sur le terrain de la responsabilité à l'égard du bien et du mal, je dois m'attendre à ce qu'une règle parfaite lui soit donnée, et c'est bien là ce qui eut lieu; mais cette règle ne doit pas aller au delà du devoir de l'être en question dans la position dans laquelle il se trouvait, ou bien elle ne serait pas l'épreuve de la responsabilité. La loi donnée à Adam était parfaite sous ce rapport. C'était simplement une épreuve de son obéissance, peut-être puis-je ajouter, de sa confiance.

Secondement. — L'essence de la loi, ce de quoi dépendaient la loi et les prophètes, comme le Seigneur présente la chose, était la règle abstraite de la perfection dans une créature, aimer Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes. Ceci dans la créature, serait la perfection humaine. Sans doute les

anges le font, si même un commandement n'est pas nécessaire pour eux. C'est de la folie que de dire que la loi est l'expression de la propre pensée de Dieu, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle est sa pensée quant à ce que la créature doit être, ce que naturellement doit être la loi; mais elle ne saurait être la perfection de la pensée de Dieu en Lui-même, parce qu'elle est la perfection de ce que celle de l'homme doit être. Dieu ne peut aimer son prochain comme Lui-même, ni aimer un autre être quelconque de tout son cœur, comme lui devant cela. C'est là ce que la loi professe être, une règle parfaite pour l'homme comme tel. Elle le condamne tel qu'il est, parce qu'elle dit ce qu'il doit être; et aussi s'il était ce qu'il devrait être, il n'aurait pas besoin d'elle; un commandement de faire une chose, à dire vrai, suppose le besoin de ce commandement — que je suis en danger de manquer de le faire (1). Mais en elle-même la loi est une règle parfaite, positive, pour l'homme comme enfant d'Adam.

La troisième forme de la loi est le décalogue, parfait aussi, le quatrième commandement comme tous les autres, chacun d'eux à sa place—parfait pour l'homme, mais ici envisageant l'homme ouvertement comme pécheur—règle parfaite jusqu'à ce que l'homme fût pleinement manifesté comme n'ayant rien de bon en lui, et moyen, quand elle est comprise spirituellement, de faire voir cela, et en conséquence connue comme ayant été donnée en définitive dans une pensée de la part de Dieu totalement différente de la pensée que

(1) Combien nous sentirions déplacé un commandement à Christ de nous aimer ou d'aimer son Père. Il y eut des commandements pour éprouver la perfection de son amour, mais il n'y en eut aucun de nous aimer.

l'homme l'observerait. Sans doute que l'homme aurait dû l'observer ; mais donner à un être qui convoitait dans sa nature, le commandement de ne pas convoiter ne pouvait se faire dans l'idée qu'il serait gardé, en tant que spirituellement compris, par l'homme déchu, quelque juste que ce fût de le garder. Un homme pourrait être sans reproche quant à sa justice extérieurement selon la loi, et être le plus grand ennemi de Dieu qu'il y ait dans le monde. C'est pourquoi je dis qu'elle servait comme règle à garder jusqu'à ce que la vérité vint, pendant que l'homme était sous l'épreuve quant à la manifestation de son état. Une règle parfaitement bonne pour un être dont la volonté est parfaitement mauvaise, peut bien convaincre de mal, mais ne saurait guider effectivement. Comment guider une volonté mauvaise, un être qui dans sa pensée n'est point soumis à la règle, ni même ne peut l'être ? Je parle de la loi lorsque la loi fut donnée comme une loi. Elle était une règle parfaite, mais applicable seulement quand l'homme ne se connaissait pas lui-même, sauf pour convaincre et condamner. Mais en tant que donnée ainsi à l'homme comme un système extérieur, elle a été évidemment, et c'est admis par tous, mise de côté. Il y a eu abrogation du commandement qui a précédé, à cause de sa faiblesse et de son inutilité (car la loi n'a rien amené à la perfection) et introduction d'une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu. Il ne fallait pas tenter Dieu en mettant sur le cou des disciples un joug que ni les disciples ni leurs pères n'avaient pu porter. Le système tout entier, comme système, fut ouvertement et définitivement mis de côté ; et le christianisme, la foi, non pas la loi, arrivèrent : et quand la foi fut venue, c'est-à-dire le christianisme, le sys-

tème de la foi, nous ne fûmes plus sous le conducteur. Je fais une différence quant aux dix paroles, dont je parlerai. Dieu les prononça du milieu du feu, et n'ajouta plus rien. Elles furent placées dans l'arche. Tout cela faisait une différence, mais comme termes d'une alliance, elles sont évidemment mises de côté avec le resté, en les supposant pour un moment écrites sur nos cœurs et nous supposant nous les objets de l'alliance nouvelle; lors même qu'il en serait ainsi, en tant que gravées sur des pierres comme conditions légales de la bénédiction sous l'ancienne alliance, tout a disparu ensemble. Ce qui devient ancien et qui vieillit, est près de disparaître. Nous ne sommes pas sous l'ancienne alliance, et sûrement les commandements en formaient la base.

Mais on dira que cela est admis par tous, mais qu'il faut distinguer entre le principe de l'ancienne alliance et le contenu de ce qui en constitue les termes principaux, quoiqu'il puisse y avoir d'autres détails.

C'est précisément cela. Il y a un principe dans la loi, aussi bien qu'un contenu. Or, ce n'est pas du tout sur ce principe que je suis en relation avec Dieu; c'est-à-dire que je ne suis pas du tout sous la loi devant Lui. Tel est le témoignage constant de l'Apôtre, et non pas seulement que je ne suis pas justifié par elle. Si elle est la mesure de ma justice et que je sois sous elle comme telle, je dois être justifié sur ce principe en quelque manière; des œuvres de loi doivent être ma justification. L'apôtre me déclare qu'il n'en est point ainsi. Mais je laisse ce côté de la question, parce que, comme je l'ai dit, c'est admis, au moins dans les termes, et je ne cherche pas à soulever des questions. Mais je ne suis pas sous la loi — je ne suis pas en relation avec Dieu sur ce principe sous

quelque rapport que ce soit. Je ne suis pas sous elle pour la sanctification, non plus que pour tout autre chose quelconque. Je ne suis pas sous la loi, mais sous la grâce. Je puis en tirer beaucoup d'instruction, et c'est ce que je fais de toutes les parties de l'Ancien Testament. Je tire la plus profonde et la plus précieuse instruction des sacrifices quant à la nature et à la portée du sacrifice de Christ; rien de plus précieux: ses divers aspects y sont plus développés que dans le Nouveau, mais je ne suis pas sous eux. Quelque autre chose leur a été substitué. Je ne suis pas, pour quoi que ce puisse être, sur le principe de la loi dans ma relation avec Dieu. Je parlerai de son contenu: il est donné sur ce principe avec une malédiction qui y est attachée; le principe est réellement impliqué, mais je me borne à cela maintenant. Je ne suis pas sous la loi du tout dans ma relation avec Dieu. Nous avons besoin de puissance pour la sanctification, mais la loi ne donne pas la puissance. Je parle du principe de la relation. La loi exige, exige justement: et quant à nous, je lis: Le péché n'aura pas empire sur vous parce que vous *n'êtes pas* sous la loi, mais sous la grâce. Il ne s'agit pas là de justification, mais d'empire du péché. Ainsi la puissance du péché c'est la loi. Le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit toute convoitise, car sans la loi le péché est mort; mais le commandement étant venu, le péché a repris la vie, et moi je mourus. Or tout cela s'applique non pas à la justification, mais à la puissance et à l'opération du péché en nous; la loi ne sert que d'occasion à la puissance du péché, quoique ce ne soit pas la faute de la loi, ainsi que l'apôtre a soin de le dire. Elle est cela pour nous, et c'est le cas avec lequel nous avons à faire. Or il

est du principe de la loi dans notre cas , d'exiger d'un pécheur , qui a une volonté perverse , obéissance à ce qui est contraire à sa volonté en tant que droit de l'autorité sur lui, et contraire à ses convoitises comme étant dans une chair de péché. Le principe de la loi est ruineux pour nous soit pour la condamnation , soit pour la puissance du péché. C'est en vain que l'on dit que je suis sous la loi avec un nouveau motif. Il faut que je *ne sois pas* sous la loi, pour ne pas être sous l'empire du péché. Mais il est répliqué : — Oui , mais le contenu de la loi est bon. Incontestablement ; il est saint, juste, et bon. Mais si je prends le contenu, je ne suis pas plus avancé , si c'est une loi, parce que je suis dans une chair de péché quand le contenu est mis devant moi. Je ne puis pas présenter la loi à un homme innocent. *L'homme a mangé du fruit défendu. Cette loi-là a fini. Bien ; prenons les commandements. Ils supposent le péché,* car ils le condamnent ; ils supposent la convoitise , car ils la défendent. Même le commandement d'aimer ne serait pas adressé à un être parfait. Il suppose celui à qui il s'adresse , comme je l'ai dit, n'aimant pas ou capable d'être tel. Aussi ne fut-il pas adressé à Adam de pareil précepte. Quel sens eût-il pu attacher au vol ? Quel sens à la convoitise ? La loi , nous dit l'apôtre, n'est pas donnée pour le juste. *Κεραται* ne s'applique pas, ne convient pas, n'appartient pas à de telles personnes. Mais si elle s'applique aux injustes, que peut-elle faire pour eux ? Il est évident qu'une défense de convoiter ne peut même être comprise personnellement par quelqu'un qui n'a pas de convoitise , ne saurait dans tous les cas avoir d'application à lui ; mais s'il a des convoitises dans sa nature, cette nature ne peut y être soumise. Je parle maintenant du contenu

de la loi. La loi suppose le péché, et avec parfaite raison ; parce que quand elle fut donnée le péché était là. Mais on nous dit que cela est vrai de la forme actuelle de la loi, mais qu'il y a en elle une vérité essentielle qui était pour Adam et fut donnée à Adam, quoique la forme qu'elle prit plus tard supposât le péché. Bien ; qu'est-ce que c'est que cette vérité essentielle ? Que la loi soit sainte, juste et bonne, je l'admets aussi pleinement que possible ; mais comment le vol et la convoitise peuvent-ils s'appliquer à Adam ou à quoi que ce soit sauf un état de choses tout formé caractérisé par la possession à titre de propriétaire et par la chair de péché ? Parfaitement juste de les condamner quand ils étaient là, mais certainement ce n'était pas adapté à un état de choses non en chute. Adam n'avait pas de loi pareille et ne pouvait pas en avoir de fait ni par la nature des choses. La meilleure preuve c'est que Dieu ne lui en donna pas de telle. Certainement il n'avait pas conscience de convoitise ou de vol. Dieu lui donna une autre loi qui convenait parfaitement à son état et ne supposait pas le péché. Dire qu'il était sous *celle-ci*, quand Dieu le plaça formellement sous une autre, me semble attaquer la sagesse divine en faveur d'une théorie. Ce n'est pas que les commandements soient autre chose que parfaits, lorsque l'homme se trouve dans l'état et les relations auxquels ils s'appliquent ; mais Adam n'était pas dans cet état et ces relations, et Dieu lui donna sagement une loi appropriée à l'état dans lequel il se trouvait, qui maintenait son autorité à Lui et mettait à l'épreuve l'obéissance d'Adam, mais ne supposait pas le péché, ni n'en impliquait l'existence.

Je crois que la loi est la règle parfaite de la vie pour l'homme dans la chair ; mais elle suppose le péché,

et s'applique à la chair de péché, à l'homme dans la chair ; et comme elle repose sur le principe, le droit d'exiger et avec raison (car c'est un principe très-important et qui maintient les droits de Dieu), elle me condamne quant à la justice, et ne m'est d'aucun secours, mais bien le contraire, quant à la sanctification. Si donc la loi est sainte, juste, et bonne dans son contenu, pourquoi ne pas être sous elle, pourquoi ne pas la maintenir ? Parce que je suis alors dans une relation avec Dieu qui implique la condamnation et la puissance du péché. La loi est la loi, elle n'est pas la grâce, et la puissance du péché c'est la loi. Maintenez la loi comme loi, et vous détruisez son autorité si elle n'est pas loi pour vous ; et si elle est loi pour vous, elle est la puissance du péché et le péché aura empire sur vous. Elle doit, comme loi, avoir l'autorité extérieure, l'autorité de Dieu comme tel. Si vous affaiblissez cela, vous l'avez détruite comme loi. Et ici je me sépare des deux partis qui ont discuté cette question. A mon jugement ; ils détruisent tous les deux l'autorité de la loi, l'un dans l'intention de le faire, l'autre en déclarant qu'elle est abrogée, ensevelie, et choses pareilles. Les premiers sont obligés d'accorder beaucoup, désirant maintenir son autorité, parce qu'ils n'y peuvent rien ; les derniers détruisent son autorité et la déclarent abrogée. Pour moi, je n'en cède pas un iota ou un trait de lettre. Je ne soulève pas la question concernant les Gentils non-placés sous elle, bien qu'historiquement ce soit vrai ; parce que, s'ils ne sont pas sous la loi, ils sont sans loi, et que j'admets que la loi est une règle parfaite pour l'homme dans la chair. Je dis que je ne suis pas sur le principe gentil, bien que Gentil ; non pas *ανομος θεω* sans loi quant à Dieu,

mais εννομος χριστω justement soumis à Christ. Mais je ne dis pas que l'autorité de la loi s'est affaiblie ou a cessé : ce que je dis , c'est que *j'y suis mort*. La loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit , et ne peut en avoir plus longtemps. Or je ne suis plus vivant dans la chair. Je rejette toute altération, toute modification de la loi. Je rejette toute prétention à la christianiser : c'est affaiblir son caractère légal par une mixtion de grâce qui n'est ni la loi ni l'évangile. Je maintiens son autorité tout entière , son autorité absolue. Ceux qui auront péché sous elle , seront jugés par elle. Elle aura sa propre autorité , c'est-à-dire , celle de Dieu , selon ses propres termes au jour du jugement ; mais je ne suis pas sous elle , mais sous la grâce ; non pas sous le conducteur , mais comme fils , parce que la foi est venue et que j'ai l'esprit d'adoption. Je suis sur un autre pied et dans une autre relation avec Dieu ; je ne suis pas du tout dans la chair , ni dans la place d'un enfant d'Adam , mais délivré , tout à fait hors d'elle , par la rédemption.

Voyons ce que l'Écriture enseigne sur ce point.

Les transgressions positives sont effacées par le sang de Christ.

La loi , nous dit-on , en tant qu'alliance des œuvres a fini par la mort de Christ. Or je dis que l'Écriture enseigne plus que cela , enseigne ce qui s'applique à tout le vieil homme pour ce qui concerne notre position devant Dieu , et que , pour la foi , nous sommes complètement morts à la position et à la nature dans lesquelles nous étions sous la loi. Prenez le cas le plus complet et le plus manifeste , un Juif effectivement sous elle. Je ne doute pas qu'elle sera réalisée pratiquement par un Gentil comme principe. Quel est le jugement de la loi sur mon vieil homme , mon être en tant

que dans la chair ? Est-ce condamnation seulement en tant qu'alliance ? Non , c'est la mort. Il ne s'agit pas simplement de l'apport d'un nouveau motif , d'une nouvelle source de conduite , par l'action de quoi , la loi étant maintenant comme telle , je la garde. La loi est (2 Cor. III) un ministère de mort aussi bien que de condamnation. Mais qu'arrive-t-il donc ? Pour moi , par la loi je suis mort à la loi. Elle m'a tué pour que je vécusse à Dieu. « N'ajoute pas à ses paroles , de peur qu'Il ne te reprenne et que tu ne sois trouvé menteur. » Vous pourriez dire qu'elle est abrogée comme alliance des œuvres , mais non comme règle de vie , bien que l'Écriture ne parle pas ainsi ; c'est une pure invention humaine. Mais vous ne sauriez dire : Je suis *mort* à elle , mais elle doit être ma règle de *vie*. C'est un non-sens. Je suis mort à la loi par la loi. Elle a fait son œuvre et m'a tué pour ce qui concerne elle même : je n'existe pas quant à la loi , ou bien elle a failli à sa puissance. Et je suis mort à la loi afin que je vive à Dieu. Si je n'en ai pas fini avec elle , je ne saurais vivre à Lui. Et de quelle manière en ai-je fini avec la loi ? Je suis crucifié avec Christ. Et je ne vis plus moi , mais Christ vit en moi — et ce que je vis maintenant dans la chair , je le vis dans la foi , la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. Cela n'est pas la loi. La foi étant venue , dit l'Apôtre , nous ne sommes plus sous un conducteur , c'est-à-dire sous la loi. Notez ceci : ce n'est pas du tout Christ portant mes péchés qui me délivre de la loi. Notre vraie délivrance est opérée là , quant à nos péchés. Mais en me délivrant de la loi , Dieu ne

me délivre pas, moi enfant d'Adam vivant, des terribles conséquences de mes péchés. Il fait une autre œuvre. C'est moi qui suis mort avec Christ. Et ce n'est pas non plus de pardon du péché qu'il est parlé dans un tel cas, quoique au moyen de cette mort de Christ il ne me soit pas imputé. Nous mourrons au péché, — non pas aux péchés ni pour les péchés, mais *au péché*. Celui qui est mort est quitte du péché. Si l'obéissance d'un seul m'a constitué juste, pourquoi ne puis-je pas dire que je puis demeurer dans le péché? Voici la réponse : Comment, nous qui sommes *morts* au péché, pourrions-nous y *vivre* encore? Le raisonnement de l'apôtre à la fin du sixième chapitre est fatal à l'usage de la loi comme règle de vie. Rien ici n'a trait à la question d'une alliance basée sur les œuvres. Il s'agit de la vie, de vivre dans le péché, l'obéissance, la sainteté, et de ce qui en est le principe et la règle. Dois-je courir au péché, être ce qu'on appelle un antinomien, parce que je ne suis pas sous la loi? Nullement. Quel principe, quelle règle de vie ai-je donc? Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché et pour vivants à Dieu. Comme vivant en Christ je dois livrer mes membres à Dieu comme instruments de justice. Je puis faire cela, obéir, non à une loi, mais à une personne, à Dieu lui-même absolument. Pourquoi? Je ne suis pas sous la loi, mais sous la grâce. *Je me livre moi-même*. Quelle occasion d'expliquer que nous n'étions pas sous la loi en tant qu'alliance des œuvres, mais que nous y étions comme règle de vie! Mais maintenant, c'est de la vie, des règles de la vie que l'apôtre traite, — de la manière dont nous arrivons, et en vertu de quel principe, à ce fait béni que le péché n'a pas empire sur nous. Car c'est bien à cela (et non à la justification) que nous

sommes arrivés par le fait que nous ne sommes pas sous la loi. Cela nous conduira-t-il au péché ? Encore, quelle occasion de nous dire, — non, vous savez que la loi est encore une règle de vie. Mais non : silence, significatif silence ! Ils avaient été les esclaves du péché, et qu'étaient-ils maintenant ? Ils avaient obéi de cœur — à la loi, par suite des nouveaux motifs qu'ils avaient ? non ; à la forme de la doctrine dans laquelle ils avaient été instruits. Ils n'étaient pas sous la loi ; s'ils y étaient le péché aurait empire sur eux. Mais ils avaient obéi à la nouvelle forme de doctrine. Ils étaient esclaves de la justice, esclaves de Dieu, et avaient leur fruit en sanctification. Les gages du péché, c'était la mort ; mais le don de Dieu, la vie éternelle. L'idée de la loi n'intervient pas du tout, sauf pour faire voir que ceux qui se trouvent sous elle, seraient sous l'empire du péché. L'idée de l'alliance des œuvres n'intervient pas davantage dans l'argumentation de Paul ; c'est de la vie qu'il traite, de marche dans le péché, de son empire, d'obéissance, de sanctification — mais nous ne sommes pas sous la loi. Mais il faut traiter tout spécialement ce sujet.

Le chapitre cinquième (depuis le verset 42), avait fait voir que pour la justice tout devait être ramené aux deux chefs Adam et Christ, et que la loi était seulement intervenue en passant pour faire abonder l'offense. Le sixième, que nous, étant morts en Christ, nous ne sommes pas sous la domination de cette nature pécheresse, non plus que sous la loi qui s'appliquait à cette nature. Maintenant le septième traitera pleinement la question de la position sous la loi elle-même. L'apôtre affirme l'impossibilité absolue d'être sous la loi et sous Christ dans le même temps : ces deux positions sont absolument incompatibles l'une

avec l'autre. Il établit cela de la manière la plus forte. Nous ne pouvons pas plus être liés à la loi qu'une femme ne peut avoir deux maris dans le même temps. Maris pourquoi ? Pour justifier comme alliance d'œuvres ! Non : pour obéir, pour porter du fruit pour Dieu. Vous n'avez pas un mot concernant des œuvres pour justifier, ni sur une alliance d'œuvres : il ne s'agit que de ce à quoi je suis lié, que de savoir quelle loi m'oblige. N'est-ce pas cela ? Lisez et voyez. Eh bien, je suis devenu mort à la loi par le corps de Christ, afin que je sois à un autre. Et alors, pensez-y, je suis lié à un autre qui a autorité sur moi, et je ne puis admettre que quelque autre chose intervienne et réclame autorité. J'ai vu Moïse et Elie disparaître après avoir servi Dieu dans leur génération, et j'ai entendu la voix du Père disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-Le. J'ai été préparé par le sixième chapitre, à voir qu'il ne s'agit pas de désobéir et de vivre dans le péché, parce que étant mort au péché, je vis à Dieu par Christ et Lui suis obéissant. Et à présent je trouve dans les détails, que, ainsi mort que je suis, l'obligation qui me liait à mon premier mari est chose terminée, devenue impossible. Je suis marié à un autre : je suis lié à lui, le lien et l'obligation sont absolus, je ne puis entendre que Lui. Je ne puis pas même dire, je vais apprendre par mon second mari ce que mon premier veut dire et commande. Je n'en ai qu'un, son autorité est complète et absolue. Nous n'avons rien à faire ici avec la justification ou une alliance d'œuvres ; la seule question dont s'occupe l'apôtre, est celle de savoir — à qui je suis lié.

Un article que j'examinais tout à l'heure me dit que le chapitre signifie que « La mort de Christ a dissout toute notre vieille relation avec la loi en

tant qu'alliance basée sur les œuvres, et nous a laissés en liberté de contracter une relation nouvelle. » Quelqu'un a-t-il jamais lu un pareil effort pour éluder l'Écriture? — Une nouvelle relation avec quoi? Encore avec la loi? De quelle vieille relation avec la loi le chapitre parle-t-il? Nous sommes morts, de sorte qu'il n'y a plus de relation du tout, et nous sommes mariés à un autre, Christ ressuscité d'entre les morts. Où y a-t-il une alliance d'œuvres dont le chapitre parle, ou à laquelle il fasse allusion? En outre, l'auteur ne fait aucune allusion à ce qui constitue tout le sujet du chapitre, le fait que nous sommes morts. Vous êtes morts à la loi par le corps de Christ. Si j'avais besoin d'une preuve que j'ai à faire avec un écrivain qui avait un système qui l'empêchait d'oser regarder l'Écriture en face, je le trouverais dans la phrase citée plus haut. Mais je ne cherche pas la controverse, et ainsi je ne m'en occupe plus. J'ajoute ici qu'il est bien connu que dans le verset six il faut lire comme dans la note marginale (1) : « étant morts dans ce en quoi — » ἀποθανόντες, et non ἀποθανόντος, autrement ceux qui disent que la loi a été abrogée et ensevelie auraient ce texte pour appui. Si donc nous sommes morts avec Christ, nous pouvons aussi dire que nous avons été vivifiés ensemble avec Lui, et ressuscités ensemble et assis ensemble dans les lieux célestes. Le chrétien est une personne céleste quoique marchant à travers le désert et qu'il y soit l'épître de Christ. Quelle est sa règle? Marcher comme Christ a marché. Toutes les parties de l'Écriture, la loi et toutes les autres, peuvent lui fournir de la lumière, et il peut s'en servir pour convaincre de péché,

(1) Version anglaise.

car la conscience naturelle en reconnaît la justice. Paul dirigeait sa conduite par une prophétie d'Ésaïe XLIX. Et grâces à Dieu, le nouveau Testament abonde en préceptes pour nous guider. Nous ne devons pas non plus laisser tomber le mot de commandement ; parce que, lors même que nous ferions toutes choses bien, rien ne serait bien si ce n'était pas fait dans l'esprit d'obéissance, et le commandement exprime l'autorité. Toutefois nous devons être remplis de la connaissance de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence spirituelle. L'homme spirituel discerne toutes choses. Je ne puis parler ici que du principe et de la mesure. Je surprendrai peut-être mon lecteur en disant que la conduite de Dieu est toute notre mesure, comme étant participants de la nature divine. Ce n'est pas la règle parfaite pour l'homme dans la chair qui est notre mesure, mais c'est la conduite divine pour l'homme dans l'Esprit. L'Apôtre peut dire, « Quand nous étions dans la chair », et décrire dans le septième chapitre de l'épître aux Romains les combats d'un homme renouvelé, mais qui n'est pas affranchi par la connaissance de la rédemption, mais est encore sous son premier mari, la loi ; sachant qu'elle est spirituelle, y acquiesçant, y prenant plaisir, mais ne la gardant jamais. Mais quand il a connu la délivrance, il peut dire : la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi, ayant appris et sachant que Dieu n'a pas pardonné mais condamné le péché dans la chair, mais dans la personne de Christ, sacrifice pour le péché, et que, maintenant chrétien, non dans la chair mais dans l'Esprit, sa place et sa position sont totalement changées. Vivant ainsi en Christ, créé de nouveau dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées afin qu'il marche en elles, renouvelé en

connaissance selon l'image de Celui qui l'a créé, que sont ces bonnes œuvres? J'ai dit, l'Écriture a dit, que, parfait devant Dieu en Christ, il doit imiter Dieu. Où trouver l'image de cela dans un homme? Christ est l'image du Dieu invisible. Uni avec Lui dans le ciel, le chrétien doit marcher comme Lui sur la terre, dans la grâce comme manifestant Dieu, regardant à Lui en haut, et transformé ainsi à sa ressemblance de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur. Examinons l'Écriture sur ce point.

D'abord comme c'est le nom du Père (1) qui est révélé et non le nom légal de Jéhovah, nous devons être parfaits comme notre Père qui est dans les cieux est parfait. Il aime ceux qui ne l'aiment pas. Il est bon pour les ingrats et pour les méchants. Mais c'est plus précisément en Eph. iv, v, que ceci est pleinement développé. La marche que Dieu a préparée d'avance pour le chrétien nous est présentée dans ces deux chapitres subjectivement et objectivement : subjectivement— nous avons dépouillé le vieil homme, et revêtu le nouveau ; et en second lieu, nos corps étant le temple du Saint-Esprit, nous ne devons pas contrister l'Esprit de Dieu par lequel nous avons été scellés pour le jour de la rédemption. Puis vient la règle objective— soyez bons les uns envers les autres, pleins de compassion, et vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi vous a pardonné en Christ. Nous trouvons ensuite les deux noms de Dieu qui

(1) C'est sous ce nom que Dieu est connu dans la relation chrétienne en vie éternelle ; il fut révélé par Christ quand il était ici-bas. Jéhovah est le nom de Dieu dans sa relation avec Israël : Le Tout-Puissant, à l'égard des patriarches ; le Souverain sera son nom millénial.

disent ce qu'Il est dans son essence, présentés comme ce qui doit être réalisé, et dont Christ nous présente la réalisation dans l'homme. Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur. Nous devons être les imitateurs de Dieu, son amour en Christ étant notre modèle. Et ici nous trouvons la supériorité du principe chrétien sur la loi dans sa nature même. La loi m'enseignait à aimer mon prochain comme moi-même, faisait de mon amour pour moi la mesure de mon devoir envers mon prochain. Le christianisme attend que nous n'ayons pas de moi du tout, mais que nous nous donnions nous-mêmes pour notre prochain. Deux principes constituent la perfection de cela, Christ s'est donné lui-même *pour* d'autres, et il s'est donné *à* Dieu. Ce dernier point est nécessaire pour que le principe soit parfait. L'affection doit avoir pour objet un être parfait, aussi bien qu'être parfaite elle-même; et pour être parfaite il faut qu'elle soit complètement dégagée du moi, et parfaite aussi en elle-même; car c'est de leur objet que les affections tirent leur caractère et leur valeur. Mais le principe de la perfection légale est tout différent, et n'a absolument rien de cela. La règle pour le chrétien n'était point ce que doit être l'homme comme tel, mais d'être imitateur de Dieu comme un enfant bien-aimé de son Père, Christ étant la manifestation de l'amour dans cette position et en étant aussi la mesure. Comparer l'amour qu'ont mutuellement deux personnes chacune d'elles pour soi-même et pour l'autre, et confondre cet amour avec le dévouement absolu de Christ, c'est tout simplement un abus

des termes parce que le mot amour est employé dans les deux cas. L'autre nom de Dieu est Lumière. Nous sommes lumière dans le Seigneur. Nous devons marcher comme des enfants de lumière. Ici encore, c'est à Christ que nous sommes renvoyés, Christ t'éclairera. Ainsi donc, amour parfait dans l'abandon, le sacrifice du moi, imitation de Dieu en cela, marche comme étant en Christ, dans la lumière et de la lumière qui manifeste tout, Christ en étant le modèle, telle est la règle de vie du chrétien. Il est mort, et sa vie est cachée avec Christ en Dieu. S'il croit, c'est Christ qui vit en lui, il n'est pas vivant (en vie) dans ce monde. On peut s'opposer à de pareilles vues, mais si on le fait, il faut qu'on s'oppose à l'Écriture.

Le grand secret de tout, c'est qu'en tant que devant Dieu, et responsables envers Lui, nous ne sommes pas absolument vivants dans la vie d'Adam. Christ est notre vie, Christ qui est ressuscité. Je suis mort; j'ai été crucifié avec Christ, au péché, ou à la chair et à ses convoitises, à la loi par le corps de Christ, au monde, et le monde à moi. Devant Dieu, je n'appartiens pas plus à la scène tout entière d'un homme vivant, à ce monde dans lequel la vie d'Adam se développe et dont la loi est la règle morale, qu'un homme qui est mort depuis dix ans. Je viens ayant la vie de Christ, ayant le Fils et par là la vie, au milieu de cette scène, pour marcher dans le sentier qu'il a tracé. Et maintenant, de quoi le sabbat est-il le repos? De cette création-ci. Or, je n'en suis pas. C'est d'une nouvelle création que je fais partie, les choses vieilles sont passées. Lors même que j'eusse connu Christ selon la chair, comme appartenant à

ce monde, ici-bas et sous la loi, je ne le connais plus de cette manière. Et quel est le repos de la nouvelle création à laquelle j'appartiens comme étant mort et ressuscité, Christ étant ma vie? Le repos céleste qui nous est signifié dans le jour du Seigneur, le jour de la résurrection de Christ: Voyons ce que l'Écriture enseigne directement sur ce sujet. Et tout d'abord examinons Gen. II. Ici Dieu se reposa le septième jour, et il le sanctifia parce qu'il s'était reposé ce jour-là. Je ne crois pas juste le raisonnement de Paley, mais le fût-il, il n'aurait aucune valeur. Dans tous les cas, le septième jour est reconnu par Dieu comme consacré quand il donna une loi, comme sanctifié et béni, parce qu'il s'était reposé en ce jour. Mais c'était le repos de la création, de la première création telle que Dieu l'avait faite, c'est-à-dire très-bonne. Personne ne dit qu'il fut constamment observé depuis lors jusqu'au départ d'Israël du pays d'Égypte. Il peut y en avoir eu des traditions plus ou moins claires, ou plus ou moins obscures: il semble qu'il s'en trouve à la fois dans l'Écriture et chez les païens, mais elles sont obscures. Mais cette création tomba aussitôt; et la chose même que nous a apprise le christianisme, c'est que l'homme n'a jamais gardé ce repos, n'a jamais pu le garder, qu'il ne peut pas non plus jamais s'y soumettre, ou avoir le repos sur ce principe là. Il peut être un bienfait pour son corps, je crois qu'il est cela effectivement, car son corps fait partie de la vieille création: mais c'est de relation avec Dieu que je parle. Religieusement le repos de la vieille création lui est impossible. Dans la loi, Dieu prit l'homme dans la chair et la création, pour éprouver s'il y avait possibilité pour l'homme de vivre en relation avec Dieu en cet état de chose, et il fut prouvé que c'était impossible. Mais le sabbat était alors le signe de la rela-

tion avec Dieu. Ce n'était pas *un* septième jour, mais le septième jour ; il n'était pas des six. En ceux-là Dieu travaillait, ils n'étaient point son repos. C'est très-bien de parler d'un septième jour ; *un* septième jour peut être bon pour l'homme, mais il exclut Dieu, laisse le repos de Dieu de côté, et donne à l'homme son propre repos comme un repos physique sans Dieu, se repose quand Dieu travaillait, et travaille quand Dieu se reposait, ne tient pas compte de Dieu s'il repose l'homme. C'est *le* septième jour qui fut béni parce que Dieu s'était reposé en ce jour. Dans le Paradis l'homme n'avait pas besoin de se reposer du travail. Ne devait-il pas garder le septième jour s'il n'était pas tombé ? Eût-il gardé *un* septième jour comme l'essentiel de la chose, ou le septième jour parce que Dieu s'était reposé ce jour-là ? Non ; le septième jour seul constitue le caractère religieux du repos, parce que la bénédiction de l'homme est dans le repos de Dieu. Il est homme tous les six jours quant à sa marche, selon la volonté de Dieu, il est avec Dieu le septième. Mais il tomba tout de suite, il n'entra jamais dans le repos de Dieu.

Et ici je voudrais faire remarquer en passant, un point très-important signalé dans le discours du docteur Kairn à Berwick, que l'argument contre le Sabbat tiré de ce que l'homme était tombé et ne pouvait pas avoir part dans l'institution originelle, serait valide si l'homme n'était pas susceptible d'être rétabli. Or, j'affirme que, précisément, ce que l'Écriture enseigne, c'est que l'homme ne saurait être rétabli ; les hommes sont susceptibles d'être rétablis, mais c'est en naissant de nouveau, par voie de mort et de résurrection, en dépouillant le vieil homme et revêtant le nouveau. La loi et même la venue de Christ, en tant que s'adressant à la responsabilité de l'homme,

étaient la preuve que l'homme ne pouvait pas être rétabli, qu'il devait y avoir un second homme à la place du premier, et qu'il fallait que la mort et la résurrection intervinsent pour fonder une place pour l'homme avec Dieu, qu'il fallait que le vieil homme fût dépouillé et que le nouveau fût revêtu. Ce qui caractérise l'incrédulité du jour actuel, c'est la prétention que l'homme peut être amélioré et rétabli, qu'il n'a pas besoin d'un nouvel homme pour naître de nouveau; cela mènera juste à l'Antichrist. C'est l'anti-christianisme sans intention, la dénégation des principes fondamentaux du christianisme — la nouvelle naissance et la croix. L'homme ne peut pas être rétabli en tant que dans la chair; il faut qu'il naisse de nouveau, *ανωθεν*, tout à fait de nouveau par l'origine de sa nature, et qu'il soit racheté. Le sabbat est le repos de l'homme dans la chair. Religieusement il n'y a pas de repos pour l'homme dans la chair, comme il n'y a pas de restauration pour l'homme dans la chair. La loi mettait la chair à l'épreuve, et établit le sabbat comme un signe en conséquence de l'alliance; mais la chair n'était pas soumise à la loi de Dieu, ni ne pouvait l'être. Et voyez de quelle manière bénie et touchante Christ répondit en conséquence à la stupide accusation d'enfreindre le sabbat, quand il dit à l'homme d'emporter son lit, donnant ainsi la preuve que le Dieu donnant la vie et le Seigneur du sabbat était là. Que répond-Il à leur accusation? Mon Père *travaille* jusqu'à maintenant et moi aussi je *travaille*. Ineffablement précieux! Est-ce que le Père et le Fils, Dieu en grâce — car c'est ainsi qu'en Jean il est toujours parlé de Dieu en grâce comme mis en contraste avec la responsabilité à l'égard de Dieu comme Dieu, — le Dieu d'amour, peuvent se reposer là où il y a

ruine et misère ? Le Dieu d'amour peut-il se reposer là où est le péché ? Dieu aurait pu le détruire en jugement ; mais en bonté Il ne peut se reposer dans le péché. Il travaille là où le péché et la misère se trouvent. Peut-il y avoir une plus touchante , plus admirable réponse de sagesse divine , rendant , comme faisaient toutes les paroles de cet Etre béni , sa Personne toujours plus précieuse , et donnant une preuve que le Dieu tout-sage de grâce était là ? Dieu n'a pas réellement de repos dans un monde de péché et de misère.

Ce caractère se retrouve en Christ. Il était soumis au système dans lequel il était , pendant qu'il y était ; mais une autre vérité qui ressortit pleinement après sa résurrection , brille continuellement à travers. Votre maître ne paie-t-il pas le tribut (pour le temple) ? Oui , dit Pierre , Il est un bon Juif. Quand il entre le Seigneur le prévient , et fait voir que , comme Personne divine , Il savait ce qui se passait loin de sa présence corporelle. La connaissance divine était là , mais Il associe Pierre avec Lui-même. — *Nous* sommes les enfants du temple , et en conséquence exempts du tribut ; mais afin que *nous* ne les scandalisons pas. Nous le voyons ensuite en possession de la puissance divine sur la création , Il fait apporter par un poisson la pièce d'argent nécessaire ; mais il s'associe encore Pierre — « Donne-le pour moi et pour toi » Soumis à tout ce qui l'environne , mais au-dessus de tout , Il nous associe avec Lui-même dans la position qu'il a prise maintenant en haut comme Fils , c'est-à-dire en tant qu'homme. Mais de même que Christ ; en réponse à l'accusation des Juifs , déclare qu'il travaillait divinement comme Fils , et ne se reposait pas , pareillement l'apôtre traite ce sujet du Sabbat. C'est ce qu'il fait plei-

nement en Hébr. iv. L'objection, que la déclaration que nous qui croyons nous entrons dans le repos signifie le repos actuel de la conscience comme croyant, n'a aucune espèce de fondement et dénote la plus complète inintelligence de toute la portée du raisonnement de l'apôtre, qui veut établir que nous devons nous *efforcer d'entrer* dans ce repos, et qu'il reste un repos, c'est-à-dire qu'il n'est pas venu. Par la foi, la conscience entre dans le repos et l'homme a cessé de se reposer en ses œuvres en tant que pécheur. Comme accommodation tout cela peut être très-bien; mais il ne s'est pas reposé de ses œuvres en tant que chrétien, *comme Dieu s'est reposé des siennes*. Ce passage dit simplement quels sont ceux qui entrent, les croyants entrent, les incrédules n'entrent pas; absolument comme si je disais, voilà la porte — il n'y a que les nobles — que les hommes qui entrent. Il ne s'agit pas du temps où la chose se fait, mais de la désignation de ceux qui ont titre pour le faire, de ceux qui le font. Mais je laisse cela. Ce chapitre renferme une instruction importante. L'homme n'est encore jamais entré dans le repos de Dieu; il ne l'a pas fait à la création, quoique Dieu eût fini ses œuvres dès la fondation du monde; car Dieu dit, s'ils entrent. Mais, disait le Juif, nous sommes entrés — Caleb, Josué, les enfants — ceux-là ne tombèrent pas à cause de l'incrédulité. Non, dit notre chapitre; la déclaration, « s'ils entrent » vient après Josué, et s'il leur eût donné le repos il n'aurait pas parlé dans les Psaumes si longtemps après d'un autre jour. Il reste un repos pour le peuple de Dieu. L'homme n'est pas entré dans le repos de Dieu. Il n'y est pas entré lors de sa première institution dans le Paradis. Puis sont venues les promesses de la semence. Il n'y eut pas de promesse

au premier Adam ; mais dans le jugement prononcé sur le serpent, fut promise la victoire de la semence de la femme — du second Adam — précisément *non pas* du premier, qui n'était pas de la semence de la femme. Ensuite lorsque Dieu appela Abraham, les nations s'étant livrées à l'idolâtrie, vinrent la promesse d'abord, avant la responsabilité légale, et la loi 430 ans après, laquelle ne pouvait ni annuler la *promesse inconditionnelle*, ni y ajouter; et la loi était la bénédiction sous la condition de l'obéissance de l'homme. C'est *après* la promesse que vient la loi, faisant reposer la bénédiction sur la responsabilité de l'homme, identifiée avec la première création, les promesses se rapportant à elle donnée comme la bénédiction; et le Sabbat — le repos de Dieu — est immédiatement établi, naturellement sur le principe de l'institution, c'est-à-dire, d'une manière légale. Je montrerai sa haute importance et quelle grande place lui est faite; mais je dirai d'abord quelque chose de la loi morale et du Décalogue.

J'entends par loi morale le devoir de maintenir la relation dans laquelle nous sommes. Mais les diverses relations tirent leur caractère obligatoire de leur institution par Dieu, et la première de toutes c'est la relation avec Dieu — aussi est-elle la première de toutes les obligations morales, et celle qui jette sa lumière sur toutes les autres et les revêt de son caractère, par la raison que, en quoi que ce soit que Dieu ait établi ou commandé, je suis tenu d'obéir, et que l'obéissance elle-même est la moralité sous sa forme la plus élevée. Elle consiste à maintenir la relation avec Dieu. De là vient qu'avant que le péché fût entré, l'épreuve était d'une nature abstraite, pure obéissance — tu ne mangeras pas. Bien; l'homme désobéit et tomba, s'é-

loigna complètement de Dieu ; mais dans sa chute, et par elle, il gagna une conscience—la connaissance du bien et du mal , c'est-à-dire , le sentiment du bien et du mal en soi sans un commandement ou une loi qui en fissent une affaire d'obéissance — ce qui eût supposé qu'il était encore avec Dieu. Telle fut la sagesse de Dieu. Mais cette conscience naturelle renforçait l'obligation de ces relations dans lesquelles Dieu avait placé l'homme. Les institutions de l'homme pouvaient bien les défigurer et les obscurcir, mais leur caractère obligatoire interne était toujours là : l'épouse était reconnue comme épouse, quoique le divorce pût intervenir; les parents étaient reconnus comme parents, bien que l'état pût réclamer des droits sur ce lien; la violence et le brigandage étaient connus être tels, bien qu'on pût piller glorieusement des ennemis. Et le Seigneur Jésus relèverait le témoignage : « Au commencement, il n'en était pas ainsi. » Le sentiment moral, l'obligation morale existaient donc, quoiqu'il n'y eût pas de commandement, pas de loi ; et le Gentil ferait naturellement les choses contenues dans la loi et serait loi à lui-même, expression qui exclut d'une façon péremptoire l'idée qu'il faut qu'il y ait une loi de Dieu pour qu'il y ait obéissance, et qui fait reposer celle-ci sur la conscience acquise dans la chute, quand l'homme quitta Dieu et se fut détourné de Lui. Postérieurement à la promesse qui avait montré que la grâce et la Semence pouvaient seules apporter la bénédiction, l'autorité de Dieu fut établie d'une manière révélée et la loi promulguée après une rédemption extérieure et typique. Tandis qu'elle avait pour base l'autorité de Dieu, la loi établissait, naturellement, par sa sanction, toutes les relations que Dieu avait instituées, seulement elle les sanctionnait surtout en défendant d'y porter atteinte :

c'est-à-dire, là où ces relations constituaient un droit distinctif contre d'autres, que ce fût d'ordre divin ou d'ordre humain. Le sabbat et l'autorité des parents sont seuls présentés sous la forme positive, quoique le premier revête la forme négative dans les directions de détail. Et ici j'avoue que, bien qu'à proprement parler, il ne s'agisse pas proprement d'une relation, ni conséquemment d'une obligation morale indépendante de la connaissance de Dieu, d'une affaire de conscience quand l'homme était loin de Dieu et était ainsi *loi à lui-même*, c'est-à-dire en dehors de l'autorité de Dieu, toutefois du moment que Dieu était introduit et que cette première de toutes les relations était établie, une partie de cela, bien plus l'essence même de la chose, était la reconnaissance de l'obéissance absolue qui lui était due et de son droit souverain de commander; et le Sabbat, de même qu'antérieurement la défense faite dans le Paradis, devenait, en tant que commandement positif, une épreuve plus absolue que tout le reste de la relation avec Dieu. Les Gentils pouvaient être moraux sous la direction de la conscience sans Dieu, comme on le peut maintenant; ils pouvaient voir la folie du culte des idoles selon le raisonnement d'Esaië, trouver qu'ils avaient une fausseté dans leur main droite; mais le Sabbat était un signe de *relation* avec Dieu comme peuple connu de Lui et placé sous son autorité (comme tous les hommes eussent dû être). C'est avec sagesse qu'il fut ainsi ordonné comme un signe de l'alliance; il était une chose arbitraire, Dieu le commandait, et c'était là son autorité: mais avec la connaissance que donnait la Genèse, il n'en était pas absolument ainsi. Le Jéhovah d'Israël était le créateur du ciel et de la terre. Ça aurait pu être, en un sens, arbitraire, quoique assurément parfaitement sage, que

de créer en six jours ou en sept ; mais si Dieu accomplissait la création en six jours, avoir le Sabbat le septième jour c'était participer au repos de Dieu. C'était là l'essence même de la bénédiction, c'était avoir à faire avec Dieu, et en tant que peuple de Dieu ; ce n'était pas quelque chose d'arbitraire ; c'était quelque chose de spécial ; non pas affaire de conscience naturelle, mais association éminemment précieuse avec Dieu. *Mais* c'était le repos de la première création et le repos selon la loi, c'est-à-dire la bénédiction sous la condition de l'obéissance, et cela de fait, dans un être tombé qui ne pouvait pas l'obtenir par cette voie. Que les Juifs pieux fissent du Sabbat leurs délices quand ils étaient en relation avec Dieu, je n'en saurais douter : Dieu voulait être fidèle à sa propre relation. Mais lorsque Loammi était le nom écrit sur le peuple, les Macchabées ne trouvaient le Sabbat qu'une source de désastres, quoiqu'ils eussent une bonne conscience. Maintenant le Sabbat sera trouvé être un signe distinctif, le septième jour. Le prendre comme impliquant simplement l'idée d'un jour sur sept, c'est détruire l'idée même du repos de Dieu. Je prends la loi. Je trouve que le Sabbat est rattaché à chaque ordonnance particulière, non pas seulement aux dix commandements, mais à tout ce qui exprimait une forme quelconque de la relation de l'homme avec Dieu. Aussitôt que le peuple fut sorti d'Égypte, la manne lui est donnée pour nourriture journalière, et le Sabbat est immédiatement distingué, Ex. xvi. En Ex. xx nous avons les commandements ; la relation de Dieu avec Israël est établie, et là-dessus, le Sabbat institué. Le second commandement donne les termes de la relation de Jéhovah avec Israël : Il s'y nomme « Jéhovah ton Dieu ; » et le Sabbat y est désigné comme « le Sabbat de

Jéhovah ton Dieu », et c'est expressément le repos de cette première création : « C'est pourquoi Jéhovah a béni le septième. » Le sanctifier était le point essentiel, quoique le repos de tout fût le signe de cela. Quand il s'agit de dresser le tabernacle, Ex. xxxi, et que Moïse descend après avoir reçu toutes les instructions concernant le modèle, le plan et l'ordre de la relation, — le Sabbat est établi de nouveau : il est un signe entre Jéhovah et les enfants d'Israël à toujours, et tout particulièrement pour cette raison expresse qu'il était le repos de Jéhovah. Quand Moïse, monté la seconde fois sur la montagne, reçoit une nouvelle alliance, Ex. xxxiv, le Sabbat est introduit. Pareillement avant les sacrifices pour le tabernacle, Ex. xxxv. En Lévi. xxi, où il s'agit des Fêtes de l'Eternel, il est présenté en tout premier lieu, dans une place distincte qu'il occupe seul. De même en Lévi. xix où le peuple doit se sanctifier parce que Jéhovah leur Dieu est saint, ils doivent obéir à leurs parents et garder ses sabbats. Il est Jéhovah leur Dieu. En Lévi. xxvi qui présente d'une manière détaillée les menaces faites à Israël dans le cas où il sera désobéissant et rebelle, c'est encore le Sabbat qui commence : « Vous garderez mes Sabbats et vous révèrerez mon sanctuaire, je suis Jéhovah. » La terre même devait garder un Sabbat, Lev. xxv, 2, 4, 6, comme épreuve pour manifester s'ils se confiaient dans le Dieu de l'alliance. Et en Nomb. xv, où les promesses de l'Eternel et sa fidélité assurée interviennent au milieu du jugement, l'acte de ramasser du bois le jour du Sabbat est puni de mort, comme étant un péché commis par fierté. J'arrive aux prophètes et cite seulement Ezéchiél disant pourquoi Israël a été rejeté. Ezéch. xx, 11, 12 : « Et je leur donnai mes statuts, et leur fis connaître mes ordonnances, lesquelles si l'homme

accomplit, il vivra par elles. Je leur donnai aussi mes Sabbats pour être un signe entre moi et eux, afin qu'ils connussent que je suis Jéhovah qui les sanctifie ». Une concordance fera trouver beaucoup d'autres passages, mais ceux-là suffisent pour montrer le principe. C'est Jéhovah, Dieu d'Israël (son nom avec les patriarches était le Tout-Puissant; avec nous, c'est celui de Père par Jésus-Christ). C'était son Sabbat, un signe de relation avec Israël, mais fondé sur le repos d'Elohim; mais un signe du repos dans la première création, de relation avec Dieu, avec Jéhovah, dans ce repos; toutefois donné comme une loi à l'homme dans la chair, et la bénédiction et le repos sous la condition de l'obéissance. Voilà ce qu'était le Sabbat: le repos de Dieu dans la première création, et ensuite le repos de la relation avec Dieu de l'homme dans la chair sous la condition de l'obéissance.

Or, ce que le christianisme nous enseigne, c'est précisément que cela est chose impossible. Le péché est entré; le premier Adam est perdu par suite de sa désobéissance; la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi ne le peut-elle pas; et en conséquence celui qui nous rachète fut dans le tombeau le jour du Sabbat, comme venant ici-bas parmi les hommes sans péché et en grâce, mais en ressemblance de chair de péché. La mort est pour nous le seul moyen de nous reposer du péché, et l'alliance, sur le pied de laquelle il était offert à la chair de participer au repos de Dieu, est ensevelie dans le tombeau de l'homme dans la chair, et avec elle, le Sabbat qui en était le signe; mais, je le répète, cela n'a pas lieu par l'abrogation de la loi comme telle pour ceux qui sont sous elle, mais par le fait d'être mort à la loi, la loi ayant été parfaitement glorifiée et sa malédiction ayant été portée plei-

nement — c'est-à-dire ayant reçu la plus haute sanction qu'elle pût recevoir. Mais la présence de Christ dans le tombeau était la preuve définitive et absolue qu'il ne pouvait y avoir de relation avec Dieu dans la chair de l'homme; le figuier était maudit et ne devait plus porter du fruit à jamais.

Mais, dit-on, le discours sur la montagne établit et spiritualise la loi. Que de temps j'ai accepté cette dernière idée comme vraie ! Mais elle ne l'est pas. Le discours sur la montagne révèle le nom de Père comme un nouveau titre de relation, selon que le Seigneur déclare en Jean XVII l'avoir fait, et remplace les observances pharisaïques extérieures par la sincérité intérieure du cœur à l'égard de Dieu. Il n'envisage pas la rédemption mais la justice personnelle, comme la base sur laquelle le résidu, pauvre en esprit, pouvait entrer dans le royaume des cieux; seulement il y est fait allusion à deux commandements qui soulevaient la question de la violence et de la corruption, les grands principes du péché. Si c'est une spiritualisation de la loi, le Sabbat est laissé de côté comme n'ayant point part à cette spiritualisation; mais je n'admets pas que ce discours soit cela. Quelques règles qu'il donne pour notre marche morale (car bien qu'il ne présente pas le principe sur lequel entrent les pécheurs tel qu'il est donné dans l'Évangile, il nous montre toutefois ce qui convient au royaume dans lequel nous sommes par grâce), il n'introduit pas le Sabbat comme en faisant partie. La vérité est qu'il a trait au principe intérieur et à l'obéissance. Pour ce qui est du passage, « Un seul iota ou un seul trait de lettre ne passera pas de la loi que tout ne soit accompli; et « Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir, » je le tiens certainement comme une déclaration divine qui doit

être acceptée dans toute sa force. La pensée la plus éloignée, que Christ mette de côté la loi, n'entre pas dans mon esprit — ce serait mettre de côté l'autorité de Dieu. Christ a scellé dans sa mort l'autorité de la loi, mais par sa mort il en a fini, avec sa position sous elle. Elle a autorité sur un homme aussi longtemps qu'il vit. Elle a été accomplie en grande partie; en quelques points, en des types mêmes, comme la fête des tabernacles, elle ne l'est pas encore; et je suis parfaitement sûr que tout en elle aussi bien que dans les prophètes, l'a été ou le sera. Christ l'a aussi pleinement glorifiée dans sa vie. Mais si je suis mort, il ne me place pas sous elle en tant que ressuscité avec lui. Être sous elle, c'est pour tous, sauf Christ lui-même, le moyen de ne pas l'accomplir — le moyen par lequel le péché a empire sur nous. Dans le discours sur la montagne, Christ décrivait le véritable caractère de ceux d'entre les Juifs qui entreraient dans le royaume quand il serait établi; et en conséquence j'admets pleinement qu'il décrit le caractère dans lequel nous devrions marcher; mais y a-t-il quelqu'un qui, en prêchant l'Évangile aux pécheurs, voudrait présenter l'obéissance à la loi et aux préceptes comme le moyen pour entrer dans le royaume? Il ne s'y trouve pas un mot des joyeuses nouvelles de la mort et de la résurrection de Christ. Je crois que si un homme est né de nouveau, en principe et conformément au principe du discours sur la montagne sa justice surpasse celle des scribes et des pharisiens; mais on n'y trouve pas la moindre idée de la nouvelle naissance, non plus que de la croix: l'obéissance personnelle est le rocher sur lequel sûrement nous bâtissons. C'est parfaitement bien comme guide pour le chrétien dans la pratique, mais les termes du discours sur la montagne

ne furent pas adressés aux pécheurs, et leur but était de donner le caractère des saints Juifs qui auraient part au royaume; et ils sont très-instructifs pour nous en ce qu'ils nous font voir ce qui caractérise le royaume maintenant qu'il est établi, et que celui qui a un caractère opposé ne saurait réellement y avoir part. Je crois que Christ est venu pour accomplir la loi, je crois qu'elle sera entièrement accomplie; mais comment une divine déclaration que tout sera accompli, qu'un iota n'en passera point *jusqu'à* ce que tout soit accompli, peut-elle signifier que c'est moi qui l'accomplirai? Il n'en est point parlé comme d'une obligation mais comme d'une certitude d'accomplissement. L'ai-je accomplie de telle sorte qu'elle peut passer? L'avez-vous accomplie, lecteur? La justice et la miséricorde ne peuvent jamais passer. Le Seigneur affirme l'autorité de la loi, mais sa déclaration à cet égard ne saurait vouloir dire que le peuple en accomplira les obligations morales de telle sorte qu'elle passerait. Cela lui laissait-il donc la liberté de mépriser ces obligations? Certainement non. C'eût été mépriser l'autorité de la loi que le Seigneur établit au contraire. Quiconque le ferait serait coupable sous elle; et cela était vrai de chaque iota, de chaque trait de lettre, même n'ayant trait à rien de moral, parce que l'autorité y était impliquée. Tout cela vous auriez dû le faire. Au plus petit commandement, à sa place, se rattachait l'autorité de Dieu. Mais c'est pour une tout autre raison que je ne suis pas sous la loi. Je suis mort à la loi par le corps de Christ pour être à *un autre*: complètement, entièrement mort à la loi; le lien est dissous. En est-ce donc fait de l'obligation morale? Non; mais dans le christianisme elle n'est pas maintenue par la loi. Ce qui était *impossible* à la

loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché *dans la chair*, afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'esprit. Si je marche selon l'Esprit je ne suis point sous la loi; mais les fruits de l'Esprit sont l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la douceur, la tempérance, la patience: contre de telles choses il n'y a pas de loi. Je garde la loi *de fait*, en vertu de ce que je ne suis pas sous elle *de droit*, parce que la vie et l'Esprit de Christ me font aimer mon prochain, et que celui qui fait cela accomplit la loi. La chose est produite et non pas imposée. De là vient que la première table n'est pas mise en avant, parce que cela était une alliance avec Jéhovah comme peuple; pour nous, nous sommes fils du Père par Christ, et nos devoirs sont dans cette relation.

Voyons maintenant ce que le Nouveau Testament nous apporte de direct sur le Sabbat, et si on y trouve quelque allusion à son caractère sacré. Matth. xii, 1, est ici évidemment d'une grande importance. Les Pharisiens se plaignaient que les disciples arrachassent et froissassent entre les mains des épis de blé. La réponse du Seigneur est remarquable. Il ne reprend point les Pharisiens ainsi qu'il fait ailleurs, mais fait voir que le Sabbat et les autres prescriptions cérémonielles ont été mises de côté pour cause suffisante, et qu'il y avait là quelqu'un de plus grand qu'une obligation quelconque du Sabbat. Est-ce que Dieu pouvait dire, je suis plus grand qu'un commandement moral? Est-ce que c'eût été une manière divine de poser les choses s'il se fût agi de haïr un frère, ou de convoiter la femme du prochain? Une telle pensée révolterait

aussitôt. Et c'est de cette manière pourtant que le Seigneur raisonne relativement au Sabbat. D'abord la rejection du Messie faisait toute chose profane; le Sabbat faisait place sous l'oeil propre de Dieu à un autre commandement obligatoire. Christ était plus grand que le temple; et s'ils eussent connu le cœur de Dieu, ils n'auraient pas condamné ses disciples. Tout cela prouvait que les Pharisiens avaient tort et étaient injustifiables. Mais de plus, le Fils de l'homme était Seigneur du Sabbat. Sûrement cela ne pouvait être dit d'un commandement relatif au bien et au mal. Il avait le droit de disposer du Sabbat à cause de la dignité de sa personne et de son office. Tout cela aurait-il pu se dire si le Seigneur eût voulu en maintenir l'autorité. Il ajoute qu'il est permis de faire du bien le jour de Sabbat. Le passage parallèle en Marc dit de plus que le Sabbat a été fait pour l'homme. L'Evangile de Mathieu nous donne les changements dispensationnels et, sur ce principe, la personne de Christ comme divine; et la place qu'Il prit comme Fils de l'homme posait le fondement sur lequel Il en agit avec le Sabbat comme en étant le Seigneur. Ici (en Marc) Christ est le serviteur, le prophète, et nous trouvons un autre principe posé, celui que le Sabbat a été fait pour l'homme. Il fut institué en faveur de l'homme, pour l'homme; et, en conséquence, Celui qui avait tout ordonné pour l'homme comme chef de la race selon Dieu, en était le Seigneur. C'était un bienfait conféré à l'homme pour son avantage, et le Fils de l'homme avait le droit de disposer souverainement de toute l'affaire. Pouvait-on dire cela d'une loi qui obligeait d'une manière divine? Marc III, 2; Luc VI, 7; XIV, 1-5; XVI, 10-16 présentent tous les cas où le Seigneur opère des guérisons le jour de Sabbat dans l'intention

expresse d'attirer l'attention là-dessus, soigneux de heurter leurs préjugés, pour dire le moins, donnant leur zèle pour ce jour comme une preuve d'hypocrisie, et ne disant pas un mot pour en réserver la force légale. N'est-ce pas singulier que le Saint-Esprit signale seulement la flétrissure que jetait le Seigneur sur la rigide observance dont ils en faisaient le sujet ? Peut-on trouver dans le Nouveau-Testament quelque autre témoignage concernant le Sabbat ? L'Ancien, comme nous avons vu, insiste sur lui en toute occasion ; mais dans le Nouveau, rien que des déclarations qui affirment le droit du Seigneur sur lui, ou en renversent la prescription légale.

Je reviens pour un moment à Jean v que j'ai déjà cité. Les autres évangiles nous apprennent comment Christ fut présenté aux Juifs et au monde sous des caractères différents. En Jean ils nous apparaissent comme ne l'ayant pas reçu, pas plus les premiers que le second, et tout le long du livre les Juifs sont traités comme réprochés, et leur système comme rejeté : il faut que l'homme naisse de nouveau. Christ n'y est pas présenté aux Juifs, mais leur est substitué, et Il introduit naturellement des bénédictions infiniment plus grandes. Aussi le Sabbat a-t-il ici une place particulière. Christ n'y est pas vu comme tenant encore au système quoique acheminé vers sa rejection ; ni comme descendant d'Abraham et de David, Emmanuel, conformément aux promesses ; non plus que comme remontant à Adam, le Fils de l'homme en grâce. Il est Dieu dans ce monde, inconnu et rejeté, la Parole faite chair, l'Agneau de Dieu, il faut qu'Il fasse toutes choses nouvelles. Il est personnellement le commencement de ce qui est nouveau, toutefois seul encore dans ce caractère jusqu'à ce qu'il soit mort

et ressuscité. Or, comme nous l'avons vu, le Sabbat avait été le repos de la première création; et quand l'homme avait été pris comme le sujet des voies de Dieu dans la chair, le Sabbat était devenu un signe de l'Alliance. C'est sur un nouveau fondement qu'est un Christ rejeté, quoique, ainsi que nous l'avons vu, extérieurement assujetti, pendant qu'il était dans la chair, à ce que Dieu avait établi dans la chair. C'est pourquoi Paul dit: Et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois, maintenant, nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création. C'est pour cela qu'il faut pour nous que sa mort et sa résurrection interviennent. Sa personne divine était au-dessus de toutes les dispensations; et c'est là, avec son œuvre et la mission du Consolateur, ce que nous avons en Jean. Ce n'est pas Christ monté pour revêtir le caractère de Tête d'un corps au-dessus de toutes choses, mais c'est Christ, personne divine faite homme. Le dessein de Dieu et la grâce viennent donc nécessairement devant nous. Le cas du paralytique du réservoir de Béthesda fait voir l'incapacité de l'homme à faire usage des moyens de bénédiction qui supposaient en lui la force et la capacité de s'en servir; or c'est là ce qu'était le système légal. Si la chose est arrangée de manière que le résultat en bénédiction dépende de nous, il se trouve que le péché a enlevé la force nécessaire pour faire usage des moyens donnés pour guérir du péché; même quand la volonté y est. L'homme est, pour ainsi dire, en Rom. vii: le vouloir s'y trouve bien, mais non pas le moyen d'accomplir ce qui doit être fait. Christ apporte, exerce, le pouvoir, au lieu de le demander. Une parole guérit l'homme, mais c'est le Sabbat, le repos de la chair. Mais il ne peut pas y en

avoir ; et après avoir attiré l'attention des Juifs sur ce point en faisant emporter à cet homme son lit , Il répond par la déclaration que son Père travaillait jusque là , et qu'il travaillait Lui aussi et ne gardait pas le Sabbat, ne se reposait pas au milieu du péché. C'était la puissance venue en grâce au milieu du mal, et non le repos dans le mal. Il aurait pu y avoir jugement , et le jugement aura lieu ; mais c'était et c'est encore la grâce. Où le repos peut-il se trouver pour nous ? Dans la création nouvelle , dans la résurrection : d'abord pour la conscience et le cœur, finalement en toute manière et parfait. Christ en tant que ressuscité a placé l'homme dans une position nouvelle, sur un pied tout nouveau , et ne l'a pas ramené en arrière dans la position d'Adam innocent , délivré de la position d'Adam coupable, ainsi que du monde issu de lui dans le péché et qui a rejeté Christ. Après avoir accompli l'œuvre de la rédemption , détruit la puissance de la mort, fait la paix par le sang de la croix, Christ a pris la position entièrement nouvelle , position nouvelle comme homme, à laquelle son œuvre donne droit à l'homme , et dans laquelle elle place l'homme par l'efficace de la résurrection. Nous sommes devant Dieu comme ressuscités en Lui, quoique nous ayons ce trésor dans des vases de terre , attendant l'adoption , c'est-à-dire la rédemption du corps. Nous sommes en Christ, dans la création nouvelle. Notre Sabbat n'est pas le Sabbat dans la chair , celui de la vieille création, mais bien celui de la foi par la résurrection de Christ. Il ne nous est pas imposé par la loi , car nous ne sommes pas sous la loi , mais morts, en dehors, pour la foi, de la position et de la nature du péché, et ressuscités en Christ. Mais le jour du Seigneur , le jour de la résurrection de Christ , est

l'heureux témoignage, autant qu'un jour peut l'être, d'un meilleur et parfait repos. Je n'entre pas dans les détails du fondement scripturaire pour la distinction de ce jour, ce que j'ai fait il y a quelques années en réponse à des prêtres qui en faisaient usage pour prouver l'autorité de l'Eglise qui avait changé le jour. Je suis mort avec Christ à la vieille création, à la chair et à la loi ; mon repos en tant que chair est dans le tombeau avec Lui. J'ai, par le bon plaisir de Dieu, le vrai repos en Lui ressuscité, dans son œuvre accomplie de telle sorte que Dieu se repose dans la justice et dans de profondes délices, et que nous y trouvons pareillement notre repos, repos du travail pour atteindre l'une, repos dans la joie en ce qui est bon dans les autres, repos dans l'amour de Dieu reposant sans obstacle sur nous en Christ : gage aussi par le Saint-Esprit du repos parfait que donnera la résurrection du corps Rom. viii, 2. Voyez Jean xx ; Act. xx, 7 ; 1 Cor. xvi, 2 ; Apoc. 1, 10.

Le Sabbat n'est pas un septième jour. Il est expressément *le* septième jour, le repos de Dieu, le repos de Jéhovah. Il ne s'agit pas maintenant de garder le septième jour, le repos de la vieille création (pour le chrétien intelligent c'est impossible), mais, comme clairement distingué par l'Écriture, le *premier* jour de la semaine en contraste avec le septième, Christ ayant été incontestablement dans le tombeau le septième, et étant ressuscité, fondement de notre repos, le premier et non le septième. Dire que le Sabbat était originellement le premier, c'est ne pas tenir compte des faits, et se montrer ignorant de la portée et de la signification du changement de jour. Il ne s'agit ni d'un sabbat juif ni d'un sabbat légal, mais du jour du Seigneur chrétien. La seule part que la chair puisse y avoir maintenant, c'est la miséricorde qui s'y manifeste

pour l'homme dans la chair , et c'est là une nouvelle révélation de celle de Christ. Lorsque le Sabbat fut originellement institué, le travail n'était point la portion de l'homme ; il aurait pu jouir, dans la voie de l'adoration et du culte, du repos de Dieu ; mais il ne le fit jamais. Maintenant le péché est entré , et le Seigneur peut nous dire que le Sabbat a été fait pour l'homme. Dans la mesure donc que le jour du Seigneur peut être rendu jour de repos pour tous , la grâce le fera. Il se peut que je ne puisse pas l'imposer comme loi religieuse aux hommes inconvertis. Je ne sais ce que cela signifie dans le christianisme , dans l'Eglise de Dieu. La primitive Eglise aurait-elle songé à l'imposer aux païens ? Je crois que c'est une grande grâce, même pour le monde, si la loi civile, ou les habitudes sociales en assurent l'observation ; seulement il y a le danger que cela nourrisse la propre justice. C'est une grâce extérieure si la moralité de la loi, le Sabbat, et tout le reste, est observé, car le péché et le mépris de Dieu dégradent, endurecissent, et corrompent. Comme chrétien, je me réjouis d'avoir un jour, et le jour du Seigneur, recouvré sur le monde et la vieille création pour moi enfant de Dieu ; et je crois , et j'en ai fait l'expérience , que , non pas pour des visions , mais pour la bénédiction et la joie, nous pouvons viser à être dans l'Esprit le jour du Seigneur. Mais tout cela n'est point la loi. Mais je n'accepte en aucune manière les dires orgueilleux de ceux qui ensevelissent, comme ils parlent , ou abrogent le Sabbat. Je dis que si je me trouvais à bord d'un vaisseau je pécherais positivement en n'en prenant pas convenablement soin le jour de Sabbat, et en ne veillant pas à la sûreté de tous. D'un autre côté , je n'ai aucun doute que le chrétien doit penser aux autres, et, sauf dans des cas d'œuvres de

miséricorde et d'amour, ne doit pas se servir de voitures et choses pareilles le jour du Seigneur : une règle facile pour diriger en tout cela, c'est de se demander si c'est au nom du Seigneur Jésus que l'on agit ; si oui, à la bonne heure ; sinon, s'abstenir. De même quant aux aliments. Ce n'est pas affaire de scrupule ; manger chaud ou froid c'est tout un pour moi quant à la conscience ; mais je dis que les chrétiens doivent laisser, le jour du Seigneur, abondance de loisir à ceux qui les servent. Puis, au lieu de les placer sous la loi, je voudrais rendre mes enfants aussi heureux que possible le jour du Seigneur ; je voudrais qu'il se rattachât pour eux, à ce jour, une pensée de bonheur, mais d'un bonheur associé avec Dieu et non avec un vain plaisir — de même, dans la mesure que cela dépendrait de moi, pour le pauvre obligé de travailler. Je crois que ce doit être un repos de bonheur, de bonheur avec Dieu, et non une servitude légale imposée par Lui. Je n'attends pas que le monde fasse attention à moi ; mais en l'observant j'agis pour moi-même. Les personnes sérieuses le respecteront, et la tenue morale, telle que la piété la forme toujours, opérera sur tous.

Je n'entre pas dans l'histoire de cette question. J'ai recueilli bon nombre de faits et de témoignages à ce sujet, mais je ne les ai pas avec moi en ce moment. Il est certain toutefois que les premiers chrétiens ne confondirent jamais le jour du Seigneur avec le Sabbat. Ceux qui étaient d'origine juive les connaissaient tous deux comme distincts, et ceux qui étaient autour d'eux faisaient de même. Justin Martyr dans un passage bien connu de son dialogue avec Tryphon qui lui reproche d'abandonner le Sabbat, dit : Comment pouvons-nous garder le Sab-

bat, nous qui nous reposons du péché tous les jours de la semaine? Si ma mémoire ne me trompe pas, Clément d'Alexandrie recommande de le mettre à part si possible. Mais ce dont je me souviens parfaitement, c'est qu'un concile d'Orléans, du sixième siècle ou du commencement du septième, reproche aux chrétiens de garder le Sabbat, et de ne pas charrier leur blé, ou voyager ce jour-là, et leur demande s'ils se sont faits Juifs. Mais nous ne devons pas supposer qu'ils entendaient par là le dimanche ou jour du Seigneur. Graduellement, à mesure que le Judaïsme disparaissait dans le lointain, le jour du Seigneur prit la place du Sabbat, mais jamais, je pense, comme un Sabbat légal jusqu'à la réformation. Mais cette histoire peut se trouver ailleurs; je n'ai pas la prétention de la donner, et c'est de mémoire que je parle. Mon but était d'examiner l'Écriture sur ce sujet, et cela en connexion avec la loi, ce qui est le point réellement important. La nature du christianisme en dépend. J'aurais laissé la controverse locale à ceux qui y sont engagés. La véritable nature du christianisme nous regarde tous.

Je n'accepte nullement tout ce qu'a dit Luther sur ce sujet. Je pense qu'il ne voyait pas la déchéance complète; mais ce qu'il a écrit montre clairement qu'il était bien entré dans le principe dont j'ai parlé. «Mais si tu veux parler de l'abolition de la loi, parles-en telle qu'elle est dans son usage et son office propres, et telle qu'elle est, prise spirituellement et comprenant toute la loi sans distinction aucune entre loi judiciaire, cérémonielle, et morale;» «Or, Paul parle ici spécialement de l'abolition de la loi morale ce qu'il faut soigneusement considérer. Et ici Paul ne parle pas de la loi cérémonielle seulement (comme

nous l'avons remarqué auparavant plus au long, mais de la loi tout entière, cérémonielle ou morale, qui pour un chrétien est totalement abrogée, car il y est mort : et non que la loi soit entièrement abolie, puisqu'elle demeure, vit et règne encore dans les méchants. Mais un homme pieux est mort à la loi, comme il est mort au péché, à la poudre, à la mort, et à l'enfer : lesquels, toutefois, demeurent encore, comme le monde et tous les méchants demeureront encore en eux. Quand donc le Papiste comprend que la loi cérémonielle seulement est abolie, toi, comprends que Paul et chaque chrétien sont morts à la loi, et que pourtant toute la loi demeure encore : ainsi que, par exemple, Christ ressuscitant d'entre les morts est délivré du tombeau, et néanmoins le tombeau demeure encore. » Et ensuite il s'étend là-dessus. « C'est pourquoi ces paroles, je suis mort à la loi, sont très-expressives. Il ne dit pas en effet : Je suis délivré de la loi pour un temps, ou bien j'ai seigneurie sur la loi : mais, simplement, je suis mort à la loi, c'est-à-dire je n'ai rien à faire avec la loi..... Or, mourir à la loi, ce n'est point être obligé par la loi, mais être délivré de la loi et ne pas la connaître. C'est pourquoi, que celui qui veut vivre pour Dieu, tâche d'être trouvé hors de la loi et sorte du tombeau avec Christ. » Maintenant, il est parfaitement vrai que le grand objet de Luther était la justification par la foi. Mais en poursuivant cet objet, il arrive au fait que nous sommes entièrement morts à la loi, que nous ne sommes obligés en rien par elle, que nous ne la connaissons pas. Il pensait que l'on pouvait revenir sous elle, parce qu'il le faisait lui-même. Moi, je ne le pense pas; mais ceci est une autre question. Il

considère l'homme, le chrétien, comme en Christ, entièrement en dehors de la loi autant que Christ est maintenant en dehors de son tombeau, et autant dégagé de dessous la loi que Christ l'est maintenant. « Avec cette foi tu t'élèveras au-dessus et au-delà de la loi, jusqu'à ce ciel de la grâce où il n'y a pas de loi, ni de péché. Et quoique la loi et le péché demeurent encore, toutefois ils n'appartiennent en rien à ton être, car tu es mort à la loi et au péché. » « Or si nous sommes morts à la loi, la loi n'a donc pas de pouvoir sur nous, tout comme elle n'en a point sur Christ qui nous a délivrés de la loi afin que nous vivions pour Dieu. » Ce n'est pas complètement exact de dire qu'il a continuellement dans son esprit la justification. Il considère les croyants comme *entièrement* délivrés de la loi, parce qu'elle était mort et condamnation, et qu'ils ne pouvaient être justifiés s'ils étaient sous elle dans une mesure quelconque à cause même de son caractère obligatoire. Il dit que la seule chose que Dieu demande de vous est ceci, que vous croyiez en Christ qu'il a envoyé; et qu'ainsi nous sommes rendus parfaits. « Mais si vous voulez ajouter des lois, alors tenez pour sûr que toutes les lois sont comprises dans ce commandement, — Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Efforcez-vous de garder ce commandement, lequel étant gardé, vous avez accompli toute la loi. »

Je cite de son commentaire bien connu sur l'épître aux Galates.

COMMUNION AVEC LE CHRIST

VIII^e PARTIE.

SOUFFRIR AVEC LUI.

Trois passages de l'Écriture peuvent servir comme d'introduction à notre méditation :

1. Rom. vii, 17 : « Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, si du moins *nous souffrons avec Lui* (εἰπερ συμπασχομεν) afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui. »
2. 2 Tim. i, 8 : « Ne prends donc pas à honte le témoignage de notre Seigneur, ni moi son prisonnier ; mais *prends part aux souffrances* (συγκακοπαθησον) de l'Évangile, selon la puissance de Dieu. »
3. 2 Tim. ii, 12 : « Si nous *souffrons*, nous régnerons aussi avec Lui. » (εἰ υπομενομεν και συηβασιλευσομεν).

Le dernier de ces passages (2 Tim. II, 12) rattache et fait contraster la souffrance ou le support patient de l'épreuve MAINTENANT, avec la participation FUTURE à la DOMINATION de Christ. *Maintenant*, LA PATIENCE; *alors*, LA DOMINATION avec Christ. Cette manière de rendre la chose est plus expressive que si on disait: « *la souffrance*, MAINTENANT; *la domination*, ALORS. »

Le second (2 Tim. I, 8) rattache *la souffrance des afflictions* avec l'œuvre du témoignage de Paul, et invite les autres à prendre part aux épreuves. Il rappelle naturellement à l'esprit un texte bien connu de l'épître aux Hébreux qui nous présente un autre témoin qui vivait en d'autres jours (ch. XI, 24-26): « Par la foi, Moïse étant devenu grand refusa d'être appelé fils de la fille de Pharaon, choisissant plutôt d'être affligé avec *συγκατασταθαι* le peuple de Dieu que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte: car il regardait à la rémunération. » En Egypte, place honorable; être appelé fils de la fille de Pharaon; et posséder là assez de trésors pour servir à goûter pour un temps de telles choses que les délices du péché. Mais la foi qui révéla Dieu à Moïse fit préférer à Moïse les afflictions du peuple de Dieu et l'opprobre de Christ.

Qu'avaient de commun Dieu et l'Egypte, ou Dieu et la maison de Pharaon et les richesses de cette maison? Absolument rien; et Moïse

le savait et agit en conséquence. Le monde d'aujourd'hui est pour nous chrétiens, d'après la parole de Dieu, ce que l'Égypte était pour Moïse. L'estime morale que nous en faisons et la conduite que nous tenons à son égard, ressemblent-elles à celles de Moïse à l'égard de l'Égypte? (Lecteur, votre choix et votre goût sont-ils, dans la pratique, les mêmes que ceux de Moïse?) Quelles que soient les souffrances à endurer, quelles que soient les afflictions qui attendent maintenant les prédicateurs de l'Évangile, en toutes ces choses, la foi réclamera sa part.

Mais ce n'est pas simplement que nous devons être patients pendant que nous attendons le royaume qui nous est réservé, ou qu'il y a certaines afflictions qui accompagnent naturellement le travail donné à faire au serviteur du Seigneur : la position dans laquelle il est placé, le peuple auquel il est rattaché, l'œuvre du témoignage, tout cela amènera maintenant de la souffrance ; c'est parfaitement vrai. Mais l'enseignement contenu dans notre premier texte est d'une portée plus étendue encore. Cette parole, *si nous souffrons avec Christ*, met devant nous le Fils de l'Homme.

C'était d'un don de pure grâce aux Philippiens que Paul parlait (ch. 1, 29) : « Il vous a été gratuitement donné dans ce que vous faites pour Christ, non seulement de croire en Lui, mais aussi de souffrir pour Lui ; ayant à soutenir le

même combat que vous avez vu en moi, et que vous apprenez être maintenant en moi. » Mais ensuite il continue (ch. II) en leur montrant qu'il y avait encore quelque chose de plus à quoi l'accès leur était ouvert, savoir d'agir comme des gens qui avaient la pensée de Christ. Car il était un serviteur de Christ qui pouvait dire de lui-même par grâce : « Je me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous, et, ce qui manque aux afflictions du Christ, je l'accomplis pour ma part dans ma chair, pour son corps qui est l'assemblée. » (Col. I, 24.)

Pour ce qui est de la *croix*, Christ l'avait portée tout seul ; il y avait pris sur lui seul toute la colère due au pécheur. Mais la croix ne constituait pas toutes les afflictions de Christ ; il y avait encore ce qui manquait aux afflictions de Christ pour nous aussi ; et lorsque nous considérons que l'Esprit rendit témoignage aux prophètes des « souffrances de Christ » en un temps où la manifestation de la condition réelle de l'homme était plus l'objet des voies de Dieu que maintenant, où, l'homme s'étant montré irrémédiablement mauvais par son rejet de l'amour du Fils de Dieu, Dieu manifeste son propre amour envers l'homme comme pécheur ; quand, dis-je, nous considérons cela, nous ne devons pas être surpris de trouver ces souffrances de Christ, qu'il endura de la main de l'homme, et comme fruits de la condition de l'homme, largement développées dans l'Ancien Testament.

L'Apôtre eut sa part dans beaucoup de ces souffrances, et porta par grâce sa portion. Jaloux contre ceux qui désiraient éviter ces souffrances de Christ, il combattait avec force et sans ménagement ceux qui prétendaient détourner la colère de Dieu contre le péché par une autre voie que par la Croix de Christ endurée par Lui seul sur le Calvaire. Jamais apôtre ne songea follement à partager lui-même la colère de Dieu due au péché, qui avait été déjà portée par Christ le Juste, à la place de plusieurs injustes.

Je ne trouve pas dans les huit premiers psaumes d'allusion aux souffrances expiatoires ; mais je ne saurais lire ces psaumes sans y voir ces souffrances de Christ auxquelles le serviteur de Dieu peut participer.

La perfection du Bien-Aimé, dont il est parlé dans le Psaume 1^{er}, est présentée de cette manière : — « Il prend plaisir en la loi de l'Éternel, et Il médite jour et nuit en sa loi. » Mais quel est l'effet de cela sur Lui-même quand autour de lui tout ne présentait que le spectacle du conseil des méchants, de la voie des pécheurs, du banc des moqueurs ? L'isolement pour quelqu'un qui aime la communion ; la rejection pour un cœur dont les affections sont expansives ; l'amour et le zèle ardent pour le Seigneur et la dépendance de Lui au milieu d'une scène pareille — dans un lieu aimé de Lui, mais parmi un peuple qui n'avait pas de

cœur pour le Seigneur — sont autant de causes de souffrance. Mais être pénétré et jouir de la parole de Dieu; trouver que demeurer en elle est le but même de la vie, et savoir quel misérable sort elle annonce à ceux qui la rejettent à cause de son contraste avec leurs propres plans, leurs voies et leurs desseins arrêtés, c'est là une profonde douleur pour quelqu'un qui connaît Dieu et sait ce qu'Il est, et qui voit ce qu'est l'homme pour s'opposer à Dieu. Or, en tout cela, ce qui fut pleinement développé dans le Christ peut être partagé par tous ceux qui ont jamais eu l'esprit et la foi des élus du Seigneur.

Dans le Psaume II, nous voyons que non-seulement l'homme individuellement est méchant, mais qu'il existe un pouvoir qui gouverne le monde dans son ensemble, et qui mène à l'entière rejection, de la part de la terre, tant de Christ que de ceux qui sont à Lui.

Le Seigneur Jésus a fait pleinement et tout seul l'expérience de cela; mais Pierre, Jacques et Jean la firent ensemble, quand, en Act. IV, par exemple, ils citent la fin du Psaume II comme s'appliquant à la fois à la rejection de Christ et à leur propre position.

Dans le Psaume III, nous trouvons quelqu'un n'ayant que des multitudes de difficultés devant lui et autour de lui, et pas de réponse à aucune d'elles si ce n'est dans le Seigneur. Qui, sauf le Christ, a goûté cela pleinement? Qui a jamais marché réellement avec le Seigneur,

et ne l'a pas, selon la mesure de sa foi, goûté aussi et l'affliction qui en résulte ?

C'est une chose bénie, et non sans douceur, bien que l'amer y soit mêlé avec le doux, quand, au milieu de milliers et dizaines de milliers d'épreuves, l'énergie de l'âme est réveillée, comme dans le Psaume iv, par le sentiment du contraste entre sa propre intégrité envers Dieu, et l'entière corruption dans la méchanceté de tout ce qui est autour d'elle; et ce genre de souffrance a son propre genre de consolation — consolation qui lui est aussi particulière que l'espérance est la consolation particulière de l'état décrit dans le Psaume 1^{er}; l'attente, celle de l'état présenté au Psaume ii; le privilège de se fortifier en Dieu, la consolation de celui que décrit le Psaume iii.

L'appel à Dieu contre les méchants caractérise le Ps. v, comme la patience sous la discipline et le châtiment caractérise le Ps. vi, et l'appel du jugement sur l'ennemi, le Ps. vii.

La pensée de Christ peut n'être que peu connue, si on ne connaît pas ses souffrances au sujet de la méchanceté des méchants qui l'entouraient. Son cœur peut ne nous avoir été que bien peu révélé, si nous n'avons jamais vu sa douleur quant à l'état du peuple d'Israël, humilié par la discipline et le châtiment à cause de sa marche insouciante avec Dieu. Comment pouvait-il être le Fils, le Serviteur de Dieu — Celui auquel étaient échus tous les de-

voirs de Roi, de Prophète et de Sacrificateur de cette nation — et ne pas souffrir douloureusement de la discipline sous laquelle se trouvait la nation? Et ses sévères paroles contre les cœurs endurcis de cette race de vipères — ses larmes sur Jérusalem qui lapidait les prophètes, etc, tout cela était pour lui un service de souffrance — service dans lequel Paul avait part avec son Maître, à quelque distance qu'il s'y tint de Lui, d'ailleurs, quant à la mesure. Nous pouvons appliquer à tout cela la précieuse déclaration : « Si du moins nous souffrons avec Lui, pour que nous soyons aussi glorifiés avec Lui. »

Le Psaume viii est un psaume de gloire ; mais comme le chap. ii de l'Épître de Paul aux Philippiens nous l'enseigne, la gloire due au Fils de l'Homme était au terme d'un sentier de souffrance et de douleur. Celui qui devait, selon le conseil divin, être le centre d'un système nouveau en tant que Fils de l'homme, avait à s'abaisser à suivre un sentier de service plein de souffrance, et à être obéissant jusqu'à la mort — la mort de la croix, avant d'être souverainement exalté, de recevoir un nom au-dessus de tout nom, et d'être placé comme Fils de l'Homme à la droite du Père. La croix n'est pas envisagée en Phil. ii, comme l'expression soit de l'amour de Dieu pour l'homme dans sa miséricorde à procurer un agneau, soit de l'amour de Christ pour l'homme dans sa grâce à

se donner Lui-même, le Juste pour plusieurs injustes, mais comme l'expression de la perfection de son obéissance — obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. Béni soit Dieu, nous savons que c'est là, et là seulement, que fut trouvée cette unique chose sans laquelle Dieu ne pouvait être juste tout en justifiant le pécheur — sans la connaissance de laquelle aucune âme ne peut jamais avoir à faire avec Dieu dans la paix; mais le but de ce passage n'est pas de nous montrer cela, mais bien une autre vérité. Et nous n'honorons pas la parole de Dieu et n'avancions pas non plus une pensée juste, lorsque, quoique sans intention de le faire, nous imposons à des passages un sens autre que leur simple signification. Or, le sens de Phil. II, aussi bien que le but de l'Apôtre en l'écrivant, est d'insister auprès du disciple sur la conformité pratique de ses pensées et de sa conduite avec celles de Christ, et non pas de faire voir à celui qui cherche, où il pourra trouver la paix. Et certainement ceux qui se sont connus bénis ainsi avec Christ, par grâce, et ont essayé de faire voir en eux le sentiment et la marche de leur Maître, ont appris que c'est un sentier de souffrance, de soumission et de renoncement.

Les fidèles de l'Ancien Testament doivent avoir trouvé dans les Psaumes (non pas tout ce que nous y trouvons), mais un témoignage manifeste que, indépendamment de toutes les bénédictions de Dieu pour un peuple sur la terre,

la maison de la foi, qui, d'une manière ou d'une autre, fut toujours éprouvée, avait à faire avec Dieu dans le ciel. Le sentier de leur foi fut toujours un sentier de souffrance.

Ces quelques remarques peuvent suffire quant au fait qu'il y a pour notre précieux Seigneur des souffrances tout à fait distinctes de celles qu'il endura comme portant le péché, ou même de ses souffrances dans le témoignage. Si nous reposons sur l'œuvre qu'il opéra en souffrant sur la croix, nous pouvons participer à ses souffrances, dans le témoignage, etc. et de cette manière seulement.

La vie du Seigneur se divise en trois parties.

Il y a, d'abord, sa vie privée, depuis sa naissance jusqu'à sa manifestation publique à Israël; en deuxième lieu, sa vie publique comme témoin pour Dieu à Israël; et, troisièmement, cette portion seule, et en un certain sens, séparée du reste, dans laquelle il porta nos péchés en son propre corps sur le bois.

Une âme, enseignée de Dieu, aura appris la différence qu'il y a pour elle-même entre ces trois parties de la vie du Seigneur, bien qu'elle n'en ait peut-être jamais remarqué par elle-même les traits de distinction. La question concernant la manière dont Dieu peut recevoir un pécheur, la manière dont un pécheur peut aller à Dieu, ne peut jamais être vue si ce n'est par la croix où toute la colère de Dieu fondit sur Celui qui était le Substitut. Il a fait Celui qui

n'a pas connu le péché, être fait péché pour nous — afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. Je n'ai en aucune façon l'idée que j'aie à endurer moi-même la colère de Dieu, ou quelque portion de sa colère, comme colère de Dieu contre une créature : ce serait pour moi la misère et la ruine éternelle. Dieu n'a pas vu d'autre moyen que la croix de Christ, pour introduire et rendre efficace sa miséricorde envers une créature trouvée sur le terrain de la rébellion. Et la foi ne connaît pas d'autre règlement de la question de la culpabilité de l'homme que celui-ci, savoir que toute la pénalité en a été portée par Christ — Le Juste à la place de plusieurs injustes.

Que, dans sa vie, Christ ait souffert pour la justice, ait souffert en tant que juste et comme un juste témoin pour tous les droits de Dieu, et pour avoir insisté auprès de l'homme sur sa responsabilité vis-à-vis de Dieu, c'est ce qui ne peut être nié. Et ceux qui sont un avec Lui auront pareillement à souffrir. Ce serait impossible de tenir la parole de la justice, d'insister sur les justes droits de Dieu comme Créateur, Dieu de providence, et de presser sur le cœur de l'homme la responsabilité sous laquelle il est de satisfaire à ces droits dans un monde tel que celui-ci, et de ne pas souffrir pour cela. Mais tout en souffrant parfaitement pour la justice — comme quelques-uns ont

fait et d'autres font maintenant d'une manière imparfaite — Christ introduisit pour ainsi dire une nouvelle espèce de souffrance — car Dieu fut pour la première fois publiquement présenté en Lui, comme agissant en grâce — « Dieu était en Christ réconciliant le monde avec Lui-même. » Non que la responsabilité en l'homme eût pris fin, mais il était introduit un nouvel élément qui avait en lui-même un caractère entièrement nouveau. L'homme était redevable à Dieu pour tout ce en quoi Il avait successivement béni les hommes. La création, la providence, le gouvernement, ne constituaient pas seulement des courants de bénédiction pour l'homme, mais par ces mêmes courants rendaient l'homme responsable. Mais lorsque Christ vint, quoiqu'il pût rappeler et qu'il rappelât en effet toute cette bénédiction et cette responsabilité au cœur de l'homme, Il vint dans un système ruiné comme Sauveur en grâce, et c'était là une tout autre chose. Si Israël n'avait pas voulu reconnaître Jéhovah habitant entre les chérubins, et être préservé ainsi de la famine, de la maladie et de l'oppression, voudrait-on reconnaître Jéhovah venant comme Fils de l'Homme au milieu de la ruine que leurs péchés avaient amenée — pour nourrir ceux qui avaient faim, guérir les malades, sauver les pauvres et les débonnaires ?

Telle était la position nouvelle prise par

Dieu en Christ ; Christ fit ressortir avec force toutes les obligations de l'homme envers Dieu, mais Il était là lui-même comme la réponse en grâce à tous les besoins. Lorsqu'Il agira en justice et soutiendra cette justice de sa puissance, ce sera la révélation du jugement ; mais Il agissait en justice — reconnaissait tous les droits de Dieu — reconnaissait toutes les dettes de l'homme — mais se tenait là humble et débonnaire, s'offrant lui-même pour satisfaire à tous les droits, à toutes les dettes, et faire cela à ses propres dépens. Il fut ainsi continuellement repoussé de la muraille, et Il supporta tout cela avec une débonnairété et une patience merveilleuses.

Les Apôtres, et Paul en particulier, ne songèrent jamais un moment à nier les justes droits de Dieu, ou la responsabilité de l'homme à l'égard de la création, de la providence et du gouvernement — et ils souffrirent tous pour cela ; mais ce qui donna son caractère à leur souffrance comme souffrance avec Christ, c'est qu'ils étaient des témoins de la miséricorde et de la grâce de la part de Dieu envers l'homme, par le moyen de Christ et par la puissance du Saint-Esprit, *dans la résurrection*. La place même que la résurrection tenait en rapport avec leur témoignage — « Jésus et la Résurrection » — disait comment ils avaient à s'estimer comme des brebis pour la tuerie.

Il est impossible d'obéir à la parole de Dieu

et de ne pas souffrir ; et la parole de Christ est inséparable des souffrances pour la grâce. Il en est beaucoup qui ne font pas de différence entre souffrir pour la justice et souffrir pour la grâce.

Mais de plus, dans le passage qui nous occupe (Rom. viii, 17), la souffrance est nettement définie par le contexte. Il ne s'agit pas ici de souffrance pour la justice, en quelque sens que ce soit : ni dans le sens que souffrit Abel qui fut tué parce que ses œuvres étaient bonnes, et qui était haï par son meurtrier dont les œuvres étaient mauvaises ; ni dans le sens que souffrirent Jérémie et d'autres prophètes pour le juste témoignage qu'ils rendaient pour Dieu contre un peuple injuste ; et même dans ce passage, la souffrance n'est pas limitée non plus aux souffrances qui accompagnent le service et le témoignage en rapport avec la grâce, comme faisant contraste avec la justice. Mais le contexte définit une certaine position, maintenant la position des croyants, et qui a des privilèges, une puissance, des espérances et des souffrances qui lui sont propres. Et tout cela est d'autant plus précieux que la position, les privilèges, la possession de la puissance, et la jouissance des espérances, sont présentement inséparables de la souffrance. Christ a goûté la mort pleinement, et réalisé la résurrection pleinement aussi — pour nous ouvrir cette position. Et bien qu'il n'ait pas laissé de colère à goûter à nos âmes, et qu'il soit lui-même la résurrection et la vie pour nous : toutefois Il nous

donne de connaître d'une manière pratique les principes de la mort et de la résurrection ; et cela, non seulement comme parfaitement mises devant nous en principe, comme réalisées par et en Lui-même, mais à cause qu'elles sont ainsi réalisées pour nous dans l'esprit, Il ajoute pour chaque membre qui a participé à la bénédiction un goût expérimental de la mort et de la résurrection en eux-mêmes et dans leur carrière à travers leurs circonstances.

Le privilège d'une inséparable association avec Lui, comme le premier-né entre plusieurs frères, est un préliminaire au privilège de souffrir avec Lui. Il est maintenant dans le ciel comme Fils de l'Homme ; mais Il y est avec un cœur capable d'être touché de tout ce qui touche Dieu et les siens là-bas dans le désert. Si nous avons besoin d'avoir sa mesure d'une marche dans le désert, nous la trouvons parfaitement dans sa vie quand Il était ici-bas. Mais la vie et la puissance pour marcher avec Lui, et (selon la mesure de notre foi) comme Il a marché, ne commence pour nous que dans notre connaissance de Lui comme monté en haut et comme restant là un certain temps pour l'amour de nous ; et la puissance pour continuer dans cette vie se trouve dans notre communion avec Lui dans le ciel. Dans la bénédiction d'être amenés à Lui, et dans notre communion avec Lui en-haut, nous trouvons, en l'une, le commencement de la puissance, et, dans l'autre, le torrent par le

chemin pour renouveler notre capacité d'être ici-bas dans les affections, les sentiments, et les pensées qui soient l'expression actuelle de Christ dans le ciel. Oh combien tout est déchu en nos jours! Où sont ceux qui montrent pratiquement la grâce régnant par la justice comme témoignage de leur jouissance présente de leur association avec le Fils de l'Homme dans le ciel? « Si du moins nous souffrons avec Lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui. »

Dans un monde dont les fondements sont si ébranlés, où la puissance du mal domine, et où nous sommes nous-mêmes dans des corps de mort et de péché, la souffrance doit sûrement être la portion de l'homme. Les « souffrances de l'humanité » ne sont pas, cependant, les souffrances avec Christ. Le mondain les partage avec nous; et la seule manière pour nous de les rattacher à Christ c'est de les supporter dans la force de Christ et pour l'amour de Lui, en reconnaissant que toutes choses nous viennent de Celui qui nous a réconciliés avec Lui-même. Si on les supporte en chrétien dans la force de Christ, il y a une récompense de chrétien.

Il y a aussi une sorte de souffrances dans lesquelles, quoique la douleur en provienne pour nous de notre fidélité aux droits de Dieu, et de notre fidélité à reconnaître nos responsabilités propres comme créatures, nous ne pouvons être dits « souffrir comme chrétiens » comme s'exprime Pierre (1 Pier. iv, 6).

La fracture d'un membre, une fièvre, la pauvreté, peuvent être communes à moi et à mon voisin inconverti. Il peut murmurer; et je puis trouver dans chaque souffrance pareille une occasion de patience, et de courage, et comme il convient à un chrétien. Puis encore, dans bien des questions concernant le gouvernement, le commerce, etc., la crainte de Dieu et le respect pour les justes droits de l'homme distingueront du mondain le chrétien conséquent. Mais dans aucun de ces deux cas l'épreuve ne provient de la position dans laquelle nous a placés la foi de Christ; dans aucun de ces deux cas un chrétien conduit par l'Esprit, ayant ses pensées aux choses célestes n'agirait autrement qu'il ne ferait un Juif dont les espérances et les pensées n'allaient pas au delà de la terre.

Mais il y a des souffrances qui proviennent de la foi en un Christ rejeté sur la terre et honoré dans le ciel, et qui, depuis le ciel, s'est révélé par la foi. Christ a ses sympathies et ses sentiments concernant les choses d'ici-bas, et c'est par un sentier de souffrance, de mort et de résurrection qu'il veut faire passer son troupeau élu. Les souffrances de ce sentier proviennent de la communion en vie avec Christ et sont l'expression de l'intelligence de sa pensée et de la sympathie avec son cœur. Telles sont les souffrances, avec Christ, que nous sommes occupés à considérer.

Le pèlerinage et la position d'étrangers ici-

bas ; les exercices de cœur et d'esprit comme cherchant la gloire de Christ parmi les siens ; la douleur que l'on éprouve de la chute du témoignage et de l'état de faiblesse du troupeau avec toute la souffrance qui vient du privilège d'être placé dans la position par laquelle nous sommes un, pratiquement un, un de cœur et de pensées, un d'intérêts et de sentiments (hélas ! comme nous y atteignons peu !) avec un Christ honoré dans le ciel, qui est toujours visible pour nous par la foi, pendant que nous sommes dans le lieu où et d'où Il fut rejeté, et qui, comme lieu, ne nous connaît point parce qu'il ne L'a point connu : voilà l'espèce de souffrances que comprend l'expression « souffrir comme chrétien. » L'onction de Christ est sur nous, et nous sommes un avec Lui ; et il faut que nous souffrions, comme mourant nous-mêmes tous les jours, si la vie de Christ doit être manifestée en nous.

Tous les conseils de Dieu ont pour ainsi dire leur centre en son Oint. C'est parce que le Fils de Dieu est en haut dans le caractère de créateur, de providence, et d'auteur des dispensations, que tous les desseins de Dieu demeurent fermes, et que Dieu peut agir d'après eux et à leur égard. Je ne saurais douter que c'est parce que le Messie est en haut que Dieu se souvient en haut d'Israël ; que c'est aussi parce que le Messie, qui est le Chef du gouvernement et du culte sur la terre, est en haut, que Dieu pense aux nations telles qu'elles sont, et aux nations

telles qu'elles seront, et agit à leur égard. Mais alors le croyant spirituel, céleste, en même temps que sa foi voit tout cela, et trouve en cela sa joie par rapport à Christ et son repos par rapport à lui-même, sait que la sphère de la vie et de l'action positive de l'Esprit en fait de vie et comme le Consolateur ou Paraclet, est une sphère circonscrite. Le témoignage actuel du Seigneur Jésus se rattache à sa position présente, et l'œuvre actuelle du Paraclet se rattache à la foi présente. Dieu nous a faits ce que nous sommes, Dieu nous a trouvés où nous sommes, et Il nous voit là où nous sommes; mais ce qui *est de nous*, tout en pouvant être, et étant l'occasion pour Dieu et pour Christ d'être reconnus et honorés par nous, est une chose très-différente de ce qui découle de l'onction, laquelle se rattache à la Personne de l'Oint qui est dans le ciel, et de laquelle nous devons vivre, en agissant d'après elle et la reconnaissant ici-bas, selon la pensée de Christ, et par l'Esprit. Cette onction se rattache, dans toutes ses parties, à la grâce divine et céleste; mais se rattache, pour nous, si nous vivons en elle, avec la souffrance. Non seulement le Fils de Dieu a appris l'obéissance comme Fils de l'Homme, par les choses qu'Il a souffertes, mais, en outre, il était impossible que la vie de Dieu fût parfaitement déployée dans un monde tel que celui-ci, si ce n'est au milieu des souffrances. La grâce a besoin des circonstances difficiles de la nécessité et de la

disette où elle puisse se manifester ; et elle ne peut voir des circonstances pareilles sans en faire une juste et, quant à elle, une triste appréciation en elles-mêmes, ainsi que du péché qui les a produites.

L'homme peut voir l'affliction et peut tâcher de l'alléger sans que le cœur goûte l'amertume, non pas de celle qui se trouve dans les circonstances seulement, mais de ce qui a amené les circonstances. Il n'en fut jamais ainsi de Christ ; il n'en est jamais ainsi de l'homme conduit par l'Esprit pour autant qu'il est enseigné de Dieu. Et qui peut voir ce qu'est la condition ruinée de l'Eglise, ce qu'est le triomphe du mal, ce qu'est la souverainement bonne opinion que l'homme a maintenant de lui-même, et voir cela avec des yeux éclairés par la gloire de Christ et avec une affection vivante pour Christ par l'Esprit, et ne pas trouver que c'est ici un monde de malheur pour lui, comme chrétien, comme quelqu'un qui s'occupe de Dieu et de son Christ, comme quelqu'un qui entre en vraie et pleine sympathie avec Christ dans ses pensées, ses sentiments, et ses désirs pour la gloire de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu ici-bas sur la terre ? Telle est la communion de Ses souffrances. Entrer dans ses sympathies, — sympathiser avec Lui, et vivre selon cette sympathie, c'est « souffrir avec Christ. »

SVITE P 161

RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES.

Ps. XLIV - XLVII.

Ps. XLIV. Le second livre des psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond que le premier livre. L'âme a à faire à Dieu. Mais l'application de ces psaumes au christianisme n'en est pas plus facile, par la raison simple que ce livre ne s'occupe pas des exercices produits par la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, mais d'exercices de l'âme avec Dieu après qu'elle a perdu la jouissance de sa relation. Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhova et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation, a, par cela même, dépassé la position exprimée dans le second livre des Psaumes. L'état du chrétien et les exercices qui s'y rapportent, sont célestes. En revanche, la relation d'une âme exercée avec Dieu est mise en relief dans ce psaume. Les fidèles reconnaissent que c'est par la grâce seule et la puissance divine qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu : « C'est toi qui es mon roi, ô Dieu ! »

Ce langage d'Israël est toujours vrai, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absoluë, soit infiniment plus douce pour nous; il est notre Seigneur par la rédemption. Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a rachetés. Telle est aussi la confiance des fidèles dans ce psaume: ils se vantent de Jéhova et célèbrent sans cesse son nom. Quoique délaissés et opprimés par leurs ennemis, ils tiennent bon, n'oublient pas Dieu et restent fidèles à l'alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: rester fidèle à la volonté et à l'autorité de Dieu, quelle que soit la détresse, et ne pas chercher d'autre secours que Dieu lui-même, quoiqu'il ait l'air d'avoir abandonné les siens. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises à l'épreuve; or c'est là ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être ramenée dans la jouissance et la joie des bénédictions positives. Le fait que Dieu sonde ainsi son peuple, est d'une haute importance; aujourd'hui il l'éprouve spirituellement avant de lui accorder la paix. L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu qui caractérise le second livre des psaumes; elle montre aussi que le cœur préfère la droiture avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même s'ils n'en ont rien, les fidèles tiennent à Dieu pour lui-même, il est lui-même moralement l'objet de leur désir, et il l'est aussi dans ses droits sur eux. Par conséquent le cœur ne peut se tourner vers autre chose, parce que ce ne serait pas vers Dieu,

ni chercher de secours qui le délivrerait des voies de Dieu. Cette réflexion nous conduit à un autre point contenu dans ce psaume : les épreuves qui accompagnent cet abandon apparent de Dieu, sont attribuées à sa main : « Tu nous as repoussés, tu nous couvres d'ignominie..... tu nous livres comme la brebis qu'on mange, etc. »

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache ici. Lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, Dieu livre son peuple à la puissance du mal, et qu'il permet que celle-ci ait le dessus, c'est là une épreuve immense, non pas seulement à cause de l'affliction en elle-même, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. Quoique l'ennemi triomphe, le gouvernement de Dieu est évident. Nous voyons, dans ce psaume, les réflexions de l'âme juste au milieu de ces circonstances douloureuses ; quoique écrasée et couverte de l'ombre de la mort, elle n'avait pas oublié Dieu, ni forfait à son alliance ; au contraire, malgré que ses souffrances pussent être nécessaires, selon le gouvernement public de Dieu par rapport à la profession de son nom et afin de séparer les fidèles qui peuvent se trouver au milieu de ceux qui font profession d'être son peuple, malgré cela, dis-je, ces fidèles eux-mêmes souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer entre le nom de Dieu et le nom de Jéhova ; c'est clair que Dieu était Jéhova, comme il est pour nous le

Père, mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Non-seulement il y avait de la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais encore les souffrances avaient lieu pour ce que Dieu est ; on ne se tournait pas, dans son cœur, vers les idoles, on préférerait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, pour ce qu'il était quand les bénédictions faisaient défaut, parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement pour les bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur cœur à ce que Dieu était dans sa nature. En principe il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie propre à cette nature en tant qu'elle se réjouit de ce qui est juste et bien. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie de la nature divine dans ce qui est juste, joie consciente, joie vraiment divine quant à sa nature. Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet, Dieu lui-même ; nous le prouvons en souffrant pour lui. Ainsi il est dit ici, puisque les ennemis haïssaient Dieu : « pour l'amour de toi nous sommes mis à mort chaque jour, nous sommes estimés comme des brebis de boucherie. » Pour que l'épreuve soit complète et que

les souffrances soient réellement à cause de Dieu, il faut que les bénédictions manquent qui appartiennent à sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi ; cela sonde leur cœur et fait aussi qu'ils souffrent pour ce que Dieu est. Puis sa réponse à leurs cris arrive tôt ou tard, car il ne peut pas laisser au pouvoir du mal ce qui correspond à sa nature, l'intégrité envers lui. C'est là une règle générale ; Dieu délivre conformément à son alliance, quoique notre joie *puisse être* dans un autre monde. Par rapport à la terre, le cri des fidèles amène le Messie.

Je crois voir un progrès dans le ps. XLIV, comparé aux deux psaumes précédents. Ceux-ci représentent le fidèle délaissé, il recherche la lumière de la face de Dieu, et tout est en ordre. Le dernier nous montre le fidèle se tenant, dans l'intégrité de son cœur, à Dieu, en dépit de tout. Les trois psaumes présentent la même chose, en principe, mais le XLIV^e d'une manière plus absolue. Or c'est précisément cet attachement à Dieu même qu'il faut apprendre ; le cœur est éprouvé jusqu'au bout.

Le psaume XLV célèbre le Messie roi. Lorsque Christ est devant l'ame, il la vivifie, il la réveille. Ici, comme roi victorieux, il apparaît plutôt dans son triomphe terrestre, que sous l'aspect sous lequel le chrétien l'envisage. La puissance du mal sera alors terrassée et le cœur s'en réjouira. Maintenant la joie est plus profonde, plus divine.

Collectivement nous attendons l'époux, individuellement le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler frères. En pensant à lui comme à un être divin, nous sentons la profondeur de cette œuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous réfléchissons à la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne tant par sa personne que par son œuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de la délivrance par le moyen du Messie. Mais à côté de cette joie juive, le psaume XLV contient un principe d'une grande importance : il est dit à la fille d'oublier son peuple et la maison de son père et que le roi tournera ses désirs vers elle; au lieu d'être bénie en ses pères, elle sera bénie en ses fils. L'association avec Christ brise les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment général et absolu; le verset 11 est décisif : « et le roi tournera ses désirs vers ta beauté ! » Quant au chrétien, il faut donc qu'il brise les liens de toutes les choses auxquelles la nature est attachée, afin de pouvoir marcher de manière à faire les délices du Seigneur. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne regarde pas les Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme; elle doit oublier toutes les choses auxquelles elle est attachée par nature, et c'est l'arrivée de Christ qui rend cela nécessaire.

Christ lui-même en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu ; en contraste avec tous les autres. La nature n'a point de liaison avec les bénédictions qu'il apporte, c'est un ordre de choses tout différent. Christ fonde des relations nouvelles dont il est le centre et sur lesquelles il a des droits divins ; on y entre par la rédemption qui délivre des anciennes. Il faut que Christ possède le cœur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et en nous, nous a introduits dans une toute nouvelle relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre cœur ; accepter d'autres prétendants, c'est abandonner notre nature et notre place, c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà notre existence, exprimée par ces mots : « Christ est tout. » Nous renions cette vérité si nous acceptons d'autres droits sur nous que ceux de Christ. Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui. Quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, il faut l'abandonner, car les choses anciennes sont passées, tout ce qui était gain est devenu perte ; Christ et l'avenir qu'il donne sont notre tout. Christ peut nous imposer des devoirs en rapport avec des relations terrestres ; mais qui-conque regarde en arrière n'est pas fait pour le royaume de Dieu. Auparavant rien de stable ;

Christ est la joie, le bonheur, en puissance et pour toujours. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Cor. v : « En sorte que pour nous, nous ne connaissons désormais personne selon la chair, et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création ; les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles. »

Le Psaume XLVI contient une vérité simple, mais solennelle et importante pour les chrétiens lorsqu'au milieu des souffrances de ce monde, ils sont portés à chercher du secours dans leurs propres efforts. « Soyez tranquilles et apprenez que c'est moi qui suis Dieu. » Voilà l'exhortation ; l'encouragement précède : « Dieu est pour nous le refuge et la force ; dans les détresses on trouve en Lui tout secours. » Si tel est le caractère de Dieu, « nous n'avons point à craindre quand la terre se bouleverserait et que les montagnes seraient ébranlées au cœur de la mer. » Mais il faut attendre qu'il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi, soit comme exercice de patience, soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains. La vérité que nous trouvons dans ce psaume est un encouragement précieux et béni qu'aucune adversité ne saurait diminuer, puisque l'adversité vient des hommes et que Dieu reste Dieu ; mais, pour cela, il ne faut chercher refuge qu'auprès de Lui, il faut

que la confiance soit complète. le cas même prévu où tout serait contre nous.

Remarquez que c'est Dieu comme tel qui est notre refuge et notre force. Il n'est pas dit : « l'Eternel » sauf aux versets 7, 8, 11, lorsqu'il est question de l'alliance. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque ; car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? La foi saisit cette vérité. Il est un refuge où nous trouvons notre abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir contre nous. Que l'angoisse soit à son comble, il est notre secours, notre garantie infailible ; mais ce secours n'est pas toujours matériel, apparent. L'essentiel, c'est de regarder à Dieu et le fait que nous sommes abandonnés à lui, que nous n'avons pas d'autre ressource que lui, a pour conséquence d'annuler à nos yeux le pouvoir du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. Le roi d'Assyrie demandait à Ezéchias sur qui il se confiait. S'il s'agissait d'autre secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur ; pour celui-ci, il ne faut que la foi. « Vous croyez en Dieu. » Contre un tel secours, toute force est faiblesse ; mais il faut l'attendre ; les efforts humains l'excluent, car alors on cherche une autre ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance ; mais ce n'est jamais selon les voies humaines.

Quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous apprendrons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout, ses plans humains ne sauraient réussir. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Il existe certes des devoirs à accomplir; en avez-vous, vous ne devez pas vous y soustraire; mais dans le cas contraire et si vous êtes dans l'adversité, votre rôle est d'attendre; ou bien vous manquez de foi; tout effort, toute tentative de votre part ne serait qu'un effet de la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal est excessive; le sentier du saint se caractérise par le support jusqu'au moment de la délivrance. Mais ici il y a une autre pensée. Dieu, haut élevé sur la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, alors Sion et le temple, la cité de Dieu, est maintenant l'Eglise. C'est dans cette demeure que coulent les fleuves rafraîchissants, il la préservera (l'Eglise d'une manière encore meilleure que Sion, la cité de ses solennités) et c'est là qu'il entre dans le caractère réel de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu

apprendra que c'est lui qui est Dieu ; nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radiuses.

- Psaume XLVII. — J'ai peu de choses à dire sur ce psaume. C'est le chant de triomphe du peuple de Dieu quand la délivrance arrivera. Il est utile d'observer comment le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. L'Éternel, le très-haut est grand roi sur toute la terre. Peuples et nations sont soumis à Israël ; Dieu choisit l'héritage pour le Résidu de son peuple, Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit à la louange de Dieu, et fait éclater les acclamations de son peuple. Quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, sa joie principale est dans la gloire de Dieu lui-même. D'abord sa puissance est célébrée et les peuples alors en relation avec Israël sont appelés à chanter des hymnes de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction ; Israël sait cela et l'annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place ; il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction ; elle se tourne vers celui qui bénit, non-seulement au moyen d'actions de grâce, mais en célébrant tout ce qu'elle connaît de Dieu par ses bénédictions. Sa propre gloire est la joie de son peuple, car l'âme ne le connaît pas simplement dans ses bénédictions, mais aussi dans sa gloire qui éclate par leur moyen.

Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Rom. v. 11, non-seulement le salut est constaté, mais il est dit : « Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons reçu la réconciliation. »

Les louanges doivent être faites avec intelligence. Un point que nous négligeons, c'est de vivre et de louer Dieu conformément aux rapports de Dieu avec nous. Il est notre Père, Christ, notre Seigneur. Là, dans le royaume (v. 8), il siège sur le trône de sa sainteté et règne sur les nations. Les princes des nations se réunissent à un peuple particulier, celui de la promesse, le peuple du Dieu d'Abraham. Les boucliers de la terre sont à Dieu. Il est souverainement élevé : telle doit être la pensée prédominante qui remplisse le cœur du saint.

J'ajoute, en terminant, que cette fin du psaume annonce le règne de Dieu à son point de vue le plus général, l'exaltation divine y étant mise en rapport avec Israël qui la célèbre. Le psaume suivant contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion.

Je crois que les enfants de Dieu ont beaucoup trop oublié le gouvernement de Dieu chaque jour. — Cela suppose le salut. Mais Dieu ne passe rien, précisément parce que je suis son enfant.

LE DÉCLIN ET SES SYMPTOMES

On lit dans la Parole de Dieu : « Les cheveux blancs sont déjà parsemés en Ephraïm, et il n'en a rien connu. » Le déclin manifeste et complet n'arrive pas tout à coup et subitement. Au contraire, il y a presque toujours une longue série de symptômes, indiquant une situation d'âme qui souvent n'est constatée que lorsqu'il n'y a plus moyen de la dissimuler. Il est donc de toute importance pour notre bon état spirituel que nous sachions discerner ces symptômes dès leur début. Si nous consentions à nous juger nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. S'il y a en nous assez de spiritualité pour discerner et sentir les premiers indices de l'affaiblissement, ils sont aussitôt reconnus et réprimés. On ne sanctionne pas, on n'encourage pas les sentiments ou les dispositions qu'on reconnaît être coupables. Nous ne cédon's au mal que quand notre sensibilité spirituelle est assez émoussée pour ne pas le voir, ou bien que tout en le voyant certaines circonstances nous le font juger excusable.

La lumière est ce qui manifeste tout. « Dieu est lumière, et il n'y a en lui nulles ténèbres. » « Nous sommes lumière dans le Seigneur. » En

effet, si nous marchons dans la lumière, nous nous tenons près de Dieu, et nous voyons les choses comme Il les voit. Lui-même. Peut-être n'en sommes-nous pas entièrement nets, mais nous les voyons; et, les voyant en sa présence, nous nous éloignons de ce qui n'est pas en harmonie avec sa pensée. Si, au contraire, nous marchons dans les ténèbres, « nous n'avons pas communion avec Lui. »

Il ne s'agit donc pas seulement d'avoir une bonne conscience, qui nous permet de marcher librement *devant* Dieu; il s'agit de communion — d'une communion de pensées et d'esprit *avec* Dieu. Or, si nous ne sommes pas dans la lumière, nous ne pouvons jouir de ce privilège; et si nous sommes dans la lumière, tout est manifesté comme Dieu veut le manifester. Nous comprenons quelle est la véritable ligne de démarcation, et nous l'acceptons pleinement. Cette soumission nous donne liberté devant Dieu et une communion toujours plus intime avec Lui. Les ténèbres c'est ce qui ne saisit pas la lumière. Quand je suis dans la lumière je me juge moi-même, je découvre tout ce qui est contraire à Dieu; et me tenant dans cette lumière qui est ma défense et mon armure, je ne suis pas jugé. Il est possible que le frère dont la marche est faible à cet égard puisse conserver une certaine mesure de paix dans sa conscience, et assez d'activité dans le service du Seigneur. Mais si cette incapacité à nous juger nous-mêmes con-

tinue, nous serons jugés par le Seigneur [qui inflige ce jugement de plusieurs manières.

Il sera utile et instructif de considérer d'après l'Écriture les symptômes précurseurs du déclin, car un homme averti se tient sur ses gardes. Le premier symptôme et le plus alarmant est l'esprit de mécontentement et de murmure. L'application de ce verset, « Etant contents de ce que vous avez présentement, » va bien au-delà des choses temporelles. Le texte cité par l'Apôtre nous montre qu'il est question aussi du pouvoir de l'homme. « De sorte que nous pouvons dire avec assurance : Le Seigneur m'est en aide, et je ne craindrai pas ce que l'homme pourrait me faire. » C'est à cause de l'aide du Seigneur que nous ne craignons rien de ce que l'homme « peut faire. »

Il arrive souvent qu'on ne se rend pas compte, dans le principe, des funestes effets de cet esprit de murmure ; et cependant, si le mal n'est pas reconnu et jugé, il se développe avec une si effrayante rapidité qu'on est presque disposé à regarder ce mécontentement comme une vertu digne d'éloge.

On demandera sans doute si un chrétien doit être satisfait de ce qui n'est pas en harmonie avec les conseils et la volonté de Dieu ? Non, certainement ; mais si tel est le motif de votre mécontentement, il s'exprimerait d'une manière tout autre que le mécontentement charnel ; quoique ce dernier s'abrite souvent sous le couvert

et le nom de l'autre. Le zèle pour la cause de Dieu se manifeste par une affection plus tendre pour les saints, et une plus complète séparation d'avec le monde.

Voyons d'abord de quelle manière l'esprit de murmure conduit au déclin de la vie spirituelle. Si je suis profondément convaincu que le Seigneur ne m'abandonnera pas, je ne m'occupe pas de moi-même ; je me repose en paix sur le fait que Celui qui est plus puissant que moi s'occupe de moi, et qu'il m'a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point. » Et en conséquence l'état de mon âme et toute ma conduite rendent témoignage à cette vérité : « Le Seigneur m'est en aide ; je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire. » Ce n'est pas seulement du contentement que je ressens, mais une joyeuse et inébranlable confiance en mon Dieu.

Il serait difficile d'énumérer les diverses manières par lesquelles le premier symptôme se manifeste, tant elles sont étranges, subtiles et variées ; mais je pose en fait, que tout enfant de Dieu qui s'est égaré du droit chemin reconnaîtra dans l'esprit de murmure une des causes principales de son déclin. On se préoccupe du moi ; et on cherche par suite à se procurer plus d'avantages que Dieu n'a voulu nous en accorder. Ce fut là le péché d'Achan. Il voulut s'approprier ce qui appartenait à Dieu ; il n'était pas satisfait de sa part ; il se recherchait lui-même.

Tous ceux qui lisent ces lignes admettent que c'est, lorsqu'ils tentèrent Christ par leurs murmures, que les enfants d'Israël comprirent pour la première fois, par la morsure des serpents brûlants, que le murmure conduit à la mort ; que ce fut ce même esprit qui fut éveillé en Eve dans le jardin d'Eden par les suggestions de Satan ; et que le seul remède à ce mal se trouve dans la vie donnée par Dieu à la foi.

L'origine du mécontentement des enfants d'Israël provenait de ce qu'ils regardaient comme une nourriture insuffisante la manne que Dieu leur donnait dans le désert. « Notre âme, dirent-ils, est ennuyée de ce pain si léger ; » ils tentèrent Christ. Or, ce qui est de nos jours analogue à la manne, c'est Christ pour nous et avec nous, rien que Christ, pendant notre pèlerinage au travers du désert. Tout ce que l'apôtre redoute pour les Colossiens et contre quoi il cherche à les prémunir, c'est l'abandon de cette vérité capitale. La retenir, c'est tout simplement s'emparer de la promesse : « Je ne t'abandonnerai point. » Or, il est évident qu'on ne saurait jamais voir une âme qui trouve sa complète satisfaction en Christ, souffrir des atteintes du déclin spirituel ; tandis qu'au contraire, lorsqu'on rencontre quelqu'un qui se plaint de ses ressources, de son intérieur, de son travail, de sa santé, de ses frères dans la foi, peu importe ce qui peut être le sujet de ses murmures, on peut être convaincu qu'il est fatigué de la

manne, que son regard n'est plus attaché sur Christ, et que déjà le premier symptôme de la décadence spirituelle s'est déclaré. En effet, qu'est-ce qui suit de près ces murmures ? Qu'est-ce qui suit toujours l'expression d'un sentiment de besoin ? Assurément s'il existe quelque énergie dans le caractère, si l'on a quelque capacité, s'il se présente quelque occasion propice, on fera des efforts pour porter remède à ce besoin ou pour s'en débarrasser. Quand nous apercevons un besoin, notre première pensée est de chercher à y satisfaire ; et il y est satisfait dans la proportion de l'énergie et de l'intelligence que nous possédons. Si d'insurmontables obstacles nous empêchent de réaliser ce désir, nous devenons la proie d'une sourde irritation ; mais si au contraire nous sommes soumis au Seigneur, nous ne connaissons pas ces impatiences, parce que nous trouvons notre complète satisfaction en Christ, et que nous vivons dans cette région où le sentiment du besoin n'entre pas (Jean IV, 14). Nous comprendrons facilement, en étudiant l'histoire de quelques saints, quel a été le besoin qui a amené chez eux l'affaiblissement spirituel, par l'empreinte que leurs efforts pour y subvenir ont laissée sur leur vie.

Lot, qui avait besoin de pâture pour son bétail, en trouvait dans les plaines de Sodome. Jacob désirait goûter le repos après sa fuite de Paddan Aram, et Sichem se présenta à propos. Israël perdit Moïse de vue, et s'accommoda fort bien

du veau d'or; Achan, ne recherchant que sa satisfaction personnelle, s'appropriâ ce qui appartenait à Dieu.

En résumé, c'est presque toujours un désir inassouvi qui conduit au déclin. Au lieu de se reposer avec une parfaite satisfaction dans la plénitude de Christ, on s'occupe des efforts qu'il faudra faire pour atteindre le but qu'on s'est proposé; car telle est bien toujours, pour sûr, la manière d'agir de Satan: il essaie tout d'abord de bien pénétrer le cœur du sentiment de quelque besoin; et plus tard quand l'objet de notre convoitise s'est emparé de notre imagination, il nous suggère une voie inique par laquelle nous pourrions l'obtenir.

C'est un triste symptôme de déclin quand, préoccupés ainsi de nous-mêmes, nous perdons de vue que Christ nous garde et nous suffit pleinement. Les moyens que nous employons pour satisfaire au besoin que nous avons senti manifestent notre véritable idée à son sujet. En Galatie c'était la loi, à Colosses le Philonisme. Peu importe. On a perdu de vue la position en Christ; et les choses qu'on recherche pour combler cette lacune, révèlent clairement la nature du besoin qu'on veut satisfaire. N'est-ce pas là en principe perdre le premier amour? perte qui rend tout progrès impossible. Car, lors même qu'il n'y ait pas de grandes lumières, le premier amour donne à Christ la place prééminente dans le cœur et dans la vie.

Quelle sera pour notre marche la conséquence de notre penchant à nous créer une position qui nous semble répondre à nos besoins ? Il nous faudra ériger un autel qui convienne à notre condition. La conscience parle encore, mais la pensée de Dieu sera modifiée pour convenir aux circonstances que notre cœur a le désir de réaliser. Cette modification aura lieu sans que nous nous en rendions compte et aussi naturellement que l'effet suit la cause qui le produit. Si ma conscience agit, il faut ou que je m'élève à la plus haute intelligence des droits que Dieu a sur moi, car c'est dans le sentiment de ses droits que consiste la conscience ; ou bien que j'abaisse la vérité jusqu'à mon propre niveau. Dans le premier cas, j'occuperai la place où Dieu veut que je sois selon la révélation qu'il a faite de Lui-même, et ainsi je marcherai dans la pleine vérité de Christ, jugeant toutes choses, et m'élevant par sa grâce au-dessus des désirs de la chair. Tandis qu'au contraire, si j'ai cédé à l'esprit de mécontentement, il faut ou que ma conscience s'endurcisse, ou bien que je me fasse une idée de Dieu qui corresponde à la position que je me suis faite. Comment me résoudre à m'arranger une manière de vivre que je saurais positivement être désapprouvée de Dieu ? Il faudrait n'avoir ni conscience ni Dieu, ou bien accepter de parti pris une mauvaise conscience ; ce qui serait ou le naufrage quant à la foi, ou une chose intolérable, et est un pas de plus dans la voie du

déclin. Mais tout se simplifie si je modifie à ma guise le caractère de Dieu, car alors ma conscience demeure tranquille et la chair n'est pas jugée.

Lot en sa qualité « d'homme juste », avait indubitablement quelques rapports avec Dieu pendant son séjour à Sodome. Sans ces relations il lui eût été impossible d'y demeurer; et d'ailleurs il eût été lui-même envahi par le mal. Mais ces rapports étaient bien au-dessous de sa vocation — de la parole adressée à Abraham; c'étaient des relations complètement différentes! et en conséquence il dut se faire de Dieu une idée tout autre que celle sous laquelle sa vocation Le lui présentait, et de beaucoup inférieure.

Lorsque Jacob s'établit à Sichem, il éleva un autel à *El-elohe Israël*. Le patriarche se place là au-dessous de sa vocation; mais pendant qu'il demeure dans la condition qui convient à la chair, sa conscience, tout en conservant quelques rapports avec Dieu, les règle de manière à ce que sa marche n'en soit pas troublée. Il ne s'occupe pas de Dieu en tant que Dieu, non plus que de ses conseils et de ses desseins. Il obéit seulement à un sentiment d'égoïsme en ce qui le regarde, lui Jacob, personnellement. Mais quand Dieu n'est pas considéré dans cette proximité où Il s'est révélé lui-même, bien des corruptions sont tolérées. C'est ce que nous apprenons du fait qu'aussitôt que Jacob, en réponse à l'appel de Dieu, se leva pour se rendre à Bé-

thel, il dit à sa famille : « Otez les dieux des étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez de vêtements. » Lorsqu'on se rapproche de Dieu, les choses qu'on se permettait au temps où l'on vivait dans son éloignement deviennent intolérables ; une vie affaiblie, relâchée, est donc la preuve la plus certaine que l'âme n'est pas en rapport avec Dieu. Prenons-y garde, et craignons de nous laisser aller à cet esprit de murmure qui nous est si naturel ; car dès que nous y cédon, nous avons perdu notre véritable vocation. Et alors, afin de conserver la paix de notre conscience, nous n'hésitons pas à mutiler la révélation de Dieu et à l'accommoder à la position charnelle que nous voulons maintenir. Ce mal est plus grave et plus fréquent que nous ne le supposons. Certes, c'est une chose bien mauvaise que de perdre de vue nos privilèges propres et notre position ; mais lorsque, pour rester dans un certain état avec une conscience à l'aise, nous limitons et rabaissons la révélation de Dieu (car nous ne connaissons Dieu que dans la mesure que nous recevons la révélation qu'Il a donnée de Lui-même), c'est profondément triste. Mais il en est toujours ainsi. L'individu, qui a recherché son propre bien-être, soit en se choisissant quelque agréable retraite, soit en s'entourant de l'estime d'autrui, en s'éloignant de Christ, le seul objet digne de notre contemplation, et digne que nous soyons satisfaits en Lui, ne tardera pas à adopter des idées

sur Dieu, qui s'accorderont avec la position inférieure qu'il a prise; et il n'en saurait être autrement s'il ne doit pas perdre toute conscience.

Quand Marc quitta l'apôtre Paul, je ne doute pas qu'il n'ait trouvé un palliatif pour sa conscience dans une atmosphère inférieure; celle de la circoncision (Col. iv). Ce fut la cause principale du déclin en Galatie et à Colosses. Quand on a perdu Christ de vue, on admet en soi quelque autre chose pour prendre sa place; si ce n'est pas la justice de Dieu ce sera la nôtre, ou bien nous chercherons à étouffer la voix de la conscience. Barnabas aussi, dans sa discussion avec Paul, se trouva associé avec Marc sur le même terrain charnel, et ils se rendirent ensemble en Chypre, la patrie de Barnabas. Et assurément quand les disciples d'Asie se furent détournés de Paul et eurent lâché des vérités plus élevées, ils durent nécessairement, s'ils voulaient retenir une certaine mesure de conscience, interpréter, proclamer, enseigner à leur manière la parole révélée, afin qu'elle ne se trouvât pas en opposition trop directe avec leur état de décadence. Ceux qui, dans l'Eglise d'Ephèse, avaient abandonné leur premier amour se trouvaient parmi ces disciples infidèles; et certainement ils avaient travaillé et violenté la révélation pour la faire descendre au niveau de leur état, car autrement ils n'auraient pu avoir leur conscience à l'aise,

bien que , sans doute, ils cherchassent à l'élever à une grande hauteur par leur zèle à « éprouver ceux qui se disaient apôtres , et à juger les méchants. » Ils regardaient en bas avec beaucoup de zèle , parce que leur regard n'était plus dirigé en haut. Ce qu'ils faisaient était bien ; mais cependant, comme dans le cas de Pierre allant pêcher, ce zèle se déployait dans une direction qui était plus selon les hommes et leur propre chair à eux, que selon Christ. Toutes les fois que ce qui est *visible* absorbe une âme, l'*invisible* qui devrait être l'objet de sa continuelle préoccupation est méconnu. Il en résulte que l'enfant de Dieu perd nécessairement sa vraie place de privilège que lui faisait l'appel de Dieu, lorsqu'il poursuit un but personnel ; et en poursuivant un pareil but , il doit nécessairement, s'il a conservé un peu de conscience, modifier la révélation selon son propre état, afin de conserver quelque relation avec Dieu.

Voilà , soyez-en sûrs , ce qui explique la lenteur de tant de chrétiens à comprendre et à saisir des vérités plus élevées , ainsi que la manière imparfaite et l'indifférence avec lesquelles d'autres les tiennent et les professent. Ils commencent d'abord de se dévoyer en se laissant aller à poursuivre un but personnel, et ensuite il leur faut modifier la vérité pour l'appropriier à leur condition , ou bien leur conscience serait troublée ; et si leur conscience est troublée et qu'ils

ne lui donnent pas satisfaction ; il faut, ou bien qu'ils la mettent entièrement de côté, et alors c'est le naufrage quant à la foi (1 Tim. I, 19), ou qu'elle soit « cautérisée. » Le premier cas a lieu chez ceux dans l'âme desquels il existe une œuvre réelle, et le dernier chez ceux où il n'en existe pas. Quand un chrétien suit une ligne de conduite et se laisse aller dans un piège qu'un exercice de conscience eût suffi à manifester sous leur véritable jour et à réprimer aussitôt, il n'y a pas de remède, il faut qu'il fasse naufrage ; en d'autres termes, il faut, puisqu'il a perdu toute capacité de se gouverner, qu'il devienne inutile et fasse naufrage. Il n'a pas gardé la conscience en rapport avec la foi. Ce qu'il croyait, il a négligé ou refusé de s'en servir comme d'un droit que Dieu avait sur lui. Le sentiment de ce droit de Dieu, il l'a dépouillé ; et par là il est devenu tel qu'un vaisseau sans gouvernail, le jouet des vents et des vagues.

« L'homme de Dieu » qui fut séduit par le vieux prophète de Béthel (1 Rois xiii), en est un exemple. S'il avait tenu sa conscience en harmonie avec sa foi, il n'eût pas été entraîné à la désobéissance. L'appel adressé à la chair triompha de ses scrupules. Il résista à sa conscience, il oublia les droits de Dieu sur lui et sa chute fut profonde : il devint un pauvre naufragé.

Pierre aussi n'exerça pas sa conscience à propos de ce que le Seigneur Jésus lui avait dit. Il

dat souffrir, quoique à un moindre degré parce qu'il succomba à un sentiment de crainte. L'autre céda à une incitation adressée à sa convoitise. Dans tous les naufrages spirituels qui se sont accomplis sous nos yeux, il est facile de découvrir l'un ou l'autre de ces éléments ; le désir du bien-être charnel ou la crainte d'autrui. C'est sous des formes nombreuses et variées que ces éléments peuvent agir dans nos âmes. Les uns se recherchent eux-mêmes comme Achan ; « d'entre vous-mêmes, il se lèvera des gens qui annonceront des choses pernicieuses afin d'attirer après eux. » Chez un autre, ce peut être l'amour de la popularité, le désir d'obtenir l'estime de chrétiens influents. Chez un autre, ce sont la recherche des aises de la vie, la douceur des liens de famille, et ainsi de suite. Il est rare que ces éléments apparaissent dans une phase charnelle. Parfois, cependant, il en arrive ainsi ; mais dans tous les cas l'assoupissement de la conscience ouvre la voie à la chute suprême et à la confusion.

Je ne veux pas poursuivre aujourd'hui ce sujet plus loin, quoiqu'il y ait encore un dernier degré à franchir, celui où la conscience est cautérisée, et où l'on devient réprouvé quant à la foi. C'est là qu'aboutit la marche fatale que nous venons de considérer, à moins qu'on ne revienne sur ses pas, et que par un effet de la grâce la conscience ne soit rendue capable de reprendre ses droits. Il en fut ainsi de Jacob à Sichem quand le Seigneur lui dit : « Lève-toi, monte à

Béthel », et de Pierre, quand le regard de Jésus l'amena à la repentance.

Mon but a été simplement de décrire les commencements du déclin. J'ai voulu attirer l'attention sur cette dangereuse tendance ; mais je ne suivrai pas le sujet jusqu'à la rébellion ouverte de l'apostasie. Mon intention sera remplie si je puis amener les saints à se juger eux-mêmes, à s'exercer au discernement du bien et du mal, afin de veiller et de se garantir des premiers symptômes du déclin. Tant que le regard est attaché sur Christ, tant que le cœur est occupé des choses d'en haut, il n'y a pas d'affaiblissement possible. Mais du moment que nous nous préoccupons des choses de la terre, le déclin commence. Aussi, plus je désire en être préservé, plus je recherche avec ardeur le ministère de la Parole, les entretiens qui me maintiendront en communion avec Christ, en complète séparation d'avec le monde.

Peu importe ce dont je puis être occupé ; que ce soit de mes propres besoins, de ceux d'autrui, ou même de ceux de l'Église en tant que sur la terre, du moment où je suis occupé de choses terrestres, le déclin a commencé. Du moment où le pouvoir de l'homme me préoccupe, j'ai perdu le sentiment du secours du Seigneur. La grandeur même de nos privilèges actuels et de notre position propre nous expose d'autant plus au péril aussitôt que nous lâchons pied. Plus une chose est pure, plus il faut la conserver avec

soin ; et vous ne verrez jamais le désir de modifier la vérité, ni paresse ni inaptitude à la recevoir sous sa forme la plus élevée, à moins que le cœur ne soit rempli de projets et de désirs qui ne sont pas en harmonie avec elle. Et, dans ce cas, nous le répétons de nouveau, l'intelligence la rejette ou bien elle l'altère afin que la conscience soit à l'aise. Le dernier pas, la mise de côté de la conscience, ne se fait que lorsqu'on fuit la lumière de la présence de Dieu en vue de poursuivre en toute liberté et sans plus être retenu par aucun frein l'accomplissement de la volonté du cœur.

En jetant un regard en arrière, il nous sera toujours facile de découvrir les commencements du déclin ; d'abord ce sont les plaintes, le mécontentement — comme dans le cas d'Absalom — qui le signalent ; ensuite peut-être le désir, sous prétexte de santé, de devoirs de famille, de besoin de solitude, de nous préparer quelque part une retraite agréable, ou bien encore de nous soustraire aux ennuis, à la responsabilité de l'Eglise, et même de l'évangélisation. Peu importe sous quelle forme il apparaît, le commencement est toujours le même ; on vise à se procurer quelque chose qu'on ne possède pas, ou à devenir soi-même un centre ; qu'il s'agisse des aises de la chair comme chez Samson, ou de l'orgueilleuse importance du moi comme dans Jonas. Christ est tenté : on ne se repose pas en Lui, comme suffisant pleinement à la vie et au cœur.

Et qu'on ne dise pas que bien d'autres agissent ainsi, ou même peut-être font pis encore. C'est vrai ; mais voici la différence : c'est qu'ils en ont toujours été là. Si quelqu'un n'a jamais fait de progrès spirituel et n'a jamais beaucoup avancé dans la lumière, on ne saurait proprement appeler sa recherche de lui-même un déclin. Je parle ici de ceux qui ont avancé, et qui ont ensuite rétrogradé de la position avancée qu'ils avaient eue en un temps.

Veuille le Seigneur nous accorder toute grâce pour discerner les premiers symptômes du mal. Et alors nous serons guidés par sa grâce dans une bien heureuse dépendance de Christ, nous ferons sa volonté, nous vérifierons en nous-mêmes l'efficace de cette promesse : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point, » et nous expérimenterons comment, au milieu de tout, son bâton et sa houlette suffisent richement à nous consoler.

Paul fut un homme modèle : un modèle — non de la perfection humaine, mais de ce que la grâce et la bonté divines peuvent faire maintenant d'un homme qui était conduit par l'Esprit et marchait avec Christ.

NOTES

SUR L'ÉPITRE AUX GALATES

CHAP. VI.

La fin du dernier chapitre nous a montré les œuvres de la chair d'une part, et les fruits de l'Esprit de l'autre, avec l'injonction bien solennelle adressée aux enfants de Dieu, que, s'ils vivaient par l'Esprit (ce qui était nécessairement le cas, s'ils étaient enfants de Dieu) ils devaient aussi marcher par l'Esprit. C'était en vain qu'ils se vantaient de privilèges, s'il y avait indifférence quant à la marche pratique. Nous ne saurions avoir la vie par le Saint-Esprit, sans être en même temps liés par les déclarations les plus solennelles, en sorte que le Saint-Esprit soit aussi la grande force directrice de la marche. L'acte n'est que l'expression extérieure du principe au dedans. La vie ne peut être connue d'une manière absolue que de Dieu : la marche est ce qui est manifesté devant les hommes. Mais maintenant, outre qu'il exhorte à se garder de vaine gloire, quelque forme qu'elle pût revêtir, soit de se provoquer les uns des autres, soit de se porter envie les uns aux autres (chap. v, 26), nous voyons qu'il prend un nouveau terrain au commencement du chap. vi.

« Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur,

prenant garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté. » Supposons qu'un homme aille tout-à-fait mal, et se laisse positivement surprendre par ce qui est évidemment mauvais, que faire alors? Encore le Saint-Esprit insiste-t-il sur ceci, que ceux qui sont *spirituels* redressent « un tel homme dans un esprit de douceur. » Expression, en effet, d'une bien grande importance! Car d'abord, en cas de chute par un manque de vigilance et de dépendance à l'égard de Dieu, nous apprenons quels sont ceux le plus à même de faire face à la nécessité. C'est l'obligation de tous d'une manière générale; mais quels sont ceux que le Saint-Esprit presse d'agir convenablement à l'égard d'un tel cas? « Vous qui êtes spirituels. » Or, il ne s'ensuit pas que celui qui est né de Dieu, soit spirituel. *Vivre par l'Esprit* est une chose bien différente que *d'être spirituel*. Un homme spirituel ne vit pas seulement par l'Esprit, mais marche par l'Esprit. Sans doute il a les mêmes infirmités que les autres hommes, et il se peut que de temps à autre il montre ce qui est de la nature; mais à tout prendre, et d'une manière manifeste, par la grâce de Dieu, il a appris à juger le moi, à ne pas l'épargner, à discerner surtout en lui-même tout éloignement du Seigneur, et à le confesser franchement et humblement devant Dieu. En conséquence de ce jugement habituel de soi-même, il y aura une bien plus grande tendresse en s'occupant du péché dans les autres. De tels chrétiens peuvent avoir un discernement pénétrant, mais lorsqu'il s'agit de ce qui est réel et très-sérieux, — quelque chose peut-être dont plusieurs cesseraient de s'occuper comme rendant le cas sans espoir et qui les conduirait à penser que la personne n'est pas chrétienne du tout, ils peuvent, parce qu'ils connaissent mieux la subti-

lité de la chair aussi bien que la grâce de Dieu , ils peuvent , dis-je , compter sur sa bonté ; et ce sont les personnes mêmes qui conviennent pour s'occuper du mal et pour rétablir cette âme. Ainsi donc vous trouverez toujours dans les cas qui demandent à être traités avec douceur , que c'est à ceux qui sont spirituels d'agir , et non à ceux qui sont eux-mêmes les plus habitués à broncher , ni à ceux qui sont sujets à satisfaire la chair et à s'éloigner du Seigneur. Quelques-uns pourraient penser que *de tels hommes* sont probablement ceux qui agiront avec compassion à l'égard de ceux qui bronchent ; mais au contraire , ceux-là conviennent qui marchent soigneusement et en se jugeant eux-mêmes , en règle générale , et qui sont ainsi gardés de chute parce qu'ils s'appuient habituellement sur un Seigneur fidèle , parce que la présence même qui les préserve de s'égarer , est ce qui leur fait comprendre la grâce de Dieu et à user de cette grâce pour d'autres. D'après cela , il est dit à ceux-là de redresser « un tel homme dans un esprit de douceur. »

Il ajoute encore : « Prenant garde à toi-même , de peur que tu ne sois aussi tenté. » Cela serait naturellement ce qui se présenterait moralement à l'œil d'un homme spirituel. Il a le plus profond sentiment de sa propre faiblesse ; et par conséquent il serait tout prêt à estimer les autres supérieurs à lui-même. Comment cela ? Ce n'est pas sans doute que celui qui a fait des progrès dans les voies de Dieu , doit regarder la connaissance d'un jeune enfant comme supérieure à la sienne. Ce n'est pas qu'il n'existe dans l'Eglise , d'une part , ceux qui sont peu estimés , et de l'autre , des hommes d'un jugement éprouvé et spirituel. Ce n'est pas que nous devions supposer que tous sont également sages , forts et honorables. Ce ne serait pas

là de la foi, mais du fanatisme, quelque chose de contraire à toute pensée juste. Dans quel sens donc devons-nous estimer les autres supérieurs à nous-mêmes ? Lorsqu'une âme qui a quelque mesure de spiritualité pense à elle-même, ce qu'elle sent c'est combien elle est loin de réaliser Christ. Elle a habituellement devant elle combien ses manquements sont grands ; même en ce qu'elle désire dans ses voies devant Dieu. Mais quand ce chrétien considère son frère, même le plus faible possible, et qu'il le voit comme un des bien-aimés de Christ, rendu pleinement agréable au Père et objet de ses tendres affections, cela réveille à la fois l'amour et le dégoût de soi-même ? Ainsi, si la grâce est à l'œuvre, ce qui, dans un autre saint, ressemble à Christ, se présente aussitôt devant le cœur, et ce qui ne ressemble point à Christ dans soi-même. De sorte que la question n'est pas de s'efforcer à entretenir des sentiments élevés à l'égard de ses voisins, et à penser qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas ; mais de croire réellement ce qui est vrai à leur égard, et d'avoir aussi des sentiments justes à l'égard de nous-mêmes. Si on pense à ce qu'est un saint en Christ et pour Christ, et à ce qu'il sera par le moyen de Christ, alors le cœur sent la merveille de son amour et de quel prix est un saint pour le Seigneur ; mais quand l'œil se retourne sur soi-même, toute l'indignité de nos voies, de nos sentiments, de nos manquements s'offre à notre mémoire de manière à nous humilier. Il en est de même quand c'est : « prenant garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté, » avec cette différence, que ce n'est pas tant considérer ce que nous avons été, que ce que nous avons à craindre et contre quoi nous avons à veiller.

Mais il y a plus ; au verset suivant, il les exhorte à

porter « les charges les uns des autres. » Il y a des difficultés, des épreuves, des sujets de tristesse; il y a des choses qui ont la forme d'infirmités; il y a des circonstances de la nature la plus variée et la plus pénible qui pèsent sur les enfants de Dieu. Et, si nous désirons montrer de quel prix un chrétien est à nos yeux, l'occasion peut être facilement trouvée. « Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi du Christ. » Baissez-vous et portez la charge sous laquelle gémit votre frère. Les dix commandements peuvent ne pas l'exiger; mais vous accomplirez ainsi la loi *de Christ*. C'est là la loi pour nous chrétiens. Il n'est pas question de la loi de Moïse; parce que, quoique cette loi fût celle de Dieu et qu'elle soit toujours la mesure selon laquelle Dieu agit à l'égard de l'homme naturel, Dieu s'occupe ici de ceux qui vivent par l'Esprit; or, à Sinäï la loi ne fut jamais donnée à l'homme spirituel, mais à un peuple charnel, savoir à Israël. La loi s'adresse à l'homme naturel, et par conséquent elle s'occupe de ce qui est mauvais en lui. Qui peut dire au nouvel homme : « Tu ne tueras pas; » « Tu ne déroberas pas? » Le nouvel homme convoite-t-il jamais, ou commet-il adultère? L'idée même présente évidemment en elle-même la preuve que toute la théorie est fausse. La loi des dix commandements ne fut jamais, en aucune façon, adressée au nouvel homme. Le nouvel homme peut en faire usage; mais c'est là une chose bien différente que de la prendre comme l'expression de sa propre responsabilité devant Dieu. Si nous sommes des saints, nous ne sommes pas occupés à faire, pour avoir la vie, mais nous sommes vivants, pour faire la volonté de notre Seigneur sans une telle pensée que la mort ou la malédiction.

Je vous le demande, à vous qui insistez en faveur

d'une règle légale, qu'est-ce que cette « loi de Christ? Christ fut toujours occupé des autres. Il ne fit jamais sa propre volonté — pas dans un seul acte de sa vie. C'est là précisément être saint dans l'amour, et c'est ce que fut Christ : obéissant et vrai dans l'amour, c'est ce qui caractérise toute son existence ici-bas. Supposons que nous accomplissions quelque devoir, ou même tous nos devoirs, simplement parce que nous croyons que cela est juste, ce serait toujours mal. Comme chrétien, j'aurais manqué dans ce qui est le plus près de Dieu, et cela par cette raison bien simple : — c'est que faire simplement son devoir parce que c'est son devoir, ne place pas l'âme dans une attitude d'obéissance, et peut bien, au contraire, n'être qu'orgueil et satisfaction de soi-même, et un hommage rendu à l'idole la plus cachée du cœur. Faire ce que *je juge* être bien, peut donc n'être au fond rien de mieux qu'une rébellion subtile contre Dieu. Je n'ai aucun droit de choisir mon propre sentier. Je suis appelé à l'obéissance, si je prends la place d'être sa créature; et encore plus, si je suis son enfant et que je me reconnaisse comme tel. La question est donc : Quelle est la volonté de mon père? De quelle manière infiniment excellente notre Seigneur le manifesta, même avant qu'il fût entré dans la partie publique de son ministère! Il eut toujours, et cela dans le sens le plus élevé, le sentiment de sa propre relation : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père? » Et il en fut ainsi dans chaque occasion. Considérez-le plus tard dans son ministère. Même dans une chose qui en appelait avec tant de force à ses affections comme homme, quand Lazare se mourait, pourquoi demeura-t-il encore deux jours au lieu où il était, après avoir appris qu'il était

malade ? Il n'agit pas seulement sur le terrain de ce qui est simplement bon, ni même sur le terrain simplement de son amour envers celui qu'il aimait ; mais il lui fallait l'ordre de son Père avant d'aller.

C'est ce que nous avons besoin de nous rappeler. Si vous prenez la loi donnée à Sinaï, vous trouvez Dieu qui requiert ce qui condamne un pécheur. Dieu ne s'y révélait pas comme Père. Supposez encore la souveraine de ce pays ; elle envoie son armée au dehors pour attaquer quelque ennemi étranger, ou une parole d'autorité pour agir à l'égard de quelque province rebelle. Qui voudrait soutenir qu'elle agit comme mère dans de tel cas ? Qui voudrait conclure que nous la voyons ainsi dans ses rapports avec ses enfants ? C'est comme souveraine qu'elle agit, et à l'égard de sujets rebelles. A Sinaï, il y avait une nation, des sujets rebelles de Dieu ; et il proclamait au milieu des tonnerres et des éclairs, et d'une voix plus terrible que tout cela, ce qu'il ne pouvait que demander d'Israël coupable. Mais lorsque Dieu, qui a autrefois parlé d'une manière si terrible, parle aujourd'hui, comment le fait-il ? Par son Fils. C'est le même Dieu, mais combien est différente sa voix ! Dieu maintient toujours son titre et son droit ; non seulement pour donner effet à ce qu'il annonça par rapport à Israël jadis, mais pour introduire ce qui est nouveau. Que signifie une nouvelle alliance si elle ne fait pas vieillir ce qui précédait ?

De même ici, nous avons la loi de Christ en contraste marqué avec la loi de Moïse, laquelle avait affaire à une chair rebelle. La loi de Christ dirige ceux qui vivent par l'Esprit, et qui devraient être trouvés marchant par l'Esprit, mais qui néanmoins

ont encore une nature mauvaise. Et comment seront-ils fortifiés dans la nouvelle nature, et pour vaincre la vieille? Il dirige aussitôt leurs regards sur Christ, et il dit: « Portez, etc. » Telle est la manière aimante et désintéressée, — d'accomplir la loi de Christ. Que votre âme s'intéresse aux saints qui sont dans la nécessité et dans la détresse; et quand même il y aurait ce qui est positivement mauvais, cela vous conduira à regarder à Dieu, vous attendant à lui pour qu'il présente quelque chose venant de Christ, capable de relever cette âme qui a glissé dans le borbier. Il introduit d'abord le cas flagrant d'une personne qui tombe dans le péché, et ensuite il s'étend davantage. Si vous voulez savoir quel est le sentier de Christ maintenant, et quelle est la volonté de Dieu, voici ce que Christ faisait. Il vint dans un monde rempli de mal et d'opposition à Dieu—rempli d'orgueil et de vanité, et qu'y faisait-il? Il passait « de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, etc. » Quoique nous ne puissions pas faire des miracles, toutefois dans tout ce qui, en son esprit, ressemble à Christ, le principe moral de la vie de Christ ici-bas est précisément ce que tout croyant possède. Si vous avez réellement Christ, vous avez Christ non-seulement quant à l'expiation, mais comme votre vie: « Qui croit au Fils a la vie éternelle »; c'est Christ, tout aussi réellement que, par le fait que je suis né d'Adam en ce monde, j'ai une vieille vie naturelle, qui aime le mal, et qui, comme elle augmente en force, augmente en capacité pour accomplir sa volonté propre. De même aussi, si je crois en Christ, il y a cette nouvelle vie qui est produite et qui se développe, en proportion que l'âme se nourrit de Christ et regarde à Christ, et qu'elle médite sur les paroles et les voies de Christ.

Il y a une puissance d'assimilation communiquée ainsi au croyant par le Saint-Esprit. Les paroles de notre Seigneur sont Esprit et vie. Ce n'est pas seulement qu'elles produisent la vie en premier lieu, mais elles soutiennent la vie et sont le moyen de lui donner vigueur. Et c'est ce que l'apôtre Pierre nous montre (1 Pierre 1). Il parle de la semence incorruptible — « la Parole de Dieu vivante et permanente. » Mais ensuite il montre que cette même Parole de Dieu, qui est le moyen de communiquer d'abord la vie par la révélation de Christ, est aussi le moyen donné pour la fortifier et la rafraîchir. En conséquence, il les exhorte que, comme des enfants nouveau-nés, ils désirent ardemment le lait spirituel et pur. La Parole de Dieu, qui est d'abord employée pour introduire la vie dans l'âme, en faisant connaître Christ, est ce qui maintenant maintient la vie, l'amène à se manifester et à s'exercer d'une manière salubre. Et voici un des moyens : « Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi de Christ. » C'est là ce que Christ faisait, quand il était ici-bas. Il n'y chercha pas sa propre satisfaction. Il ne chercha jamais un sentier agréable et commode ; mais au contraire, tous les cas de misère, et de péché, et de douleur, c'était là ce qui occupait le Seigneur Jésus, pourvu que ce fût la volonté de Dieu. Quand il prit sa place comme homme sur la terre, il y eut un exercice continuel de communion entre le Seigneur Jésus et son Père, cet esprit de dépendance à l'égard du Dieu vivant, qui n'agissait jamais sans la direction de son Père. Et il devrait toujours en être ainsi de nos âmes. Si nous nous appliquons ainsi à porter les charges les uns des autres, nous avons besoin de regarder à Dieu à ce sujet afin de connaître quelle est la volonté du Sei-

gneur. Il ne s'agit pas de la loi, ni d'ordonnances, mais : « Portez les charges les uns des autres, et ainsi accomplissez la loi de Christ. »

« Car si, n'étant rien, quelqu'un s'estime quelque chose, etc. » C'est là l'effet invariable de la loi, lorsqu'elle agit sur l'esprit. Elle suppose que l'homme a de la puissance — dans tous les cas, qu'il est encore en vie comme un homme dans le monde. — Or, c'est là la chose même à l'égard de laquelle nous déclarons, dans notre baptême, que telle n'est plus notre confession. Qu'est-ce, en effet, que le baptême d'un homme chrétien annoncé? C'est la confession du Christ qui est mort et ressuscité, et que dans la mort de Christ, je suis mort au péché et au monde, et au jugement de Dieu. J'ai passé hors de la scène d'hommes en vie sur la terre, et je suis introduit dans une nouvelle condition devant Dieu; j'ai commencé une nouvelle vie; je suis mort aux choses pour lesquelles je vivais autrefois, et je suis vivant quant à celles à l'égard desquelles j'étais mort. C'est en tout cela que Christ fait entrer celui qui croit.

Evidemment donc, « si, n'étant rien, quelqu'un s'estime quelque chose, il se séduit lui-même. » La loi n'écrase jamais l'orgueil de l'homme; et l'homme supportera tout ce qui suppose qu'il peut faire quelque chose. La loi agit simplement sur la nature de l'homme, et elle l'enfle, à moins qu'elle ne soit employée par le Saint-Esprit pour le tuer dans sa conscience. La nature pervertit la loi en y attachant l'idée qu'elle — la nature — peut faire quelque chose; et les hommes aiment cela, et en sont d'autant plus satisfaits d'eux-mêmes. C'est là ce que l'évangile détruit en sa racine même. Et il en résulte que des personnes qui sont extrêmement satisfaites d'elles-mêmes lorsqu'on les

place sur le terrain de faire de grandes choses pour Dieu, seraient profondément mortifiées et blessées si on leur disait nettement qu'elles ne sont pas capables de le servir. Combien peu il y en a qui souffriraient qu'on leur dise qu'ils n'ont jamais adoré Dieu pendant toute leur vie, et qu'ils ne le peuvent jusqu'à ce qu'ils soient nés de Dieu. Ils sont blessés par une doctrine comme celle-ci, parce qu'elle fait que l'homme — le moi — n'est rien, et que Dieu est tout ; elle met devant eux à quel terrible péril ils sont exposés — qu'ils sont vraiment perdus. S'ils le croyaient, ils crieraient à Dieu à ce sujet, et ils regarderaient à Dieu pour qu'il leur donnât une nouvelle vie. Mais aussi longtemps qu'on s'adresse aux hommes sur des principes légaux, la distinction entre le premier homme et le second est tout à fait perdue. On s'adresse à *l'homme* comme tel, et on ne le traite pas entièrement comme un pécheur, ni comme un saint ; mais les deux choses sont confondues : en sorte que les âmes ne savent pas clairement si elles sont sauvées ou perdues, si elles sont passées de la mort à la vie, ou si elles sont encore sous la colère de Dieu. Voilà la raison pour laquelle nous en trouvons tant, quelques-uns même qui sont de vrais croyants, qui sont souvent éprouvés par des nuages et des éclipses. La racine de la chose est dans l'abus de la loi. C'est ce qui travaillait dans les Galates ; c'est ce qui a retenu et lié par les chaînes de leurs péchés, tant de milliers des enfants de Dieu depuis ce temps-là. Cela agissait donc sur leur chair et leur faisait penser qu'ils étaient quelque chose, tandis qu'à vrai dire ils n'étaient rien ; et quand il en est ainsi d'un homme, il est évident, comme l'Apôtre ajoute, que « il se séduit lui-même. » Rien ne peut être plus piquant que les paroles qu'il emploie ici.

Mais s'ils se soumettaient à la Parole, s'ils consentaient à ne rien être, mais à laisser agir Dieu, il ajoute : « Or, que chacun éprouve sa propre œuvre. » Dieu commence sur cette base que nous ne sommes rien ; qu'il faut que le sage devienne fou, pour qu'il apprenne à être sage. L'homme n'aime pas cela, et regimbe; et la conséquence est qu'il demeure toujours dans sa propre impuissance. Au contraire, vous ne trouverez jamais un homme qui soit dans la vérité quant à sa propre ruine, sans trouver que Dieu est là, dans la réalité de son amour, lui donnant la vie éternelle en son Fils. Que dire ensuite ? Qu'il « éprouve sa propre œuvre, et alors il aura de quoi se glorifier, par rapport à lui-même seulement, et non par rapport aux autres. Ici l'Apôtre porte un coup qui va au cœur : qu'il la mette à l'épreuve. Sans doute le Seigneur reconnaîtra le vrai service ; mais toutes les fois qu'un homme examine et éprouve droitement son œuvre, ce n'est jamais un sujet de se glorifier, mais une chose humiliante en toute manière possible. Mais au moins, quand la propre saison sera venue, il y aura la moisson, si nous ne défailions pas.

L'Apôtre conclut cette partie de son sujet par une autre parole—et une parole qui pourrait sembler paradoxale si on la compare avec le verset 2. « Car chacun portera son propre fardeau. » De fait, nous avons les deux grands principes pratiques du christianisme : l'un est l'amour, actif et énergique, qui porte les charges des autres; et l'autre est la responsabilité personnelle. « Chacun portera son propre fardeau. » Remarquez bien; il n'est pas question ici du salut. Si un homme avait à porter son propre fardeau quand il s'agit de justification devant Dieu, ce serait détruire tout espoir. « N'entre point en juge-

ment avec ton serviteur, » dit le Psalmiste : « car nul homme vivant ne sera justifié devant toi. » Si dans cette question Dieu entre en jugement avec moi, je suis perdu : Il est dit : « N'entre point en jugement, » (il n'est pas dit avec [un homme pécheur, mais] « avec ton serviteur. » C'est un homme converti : ou régénéré. C'est pour cela que notre Seigneur, dans la question si un homme ne sera pas laissé pour périr de sa propre mort, ou s'il sera délivré par la puissance de la vie de Christ, présente un principe totalement différent. « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a (la) vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie. » Vous remarquerez que dans ce passage j'ai employé le mot (jugement) a la place de (condamnation) » qu'on trouve dans plusieurs versions, je l'ai fait avec réflexion, parce que c'est le seul vrai sens du mot. « Condamnation » est une méprise positive. Le mot qui est avec raison traduit par « condamnation » ailleurs, est totalement différent. Ainsi : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans (le) Christ Jésus ; » ce n'est pas du tout le même mot. Mais quelquefois, dans des endroits où notre Seigneur et le Saint-Esprit disent « jugement » les traducteurs se sont hasardés à s'éloigner de la parole de Dieu, et ont introduit le mot « condamnation. »

Et la chose n'est pas limitée à un passage seulement. Dans la révélation remarquable à l'égard de la cène du Seigneur dans 1 Cor. xi, il se rencontre une méprise bien semblable. Les traducteurs ont introduit un mot et une idée qui leur sont propres et qui renferment une erreur non équivoque : ils se

se sont hasardés à dire que « celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit sa condamnation. » Cela n'est pas vrai. Dieu dit qu'il « mange et boit un jugement contre lui-même. » Il n'y a pas un juge compétent, pas un homme chrétien qui connaisse le langage du Saint-Esprit, pas un qui pourrait le nier, s'il examinait convenablement les preuves. La tradition humaine nous explique le penchant des personnes à mettre de côté des principes clairs de vérité. Car ce n'est pas tant une question qu'il faille décider d'après des bases critiques; mais un tel changement contredit le but entier du Saint-Esprit dans le passage. Qu'est-ce que l'Apôtre disait à ces Corinthiens? Vous avez traité indignement la cène du Seigneur, en en faisant une chose ordinaire. Quelques-uns d'entre vous se sont même oubliés au point de commettre ouvertement un péché grossier. Il y a une solennité particulière dans la cène du Seigneur comme dans le jour du Seigneur. Celui qui prétend que le jour du Seigneur est le Sabbat, et que la cène du Seigneur ressemble à une ordonnance judaïque, ne sait pas ce que signifient les deux institutions chrétiennes les plus caractéristiques. Le jour du Seigneur diffère de tout autre jour; c'est le jour de la grâce et de la résurrection (le jour du Sabbat étant le signe relatif à la création et à la loi). Il en est de même de la cène du Seigneur: en elle le Seigneur place devant le chrétien sa parfaite délivrance, le sang et le corps rompu de Christ, et donne le témoignage à son âme qu'il est affranchi de toute condamnation. Or, dit l'Apôtre, vous avez mangé et bu comme à un repas ordinaire; vous y avez participé indignement. Car il se pourrait qu'une personne convertie en mangeât et bût indignement. Ces saints de Corinthe la pre-

naient légèrement, et le diable avait pris de l'avantage sur eux, et quelques-uns même en étaient venus à s'enivrer. C'était là, dit l'Apôtre, manger et boire un jugement contre eux-mêmes, et non la cène du Seigneur. La conséquence était que quelques-uns d'entre eux étaient malades, et d'autres se mouraient. Il leur donne à connaître que le Seigneur les jugeait, et mettait sa main sur eux. Mais, bien indubitablement, c'était là un jugement, et non la condamnation ou damnation. Et quel était le but du Seigneur dans tout cela? « Afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » Car si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » C'est afin que nous n'ayons pas la condamnation; tandis que les versions ordinaires supposent que les Corinthiens étaient exposés à cette sentence même. Lisez le mot comme étant « jugement » et vous tronquez que cela jette une lumière toute nouvelle sur le passage. Introduisez l'expression impropre, et vous détruisez l'équilibre d'une manière tout à fait irréparable; mais du moment que vous revenez au vrai sens, suggéré dans la marge de la version anglaise, tout est rendu clair. Ce qui auparavant, était obscur et troublait votre âme, vous le voyez maintenant comme étant simple et solennel, saint et en même temps consolant. Si vous avez traité légèrement ce qui rappelle le souvenir des souffrances du Seigneur, vous êtes en danger de vous trouver ainsi sous sa main. Quelques-uns avaient été ôtés de ce monde; mais c'est « afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » Ce qu'il donne à entendre, c'est qu'ils

étaient de si méchants enfants, qu'ils ne pouvaient être laissés plus longtemps dans ce monde. c'est pourquoi Dieu leur avait envoyé des maladies, et les avait enlevés par la mort.

La signification du mot ($\kappa\rho\iota\mu\alpha$) dans 1 Cor. xi, a un rapport intime avec celui du mot dans Jean v ($\kappa\rho\iota\sigma\iota\varsigma$). Ce que notre Seigneur enseigne dans l'Évangile, c'est qu'il faut que les hommes reçoivent de Christ l'une de ces deux choses — ou la vie, ou le jugement. La principale différence, c'est que dans Jean v, le jugement est l'acte de juger — final et éternel, tandis que 1 Cor xi parle de l'exercice de la discipline dans ce monde. Mais le mot propre c'est « jugement » et non « condamnation. » Notre Seigneur montre qu'il est lui-même celui qui donne la vie en communion avec le Père, et celui qui exclusivement exécutera le jugement. Maintenant il donne la vie : quiconque croit en lui, a la vie ; quiconque le refuse, doit venir en jugement. Car personne ne saurait être à la fois l'objet et de la vie et du jugement. La raison pour laquelle il y en aura qui viendront en jugement, c'est qu'ils rejettent le Fils de Dieu et la vie éternelle en lui. « Celui qui a le Fils a la vie. » C'est là la force des paroles de notre Seigneur. Ils pouvaient demander : Comment cette vie éternelle peut-elle être obtenue ? Est-ce par l'obéissance ? ou bien par une ordonnance ? Ni par l'une, ni par l'autre. « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit en celui qui m'a envoyé, a (la) vie éternelle. » Celui qui entend ainsi et qui croit ainsi, sait que Dieu s'intéresse aux âmes — qu'il désire les avoir heureuses et sans péché par le moyen du Seigneur Jésus-Christ. Mais il y a plus : il « ne viendra pas en jugement ; mais il est passé

de la mort à la vie.» C'est absolument la même chose dans Hébr. ix, 27. «Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés.» C'est le même mot. Telle est la portion de l'homme, et il ne peut y échapper. *L'homme*, comme tel, doit mourir, et doit être jugé. Mais, remarquez-le bien, c'est celui qui vit et qui meurt comme homme purement naturel. Il n'est pas dit qu'il soit ainsi réservé, pour *le chrétien*. Au contraire, il y a beaucoup de chrétiens qui ne mourront jamais: et il n'y a aucun saint qui sera jugé éternellement.

Je dois prouver ce que je dis ici, par d'autres passages. «Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement; et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble, avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air. C'est-à-dire que les saints vivants seront ravis avec les morts qui sont déjà ressuscités. Mais prenez un autre passage. «Nous ne nous endormirons pas tous.» Il faut que *les hommes* meurent tous; mais, *nous*, nous ne nous endormirons pas tous. Nous ne mourrons pas tous nécessairement; «mais nous serons tous changés.» Qu'il s'agisse de chrétiens qui sont morts ou de chrétiens vivants, tous doivent être changés, rendus conformes à l'image du Premier né, glorifiés dans leurs corps. Mais tous les saints n'auront pas quitté cette vie; tous n'auront pas besoin d'être ressuscités; car ceux d'entre les chrétiens qui seront trouvés vivants lorsque Christ viendra, seront ravis pour être avec Christ et transformés à son image glorieuse, sans du tout passer par la mort, comme autant d'Enochs, transformés aussitôt à la

ressemblance de la gloire de Christ. C'est là ce que nous tous, comme chrétiens, nous devrions attendre constamment, sans savoir quand la chose pourra arriver. C'est pourquoi il est dit : « Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés. »

Mais que deviendront ceux qui ont refusé Christ? Il faut qu'ils soient tous jugés. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés. » Mais plus que cela : — « Et *comme* il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés, *ainsi* le Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent. » Vous avez là les deux portions : celle de l'homme, la mort et le jugement; celle des chrétiens, Christ, la seule offrande pour les péchés, et qui va revenir en gloire, pour leur salut final et complet, et non pour le jugement. La question du péché a été si complètement réglée à la première venue de Christ, qu'il ne peut plus jamais s'élever une seule question à cet égard. Quand il reviendra, « il apparaîtra une seconde fois sans péché, » c'est-à-dire, sans question de péché, n'ayant rien à faire à ce sujet, à salut. Il a lui-même souffert pour le péché — il l'a ôté lui-même; et la conséquence en est que tout croyant, peu importe où il est, peu importe ce que peut être son ignorance, a le droit d'attendre le Seigneur, qui viendra pour lui, qui viendra pour tous ceux qui se sont endormis en Christ avant lui; il a le droit de savoir que Christ ne l'appellera jamais en jugement, parce que, ayant été jugé pour lui, et ayant pour toujours ôté le péché par le sacrifice de lui-même, il apparaîtra une seconde fois à ceux qui sont tels, sans péché, à salut. Mais quant à ceux qui refusent Christ, bien loin de ne pas venir en juge-

ment, ils seront expressément ressuscités d'entre les morts pour le jugement plus tard. C'est la « résurrection de jugement. » Son effet, sans doute, sera *la damnation*, mais sa désignation scripturaire c'est « le jugement. » C'est le même mot que plus haut. Le but en vue duquel les méchants seront ressuscités, c'est le jugement. Et quel est le caractère de la résurrection du croyant ? La vie — afin que la même vie qui est maintenant donnée à nos âmes ait son libre cours et son plein développement en nos corps — que nous soyons parfaitement remplis de la vie de Christ, corps et âme.

Telle est l'attente du chrétien. Ainsi donc, dans ce 7^e verset (« chacun portera son propre fardeau »), il n'est pas du tout question de porter chacun notre fardeau en jugement. S'il en était ainsi, pas une seule âme ne pourrait être sauvée ; — pas une ne mérite de l'être. Car qui n'a pas été coupable de péchés, de péchés graves et mortels ? — des péchés qu'il n'eût pas été possible pour Dieu de pardonner, à moins d'avoir sa propre manière de le faire ; et c'est ce qu'il a. Mais ce plan lui coûta son Fils, et la croix de son Fils ; et la croix est le triomphe de Dieu. A la croix Christ a pour toujours ôté le péché pour toute âme qui croit en lui. C'est pourquoi quand il est dit : « chacun portera son propre fardeau, » c'est simplement en vue des difficultés et des épreuves dans la vie pratique. Souvenez-vous, dit-il, de porter les charges les uns des autres ; — mais, après tout, il faut que chacun porte son propre fardeau. Il faut que chacun de nous ait affaire à Dieu pour lui-même. Nous ne pouvons trouver aucun autre qui réponde pour nous. Il y en a qui prétendent que les paroles de Hébr. XIII, 17 « ils veillent pour vos âmes, comme ayant à rendre compte, »

enseignent que les ministres répondent pour les âmes des autres ; mais c'est un non sens, ou quelque chose de pire. Le principe est faux. Il n'y a pas une telle chose qu'une personne rendant compte de l'âme d'une autre. « Chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu. »

Il faut que le pécheur soit jugé ; mais chacun des saints, aussi bien que chaque pécheur, devra rendre compte pour tout à Dieu. Le Seigneur dit que le croyant ne viendra pas en jugement ; ce qui veut dire qu'un homme est mis en jugement pour qu'il soit décidé s'il sera sauvé ou non. Cela ne saurait jamais être le cas d'un homme qui est chrétien. Toutes choses seront manifestées devant le Seigneur — non-seulement les péchés que nous avons pu commettre depuis que nous sommes des croyants, mais ce que nous avons commis quand nous étions inconvertis. Nous pourrions supposer que cela serait terrible au-delà de toute expression. Mais souvenons-nous que la condition dans laquelle le croyant rendra compte pour lui-même à Dieu, c'est après qu'il sera semblable à Christ — quand il n'aura pas un seul sentiment qui ne soit de Christ, — pas un désir qui ne soit pour la gloire de Christ ; tout sentiment de honte aura disparu, et ce qui demeurera, c'est uniquement ce qui est selon Christ. La pensée que Christ nous établira tous parfaitement semblables à lui-même, dans la gloire, est aussitôt une réponse à toute anxiété de l'âme. Mais tandis que tout cela est vrai, il est important de se rappeler qu'il se poursuit maintenant un jugement très-actif. Le Père observe nos voies et agit avec nous ; et nous devrions examiner nos voies jour par jour. Chacun, qu'il soit un saint ou un pécheur, devra rendre compte pour soi-même à Dieu : la puis-

sance de Dieu l'accomplira dans l'un et dans l'autre ; dans l'un pour son entière condamnation, dans l'autre afin qu'il apprenne de quelle manière absolue il est redevable à la grâce de Dieu. Mais c'est là une chose bien différente du jugement. Nous ne pouvons trop insister sur ce point, qu' « être manifesté devant le tribunal de Christ, » ce n'est pas nécessairement le jugement. Aucune parole de l'Écriture ne peut jamais mettre de côté cette vérité que « celui qui... croit... ne viendra pas en jugement. » Dieu ne se contredit jamais. Que chacun doive porter son propre fardeau, cela a rapport à notre responsabilité. Quelle chose merveilleuse que celle-ci ! — que nous en avons fini avec notre responsabilité comme hommes ; et que, maintenant que nous avons Christ, une nouvelle responsabilité commence pour nous. Nous avons maintenant à nous conduire comme ceux qui ont la vie éternelle, qui n'appartiennent pas à eux-mêmes, mais à « celui qui est mort et ressuscité pour eux. » Maintenant commence notre responsabilité de vivre pour Christ — de lui dévouer la nouvelle vie que Dieu nous a donnée, ayant en même temps le sentiment que le Seigneur sonde nos voies jour par jour.

Vient ensuite une autre chose, et il semblerait que ces saints l'avaient oubliée : « Que celui qui est enseigné dans la parole fasse participer celui qui enseigne à tous les biens (temporels). » Je crois qu'il y a quelque danger pour nous-mêmes d'oublier cette sorte de relation avec tous ceux que le Seigneur a suscités pour le bien de l'Église. Il y a certains jalons qui ne doivent jamais s'oblitérer. De ce nombre est cette chose même — le privilège et l'obligation de la part de ceux qui sont enseignés de se souvenir des chrétiens qui enseignent dans l'amour. Il n'est pas dit : Celui qui

l'enseigne ou les enseigne, mais « celui qui enseigne. » Quelle largeur bénie de sentiments nous voyons-là ! Supposons que vous soyez exempts d'une telle nécessité dans la localité spéciale que vous habitez, devez-vous tellement manquer de prévoyance que vous perdiez de vue les droits du Seigneur sur vous ailleurs ? Ce serait vraiment de l'égoïsme. Rien ne saurait être plus dégradant pour des chrétiens, après avoir abandonné le mal qui existe dans un lieu ou un autre, et qu'ils ne font plus ce qui est à peu près forcé, que de prendre avantage du nom du Seigneur pour avoir ce qu'on pourrait appeler une église à bon marché ; oubliant qu'ils appartiennent à l'Eglise de Dieu comme un tout. « Que celui qui est enseigné dans la parole fasse participer celui qui enseigne à tous les biens (temporels). » Que personne n'aille supposer que ceci n'était donné que pour les premiers temps ; ou qu'il y ait aucune circonstance qui puisse changer la responsabilité des saints à cet égard. Il est bon pour nous de rappeler les uns aux autres que nous sommes membres du corps de Christ. Prenez le cas des ouvriers qui travaillent à l'étranger : la chose n'a-t-elle pas une voix pour nous ? Quels droits à notre amour et à notre sympathie ! Le Seigneur attend maintenant un bien plus grand renoncement à soi et un bien plus grand service d'amour, que lorsque c'était une question de loi. Ne nous contentons pas de cesser de mal faire ; mais apprenons aussi à bien faire.

« Ne vous séduisez pas ; on ne se moque pas de Dieu ; car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi. Car celui qui sème pour sa propre chair, moissonnera aussi de la chair (la) corruption. » Il y a évidemment ici une question de satisfaction de soi-même d'une manière ou d'une autre. S'il y a du cœur pour

le Seigneur, on trouvera bien vite une manière de le servir pleinement; mais cette manière demande souvent beaucoup de renoncement à soi-même. Il n'y a point de circonstances qui mettent de côté cette vérité. « On ne se moque pas de Dieu; car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi. Car celui qui sème pour sa propre chair, moissonnera aussi de la chair (la) corruption; mais celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera de l'Esprit (la) vie éternelle. » Ceci est bien fort, mais c'est vrai. Quelqu'un pourrait me dire: J'avais compris que vous enseigniez que ceux qui croient ont déjà la vie éternelle; mais ici il est dit que « celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit (la) vie éternelle. » Les deux déclarations ont la plus grande valeur; mais le point de vue est totalement différent. Si Dieu exhorte son peuple à une marche sainte, il montre que la vie éternelle est la couronne de cette marche, et qu'elle en est la fin. Quel que soit le salut que la grâce introduit, elle ne met jamais de côté la valeur d'un saint dévouement à Dieu. Et par conséquent, ceux qui ont la vraie foi, manifestent aussi une sainteté réelle; et ceux-là seuls. Les deux choses se tiennent ensemble. Celui qui croit en Christ reçoit la vie éternelle. Quelle en est la conséquence? C'est qu'il sème à l'Esprit et moissonne la vie éternelle. La vie éternelle ici est évidemment ce que nous aurons dans la gloire. La vie éternelle dont il est parlé par Jean est ce que le saint possède sur la terre. Les deux sont vrais. Dans la gloire, il trouvera la vie éternelle sans alliage. Je la reçois maintenant, comme croyant, de Christ, et je la trouverai dans le ciel, suivant le sentier de la sainte volonté de Dieu. La résurrection de vie des croyants se composera de ceux qui auront pratiqué le bien ici-bas. « Or ne nous relâchons

pas en faisant le bien, car nous moissonnerons en la propre saison, si nous ne défaillons pas. » Il y a souvent un grand danger de devenir lâches dans la course. Un homme commence bien et montre de la bonté; mais après un certain temps il trouve que tant de personnes ont pris avantage sur lui, qu'il devient réservé et soupçonneux. C'est là se relâcher en faisant le bien, ou l'effet de ce relâchement. Il est décidé à ne plus se laisser duper. La vérité est que la chair a une grande part dans un tel genre de langage et de sentiments. Lorsque les âmes sont occupées de la grâce de Dieu, elles ne sont pas si aisément fatiguées. De ce qu'un autre a été égoïste, est-ce une raison pour un saint de devenir égoïste aussi? L'état convenable pour un chrétien c'est d'avoir un cœur ouvert et généreux, et d'être actif à chercher des moyens convenables de faire le bien. Le Seigneur ne dit pas : Donnez *ce* qu'ils demandent; mais le principe demeure vrai, que le chrétien doit garder cet avantage béni de position, d'être celui qui donne. Si je suis sur le terrain de la loi, je ne ferai que marchander; mais si je suis sur le terrain de la grâce et de la foi en Christ, j'aurai la place qui est plus bénie; et « *c'est plus heureux de donner que de recevoir.* » Quand il est parlé ici de moissonner, il est clair que c'est dans la gloire. Nous ne devons pas nous y attendre ici. Nous pouvons rencontrer ce qui est doux et reconnaissant, mais nous ne devons pas être surpris s'il en est autrement, et s'il y a bien des choses qui sont pénibles de la part des hommes. Rappelons-nous que c'est au Seigneur que nous prêtons. Y a-t-il là quelque sujet de désappointement? Celui qui regarde au Seigneur n'en éprouve jamais. « Ainsi donc, comme nous (en) avons l'occasion, faisons du bien à tous. » C'est là l'affaire du

chrétien — de faire du bien, « mais principalement à ceux de la maison de la foi. » Il y a une connexion spéciale avec les saints ; mais nous ne devons pas nous arrêter là. « Comme nous (en) avons l'occasion, faisons du bien à *tous*, mais principalement à ceux de la maison de la foi. »

Il est important de nous rappeler , en lisant toutes les parties de la Parole de Dieu, qu'il n'y a rien d'introduit sans l'inspiration directe du Saint-Esprit. Il y a un passage spécial dans 1 Cor. vii , où l'Apôtre affirme expressément que ce n'est pas le Seigneur, mais lui-même qui donne un certain jugement quant aux relations naturelles des croyants. Mais l'Apôtre lui-même n'écrivait pas ainsi sans le Saint-Esprit. Il était inspiré pour dire que ce n'était pas le Seigneur, mais lui-même. Dès lors il n'y a pas la moindre contradiction, même dans une manière de parler si exceptionnelle. Prenez encore le livre de Job , où vous trouvez Satan qui parle aussi bien qu'ailleurs. Mais alors, tandis qu'aucune personne intelligente ne voudrait soutenir que ce que Satan dit était inspiré, néanmoins l'écrivain du livre était inspiré pour nous le donner parfaitement ; l'écrivain était entièrement conduit par Dieu à nous présenter précisément assez, bon ou mauvais , de ce qu'avaient dit les personnes dont il s'agissait, l'homme, Satan, l'Éternel lui-même, pour accomplir l'objet divin dans cet écrit. Ainsi il n'y a pas une exception quelconque dans la Bible à la grande vérité que « toute Ecriture (est) divinement inspirée. » Ce n'est pas là une déduction purement humaine , mais la doctrine positive de Dieu lui-même. Tout ce qui tombe sous cette désignation, « Ecriture » (*παρα γραφή*) est inspiré de Dieu. Telle est la déclaration expresse de l'apôtre Paul dans sa dernière épître (2 Tim.) ; et

il ne la limite pas, je crois, à ce qui existait déjà, mais laisse la place pour ce qui devait être écrit, comme pour l'Apocalypse. « Toute Écriture (est) divinement inspirée. » etc. Que ce fût ce qui avait été donné, ou le peu qui restait pour clore le canon de la Bible, tout était également de Dieu ; non pas que tout fût également élevé dans son caractère, ni que tout revêtît la forme de doctrine, ni même que tout fût révélation, car révélation et inspiration sont deux choses différentes. En donnant le récit de la vie de notre Seigneur, les écrivains rapportaient sans doute occasionnellement ce qu'ils avaient eux-mêmes vu et entendu. Cela était inspiré ; mais une révélation est ce que l'homme n'a jamais connu. Lorsque l'apôtre Paul dit que c'est par la Parole du Seigneur qu'il déclare une chose : « Nous vous disons ceci par la Parole du Seigneur » Que « le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement... descendra du ciel », ce n'est pas seulement une portion inspirée, mais une révélation. De même, sans doute, toute prophétie est nécessairement une révélation ; et c'était uniquement dans le cas d'une révélation positive qu'il y avait lieu d'arrêter une personne qui était en train de parler ; peu importe le degré d'importance de ce qu'elle communiquait, si quelque chose était révélé à un autre qui était assis, il avait le droit d'arrêter celui qui parlait. Ceci a nécessairement, il me semble, cessé d'avoir lieu maintenant. La révélation étant complète, toute tentative d'agir sur ce pied là serait non-seulement irrégulière et inconvenante, mais virtuellement une prétention à une nouvelle révélation, ce qui est positivement faux et un déshonneur fait à celle qui existé. Quand il restait encore à communiquer une partie de la pensée de Dieu, Dieu maintenait le droit souverain de son

Esprit pour introduire une révélation. Mais quand toute la pensée de Dieu eut été entièrement révélée dans sa Parole, une telle manière d'agir a dû naturellement cesser. D'après cela, bien qu'une personne eût ce qui venait réellement de Dieu, son devoir serait d'attendre que le moment convenable fût venu; la chair et Satan pourraient empêcher, mais Dieu est au-dessus de toutes les difficultés. Je fais ces remarques générales en rapport avec le verset que nous allons considérer.

Ce verset pourrait sembler un peu surprenant dans une épître si pleine de déclarations de doctrine et d'appels à la conscience et au cœur. Au milieu de tout cela, l'Apôtre dit : « Vous voyez quelle longue lettre je vous ai écrite de ma propre main. » Ou bien, si vous prenez la phrase comme elle peut très-bien être prise : « Vous voyez avec quelles grosses lettres, » etc., la chose est encore plus frappante. Ecrire, était un peu inaccoutumé, même pour l'apôtre Paul. Ecrire un document important, ce n'était pas une chose ordinaire, si non par le moyen d'un secrétaire; c'était un métier ou une occupation à part. En conséquence, c'était l'habitude de ceux qui étaient occupés activement et à une tâche difficile, d'employer quelqu'un à écrire pour eux. Cependant, dans le cas présent, l'Apôtre écrivit lui-même; et comme il n'était pas habitué à écrire, il appela l'attention sur le gros caractère de l'épître. C'était une lettre comparativement courte, mais elle était toute écrite par lui; et comme il n'était pas habitué à écrire ses propres compositions, les lettres paraissent avoir été écrites en ce gros caractère, et l'Apôtre avait probablement éprouvé une difficulté considérable à l'exécuter. Car il faut nous rappeler qu'il y avait une grande différence entre les

facilités qu'on avait alors pour écrire et celles dont on jouit à présent. Mais il y avait dans ce simple fait quelque chose qui était en rapport avec la manière et la portée de l'épître entière. Ce n'est pas une circonstance purement isolée; mais l'Apôtre appuie là-dessus à cause de l'état et des dangers des Galates auxquels il s'adressait. Le Saint-Esprit le conduisit à l'expression du plus fort et du plus ardent désir pour leur délivrance. Il met donc de côté toute pensée d'employer un intermédiaire entre eux et lui; peu importe la difficulté, il leur écrira lui-même. Dans d'autres occasions, il pouvait employer Tertius; mais le cas qu'il avait en main était si urgent, la question dont il s'agissait si saisissante et si importante, que toute autre tâche devait céder le pas. C'était un moment si plein de graves dangers, qu'il ne tient aucun compte ni du temps, ni de la peine, ni d'aucune autre chose. C'était un témoignage de l'intense intérêt qu'il prenait à ces saints de la Galatie, et un témoignage d'autant plus frappant, à cause de l'absence marquée de ses salutations accoutumées, selon sa bienveillance personnelle et fraternelle. Nous avons là une confirmation bien belle de la manière remarquable dont le Saint-Esprit mentionne des faits qui portent l'empreinte de la pensée même de Dieu, de ses soins et de son amour pour son peuple, de sa profonde sollicitude pour eux. L'Apôtre lui-même appelle l'attention sur les circonstances de cette épître. Il avait écrit par d'autres, et à d'autres, beaucoup plus librement; car, comme je l'ai dit auparavant, il n'y a pas une seule salutation dans l'épître. Ce n'est pas qu'il fût à l'étroit dans son désir devant Dieu; mais il ne pouvait donner l'essor à ses affections chrétiennes envers eux. Il y avait dans leur conduite ce qui était si désastreux et

si contraire à la gloire de Christ, quoiqu'il pût y avoir un certain mélange de bien, qu'il était en perplexité à leur sujet; il espérait à leur égard, et c'était là tout. Il avait confiance à leur égard par le Seigneur, mais s'il regardait à eux-mêmes — à ce qu'ils faisaient et disaient — il ne pouvait en avoir aucune.

Ces deux faits, donc — l'absence de salutations personnelles, et le fait qu'il écrivit la lettre de sa propre main — fournissent l'un et l'autre un témoignage remarquable de la manière dont l'amour de Dieu agit par le moyen d'un cœur d'homme. Tout ce qui n'est qu'un échange d'aménité fraternelle a pris fin. On aurait pu dire : Quel manque d'affection de la part de Paul ! Mais l'affection fraternelle n'est pas l'amour, quoiqu'on les confonde souvent. Si l'Apôtre, dans l'état où les choses étaient, avait envoyé un message bienveillant à l'un ou à l'autre, c'eût été une chose purement humaine, bien loin de venir de Dieu. Il pouvait le faire en écrivant aux Romains et même aux Corinthiens, mais non avec les Galates. Quelle idée cela donne de leur état ! Et pourtant il devait y avoir des abominations plus grandes encore que celles-ci : des choses incomparablement pires devaient s'introduire furtivement; mais il était réservé à Jean d'en parler. Et quoique avant tous les autres (puis-je le dire ?) Jean fût le champion le plus éminent de l'amour, toutefois Jean lui-même, dans sa première épître, est si loin de faire des allusions personnelles, qu'il ne l'adresse pas du tout à une assemblée, mais cette épître se présente sans une adresse spéciale et dans la forme la plus générale; et c'est pour cela qu'elle est communément appelée une épître catholique ou générale. Elle fut peut-être écrite ainsi, afin qu'elle fût d'une manière prééminente une sorte de circulaire

pour l'Église entière. J'apprends par là que lorsqu'il y a quelque chose qui touche à l'œuvre de Christ, comme chez les Galates, où à la personne de Christ, comme dans Jean, il faut que toute considération personnelle cède la place. Comme le Seigneur, dans sa mission finale à Israël (les soixante-dix — Luc x), défendit aux disciples de saluer personne en chemin, de même ici le Saint-Esprit agit d'une manière un peu analogue, parce que la gloire de Christ était compromise, et que le fondement de toute bénédiction était menacé. Une autre chose à remarquer, c'est que les enfants de Dieu généralement ne comprennent pas comment le mélange de la loi avec Christ se trouve la racine de mille difficultés. C'est une chose rare maintenant que de trouver un chrétien qui ne soit pas en principe où les Galates en étaient. Dans l'état présent de la chrétienté, nous avons tous été élevés à cela, depuis notre enfance. Nous ne le trouverons pas seulement dans des localités particulières, ici et là ; mais, sous une forme ou une autre, c'est la maladie qui prévaut universellement, la maladie enracinée, chronique et fatale dans la chrétienté, et qui s'insinue dans les pensées et les voies des hommes, et en toutes choses.

L'apôtre, après avoir parlé de cette manière si remarquablement brusque qui distingue son caractère — car nous devons tous avoir observé cette excessive rapidité de transition d'un sujet à l'autre, qui caractérise si fréquemment les écrits de l'Apôtre — Paul, dis-je, revient au sujet qui agitait son esprit, et résume dans ces derniers versets et le danger et la bénédiction. « Tous ceux qui veulent avoir une belle apparence dans (la) chair, ceux-là vous contraignent d'être circoncis, seulement afin qu'ils ne soient pas persécutés

à cause de la croix de Christ. » Il ne s'arrête pas à ce qu'on pourra dire. On pourrait l'accuser d'imputer des motifs; mais n'importe. On a beau nier que le légalisme fraternise avec le monde, qu'il aime ses aises, et qu'il aime une récompense présente, quelque parade qu'il fasse de piété; il n'est, après tout, qu'un désir d'avoir « une belle apparence dans (la) chair. » Ceci est de toute importance; car, je le demande, qu'est-ce que les hommes recherchent maintenant? Qu'est-ce qui contenterait les hommes? Si l'on voyait tout le monde fréquenter les églises et les chapelles—les personnes se conduisant d'ailleurs sobrement et d'une manière décente et régulière—quelles réjouissances universelles quant à l'amélioration dans l'état et la perspective de la chrétienté! Et que serait tout cela aux yeux de Dieu? Je n'hésite pas un instant à dire que, s'il n'y avait que cela, ce serait uniquement « une belle apparence dans (la) chair. » Ce que nous avons, comme chrétiens, le droit de chercher, et la chose sans laquelle nous ne devrions jamais demeurer satisfaits, c'est que les âmes passent de la mort à la vie—que les âmes soient délivrées de la puissance de Satan, et transportées dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu. Jusqu'à ce que les âmes aient passé les frontières, tirées des régions des hommes et amenées en la présence de Dieu, qu'y a-t-il eu de fait qui pût fournir au chrétien un fondement positif de joie et de reconnaissance? Il n'est pas seulement question maintenant de la société ni du monde. Nous savons que le monde est sous la condamnation, que depuis la croix de Christ le jugement le menace toujours, — d'une manière aussi certaine que dans le cas d'un criminel qui a été jugé et trouvé coupable; de même que, comme condamné, il attend dans sa cellule que

sa sentence soit exécutée—telle est la condition de l'homme. Les chrétiens la réalisent-ils? Bien imparfaitement. S'ils le faisaient, pourraient-ils occuper un terrain commun avec le monde? Une personne pourrait-elle entrer dans la cellule du condamné et lui parler comme s'il n'y avait rien de particulier? Nous penserions nécessairement que celui qui parlerait ainsi serait dénué de tout sentiment convenable. Et il en est de même, mais d'une manière bien plus terrible encore que l'exécution d'un seul criminel. Nous savons bien que dans le jour qui s'approche, les hommes ne pourront échapper ni dans le moment même, ni pour l'éternité. « Et comme il arriva aux jours de Noé, il en sera de même aux jours du Fils de l'homme aussi; on mangeait, on buvait, on se mariait, on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche; et le déluge vint et les fit tous périr. Et ainsi qu'il arriva aux jours de Lot: on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait, on bâtissait; mais au jour où Lot sortit de Sodome, il plut du feu et du soufre du ciel qui les fit tous périr; il en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera manifesté. » Dieu demande de tous ses enfants qu'ils rendent leur témoignage dans le monde, savoir: qu'ils ont appris de Dieu lui-même que tout est incertain et ne tient qu'à un fil; que le jugement est suspendu sur le monde; que Christ « est prêt à juger les vivants et les morts. » Il attend la volonté de son Père. Tout dépend seulement de cela. Mais il nous est dit—et nous le savons—qu'il va venir, et qu'il vient bientôt; et c'est là ce que nous attendons. Toutefois au milieu de cette scène d'un monde condamné, et en même temps qu'il est sûr que le Seigneur va venir pour exécuter le jugement sur le monde, il y a une telle chose qu'un bon

nombre d'âmes qui sont passées à la vie éternelle, par le moyen de la foi en Christ, et qui le savent—qui du moins devraient le savoir. Ils appartiennent à celui qui va juger, et non à la scène qui va être jugée.

Quel est l'effet de tout cela? Ils ont en esprit abandonné les circonstances dans lesquelles les hommes s'efforcent de maintenir une belle apparence; ils se sont repentis envers Dieu; ils se sont inclinés devant le Sauveur, le Seigneur Jésus, et ils ont trouvé en lui la vie et la paix. Tout est réglé entre leurs âmes et Dieu. Devant Christ — la lumière, la vérité, la vie, — la belle apparence a disparu. Et pendant que cette grande œuvre se poursuit, une grande partie du monde cherchent à être aussi religieux qu'ils le peuvent; c'est-à-dire à réconcilier la religion avec le monde. Et beaucoup d'enfants de Dieu, par l'effet de cette stratégie de l'ennemi et de leur propre manque de vigilance, descendent au niveau du monde, parce qu'il y a là de grands noms, parce que les apparences sont là, et parce qu'on peut même citer la Parole de Dieu pour montrer qu'il est bien d'y marcher. C'est ce qu'on fait ordinairement en prenant ce que Dieu dit à Israël, qui était le peuple de Dieu selon la chair, gouverné par la loi, pour l'appliquer à ceux qui sont le peuple de Dieu maintenant, appelés à marcher sous la grâce et sous Christ seulement, qui ont le Saint-Esprit afin qu'ils marchent par l'Esprit et qu'ils ne cèdent à rien de ce qui est de la chair. Le mélange de ces deux choses séduit les chrétiens et les entraîne dans ce qui n'est, après tout, que la religion de la chair. Ils pensent qu'un système terrestre de formes religieuses doit être bon maintenant, parce qu'il avait la sanction de Dieu dans l'Ancien-Testament. Ils voient

que Dieu reconnaissait autrefois « un sanctuaire terrestre, » et ils en tirent un argument pour tous les temps et tous les lieux. Ainsi ils se trouvent entraînés dans « la belle apparence dans (la) chair » ; et cela d'autant plus aisément qu'elle est habituellement accompagnée de l'absence de la persécution, et donne même de la considération dans le monde. Les hommes sentent bien que vous ne pouvez élever le monde jusqu'à marcher avec vous au-dessus de son propre niveau — ce qui frappe la vue et la raison. Mais du moment que vous vous abaissez à vous unir au monde, vous quittez le terrain chrétien. Il faut une nouvelle nature. La foi est indispensable. Le monde n'a rien de cela. Vous pouvez descendre à prendre le sentier du monde, si vous voulez agir de concert avec le monde. Ce n'est pas que le monde par là devienne chrétien, mais que les chrétiens ainsi deviennent mondains. Tel est le seul résultat de cette tentative d'unir les chrétiens avec ceux qui ne sont pas chrétiens, dans le service et le culte de Dieu.

Ecoutez la sentence solennelle : — « Tous ceux qui veulent avoir une belle apparence dans (la) chair, ceux-là vous contraignent d'être circoncis, seulement afin qu'ils ne soient pas persécutés à cause de la croix de Christ. « Ils veulent vous soumettre à ces formes religieuses. La raison, c'est qu'ils craignent de souffrir pour Christ. La croix est la fin du vieux monde, où la chair était reconnue; et l'introduction du nouvel état de choses où rien, sinon ce qui est du Saint-Esprit, n'a de valeur aux yeux de Dieu. L'Apôtre fait voir que l'égoïsme, après tout, est au fond de la chose. Quand les personnes marchent avec le monde, il n'y a jamais une conscience tranquille. Rien ne plaît tant au monde que d'amener les vrais chrétiens à marcher

avec lui. Combien est humiliant le succès de Satan en ceci ! Le but pour lequel Dieu a appelé les chrétiens hors du monde, c'est de manifester un peuple, heureux en Christ, et pourtant n'ayant rien que la tribulation dans le monde. Je ne parle pas maintenant de nos épreuves ordinaires, de nos épreuves de chaque jour. Si les saints font des choses folles et qu'ils en souffrent, comme d'autres, ils ont leur part dans les résultats de leur propre folie. Mais il y a des épreuves qui tombent sur un chrétien parce qu'il est chrétien — être méprisé et rejeté, décrié et calomnié, parce qu'il marche avec Dieu, et qu'il s'est mis du côté de Dieu contre le monde; parce qu'il a part à la croix de Christ, et qu'il attend sa gloire, refusant par conséquent non-seulement les mauvaises choses du monde, mais ses meilleures : c'est là ce qui excite tant la colère du monde. Ils peuvent parler des fautes des chrétiens. Mais si les mêmes fautes étaient commises par le monde, avec quel empressement et quelle facilité on les oublierait ! Mais quand il s'agit d'un chrétien, il y a ce qui leur fait sentir que, quelle que soit la faiblesse et la folie de la personne, il y a quelque chose qui est au-dessus du monde; et, en réalité, c'est là ce qui les trouble.

Si les chrétiens dont il s'agit ici avaient seulement voulu consentir à être circoncis ! Mais tout homme peut être circoncis, encore qu'il soit inconverti. Soumettez-vous seulement à prendre un engagement de tempérance, vous associant à des hommes du monde, et ils seront contents, parce que vous descendez à un niveau où ils peuvent se placer avec vous. Je ne me mêle pas aux efforts du monde pour réformer le monde; mais j'ai beaucoup à dire sur le péché et la honte des chrétiens en s'associant avec le monde dans

ses efforts pour arrêter la plaie par le moyen des promesses et des vœux de l'homme. C'est un terrain absolument faux et contraire à l'évangile, dont le point de départ est la corruption totale de la nature de l'homme. Tandis que, du moment que vous faites une œuvre pour amender cette nature, ce que l'homme du monde peut également faire, (et il peut signer l'engagement aussi bien que vous) il est clair que vous vous êtes placé sur un terrain où le chrétien abandonne Christ comme la seule arme — d'une trempe divine — dont il puisse user envers l'homme dans la chair, et pour retourner à l'arc et à la flèche, si je puis le dire, à la ressource de la contrainte morale. Et en vérité, je ne puis que le regarder comme une chose inférieure, même à la circoncision, qui était le type d'une vérité bien bénie — de l'entier dépouillement de la chair. Mais quand Christ mourut, toutes les choses qui n'étaient que des types, et qui avaient entièrement manqué en tant que remèdes efficaces, furent ensevelies dans son tombeau; et maintenant il est ressuscité et il y a une nouvelle vie en résurrection, qui n'a rien à dire à la vieille vie, sinon de la mortifier. La réalité de la vie a été manifestée, et c'est avec elle que le chrétien a affaire maintenant. Christ est devenu sa vie et aussi son objet. C'est le grand but du diable que d'amener les chrétiens à inscrire sur les enfants de Dieu quelque autre nom avec Christ: ainsi donc, il importe peu ce que c'est, que vous preniez la circoncision comme type de bénédiction spirituelle, ou les restrictions purement morales de nos jours, c'est tout à fait une méprise quant à l'objet pour lequel Dieu nous a appelés hors de ce monde. Le chrétien est en dehors de cette sphère; il a été introduit dans la sphère de la grâce. La place du

magistrat n'est pas une place de grâce, mais de gouvernement, ce qui naturellement demande la punition du mal. Ce n'est pas la grâce. La grâce n'est pas la loi; mais, « à celui que te frappe sur une joue, présente aussi l'autre. » Il n'y aurait plus de justice, si les magistrats essayaient d'agir ainsi. Mais si d'un côté le chrétien n'a rien à faire en dehors de la sphère de la grâce, il est tenu, de l'autre, de respecter le gouvernement, et de ne jamais parler avec mépris des dignités de ce monde. Plus il connaît ses propres privilèges, plus il est à même de maintenir l'honneur du magistrat. Il le reconnaît d'autant plus, qu'il ne le convoite pas lui-même. Il a lui-même une bien meilleure place; mais s'il connaît le secret de sa propre joie et de sa propre liberté dans ce monde, qu'il reconnaisse en même temps les autorités qui sont au-dessus de lui, et que Dieu a ordonnées pour le gouvernement terrestre. Lorsque des personnes sont dans la même sphère, il peut y avoir plus ou moins de rivalité; car les hommes aiment mieux gouverner les autres que d'être gouvernés eux-mêmes. Mais quand une âme est entièrement délivrée du monde, elle peut d'autant plus cordialement reconnaître ce qui est de Dieu ici-bas, et voir la sagesse de l'ordre qu'il y a établi. C'est sur ce fondement-là que le Saint-Esprit insiste toujours sur l'obéissance du chrétien aux lois, et sur l'honneur qu'il doit rendre au roi ou à tout autre gouverneur auquel il peut se trouver assujetti.

Mais revenons à notre sujet. L'Apôtre fait voir de plus, qu'après tout ces zéloteurs de la circoncision ne gardaient pas la loi. Ils ne l'observaient qu'en partie, avec une bonne mesure d'inconséquence, quelque vifs que fussent leurs sentiments contre les défenseurs de la liberté chrétienne. C'est toujours le cas. Ceux qui

insistent sur la perpétuité du Sabbat, comment le gardent-ils ? Ce n'est pas seulement qu'ils ne distinguent jamais le vrai jour ; mais en supposant que le jour du Seigneur fût réellement le même que le Sabbat, l'observent-ils selon la loi ? Pas du tout. Ils vous diront que le christianisme, outre qu'il a changé le jour, a modifié le mode de l'observer, que l'Évangile mitige la sévérité de la loi de Dieu, etc. Si ce n'est pas là annuler la loi par incrédulité, il est difficile de dire ce que ce serait. Je nie leurs faits, leurs doctrines et leur conclusions. Le Christianisme, bien loin d'atténuer la force de la loi, ou d'ôter quelque chose de ce qu'elle ordonne, est ce qui seul donne à la loi sa pleine valeur. — « Annulons-nous donc (la) loi par la foi ? Qu'ainsi n'advienne ! Au contraire nous établissons la loi » (Rom. iii, 31). La doctrine de la foi, au lieu d'affaiblir la force obligatoire de la loi, la prouve et la maintient au plus haut degré. Mais cet établissement de la loi, dont l'Apôtre parle dans Rom. iii, n'a aucun rapport quelconque à la question d'une règle d'après laquelle le chrétien a à marcher. Le chapitre parle de la ruine de l'homme et de la justice de Dieu, non pas de ce qui est pratique, et il démontre que la foi maintient l'autorité de la loi dans la croix de Christ, laquelle reconnaît la juste et totale condamnation des hommes, et devient la base de la justice divine qui justifie, qui est révélée au croyant et devient sa portion. La malédiction de la loi est tombée sur Christ ; et elle a ainsi été magnifiée au plus haut degré, sa pleine sentence ayant été complètement réalisée sur la tête du Fils de Dieu. Ainsi, que vous considérez Dieu, ou l'homme, ou le Sauveur ; la foi établit la loi, comme aucune autre chose n'aurait pu le faire. Mais quant au jour du Seigneur, loin

d'être le même que le Sabbat, c'est le premier jour de la semaine, et non le septième, et il repose sur des bases toutes différentes. Quand vous en venez à mettre à l'épreuve ces hommes qui voudraient être docteurs de la loi, on voit bientôt leur zèle succomber dans la pratique; et il est aisé de les convaincre d'introduire des changements et des modifications afin que tout puisse convenir aux temps, aux lieux, aux climats et aux gens, c'est-à-dire les arranger *eux-mêmes* dans les choses de Dieu. Cette théorie de mitigation, et d'une loi flexible, ne peut soutenir un examen réel. De l'autre côté, ceux qui maintiennent que le jour du Seigneur est une chose nouvelle, qui ne se rattache en aucune manière ni à la création, ni à la loi, n'éprouvent aucune difficulté, parce qu'ils voient que le même Dieu, qui, dans l'origine, sanctifia le Sabbat, et qui donna la loi à Israël, a trouvé bon d'attacher un honneur spécial au premier jour de la semaine, en commémoration de la rédemption accomplie dans la mort et la résurrection de Christ; mais ils voient ce jour comme ayant son propre caractère, et non comme étant confondu avec le Sabbat. Le jour du Seigneur ne demande pas un simple repos que vous pouvez partager avec votre bœuf ou votre âne; et il est si loin d'être vrai que l'honneur qui lui est dû consiste principalement dans le repos du corps, que je crois que, si un chrétien pouvait en ce jour-là marcher vingt fois le chemin d'un Sabbat pour accomplir un service spécial pour le Seigneur, il n'aurait pas seulement la liberté de faire cette œuvre, mais que ce serait une chose très-agréable au Seigneur. Chacun de ces jours est séparé des autres jours par l'autorité divine; mais sous tout autre rapport, ils diffèrent aussi positivement que

la loi et la grâce, ou la vieille et la nouvelle création.

«Car ceux-là même qui sont circoncis, ne regardent pas (la) loi; mais ils veulent que vous soyez circoncis, afin de se glorifier en votre chair.» Cela est de la plus grande vérité aujourd'hui. La vérité n'est pas la pierre de touche dans le monde religieux, ni Christ lui-même, ni son service. Si vous refusez leur parti ou leurs idoles, attendez-vous à l'opprobre, à la calomnie, au mépris et à la haine. Cédez à leur système judaïsant, et vous pouvez retenir impunément des doctrines blasphématoires; pour ce qui les concerne. Touchez à leur abus de la loi, et ils s'écrieront: «On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis.» La loi est leur seigneur, plus encore que Christ. Je fais allusion ici à un fait littéralement existant dans l'organe la plus populaire du parti soi-disant évangélique, mais, à vrai dire, légal, de nos jours.

Et maintenant l'Apôtre, après avoir parlé du mal, passe au côté béni du sujet: «Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par laquelle le monde m'a été crucifié, et moi au monde.» Ils se glorifiaient dans ce qui pouvait exalter la nature humaine; parce que de cette manière-là, ils amèneraient le monde et ses multitudes à s'unir avec eux. Dans le chapitre sur la croix de Christ est envisagée comme délivrance de la loi, parce que Christ sur la croix est «devenu ma malédiction pour nous.» Si un homme croit en Christ, s'il le confesse comme le Fils de Dieu, nieriez-vous qu'il ait la vie éternelle? Mais à moins qu'un homme ne reçoive la doctrine de la croix d'une manière intelligente, et ne l'applique à sa position, il est toujours plus ou moins sous la loi, et ne comprend

qu'il est complètement retiré du vieil état de choses et placé sur un nouveau terrain.

Dans le chapitre v l'Apôtre applique la doctrine de la croix à la chair, et fait voir que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. » Je trouve ici que ma chair est une chose que j'ai le droit de regarder, non moins que la loi, comme mise de côté devant Dieu.

Maintenant, dans le chapitre vi, se présente la troisième chose, le monde. Vous avez une gradation régulière. D'abord c'est l'affranchissement de la loi, qui affecterait la conscience d'une personne pieuse. Puis, quand un homme est affranchi de cette anxiété, se présente la question de la chair avec ses passions et ses convoitises. Mais il lui est dit que tout cela fut jugé à la croix de Christ. Ainsi donc comme une partie de la consolation que Dieu me donne, j'ai le droit, comme une affaire de foi, et non de simple sentiment, de savoir que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises. » Il n'est pas dit qu'ils la *crucifient*; comme si c'était quelque chose qui se continuait, mais c'est une chose faite en recevant un Christ qui a été crucifié. Aux yeux de Dieu, et maintenant aussi pour la foi, leur nature avait été clouée au bois et ; c'en est fait d'elle devant Dieu; et maintenant il ont une nouvelle nature, comme dit Paul : « Je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi. » Sans doute, la vieille nature que nous avons existé toujours; mais pour la foi, Dieu en a déjà fini avec elle à la croix de Christ; en sorte que l'affaire d'un homme chrétien n'est pas de s'occuper simplement de restrictions, mais de Christ. C'est là ce qui, par l'énergie de l'Esprit, remplit l'âme de ce qui est bon, qui l'appelle en activité

dans ce qui est aimable, de ce qui est, en un mot, la vraie puissance de sainteté chrétienne. Si un homme est occupé de ce qui est bon, il haïra sa chair, mais c'est uniquement d'être occupé de Christ, qui donne une puissance à l'âme pour appliquer ainsi à la chair la sentence de Dieu. Maintenant arrive la troisième et dernière chose dans l'expérience chrétienne; car vous trouverez des hommes qui savent un peu ce que c'est que d'être mort à la loi et à la chair, mais qui croient encore que c'est le devoir du chrétien dans ce monde, de servir Dieu dans sa génération. Mais comment Dieu veut-il qu'on le serve maintenant? Jamais par aucune chose qui soit en contradiction avec la croix de Christ. Le service du chrétien doit être fondé sur la croix, et qu'est-ce que la croix déclare concernant le monde? Qu'il est maintenant en guerre ouverte avec Dieu. Depuis la croix de Christ, Dieu n'a jamais eu aucune alliance avec le monde. Avant cela, le monde était toléré: et par conséquent il n'y avait pas de mal pour Joseph d'être gouverneur en Egypte, ni pour Daniel d'être assis à la porte du roi de Babylone. Mais c'est pure ignorance que de raisonner d'après ce qui était toléré alors, pour en déduire ce qui est agréable à Dieu, maintenant que la croix de son Fils est un fait.

Dieu n'ignore pas la croix, si les chrétiens l'ignorent. Cette même croix de Christ, qui est mon salut, ma délivrance de la loi et de la chair, me montre que je n'ai aucune part avec ce monde, sinon comme un étranger béni qui le traverse. Nous pouvons avoir des occupations, qui soient toutes bien convenables, mais ce n'est pas là du tout ce que vous pouvez appeler une chose du monde. Le Seigneur vécut ici-bas, il mourut ici, il ressuscita ici, mangea et but dans

le monde ; mais il ne fut jamais de ce monde, et il en est de même du chrétien, et il devrait en être ainsi. Notre Seigneur ne formait pas tellement une part et portion de ce monde, que son apparition dans le monde ; ou son départ du monde, pût pour un moment en troubler le courant. On n'aurait pas senti son absence dans le monde ; et du moment que le chrétien devient une partie intégrante de la puissance d'action qui fait mouvoir les rouages du monde, tout est dérangé pour ce qui regarde sa subjection à Christ. Un chrétien devrait constamment être un moyen de bénédiction dans le monde. Mais comment ? Et quel est le caractère de son action ? Il rend témoignage à Christ, à son Sauveur ; mais Christ ne chercha jamais son intérêt particulier — faisait toujours du bien, mais le faisait pourtant comme étant la volonté de son Père — agissait toujours par des motifs qui n'étaient pas de ce monde, mais d'en haut — ne s'associant jamais aux plans des hommes pour améliorer la condition de l'homme, mais réalisant le fait que le monde était l'ennemi de Dieu, et pourtant que l'amour de Dieu l'avait envoyé dans ce monde pour lui faire du bien : tel était Christ, et il en devrait être de même du chrétien. L'affaire du chrétien, c'est d'être l'épître de Christ. Ainsi donc, voici le guide et la pierre de touche quant à tout ce qui se présente devant quelqu'un : en faisant ceci ou cela, sera-ce agir comme une épître de Christ ? Mais afin de savoir ce qui convient à une épître de Christ, il faut que je recherche ses voies dans les paroles du Saint-Esprit. Il y a toujours de la lumière dans l'Écriture pour montrer quelle est sa pensée pour le moment présent, et quelles sont les choses qui ont disparu avec les temps anciens — ce qui appartenait à la

loi, et au monde, et à Israël, et qui constituait trois fois le témoignage de Dieu dans le monde. Mais aujourd'hui, le chrétien est le témoin de Christ, et le monde n'est pas du monde, quoiqu'il soit dans le monde. C'est là le grand moyen pour éprouver nos voies : pour trouver ainsi jusqu'à quel point nous nous crucifions en la croix : c'est-à-dire que vous trouvez que le chrétien et le monde sont placés sur des principes totalement opposés. La croix de Christ est ce qui tout d'abord crucifie le chrétien au monde, le place entièrement en dehors du monde, comme quelqu'un qui est sauvé du monde : mais en même temps le monde lui est crucifié. Vous voyez là le monde avec toute sa culpabilité qui n'est pas ôtée, ne connaissant pas le Père malgré la venue du Fils. Ainsi, il n'y aurait y avoir aucun terrain commun entre le chrétien et le monde ; pas plus que la chose serait possible dans ce pays, s'il était en guerre ouverte avec quelqu'un de ses voisins. Or si cela est vrai, cela ne montre-t-il pas combien peu les enfants de Dieu réalisent leur position chrétienne, telle que nous la voyons ainsi définie par la croix de Christ ?

On prêche plus ou moins que la paix est faite par le sang de la croix, mais quant à la puissance morale de la croix et ses effets quant à la loi, la chair et le monde, il y en a à peine un atôme, sinon comme un motif. La conséquence est que de tels chrétiens peuvent, en bonne conscience, parler de la croix, et en même temps maintenir encore ce que Dieu a déjà jugé et mis de côté pour toujours. Ainsi donc l'importance de la pleine délivrance du chrétien est inconnue — les vérités fondamentales qui devraient être comprises par les jeunes enfants. Car l'épître aux Galates ne présente pas la branche la plus élevée de la

rité chrétienne, mais plutôt les fondements indispensables du christianisme.

L'Apôtre introduit maintenant un autre point. Ce n'est pas été assez de parler simplement d'être crucifié au monde. Il y a plus que cela en Christ « car dans le Christ Jésus ni la circoncision, ni l'incirconcision ne sont rien, mais une nouvelle création. » Les gens peuvent se vanter de leurs formes, ou de ne pas avoir de formes; mais, quoiqu'il en soit, tout est faux, à moins que vous n'avez reçu de Dieu des bénédictions positives et substantielles, à moins que vous n'avez la croix et la nouvelle création. Comme chrétien, j'appartiens à un système déjà établi en Christ, dans la présence de Dieu : Je sais ce qu'est la nouvelle nature, quand je pense à Christ. Je le vois ressuscité d'entre les morts et dans la gloire; il fait, d'une manière parfaite, les délices de Dieu et de tous ceux qui entourent Dieu. Et c'est là que seront un jour tous les chrétiens; et c'est là en substance ce qu'ils ont maintenant, le Saint-Esprit lui-même étant les arrhes de la gloire. Car ce n'est pas seulement la gloire dans laquelle ils brilleront, mais ils ont la bénédiction avant que la bénédiction soit manifestée. Le chrétien possède en Christ la « nouvelle création » dans la perfection. « Celui qui a le Fils a la vie. » Elle est appelée ici la « nouvelle création »; parce qu'elle n'est pas seulement envisagée comme une vie acquise, mais elle est mise en contraste avec la vieille vie qui avait affaire avec le monde. Ceci implique non-seulement la personne de Christ, mais son œuvre. La grande œuvre de la rédemption est accomplie; la loi de Dieu a eu son libre cours, et la justice est établie; la voix de la condamnation ne doit plus jamais être entendue en vertu de la croix du Juste, qui a souffert pour nous. Mais ensuite il est

ressuscité d'entre les morts, et il est entre dans une existence nouvelle et bénie comme homme ressuscité devant Dieu. Et c'est là la nature qu'il nous communique. « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » La conséquence est que, qu'étant mort et étant ressuscité, il communique cette même vie qui était en lui. En parlant de semences, il dit : « Je suis venu afin qu'elles aient (la) vie, et qu'elles (l') aient en abondance. » La vie « en abondance, » c'est cette « nouvelle création, » ou la vie en résurrection.

« Et à l'égard de tous ceux qui marcheront selon cette règle, paix et miséricorde sur eux et sur l'Israël de Dieu ! » Dans la première expression, « tous ceux qui marcheront selon cette règle », il envisage spécialement, je crois, les croyants d'entre les Gentils, qui étaient les Galates. « Cette règle, c'est la règle de la nouvelle création — Christ lui-même. Il ajoute : Paix et miséricorde sur eux et sur l'Israël de Dieu. La seule portion d'Israël qui soit reconnue, se compose des Juifs qui étaient réellement des croyants. L'expression, « l'Israël de Dieu, » semble être employée ici, non comme une phrase générale pour désigner tous les saints, mais [pour désigner les croyants qui étaient en Israël, — ceux-là d'entre les Juifs qui avaient répudié leurs propres œuvres, et trouvé leur salut uniquement en Christ. Il est parlé de deux classes de personnes, et non d'une classe seulement. « Tous ceux qui marcheront selon cette règle » sont plutôt les croyants d'entre les Gentils ; et « l'Israël de Dieu » désigne les saints d'entre les Juifs, non pas l'Israël purement littéral, mais « l'Israël de Dieu » ceux qui étaient vraiment Israélites, de

grâce avait disposé le cœur pour recevoir le Sau-

ajouté : « Désormais, que personne ne vienne troubler, car je porte en mon corps les marques du Seigneur Jésus. » Leur sagesse charnelle avait produit « du désordre et (toute espèce) de mauvaises actions ; » la loi au lieu de l'amour, des questions sur son ministère, etc. « Je porte en mon corps les marques du Seigneur Jésus. » Il avait été fouetté et mis en prison. De quelle marques d'indignité n'avait-il été flétri ? *Ce sont là* — et non la circoncision — les marques du Seigneur Jésus. » Tout comme un esclave, dans les temps anciens, avait coutume de porter le nom de son maître empreint sur sa chair avec un fer chaud, Paul veut dire qu'il portait en son corps les marques du Seigneur Jésus. Comme s'il disait : que d'autres portent et cherchent ce qu'ils veulent, voilà les marques qui ont du prix pour moi. C'étaient les souffrances qu'il avait endurées pour l'amour de Christ et de l'évangile. Rien de plus doux, ni de plus touchant ; mais, en même temps, quelle condamnation complète de ces hommes qui s'élevaient eux-mêmes, qui prenaient leurs aises, en présence d'un homme dont la vie était une vie de souffrances pour Christ !

« Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit, frères ! Amen ! » Ceci est vraiment plein de grâce et de dignité ! Il ne demande pas qu'ils sentent les terreurs de cette loi sous laquelle ils désiraient se placer ; mais, dit-il, « que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit ; » il montre combien il sentait complètement l'avantage de la position que la grâce lui donnait — de quelle manière il pouvait répondre aux attaques dont il était l'objet —

comment il pouvait appeler leur attention sur les car-
trices de sa glorieuse guerre, si, de leur côté, ils
voulaient parler de leur circoncision, bien qu'il ne vo-
lût se glorifier en rien, sinon en la croix de Christ.
Notre sagesse, c'est Christ, comme notre folie, c'est
nous-mêmes. Que le Seigneur veuille nous accorder
de mieux apprendre notre vraie sagesse, et d'y marcher
et, tout en retenant fermement la vérité, de désirer
ardemment la bénédiction de ceux qui lui sont opposés
et de chercher la délivrance de toute âme autour de
nous. L'épître aux Galates est le coup de mort pour
le monde religieux — racine et branches — comme il
l'est aussi pour le réveil ou la continuation du même
système que l'Apôtre Paul dénonçait alors avec autant
de force, et qu'il démasque comme étant l'ennemi, non
des saints seulement, mais de la croix de Christ.



COMMUNION AVEC LE CHRIST

IX^e PARTIE.

Glorifiés avec Lui ;
Régnant avec Lui.

Il y a entre ces deux pensées — domination et gloire — un rapport suffisant pour engager l'esprit à les considérer ensemble. Qu'on se souvienne, toutefois, que, dans l'Écriture, le Saint-Esprit n'a pas trouvé à propos de présenter les vérités par sujets traités séparément l'un après l'autre (ainsi que l'homme aurait fait) jusqu'à ce qu'ils fussent tous considérés, et en présentant chacune d'elles sous une forme aussi abstraite et aussi parfaite en elle-même que possible. Un symbole, ou une confession de foi rédigés par l'homme peuvent nous donner ainsi la vérité ou son squelette, par voie de dissection, dirai-je. Ce que Dieu révèle arrive au contraire tout empreint de la puissance divine et rempli de l'énergie de la vie — et arrive dans la puissance des associations qui lui appartiennent. L'oubli ou la négligence de cela conduira à la faiblesse et à la langueur dans la foi.

1. En Rom. VIII, 17, nous lisons : *ὡς καὶ ἀντασθόμεν* « l'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes en-

fants de Dieu ; et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ ; si du moins nous souffrons avec Lui, *afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui.* »

La personne de Christ, tel qu'Il est maintenant dans le ciel, est le centre même et le régulateur de la vérité qui nous est présentée dans ce chapitre : Christ là-haut ; Christ en Dieu et devant Dieu — l'objet présent des fidèles, tel que le Saint-Esprit leur en rend témoignage ; et leur place et leur position présentes ; leurs privilèges, leurs expériences, leur vocation et leurs espérances — tout selon cette vérité bénie qu'ils sont considérés par Dieu comme un avec le Christ. Conduits par l'Esprit de Dieu, et soumis à Lui, ils sont fils de Dieu. Ils le savent ; car c'est selon cette position qu'ils ont reçu l'Esprit, qui n'est pas un esprit de servitude pour qu'ils soient encore dans la crainte, mais un esprit d'adoption par lequel ils crient, Abba ! Et le Saint-Esprit rend témoignage, selon la Parole, à la même vérité de cette position de fils appartenant à la nouvelle nature qui nous a été divinement donnée.

Dans les épîtres de Paul aux Ephésiens et aux Colossiens, les bénédictions des croyants nous sont souvent présentées selon la loi de la relation qui existe, 1° entre Christ en tant que Tête de son corps, et les membres de ce corps, et 2° entre Christ, considéré comme le second

homme, et son épouse : bénédiction selon les positions prises par le Fils comme le Christ, et qui nous ont été assignées. Dans l'épître aux Romains (1) nous sommes considérés davantage dans l'individualité de notre être : et en conséquence, cette épître nous fait pénétrer davantage que celle aux Ephésiens dans toute la question du péché dans l'homme et dans l'individu ; et la bénédiction y est présentée en harmonie avec la place que Dieu nous a assignée dans sa famille, en tant que placés là autour du Christ qui est son Fils. La nature qui nous a été donnée et la place qui nous a été assignée dans cette nouvelle nature correspondent l'une à l'autre. Nous « étions par nature des enfants de colère » (Eph. II, 3) ; nous avons été faits « participants de la nature divine » (2 Pier. I, 4). Ayant la nature divine, nous sommes (comme nous le voyons en Rom. VIII) fils de Dieu. Car

(1) Dans l'épître aux Romains nous avons l'homme et les voies de Dieu avec l'homme comme une créature sur la terre, quoique ce puisse être pour le ciel. Dans celle aux Ephésiens, c'est l'homme céleste et ceux qui sont célestes ; et dans les épîtres de Jean, *la vie éternelle* envisagée en elle-même. L'âme bénie jouit pour elle-même de chacune de ces portions de la Parole, et a besoin de l'instruction contenue dans elles toutes. Comme elles sont toutes divinement parfaites, il n'y a pas possibilité qu'une créature qui reste dans sa juste position les préfère l'une à l'autre ; bien qu'il se puisse que nous ayons besoin en un temps, de l'enseignement de l'une, et dans un autre temps, des enseignements de l'autre.

l'Esprit de Christ (vers. 9, 10) « l'Esprit de Dieu qui a ressuscité Jésus d'entre les morts » selon qu'Il nous a été donné pour nous conduire, est l'Esprit d'adoption. Nous sommes fils de Dieu (vers. 14); et nous savons dans quelle position bénie la grâce nous a ainsi établis, car « nous avons reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions Abba, Père. » La position qui nous est échue est en harmonie avec la nature qui nous a été donnée.

Les bénédictions qui découlent pour nous de ce don, comme Rom. VIII les fait voir, sont nombreuses. Nous trouvons en lui, par la foi, dans l'œuvre de Christ : 1° complète délivrance de tout ce qui nous était contraire ; et 2° introduction complète dans un monde nouveau et une nouvelle vie — vie selon laquelle (en marchant dans la lumière de cet autre monde dans lequel nous sommes introduits) nous pouvons vivre pour Dieu et le servir dans l'Esprit — quoique le corps soit mort à cause du péché. Et quelle bénédiction d'être fils de Dieu selon le modèle de Christ ! Non pas fils, comme l'était Adam par la création ; ni comme l'était Israël, dans les dispositions gouvernementales de Dieu sur la terre ; mais fils par grâce, par adoption, rendus capables, par la capacité qui nous a été donnée, de savoir que Celui qui est le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, est aussi notre Dieu et Père ; et capables de lui dire dans l'énergie de la nouvelle nature et en harmonie avec elle,

Abba! Père. Mais alors, non-seulement le cœur instinctivement avec la nouvelle nature, dans sa joie confiante, heureuse, paisible, dit Abba! mais « l'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu » (vers. 46). Oui; le témoignage du Saint-Esprit dans la parole, et toute son action divine à notre égard comme personne vivante (dans la sollicitude avec laquelle, comme Paraclet, il s'occupe de nous) — tout rend témoignage qu'il nous reconnaît et nous avoue pour enfants de Dieu. Mais quelle place de sainte sécurité, d'heureux privilège et d'honneur étonnant, est celle-là! Nous sommes déjà fils de Dieu; déjà appelés et nommés fils de Dieu; et nous le savons; et nous avons des cœurs pour en jouir; et un témoin sûr, plus grand que nous-mêmes (par lequel est la Parole, et duquel procède toute action, toute impulsion et toute mesure de bénédiction) agit envers nous comme Dieu le Consolateur (ou plutôt Paraclet, Gardien) s'occupant de nous tout le long de notre carrière, comme de gens dont les noms sont écrits dans le Livre de Vie, et qu'il sait être chers à Dieu et au Seigneur Jésus-Christ. Une relation est au-dessus de toutes ses conséquences, et contient plus en elle que toutes ses conséquences. Être enfant de Dieu, et le savoir; être reconnu présentement dans une telle relation non-seulement par Dieu et par Christ dans le ciel, mais par l'Esprit de Dieu dans la parole et dans toutes ses voies per-

sonnelles et individuelles envers moi présentement, c'est une bénédiction qui me rattache au Dieu vivant dans toutes les affections de son cœur comme Père de notre Seigneur Jésus-Christ; et c'est là pour le cœur une joie très-précieuse.

Mais les bénédictions ne s'arrêtent pas là. Quand la fontaine de Dieu est ouverte les ruisseaux jaillissent, et chaque bénédiction a une histoire de plénitude éternelle à raconter; une bénédiction de la part de Dieu ne vient jamais seule. Aussi lisons-nous, vers. 17, «Et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ.» Telles sont les espérances inséparables de l'adoption. Les enfants appartiennent à une famille, ils sont appelés maintenant à aimer comme membres d'une famille qui a un brillant lendemain. La rédemption a un héritage pour Christ avec Dieu. Celui qui est l'héritier, attend l'héritage— c'est l'héritage de Dieu comme rattaché à la rédemption; c'est le nôtre aussi, à nous, qui avons, comme dès à présent fils, les espérances de la famille de Dieu— héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. Les hommes ont à attendre que leurs pères, aimés selon la nature, soient morts, avant de pouvoir hériter, et bien des cœurs aimeraient mieux ne pas avoir l'héritage et garder leurs parents. Mais lorsque Dieu prendra possession, ensemble avec son Christ, de la gloire de la rédemption—

nous, comme fils, nous serons là ; et nous savons qu'Il en contemple maintenant la perspective Lui-même, car Il nous a invités à nous réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu ; et plus que cela, Lui, le Christ, nous a donné la gloire qui lui a été donnée. Assurément, indépendamment de l'héritage lui-même et de la manière dont nous le recevons, comme associés avec Christ, il y a une nourriture divine dans l'amour qui dore ainsi à ses yeux l'horizon du chrétien :— Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. Certes, il est évident que notre association avec Dieu et avec son Christ est l'objet même qu'a en vue cette portion de la Parole, car l'Apôtre continue en disant : « Si du moins nous souffrons avec Lui afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui. » Christ : et jamais séparés de Christ ! Nos cœurs peuvent bien s'humilier quant au peu d'association pratique que nous réalisons, dans le privilège de *souffrir avec Christ*. Le Seigneur nous montre lui-même de la miséricorde sous ce rapport et nous donne de cette gloire morale qui remplissait son Fils et qui peut nous remplir, comme elle a fait pour beaucoup de chrétiens, jusqu'à faire déborder leurs petits vaisseaux ; mais cette gloire morale et ce caractère ne peuvent jamais exister et briller sans souffrance dans un monde tel que celui-ci. Le dévouement de l'amour éclairé, qui ne cherche pas ses propres intérêts, mais ceux de Dieu, et

qui cherche, quant à l'homme, sa bénédiction en ce qui est de Dieu, ne peut exister ici-bas sans souffrance. Que personne ne se séduise lui-même quant à cela.

Mais, de plus, comme le privilège de souffrir avec Christ *maintenant* est le résultat de notre association en vie avec Lui, car la vie n'est pas en harmonie avec l'état soit de notre corps soit du monde autour de nous, ainsi, lorsque le Seigneur de la vie aura expulsé Satan de la position qu'il a usurpée, Il changera de telle manière nos corps, et aussi les mènera dans une sphère où tout sera en harmonie avec Lui-même et avec cette vie dont nous sommes en possession maintenant, que la gloire de cette vie alors résultera aussi naturellement du fait qu'elle sera là, que la souffrance résulte maintenant du fait que nous sommes ici. La vie a sa propre gloire morale qui lui est particulière, de sympathie avec Dieu, et de dévouement à Lui, à ses plans, et à ses voies. Elle fut parfaitement manifestée en Christ, en humiliation; elle sera aussi manifestée dans toute la plénitude éternelle de sa source en Lui, dans la gloire de la rédemption. Elle est en nous, et sa gloire morale peut maintenant être déployée dans la pensée de Christ ici-bas; plus tard sa gloire morale, native, intrinsèque, aura un brillant éclat; mais la partie la plus douce de la portion de gloire à venir sera encore que c'est une gloire *avec Lui*.

La gloire dont il s'agit ici peut, naturellement, être d'abord en rapport avec le royaume; mais elle est séparable du royaume, car elle dure plus que lui, et a une plus grande portée. C'est le déploiement en gloire de l'association avec le Seigneur.

C'est « la gloire qui doit être révélée en nous » (vers. 18), ainsi que le Seigneur dit ailleurs lui-même — « Moi en eux, et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un » (Jean xvii, 23). C'est « la révélation des fils de Dieu » (vers. 19) — « la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (vers. 24). Et c'est à cette heure brillante que Dieu a rattaché les espérances de la création (vers. 20) quoique nul cœur ne possède l'espérance, sciemment et avec intelligence, sauf les nous, qui, ayant reçu les prémices de l'Esprit, soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps. Cette espérance dans le cœur, divinement soutenue, et en accord avec ce pour quoi la création est gardée par Dieu, caractérise notre association et l'intelligence de notre association avec le Christ que la grâce nous a donnée. Nous connaissons avec certitude une gloire qui ne se voit pas encore, qui vient; et, en conséquence, nous l'attendons avec patience » (vers. 25).

Puis (vers. 26) l'Esprit continue en faisant voir les résultats de cette association actuelle *en vie* avec le Christ, association qui mène *maintenant* à la souffrance dans la chair et de la part

du monde, comme elle donne aussi l'assurance d'une future révélation en gloire. Mais elle a un côté céleste, qui, même maintenant, dans le temps présent, est rempli de bénédiction. Car Dieu travaille en notre faveur au milieu de toutes nos infirmités présentes, et elles peuvent n'être que l'occasion de nous faire pénétrer dans l'immense grâce de Dieu. Nous avons des infirmités, de la faiblesse, et nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient. Ceci serait triste si l'instruction s'arrêtait là; mais elle continue en nous montrant de quelle manière l'Esprit, Christ, et Dieu se servent de ces mêmes infirmités qui se trouvent présentement en nous, pauvres et toutefois bénis, comme d'autant de moyens de déployer les richesses de la grâce. « De même aussi l'Esprit nous est en aide dans nos infirmités, car nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par des soupirs inexprimables. Et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit, car il intercède pour les saints selon Dieu. » (vers. 26, 27.) Et de cette manière nos infirmités mêmes, au lieu de nous décourager, nous amènent à mieux connaître, à mieux apprécier la valeur insondable de cette vie qui nous a été donnée, qui est insondable pour l'esprit humain dans ses sympathies maintenant, dans l'étendue de sa gloire plus tard, et qui, précisément lorsque nous faisons l'expérience des infirmités, est

le moyen de nous faire mieux sentir notre dépendance et la tendre et attentive sollicitude de Dieu. Nous connaissons aussi (vers. 28) notre relation avec les conseils de Dieu comme concourant tous à notre bénédiction, parce que (vers. 29) la fin de ce conseil est la gloire de son Fils qui ne doit pas être tout seul dans la gloire de la rédemption, mais doit y être environné d'un grand nombre.

« Et nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté. Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. » (vers. 28, 29.) Celui dont les souffrances ont dépassé celles de tous les autres, sera encore le Premier dans la joie : mais le conseil et le plan divin sont qu'il ne soit pas tout seul dans sa joie et sa gloire, mais qu'il soit environné de plusieurs frères. Aussi lisons-nous (vers. 30) « Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. »

La dernière partie du chapitre dirige pareillement la pensée, non pas sur la domination, mais sur l'association avec Christ, selon la pensée de Dieu.

« Que dirons-nous donc à ces choses ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui

n'a pas épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement de toutes choses avec lui ? Qui intentera accusation contre des élus de Dieu ? — C'est Dieu qui justifie ; qui est celui qui condamne ? — Christ est celui qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous ; qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Christ ? affliction, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée ? Ainsi qu'il est écrit : Nous sommes livrés à la mort pour l'amour de toi, tout le jour, et nous avons été estimés comme des brebis de la boucherie. Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. » (vers. 34-39.)

La foi peut méditer la merveilleuse, immense, révélation qui nous est donnée ici. Certainement — oui, très-certainement, elle décrit les privilèges de l'association avec Dieu et avec son Fils, association qui est notre partage, comme possédant l'Esprit du Christ Jésus. Celui qui place nos infirmités devant nous, pour nous révéler notre bénédiction, pour nous faire nous prosterner et admirer ici dans le silence, fait passer

devant nous la vision de son plan, de ses œuvres, et de sa tendre sollicitude divine; pendant que son Esprit meut intérieurement nos cœurs à s'écrier, *Que dirons-nous à ces choses ?*

II

Si nous souffrons, nous régnerons
aussi avec Lui. (2 Tim. II, 42.)

Le caractère moral, la relation et la manifestation extérieure, sont naturellement et nécessairement, étroitement liés ensemble devant Dieu, soit dans le bien soit dans le mal. Celui qui a usurpé la puissance dans ce monde a un caractère (celui de menteur et de meurtrier dès le commencement), et tout ce qui est opposé à Dieu peut se grouper autour de lui et se ranger sous sa loi. Il peut, durant le jour de l'homme, faire passer les ténèbres pour la lumière et la lumière pour ténèbres; mais il vient un jour, le jour du Seigneur et de Dieu, où tout sera vu sous sa véritable couleur, et sera manifesté en conséquence. D'un autre côté, le Prince de la Vie a un caractère moral à Lui; — Il a des relations de la nature la plus précieuse, en sympathie parfaite avec tout le bon plaisir de Dieu, et en parfaite soumission à ce bon plaisir; et un temps approche où Il ne sera pas seulement reconnu

sur le trône du Père, comme il y est maintenant, quoique d'une manière cachée, mais qui s'avancera confessé comme le Champion et le Vainqueur que Dieu prend plaisir d'honorer. Ce sera encore dans le caractère de Serviteur qu'il prendra sa puissance et son règne. Il est bon, avec des cœurs tels que les nôtres, de nous rappeler cela; car beaucoup regardent en avant au jour de la puissance, sans se souvenir qu'en ce jour-là le don de la puissance ne sera pas pour nous la bride lâchée au moi, mais l'expression de notre parfait affranchissement de tout égoïsme et de toute recherche du moi. La puissance de ce jour-là est la puissance de Dieu et de l'Agneau.

De même que, dans l'épître aux Romains, notre privilège d'être glorifiés avec Christ fait ressortir la bénédiction de notre association avec Lui, en tout ce avec quoi il sera en rapport en ce jour qui approche; de même, ce passage-ci (2 Tim. II, 12) fait ressortir la vérité, fort importante à sa place, que, si maintenant nous sommes les associés de Christ pendant qu'il fait l'expérience de notre faiblesse et de notre souffrance de la part d'un monde rude et grossier, ainsi que l'était Timothée, le temps approche où la puissance et la domination seront à nous. « Nous régnerons aussi avec Lui. » Car Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père; et nous

régnons avec Lui (Apoc. 1, 6). Lorsqu'il viendra pour renverser ses ennemis, Il nous amènera avec Lui (Apoc. 11, 26, 27). Pendant qu'Il les abattra, nous serons avec Lui (1 Cor. xv). Et lorsqu'Il régnera, nous régnerons avec Lui (Apoc. 1, 6, et xxi). Comme stimulant pour faire endurer patiemment la souffrance et combattre courageusement, rien n'est meilleur pour l'âme, au milieu de ses souffrances, que de s'occuper, de se nourrir, de la gloire et de la puissance qui lui sont réservées. Seulement, comme il a été dit déjà, que nous soyons bien établis dans la pensée que c'est de communion avec le Christ, soit dans la souffrance soit dans la gloire, qu'il s'agit. Si nous sommes associés avec Lui, aucun fardeau de souffrance, de faiblesse, de peine ou d'angoisse, ne sera trouvé trop pesant pour nous, car il a porté le poids de notre charge; et si notre perspective est d'être associés avec Lui dans la gloire et la domination, il n'y a pas à craindre que le cœur s'enfle ou s'élève. La gloire est à Christ, et la part que nous y avons, bien que ce soit un poids de gloire éternelle et souverainement excellent, est un don purement gratuit de sa part; et sa grandeur même ne fera qu'humilier nos âmes, si nous avons bien dans l'esprit la personne et la pensée de Christ. Qui suis-je ou que suis-je, qu'est-ce que je possède, ou que puis-je être ou faire, que le Seigneur de toute gloire ait daigné me dire clairement, que, lorsqu'il prendra sa domination et

sa gloire, Il veut que je sois là, comme participant avec Lui à cette gloire et à cette domination ?

COURTE MÉDITATION

SUR LA

GLOIRE MORALE DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

« Et quand quelque personne offrira l'offrande du gâteau à l'Éternel, son offrande sera de fleur de farine, et il versera de l'huile sur le gâteau et mettra de l'encens par-dessus; et on l'apportera aux fils d'Aaron; sacrificateurs; et le sacrificateur prendra une poignée de la fleur de farine et de l'huile dont le gâteau aura été fait, avec tout l'encens qui était sur le gâteau et il fera fumer son mémorial sur l'autel : c'est une offrande faite par feu en bonne odeur à l'Éternel. » Lévit. II, 1, 2.

INTRODUCTION.

C'est la gloire morale, ou comme nous le disons; le caractère du Seigneur Jésus, que je me propose de méditer dans ces pages. Tout en Lui montait à Dieu comme un sacrifice de bonne odeur. Toute expression de Lui-même, en quelque mesure ou sous quelque rapport qu'elle fût rendue, était de l'encens. En sa personne (mais en elle seulement) l'homme fut réconcilié avec Dieu. En Lui, Dieu put de nouveau se com-

plaire en l'homme, et cela d'une manière bien supérieure car en Jésus Dieu prend son bon plaisir en l'homme comme Il ne l'eût jamais fait durant toute une éternité de l'innocence d'Adam.

Mais cette méditation sur la gloire morale du Seigneur Jésus n'embrasse assurément qu'une faible partie de ce sujet si merveilleux ; elle ne sera pas cependant sans profit si elle est une occasion pour réfléchir chez d'autres quelque pensée utile.

C'est de la *personne* du Seigneur que je me propose de traiter — Dieu et l'homme en un Christ unique. Je traiterai aussi de son *œuvre*, ce service de souffrance ou d'expiation sanglante accompli sur la croix, par lequel la réconciliation est parfaite et dans lequel elle est prêchée pour l'acceptation et la joie de la foi.

Trois sortes de gloire resplendissent dans le Seigneur Jésus — la gloire personnelle, la gloire officielle, et la gloire morale. Pour ce qui est de sa gloire personnelle, il la voila, sauf lorsque la foi la découvrait ou lorsqu'une occasion en demandait la manifestation. Il voila aussi sa gloire officielle : il ne se montra ouvertement ni comme le Fils divin venu du sein du Père, ni comme le Fils de David dans l'exercice du pouvoir. D'ordinaire, ces gloires-là étaient cachées et rien ne les révélait dans sa marche à travers les circonstances de la vie de chaque jour. Mais quant à sa gloire morale, elle ne pouvait pas être cachée : Il ne pouvait être rien moins que parfait en toutes choses — la gloire morale lui appartenait — elle était Lui-même. Son excellente splendeur brillait d'un trop vif éclat pour le regard de l'homme : elle manifestait et

jugeait constamment ce qui était dans l'homme, elle resplendissait, que l'homme pût la supporter, qu'il ne le pût pas. Et maintenant cette gloire illumine chaque page des quatre évangiles, comme elle illumina jadis chaque pas du sentier que notre Seigneur Lui-même parcourut dans ce monde.

Il a été dit du Seigneur, que le développement de son humanité a eu lieu d'une manière parfaitement naturelle. Ceci est d'une beauté et d'une vérité admirables. Le 52^e vers. du chap. II^e de Luc prouve la vérité de cette assertion. Tout en Christ se développa dans un progrès continu et régulier. Sa sagesse croissait en rapport avec sa stature et son âge. Il fut *enfant* d'abord, *homme* ensuite. C'est comme homme (l'homme de Dieu dans ce monde) qu'il rendra contre le monde le témoignage que ses œuvres sont mauvaises et qu'il en sera hâï; mais comme enfant (l'enfant selon le cœur de Dieu, pouvons nous dire), il est soumis à ses parents, sous la loi, et dans la perfection. Il grandit, dans de telles conditions, en faveur auprès de Dieu et des hommes.

Mais quoiqu'il y eût *progrès* chez lui, comme nous le voyons, il n'y eut en lui ni mélange, ni perversion, ni erreur; en cela il se distingua de tout autre. Sa mère repassait des choses dans son cœur; mais des nuages et de l'obscurité, plus que cela, des ténèbres même enveloppèrent son esprit, et le Seigneur eût à lui dire: «Pourquoi me cherchez-vous?» Mais en lui le progrès n'était qu'une forme de Sa beauté morale—sa croissance suivait une proportion et un ordre parfaits; et je puis ajouter que, si «son humanité s'était développée d'une façon parfaitement naturelle,» son caractère a été aussi, dans son expression, entière-

ment humain : tout ce qui le manifestait était, puis-
le dire, familier à l'homme.

Il était l'arbre planté près des ruisseaux d'eau ren-
dant son fruit en sa saison (Ps. 1) ; et les choses ne
sont belles qu'autant qu'elles paraissent en leur propre
saison. La gloire morale de « l'enfant Jésus » brille
en sa saison et en sa génération ; et ce n'est que lors-
qu'il devint homme, que cette même gloire se montra
sous d'autres caractères qui convenaient à ce mo-
ment-là. Il sut répondre aux appels de sa mère quand
elle lui en faisait, ou les repousser quoiqu'elle les lui
adressât, ou bien encore les discerner quand elle gar-
dait le silence (Luc II, 54, VIII, 21 ; Jean XIX, 27.) Et
si nous le suivons ensuite, nous le voyons à Geth-
sémané dans la saison convenable ou manifestant le
caractère propre à ce lieu ; il en est de même de la
Sainte Montagne. Il connut le puits de Sichar et aussi
le chemin qui le conduisit à Jérusalem pour la der-
nière fois. Il parcourut chaque pas, ou remplit chaque
exigence, dans l'esprit avec lequel Dieu Lui-même
envisageait les choses. Et c'est ainsi que, dans les
occasions qui réclamaient une énergie particulière,
il sut être embrasé d'un saint zèle, comme lorsqu'il
s'agissait du déshonneur fait à la maison de Son Père ;
mais s'il est question d'injures faites à Lui-même,
comme ce fut le cas de la part de certains Samari-
tains, Il endure tout et poursuit son chemin.

Mais les choses étaient toutes parfaites dans leur
combinaison aussi bien que dans leur *temps*. Il pleura
en se rendant au tombeau de Lazare quoiqu'il sût fort
bien qu'il portait la vie à celui qui était mort. Celui
qui venait de dire « Je suis la résurrection et la vie »
pleura. La puissance divine pouvait laisser un libre
cours aux sympathies humaines.

Et c'est l'assemblage ou la combinaison des différentes vertus qui forme la gloire morale. Il sut, comme l'exprime l'apôtre, « être abaissé et être dans l'abondance, » Il sut faire usage de la prospérité ainsi qu'il fit de la disette ; car dans son passage à travers cette vie il fit connaissance avec toutes ces choses.

C'est ainsi qu'Il fut introduit pour un moment dans sa propre gloire : moment glorieux en réalité ! Je fais allusion à la transfiguration. Il y fut haut élevé dans les honneurs qui lui appartiennent. Il resplendit là tel que le soleil, source de toute lumière ; et des personnages aussi éminents qu'un Moïse et qu'un Elie y apparaissent, prenant de sa gloire à Lui, et resplendissant dans cette gloire avec Lui. Mais en descendant de la montagne, il enjoignit à ceux qui étaient avec Lui — « les témoins oculaires de sa majesté », de ne point en parler. Et comme le peuple accourut à sa rencontre pour Le saluer (Marc ix, 15) — sa personne portant encore, je présume, une faible empreinte de cette gloire dont Il venait de briller, — Il ne voulut pas s'arrêter au milieu de la foule pour en recevoir les hommages ; mais Il entra aussitôt dans son service ordinaire. Loin d'être élevé par la prospérité, il n'accepta aucune place parmi les hommes. Il ne fit aucun cas de Lui-même, et ne voulut être rien estimé ; aussi se dépouilla-t-il promptement de la gloire, pour être le serviteur. Il voulut se *ceindre*, mais non se *parer*.

Les mêmes choses se retrouvent en Lui, lorsqu'Il fut devenu le Jésus ressuscité, comme nous l'apprenons par le xx^e chap. de Jean. Nous le voyons-là, au milieu de ses disciples, dans un caractère tellement glorieux, que l'homme n'a jamais pu et ne pourra jamais en contempler de semblable. Il est là comme le vainqueur de la mort et le destructeur du sépulcre ;

mais Il ne s'y trouve pas—quoique revêtu de telles gloires— pour recevoir les félicitations des siens , comme cela paraîtrait tout naturel pour quelqu'un qui se retrouverait au sein de ses parents et de ses amis, après de longues fatigues , de grands dangers et une glorieuse victoire. Ce n'est pas qu'il fût indifférent à la sympathie ; loin de là, il sut la rechercher au temps convenable, et en sentir la privation lorsqu'elle ne lui était pas accordée. Mais, maintenant qu'il est ressuscité des morts, Il se trouve au milieu de ses disciples, plutôt comme un visiteur d'un jour que comme un triomphateur. Il est plus occupé de présenter leur intérêt que *le sien* dans les grands événements qui viennent de s'accomplir.

C'était là se servir d'une victoire comme avait su le faire Abraham à l'égard de sa victoire sur les rois confédérés— chose plus difficile même, comme l'a dit quelqu'un, que de la remporter. C'était là encore savoir « être dans l'abondance, » savoir « être rassasié. »

Mais Il savait aussi « être abaissé. » Voyez-le avec les Samaritains du ix^e chapitre de Luc. Dès le début de cette scène et dans le sentiment de sa gloire personnelle, Il anticipa son assumption telle qu'elle eut réellement lieu plus tard (voyez Marc xvi, 19, et 4 Tim. iii, 16, - où le même mot est employé dans le grec) et, à la manière ordinaire et bien connue de quelqu'un qui voulait que l'on sût bien qu'un personnage de distinction allait arriver par ce chemin-là, il envoie des messagers devant sa face. Mais l'incrédulité des Samaritains fait que la scène prend un caractère tout autre. Ils ne veulent pas le recevoir ; ils refusent de préparer un chemin pour les pieds de ce glorieux personnage, l'obligeant à chercher lui-même le meilleur sentier qu'il pût trouver comme le

rejeté. Mais il accepte aussitôt cette position sans que le moindre murmure s'élève dans son cœur, et il devient ainsi (nous empruntons le mot au 11^e chapitre de Mat.) *le Nazaréen*, se voyant rejeté comme le Bethléémite; et il réalise ce nouveau caractère en deçà de la bourgade des Samaritains, aussi parfaitement qu'il avait réalisé l'autre au-delà.

C'est ainsi qu'il sut « être abaissé » comme nous le voyons encore en Matth. xxi. Il entre dans la cité comme Fils de David, et il est accompagné alors de tout ce qui Lui convient dans une dignité pareille. Il est environné là de ses honneurs terrestres, comme Il l'avait été de sa gloire céleste sur la sainte montagne. Tout cela est à Lui sans usurpation, et lorsque le moment le demande, Il peut se servir de toutes ces choses. Mais l'incrédulité de Jérusalem change maintenant la scène, comme l'avait auparavant changée l'incrédulité de Samarie, et Celui qui était entré dans la cité comme son roi est obligé de chercher un refuge pour la nuit dans un endroit quelconque; c'est en dehors de Jérusalem qu'Il séjourne comme Il l'avait fait aussi en dehors des bourgades des Samaritains, prouvant une fois encore qu'Il savait « être abaissé. »

Quelle perfection! Si les ténèbres ne peuvent pas saisir sa gloire personnelle ou sa gloire officielle, sa gloire morale en prendra occasion pour briller d'un plus vif éclat. Il n'y a rien en effet, dans tout ce que peuvent présenter la morale ou le caractère humain, de plus magnifique que cet abaissement volontaire au milieu des hommes uni à la conscience d'une gloire intrinsèque devant Dieu. Nous rencontrons cette admirable combinaison à un haut degré chez quelques-uns des saints. *Abraham* fut volontairement étranger tous les jours de sa vie au milieu des Cananéens.

n'ayant pas un pied de terre et n'en recherchant point ; et cependant, lorsque l'occasion le demanda, il sut prendre la première place même à l'égard des rois, dans la conscience de sa dignité devant Dieu et selon le conseil même de Dieu. *Jacob* parla du temps de son pèlerinage comme de jours courts et mauvais, se tenant pour rien dans l'appréciation du monde ; et toutefois, au même moment, il voulut bénir celui qui, de son temps, était le plus grand homme de la terre, ayant nettement et pleinement conscience que devant Dieu, et dans sa dépendance, il était, lui, le plus grand des deux.

David sut demander du pain et le demander sans honte ; mais cela ne l'empêcha pas d'accepter l'hommage dû à un roi et de recevoir le tribut de ses sujets comme dans la personne d'Abigaïl. *Paul*, lié de chaînes et prisonnier dans le palais, se plut à parler de ses liens ; mais il voulut, en même temps, faire connaître à la cour entière et aux seigneurs romains qu'il se savait heureux et qu'il était le seul homme heureux parmi eux tous.

C'est cette combinaison d'abaissement volontaire devant les hommes et de gloire consciente devant Dieu, qui trouve sa forme la plus élevée et la plus glorieuse (quand je considère qui Il était) et son illustration dans la personne du Seigneur.

Et il y a encore une beauté morale de plus à savoir ainsi être dans l'abondance et être abaissé, à savoir être rassasié ou être dans les privations ; car cela nous dit que le cœur de celui qui a appris une telle leçon se trouve à la fin du voyage, plutôt qu'au voyage lui-même. Si le cœur est encore au voyage nous ne serons pas satisfaits des accidents et des difficultés, des sentiers rudes et montueux ; mais s'il a devant

lui la fin, si c'est du terme du voyage qu'il est occu- toutes ces choses passeront inaperçues, du moins relativement. La considération de tout cela est certainement accompagnée de secrets reproches de plusieurs d'entre nous.

Mais il se trouve dans le caractère du Seigneur d'autres combinaisons que nous devons considérer. Quelqu'un a dit de lui qu' « Il a été le plus accessible de hommes et le plus rempli de grâce. » Nous remarquons dans ses manières une tendresse et une bonté qu'on n'avait jamais vues chez l'homme, et cependant nous sentons qu'Il fut toujours « un étranger. » Combien cela est vrai ! Il était « un étranger ici, » — un *étranger* en tant que la place était occupée par l'*homme en révolte*, mais dans une proximité intime quand la misère et le besoin Le réclamaient. La distance qu'Il gardait et l'intimité qu'Il manifestait furent parfaites. Il fit plus que de considérer la misère qui l'environnait, Il y entra avec une sympathie qui lui était propre ; et il fit plus aussi que de se garder des souillures qui abondaient autour de lui, Il demeura éloigné et exempt de toutes leurs atteintes autant que peut l'être la sainteté même. Voyez-Le manifester cette combinaison de distance et d'intimité en Marc vi. C'est une scène vraiment touchante. Les disciples reviennent à Lui après un long jour de service, et son amour s'occupe d'eux. Il apporte leurs soucis et leurs fatigues bien près de Lui-même ; Il s'informe de tout et y pourvoit aussitôt en leur disant : « Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert et vous reposez un peu. » Mais la multitude L'ayant suivi, Il s'occupe d'elle avec le même empressement, s'informe de l'état de ces âmes, et ayant pris connaissance d'elles comme étant des brebis sans berger Il commence à les ensei-

guer. Dans tout cela nous Le voyons entrer dans les besoins variés et croissants qui se présentent devant Lui, que ces besoins soient la fatigue de ses disciples ou la faim et l'ignorance de la foule. Mais les disciples sont bientôt jaloux de l'attention et des soins qu'Il porte à la multitude, et ils Le sollicitent de la renvoyer : cela ne peut cependant, en aucune manière, entrer dans ses pensées, et il en résulte un manque d'harmonie immédiat entre ses sentiments et les leurs; aussi les engage-t-Il bientôt après à monter sur une nacelle tandis qu'Il renverrait la multitude. Mais cette séparation d'avec Lui ne fait qu'amener pour eux de nouvelles difficultés. Les vents et les vagues s'élèvent contre eux sur le lac, et alors dans leur détresse, Il se retrouve de nouveau tout près d'eux pour leur donner assistance et sécurité.

Quelle harmonie dans toute cette combinaison de sainteté et de grâce ! Il se tient près quand nous sommes dans la fatigue, dans la faim, ou dans le danger; Il se tient séparé de nos mauvais caractères et de notre égoïsme. Sa sainteté a fait de Lui un complet étranger au milieu de ce monde souillé : sa grâce L'a tenu en activité au milieu des nécessités et des afflictions de ce monde. De tout cela ressort l'immense gloire morale de sa vie, car si l'état de ce monde faisait de Lui nécessairement un solitaire, les souffrances et les besoins le faisaient sortir de cette position pour Le placer dans une pleine activité; et cette activité s'adressait à toutes sortes de personnes et revêtait, par conséquent, toutes sortes de formes. Ses adversaires, le peuple et la foule de disciples qui l'accompagnaient, aussi bien que les douze et qu'un grand nombre d'individus, le maintinrent dans une activité constante et très-variée à la fois, de sorte qu'il dut connaître, comme sûrement

il le fit, et cela dans la perfection, comment répondre à chacun. En outre, nous le voyons parfois assis à la table de certains individus, mais cela seulement pour que nous puissions contempler d'autres caractères dans sa perfection infinie. A la table des Pharisiens où nous le rencontrons accidentellement, Il ne s'identifie pas avec la scène domestique au milieu de laquelle Il se trouve ni ne la sanctionne; mais, invité dans le caractère qu'Il avait acquis et maintenu au dehors, Il se trouve là pour agir selon ce même caractère. Il n'est pas simplement un hôte placé sous la courtoisie et l'hospitalité du maître de la maison, mais Il s'y trouve dans son propre caractère; aussi peut-Il reprendre et enseigner. Il est la Lumière et veut agir comme étant la Lumière, et en conséquence Il signale les ténèbres dans l'intérieur de la maison, comme Il l'avait fait au dehors (Voyez Luc vii, xi).

Mais, s'Il entre ainsi, et cela plusieurs fois, dans la maison du Pharisien comme *docteur*, et que dans ce caractère Il censure l'état moral de choses qu'Il y rencontre, Il prend place dans la maison du publicain comme Sauveur. Lévi lui prépara un festin dans sa propre maison et le plaça au milieu des péagers et des pécheurs. Naturellement cette conduite est critiquée. Les chefs de la religion trouvent le Seigneur en faute et c'est alors qu'Il se révèle comme Sauveur et leur dit : « Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Mais allez et apprenez ce qui est : « Je veux miséricorde et non pas sacrifice; car je ne suis point venu appeler à la repentance les justes, mais les pécheurs. » Comme tout cela est simple, mais que c'est frappant et plein de signification! Simon le Pharisien objecte à ce qu'une pécheresse franchisse le seuil de sa maison pour s'ap-

prôcher du Seigneur Jésus ; Lévi, le péager, au contraire, recherché de tels convives pour les placer à côté du Seigneur : et en conséquence le Seigneur agit dans la maison du premier comme quelqu'un qui reprend ; tandis que chez le second Il se manifeste dans sa riche grâce de Sauveur.

Mais nous avons encore à Le considérer assis à d'autres tables. Nous pouvons Le suivre à Jéricho et à Emmaüs (voyez Luc xix et xxiv). C'était *le désir* qui L'accueillit dans chacune de ces occasions, mais un désir différemment éveillé, — éveillé sous des influences différentes, veux-je dire. Zachée n'était qu'un pécheur, un homme selon la nature qui, nous le savons, est corrompue dans ses sources et ses activités. Mais il était, en ce moment-là justement, attiré par le Père et son âme faisait de Jésus son objet. Il désirait Le voir ; et ce besoin étant pressant, il s'était fait un chemin à travers la foule et était monté sur un sycamore afin de jeter sur Lui un coup d'œil quand Il passerait. Mais Jésus levant les yeux s'invite aussitôt Lui-même dans la maison de Zachée. Chose remarquable, en vérité ! Jésus se propose Lui-même comme convive dans la maison de ce publicain de Jéricho.

Les premières aspirations de la vie divine dans un pauvre pécheur et les désirs éveillés par le Père attendaient Jésus dans cette maison pour saluer sa bienvenue ; mais Jésus anticipe la chose de la manière la plus précieuse et la plus significative, et Il entre — entre dans la plénitude de son caractère, toujours prêt à répondre à tous les besoins, pour raviver et fortifier la vie nouvellement implantée, jusqu'à ce qu'elle fasse éclater sa vertu précieuse et produise quelques-uns de ses fruits exquis. « Voici, Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; et si j'ai fait tort à quel-

qu'un par une fausse accusation, je lui rends le quadruple. » A Emmaüs aussi *le désir* avait été réveillé, mais dans des conditions différentes. Ce n'était pas le désir d'une âme nouvellement attirée, mais celui qu'ils pouvaient avoir des saints restaurés. Ces deux disciples avaient été incrédules; ils s'en retournaient profondément affligés à la pensée qu'ils avaient été déçus par Jésus. Le Seigneur les reprend peu après les avoir rejoints sur la route, seulement Il le fait de manière à éveiller leurs affections; et lorsqu'ils arrivent devant la maison où les disciples devaient entrer, le Seigneur fait comme s'il voulait aller plus loin. Il ne pouvait pas s'inviter là comme Il l'avait fait à Jéricho. Leur état moral ne suggérait pas la chose comme chez Zachée; mais l'invitation lui étant faite, Il entre — Il entre pour rendre plus ardent le désir qui l'avait engagé à entrer, ou plutôt pour le satisfaire entièrement. Et c'est ce qui a lieu, en effet, de telle sorte que la joie qu'ils éprouvent les détermine à retourner le soir même à la cité (quelque avancée que fût l'heure), pour communiquer cette joie à leurs compagnons.

Combien tous ces cas différents sont pleins de beauté! Le convive dans la maison des Pharisiens, le convive dans la maison des publicains, le convive dans la maison des disciples — invité ou non invité, Jésus occupe partout sa place dans une entière perfection et avec toute beauté. Nous pourrions encore le voir assis, comme hôte, à d'autres tables; mais nous ne L'envisagerons plus qu'à une seule. Nous Le voyons à Béthanie adoptant une scène de famille. Si Jésus eût désavoué l'idée d'une famille chrétienne, il n'aurait pu se trouver à Béthanie comme nous savons qu'il le fit. Et cependant dès que nous L'y rencontrons, c'est pour être frappés d'admiration par une nouvelle

phase de sa beauté morale. Il est l'ami de la famille, et Il trouve son chez soi au milieu d'elle, chose précieuse qui est connue de nous encore aujourd'hui. « Or Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare » ; ce sont là des paroles qui témoignent du fait. Son amour pour eux n'était ni celui d'un Sauveur, ni celui d'un Berger, bien qu'Il fût pour eux l'un et l'autre, nous le savons ; mais c'était l'affection d'un ami. Et cependant, quoiqu'Il fût un ami et un ami intime qui toujours était le bienvenu, Il ne s'ingéra jamais dans les arrangements de la maison. Marthe demeure la ménagère ; elle est le membre actif de la famille et se rend utile et importante à sa place ; et Jésus ne veut assurément pas la sortir de cette position. Ce n'était pas son affaire d'apporter quelque changement dans de telles choses ou de les régler. Lazare peut s'asseoir à côté des convives à la table de famille, Marie peut être attirée et absorbée dans son propre royaume ou plutôt dans le royaume de Dieu au dedans d'elle, et Marthe être préoccupée par le service. Qu'il en soit ainsi ; Jésus laisse tout précisément comme Il le trouve. Celui qui ne voulut entrer chez les disciples qu'après y avoir été invité, ne veut, une fois qu'Il est dans la maison de ce frère et de ses sœurs, se mêler ni de l'ordre ni des arrangements qui y sont pris, et cela dans une convenance morale, parfaite. Mais si un membre de la famille, au lieu de conserver sa place dans le cercle de famille, en sort pour devenir docteur en sa présence, il faut alors que Jésus revête une dignité élevée et replace les choses *divinement*, quoiqu'Il ne veuille, en aucune manière, les arranger ou y toucher *domestiquement* (Luc x).

Quelle beauté exquise et variée ! Qui peut essayer de retracer chacun de ses pas ? Le vautour sera forcé

de confesser que c'est au-delà de la limite que son cœur peut atteindre. Et s'il est impossible à la vision humaine d'embrasser pleinement un tel objet, quel est le caractère humain qui ne servira pas, par ses ombres et ses imperfections nombreuses, à faire ressortir les reflets de cette brillante lumière? Aucun de nous ne songe à attribuer à Jean ou à Pierre, ou à l'un des autres un cœur dur et sans bienveillance. Tout au contraire, nous sentons que nous nous serions volontiers confiés à eux dans nos soucis et nos difficultés. Mais ce court récit de Marc vi auquel j'ai fait allusion nous montre que tous font défaut et demeurent en arrière, quand la faim de la multitude leur fait appel et menace ainsi de détruire leur repos; mais ce fut tout au contraire pour Jésus précisément le moment et l'occasion de s'approcher. Tout cela, bien-aimés, nous parle hautement de Lui. « Je ne connais personne » a dit quelqu'un « qui soit aussi tendre, aussi condescendant et qui vienne autant au devant des pauvres pécheurs, que Lui. Je m'assure en son amour plus qu'en celui de Marie ou de tout autre saint; non pas seulement en sa puissance comme Dieu, mais à la tendresse de son cœur comme homme. Personne assurément n'en montra ou n'en éprouva une semblable, et personne ne l'a aussi bien manifestée. Qui donc pourrait m'inspirer autant de confiance? Que d'autres s'adressent aux saints ou aux anges, pour moi je me confierai dans la bonté de Jésus. » Assurément je le répète, il en est ainsi; et cette circonstance de Marc vi qui dépouvre l'égoïsme des meilleurs, d'entre nous, tels que Pierre et Jean, et qui manifeste en même temps la grâce entière et infatigable de Jésus la prouve avec évidence. Mais il y a plus: nous trouvons en Lui une combinaison de caractères aussi bien que de

vertus et de grâces. Ses relations avec le monde, quand il était ici-bas, ont manifesté la chose. Il fut, tout à la fois, un vainqueur, un martyr et un bienfaiteur. Quelles gloires morales resplendissent dans un tel assemblage ! Il fut victorieux du monde en en repoussant toutes les séductions et les offres ; Il souffrit de sa part un grand témoignage pour Dieu contre ses œuvres et son train ; et il y répandit sa bénédiction en y déployant constamment sa puissance et son amour, rendant ainsi le bien pour le mal. Ses tentations ne parvinrent qu'à faire de Lui un vainqueur ; ses souillures et son inimitié n'en firent qu'un martyr ; et ses misères ne Le montrèrent que comme un bienfaiteur. Quelle combinaison ! Quel éclat chacune de ces gloires morales fait rejaillir sur les autres !

Le Seigneur présente une illustration parfaite de cette parole bien connue parmi nous, « dans le monde, mais non pas *du* monde », et qui dérive, sans doute, de ce que Lui-même a dit en Jean XVII, 15 : « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes [du monde, mais que tu les gardes du mal. » C'est là une condition qu'il présenta durant tout le cours de sa vie ; car Il fut constamment *dans* le monde, en activité au milieu de l'ignorance et de la misère ; mais il n'en fut jamais pour en partager les espérances et les projets ou pour en respirer l'esprit. En Jean VII, Il apparaît éminemment, je crois, dans ce caractère. C'était le temps de la fête des Tabernacles, le temps joyeux par excellence en Israël, l'avant-goût du royaume à venir, l'époque de la récolte où le peuple n'avait plus qu'à se souvenir que dans des jours passés il avait erré dans un désert et habité sous des tentes. Ses frères L'engageant à profiter d'un pareil moment où « tout le monde » comme nous disons d'ordinaire se trouvait

à Jérusalem. Ils auraient voulu faire de Lui un homme important, Le rendre, comme nous disons encore, *un homme du monde*. « Si tu fais ces choses, disent-ils, montre-toi au monde toi-même. » Mais Il refuse ; son temps n'était pas encore venu pour garder la fête des Tabernacles. Il aura son royaume dans le monde et sera grand jusqu'aux extrémités de la terre quand son jour sera venu ; mais pour le moment, Il était acheminé vers l'autel et non vers le trône. Il n'ira pas à la fête pour être *de la fête*, quoiqu'Il veuille bien s'y trouver, aussi lorsque nous Le rencontrons à ce moment-là dans la cité, est-ce *au service* que nous Le voyons et non *dans l'honneur* ; n'opérant pas de miracles, comme l'auraient voulu ses frères pour qu'Il attirât sur Lui l'attention des hommes, mais enseignant dans le temple et disparaissant ensuite, pour ainsi dire, derrière cette parole : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. »

Tout cela est remarquablement beau et caractéristique en vérité. Et tout cela fait partie de la gloire morale de l'homme, de l'homme parfait, Jésus, dans ses relations avec le monde. Il fut un vainqueur, un martyr et un bienfaiteur dans le monde, mais non pas du monde. C'est encore dans une perfection semblable que nous Le voyons parfois *distinguant les choses* comme, en d'autres moments, manifestant ces glorieuses combinaisons. C'est ainsi que lorsqu'Il s'occupe des souffrances *du dehors*, comme je puis bien m'exprimer, nous voyons la tendresse, la puissance qui soulageait et délivrait ; mais quand c'est avec les difficultés des disciples qu'Il a à faire, nous trouvons la fidélité aussi bien que la tendresse. Le lépreux de Mat. viii est un étranger. Il apporte ses souffrances à Christ et en reçoit aussitôt la guérison.

Dans le même chapitre, des disciples viennent aussi Lui dire leurs angoisses, leurs craintes durant la tempête; mais ils recueillent un reproche aussi bien qu'une délivrance. « Pourquoi avez-vous peur, gens de petite foi? » leur dit-Il; et cependant, comme eux, le lépreux n'avait que peu de foi, car s'ils dirent: « Seigneur, sauve-nous, nous périssons », lui avait dit: « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net »; mais eux sont repris, tandis qu'il ne l'est pas. Et s'il en est ainsi, c'est tout simplement parce qu'une différente pensée occupait le Seigneur, et cela avec raison. Dans un cas, il ne s'agissait simplement que de *souffrance*; dans l'autre, il s'agissait d'un *état d'âme*, aussi bien que de *souffrance*. La tendresse, une tendresse sans mélange, devait, par conséquent, être là l'unique réponse, tandis qu'*ici* il fallait que la *fidélité* se rencontrât aussi. La différence des relations qui existent pour Lui avec des disciples et de celles qui existent avec des étrangers, rend compte de tout cela et montre avec quelle perfection Il distingue les choses qui ont entr'elles de grands rapports, mais qui ne sont pourtant pas les mêmes. Mais il présente encore de plus riches développements dans cette perfection. S'Il réprimande Lui-même, Il ne permet pas à d'autres de le faire légèrement. Ainsi, à une époque plus reculée, Moïse dut être humilié par le Seigneur; mais le Seigneur ne permet pas à Marie et à Aaron de le reprendre (Nomb. XI, XII). Durant la traversée du désert, Israël fut maintes et maintes fois châtié; mais en face de Balaam ou de tout autre adversaire, Dieu ne veut pas même que l'iniquité de son peuple soit aperçue, et Il ne peut souffrir qu'un enchanteur quelconque pronostique contre lui. De même, le Seigneur Jésus interviendra d'une manière admirable entre les deux

disciples et les dix autres qui étaient dans l'indignation (Mat. xx) ; et bien qu'il envoie une parole de conseil et d'avertissement à Jean Baptiste, comme en secret toutefois (la conscience de Jean peut seule comprendre cette parole), Il se tourne ensuite vers la multitude pour parler de lui avec joie et louange. Mais ce n'est pas encore là tout ce qui a trait à cette grâce qui distingue les choses qui diffèrent. Il arrive un moment où, même dans ses rapports avec les disciples, le Seigneur se voit obligé de mettre de côté la fidélité pour n'exercer que la tendresse. Je veux parler de l'heure de la séparation que décrivent les chapitres xiv et xvi de Jean. Alors, il était *trop tard pour être fidèle* ; le moment ne le comportait plus. C'était un temps que le cœur réclamait comme étant tout entier à lui : aussi l'éducation de l'âme était-elle forcément arrêtée. Il est vrai que Jésus révèle alors aux siens des secrets tout nouveaux, des secrets concernant les relations les plus chères et les plus intimes, comme entre le Père et eux ; mais il n'est plus en aucune manière question de reproches ; il n'y a plus de place pour des mots comme ceux-ci : « Gens de petite foi », ou encore : *Comment se fait-il que vous ne compreniez point ?* Et si nous rencontrons une parole qui a quelque ressemblance avec celle-là, ce n'est que le soupir d'un cœur qui se soulage de la blessure dont il venait de souffrir, et pour qu'ils connussent bien l'amour qu'il éprouvait pour eux. C'était là l'expression sacrée de la douleur profonde de la séparation telle que l'éprouvaient l'esprit et les affections de Jésus. Nous aussi, nous en réalisons quelque chose à notre pauvre manière ; de sorte que nous pouvons au moins admirer la pleine manifestation que nous rencontrons chez lui, et en jouir. « Il y a, dit l'*Ecclesiaste*,

un temps d'embrasser et un temps de s'éloigner des embrassements. » Il se trouve une loi d'amour dans le livre des ordonnances, et Jésus l'a observée.

Mais poursuivons notre merveilleux sujet. Il ne se laissa jamais entraîner par la tendresse, lorsque l'occasion réclamait de Lui la fidélité, et cependant Il traversa beaucoup de circonstances bien propres à éveiller la sensibilité humaine, et à l'éveiller bien justement au point de vue du sens moral. Il ne voulut, en aucune manière, s'attacher ses disciples au moyen de l'amabilité naturelle. Le miel était exclu des offrandes faites par feu aussi bien que le levain. L'offrande du gâteau ne devait point en contenir (Lév. II, 11), et Jésus qui fut, Lui, la véritable offrande du gâteau n'en renferma pas non plus. Les disciples ne furent pas simplement de la part de leur Maître, les objets d'une civilité aimable, non plus que de ce zèle empressé à rechercher les aises et le confort d'autrui. Jésus ne chercha pas à leur être agréable, et cependant il se les attacha de la manière la plus étroite; c'est là de la puissance. Il y a toujours de la puissance morale lorsque la confiance de quelqu'un est gagnée sans avoir été recherchée; car le cœur est alors devenu conscient de la réalité de l'amour. « Nous savons tous, a dit quelqu'un, distinguer l'amour d'une simple attention, et nous savons que souvent il y a beaucoup de celle-ci sans qu'il y ait rien de celui-là. On prétendra peut-être que l'attention doit gagner notre confiance, mais pour nous, nous savons que l'amour seul peut le faire. » Cela est entièrement vrai. L'attention seule est le miel que notre pauvre nature renferme en si grande abondance. Et encore, sommes-nous disposés à penser que c'est là une bonne chose et peut-être n'aspérons-nous pas à rien de plus élevé que d'être purgés de tout

levain et d'être remplis de miel. Soyons aimables, remplissons nos devoirs de société comme gens polis, courtois, bien élevés. Rendons-nous agréables aux autres et faisons ce que nous pouvons pour maintenir l'ordre et la bonne harmonie, et nous sommes alors satisfaits de nous-mêmes et les autres le sont de nous. Mais est-ce là un service rendu à Dieu? Est-ce l'offrande du gâteau? Tout cela fait-il partie de la gloire morale de l'homme parfait? Oh! non, en vérité! Nous pourrions supposer qu'il n'existe pas de meilleur moyen d'y arriver; mais c'est un des secrets du sanctuaire de savoir que *le miel ne peut donner un parfum d'agréable odeur à l'offrande.*

Voilà comment toutes les voies du Fils de l'Homme brillèrent d'une gloire morale et d'une beauté parfaites, qu'on les considère dans ses progrès, dans le choix du moment opportun, dans les combinaisons de ses glorieuses excellences, ou dans la perfection avec laquelle Il sut toujours distinguer les choses.

La vie de Jésus était la brillante splendeur d'une lumière; elle était telle qu'une lampe dans la maison de Dieu pour laquelle il ne fallait ni mouchettes ni plateaux d'or. Elle était continuellement arrangée devant le Seigneur, et son éclat disait l'huile fine et épurée qu'elle brûlait. Elle manifestait tout, le mettant à découvert et le jugeant, mais demeurant pour elle-même complètement au-dessus de toute atteinte.

Interpellé par ses disciples ou par ses adversaires comme Il le fut si souvent, le Seigneur n'essaya jamais de se justifier. Dans une circonstance, ses disciples vinrent se plaindre à Lui disant: «Maitre, ne te mets-tu pas en peine que nous périssons?» Il ne cherche pas même un instant à justifier le sommeil

dont Il vient d'être si brusquement réveillé. Dans une autre occasion, les disciples se récrient en disant : « Les foules te serrent et te pressent, et tu dis : Qui est-ce qui m'a touché? » Il n'avait pas besoin de cette observation, mais Il agit cependant comme si elle l'avait satisfait. — Ailleurs, Marthe lui dit : « Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne fût pas mort. » Mais ici encore Il ne s'excuse pas non plus de ne pas s'être trouvé là, ou d'avoir séjourné deux jours de plus au lieu où il était, seulement Il s'adresse à Marthe dans le *caractère admirable que son retard avait donné à cette heure.*

Quelle justification glorieuse de son retard ce fut là ! Partout et en toute occasion Il agit de la même manière. Interpellé ou repris, Il ne se rétracte jamais et ne revient pas non plus d'un pas en arrière. Il réduit au silence toutes les bouches qui s'élèvent en témoignage contre Lui. Sa mère le reprend en Luc II, mais au lieu d'accepter son reproche Il la rend attentive à ce que Lui-même veut lui dire et la convainc de l'erreur et de l'obscurité de ses pensées. Pierre se permet de le reprendre en disant : « Seigneur, Dieu t'en préserve ! cela ne t'arrivera pas ! » Mais Pierre doit apprendre que c'est Satan lui-même qui lui avait suggéré ce reproche. Dans le palais du souverain sacrificateur, un officier va plus loin encore, il Le reprend et Le frappe sur la joue, mais il est convaincu aussitôt du crime d'avoir violé les lois du jugement dans le lieu même du jugement.

Toutes ces choses nous disent les voies du Maître parfait. Il se peut que parfois les apparences aient été contre Lui. Pourquoi dormait-Il dans la barque lorsque les vents et les vagues s'élevaient en furie ? Pourquoi tardait-il en chemin lorsque la fille de Jaïrus

était mourante? Ou pourquoi encore prolonge-t-il son séjour au lieu où Il était, après qu'Il eut appris que son ami Lazare était malade dans le village lointain de Béthanie? Mais tout cela n'est que de *l'apparence* et ce n'est même que pour un moment. Nous avons oui parler de ces voies de Jésus, de son sommeil, de son retard, etc, mais nous avons vu aussi la fin de Jésus: et nous pouvons dire que tout est parfait. Les apparences pouvaient aussi être contre le Dieu de Job dans les jours des patriarches. Les messagers semblaient se succéder les uns aux autres d'une manière terrible et inexorable; mais le Dieu de Job n'avait nul besoin de s'excuser, et le Jésus des Evangélistes n'en a pas besoin non plus.

Par conséquent, lorsque nous considérons le Seigneur Jésus comme la lampe du sanctuaire, la lumière dans la maison de Dieu, nous reconnaissons aussitôt que les mouchettes et les plateaux ne pouvaient être d'aucun usage. Cesont des ustensiles sans emploi à son égard: aussi tous ceux qui essayèrent de l'interpeller ou de le reprendre pendant qu'Il était ici-bas, eurent à s'en retourner repris et couverts de confusion eux-mêmes. Ils voulaient employer les plateaux et les mouchettes à l'égard d'une lampe qui n'en avait aucun besoin, et ils ne firent que trahir leur propre folie; et la lumière de cette lampe n'en brilla que d'un éclat plus grand, non pas à cause de l'emploi des mouchettes, mais parce qu'elle pouvait ainsi prouver de nouveau (ce qu'elle faisait en toute occasion) qu'elle n'en avait nul besoin.

Tous ces faits nous enseignent cette heureuse leçon qu'il vaut mieux mille fois nous abstenir et laisser Jésus poursuivre son œuvre. Nous pouvons regarder et adorer, mais non pas l'interrompre ou nous ingérep

dans son travail, comme tous le firent en leur jour, ennemis, parents, et même disciples. Ils ne pouvaient améliorer la lumière qui resplendissait; ils n'avaient qu'à se laisser réjouir par elle et y marcher, et nullement à entreprendre de la raviver ou de la régler. Que notre œil soit simple, et nous pouvons être assurés que la lampe du Seigneur, placée sur le pied de lampe, fera que tout le corps sera éclairé.

Mais continuons. Nous pouvons à ce qui précède ajouter la remarque que, s'Il ne chercha pas à se justifier vis-à-vis de l'homme durant le cours de son ministère, Il ne rechercha pas non plus la pitié de l'homme à l'heure de son extrême faiblesse, lorsque les puissances des ténèbres s'étaient toutes élevées contre Lui. Devenu le prisonnier des Juifs et des Gentils, Il ne voulut ni les supplier ni les conjurer. Il ne fit aucun appel à leur compassion et ne voulut en aucune manière plaider pour sa vie. Il avait prié le Père dans le jardin de Gethsémané, mais Il ne fait aucun effort pour émouvoir le souverain sacrificateur juif ou le gouverneur romain. Toutes les paroles qu'Il adresse à l'homme, à cette heure, ont pour but de manifester le péché dont l'homme, Juif ou Gentil, se rendait coupable, précisément à cette heure-là.

Quel tableau ! Qui aurait jamais pu concevoir une chose semblable ? Il fallait, comme d'autres en ont fait la remarque depuis longtemps, qu'elle fût démontrée, qu'elle fût pleinement manifestée avant qu'ont pût la décrire. C'était l'homme parfait qui marcha jadis ici-bas dans la plénitude de la gloire morale, et dont le reflet a été laissé par le Saint-Esprit sur les pages des Évangélistes. Et après la simple, heureuse, et fervente assurance de son amour personnel pour nous (que le Seigneur daigne l'augmenter dans nos cœurs), rien ne

développe autant notre désir d'être avec Lui que cette découverte de ce qu'Il est *Lui-même*. J'ai entendu parler de quelqu'un qui, ayant considéré les voies précieuses et éclatantes du Seigneur dans les quatre évangiles, s'était écrié avec les larmes de la plus tendre affection : « Oh ! que ne suis-je avec Lui ! »

S'il était possible de parler pour d'autres, bien-aimés, nous dirions que c'est de cela que nous *avons besoin*, et que c'est ce que nous *envions*. Nous connaissons notre besoin, mais le Seigneur sait quel est notre désir.

Le même Ecclésiaste que nous avons déjà cité a dit qu'il est « un temps de garder et un temps de rejeter » (Eccl. III, 6). Le Seigneur Jésus sut faire l'un et l'autre au temps convenable.

Rien n'est perdu dans le service du cœur et des mains d'un véritable adorateur, quand bien même ce service serait aussi prodigue que possible. « Toutes choses viennent de toi, » avait dit David au Seigneur « et les ayant reçues de ta main nous te les présentons. »

Les bêtes qui paissent en mille montagnes sont à Lui, ainsi que tout ce qui est en la terre. Mais à la demande que fait Israël d'aller adorer Dieu, Pharaon accuse ce peuple de paresse ; et les disciples regrettent comme une perte les 300 deniers dépensés pour le corps de Jésus. Toutefois, donner au Seigneur ce qui est à Lui, Lui rendre l'honneur ou le sacrifice et lui offrir l'amour de nos cœurs — le travail de nos mains, ou les richesses qu'Il nous a prêtées, ce n'est assurément ni une perte, ni de la paresse. Rendre à Dieu ce qui Lui appartient, voilà notre premier service.

Mais je désire m'arrêter ici quelques instants.

Renoncer à l'Égypte, n'est pas de l'oisiveté, pas plus

que ce n'est une perte de briser un vase de parfum sur la tête de Jésus, bien qu'une certaine catégorie de gens du monde et parfois aussi (trop souvent hélas), les saints de Dieu, qualifient ainsi ces choses. Les avantages de la vie sont abandonnés, les occasions de saisir les promesses du monde sont négligées, parce que le cœur a compris que son sentier doit être parcouru dans la compagnie d'un Seigneur rejeté.

Mais c'est précisément en cela, dira-t-on, qu'il y a « paresse » et « perte ». Ces avantages auraient pu être retenus par ceux qui les possédaient, et ces occasions recherchées et saisies, et tout cela être ensuite employé au profit du Seigneur. Mais de telles personnes ne comprennent rien à la chose. La position et l'influence mondaine qui s'y rattache leur semblent tellement avantageuses, qu'elles présentent ces choses comme autant de « dons propres à l'édification et à la bénédiction ». Mais un Christ rejeté, un Christ chassé par les hommes, dès qu'Il est connu par l'âme d'une manière spirituelle, enseigne une autre leçon.

Cette position dans la vie, ces avantages mondains, ces occasions *si désirables*, ne sont autre chose que l'Égypte à laquelle Moïse renonça. Il refusa d'être appelé le fils de la fille de Pharaon. Les trésors de l'Égypte n'étaient pas des richesses dans son appréciation, parce qu'il ne pouvait les employer pour le Seigneur. Il s'en sépara entièrement, et c'est en dehors de ces choses que le Seigneur le rencontra et se servit de lui, non pas pour accrédi-ter l'Égypte et ses trésors, mais pour délivrer son peuple hors de là.

Si j'en dis autant sur ce sujet, c'est parce que je sens l'immense importance qu'il a pour nous.

Tous ces renoncements doivent pourtant être pratiqués dans la foi en un Seigneur rejeté et dans l'intelli-

gence qu'on a de Lui dans ce caractère; ils manquent sans cela de cette beauté et de cette délicate simplicité qui doivent les caractériser. S'ils résultent d'un principe simplement *religieux*, tel que celui de se faire une justice ou de s'acquérir des droits, ils seront plus mauvais et plus nuisibles que la paresse ou la perte. Dans ce cas, ils décèlent un avantage remporté sur nous par Satan, plutôt qu'un avantage obtenu par nous sur le monde. Mais si on les accomplit dans la foi en un Maître rejeté et dans l'amour pour Lui, ainsi que dans le sentiment et l'intelligence des relations dans lesquelles il se trouve vis-à-vis de ce présent siècle mauvais, alors c'est de l'adoration.

Servir l'homme aux dépens de la vérité de Dieu et de ses principes, ce n'est pas du christianisme, quoi que le monde appelle du nom de *bienfaiteurs* ceux qui agissent de la sorte. Le Christianisme a pour objet la gloire de Dieu, aussi bien que la bénédiction de l'homme; mais dans la proportion que nous perdons cela de vue, nous sommes portés à qualifier de perte ou de paresse, ce qui n'est réellement pas autre chose qu'un service saint, intelligent et dévoué à l'égard de la personne de Jésus. C'est bien là la vérité : et ce qui me le dit, c'est la défense que le Seigneur prit de la femme qui versa tout son trésor sur la tête de Jésus. (Mat. xxvi.) Nous sommes tenus de rechercher la gloire de Dieu dans tout ce que nous faisons, quand bien même l'homme se refuse toujours à sanctionner ce qui ne développe pas le progrès de ce monde et n'aide pas au bien-être de notre prochain. Mais Jésus voulut toujours donner leur place aux droits de Dieu dans ce monde égoïste, en reconnaissant (très-certainement, comme nous le devons) les droits de son prochain sur Lui-même.

Il savait quand il fallait rejeter et quand il fallait garder. « Laissez-la faire » dit-Il de la femme que l'on blâmait d'avoir répandu sur Lui un vase de parfum; « elle a fait une bonne œuvre envers moi. » Mais Il dit ailleurs après avoir nourri la multitude : « Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu. »

C'était là observer la règle divine : « Il y a un temps de garder et un temps de rejeter. » Si la prodigalité dans le service du cœur et des mains, dans l'esprit d'adoration, n'est pas une perte; il n'en est pas de même pour la nourriture corporelle; les miettes mêmes sont sacrées et doivent être soigneusement recueillies. Celui qui, dans une occasion, justifia la dépense de trois cents deniers, ne permit pas que dans une autre les fragments de trois pains fussent laissés sur le sol. A ses yeux de semblables restes étaient sacrés. Ils étaient l'aliment de la vie et l'herbe des champs donnés par Dieu pour la vie de l'homme. Et la vie, nous le savons, est une chose sacrée. Dieu est le Dieu des vivants. Il avait dit : « Cela vous sera pour nourriture; » aussi Jésus sanctifie-t-Il ces choses. La loi avait dit que « l'arbre des champs est la vie de l'homme » (Vers. angl.); aussi avait-elle ainsi parlé à ceux qui étaient placés sous elle : « Quand tu tiendras une ville assiégée durant plusieurs jours, en la battant pour la prendre, tu ne détruiras point ses arbres à coups de cognée, parce que tu en pourras manger; c'est pourquoi tu ne les couperas point (car l'arbre des champs est la vie de l'homme) pour l'employer dans le siège, mais seulement tu détruiras et tu couperas les arbres que tu connaîtras n'être point des arbres fruitiers » (Vers. angl.) (Deut. xx). C'eût été une perte coupable, une profanation même, que

d'abuser ainsi de la nourriture qui était un don de Dieu ; et c'est dans cette pureté et dans le sentiment parfait et vivant de l'ordonnance de Dieu, que Jésus ne voulut pas permettre que les miettes restassent par terre : « Amassez les morceaux qui sont de reste, dit-il, afin que rien ne soit perdu. »

Ce ne sont là que de petits incidents ; mais les moindres circonstances de la vie humaine, quelque changeantes qu'elles soient ou quelque insignifiantes qu'elles paraissent, sont ainsi ornées, à mesure que Jésus les traverse, par un trait ou un autre de cette gloire morale qui resplendit toujours sur le sentier que durent parcourir ses pieds saints et fatigués. L'œil de l'homme ne pouvait sonder cela, mais pour Dieu c'était un encens parfait, un sacrifice d'agréable odeur, un sacrifice de repos, l'offrande du gâteau du sanctuaire.

Il y a plus encore. Le Seigneur ne jugeait pas des personnes d'après leurs rapports avec Lui — faute si commune chez nous. Nous jugeons naturellement des autres par la manière dont ils nous traitent, et nous apprécions leur caractère et leur valeur d'après l'intérêt qu'ils nous témoignent. Mais il n'en était pas ainsi du Seigneur. Dieu est un Dieu de sagesse et Il pèse les actions des hommes. Il connaît *pleinement* la valeur de chacune. Il en comprend toute la portée morale, et il en juge en conséquence. Et nous voyons notre Seigneur Jésus-Christ être l'image fidèle du Dieu de connaissance durant tous les jours de son ministère ici-bas. Je puis en référer à Luc xi. Le Pharisien que nous y voyons l'invitant à dîner manifeste de la bienveillance et des sentiments de bonté à son égard ; mais le Seigneur était le *Dieu de toute connaissance* et comme tel Il pesa cette action dans toute la réalité de son caractère moral.

Le miel de la bienveillance, qui est le meilleur élément de la vie sociale dans ce monde, ne corrompt jamais son goût et son jugement. Il approuva toujours les choses excellentes. Ce n'est pas la civilité de celui qui invitait Jésus, qui détermine le jugement de Celui qui portait avec Lui les balances du sanctuaire de Dieu. En cette occasion, cette civilité se trouve en face du Dieu de toute connaissance et elle ne peut soutenir son regard : elle est trouvée légère. Oh ! chers amis, n'y a-t-il pas là plus d'un reproche pour nous ! L'invitation cachait un motif secret. Dès que le Seigneur entre dans la maison, l'hôte agit comme un Pharisien et non pas du tout comme un hôte. Il manifeste son étonnement de ce que son convive ne s'est pas lavé avant le dîner ; et ce caractère qu'il revêt au commencement, se révèle dans toute sa force à la fin. Le Seigneur agit en conséquence durant la scène entière ; car il l'envisage toute comme étant le Dieu de connaissance. On alléguera peut-être que la courtoisie dont Il était l'objet aurait pu le tenir dans le silence ; mais il ne pouvait pas, Lui, envisager cet homme simplement dans ses relations avec Lui-même. La flatterie ne pouvait le faire sortir d'une position de sain et juste jugement. Il dévoile et juge, et l'issue de la scène Le justifie pleinement. Et comme Il leur disait ces choses, les Scribes et les Phariséens se mirent à le presser fortement ; et ils le provoquaient à parler de plusieurs choses lui dressant des pièges, en cherchant de surprendre quelque chose de sa bouche, afin de l'accuser.

Sa manière de faire est cependant toute différente dans la maison d'un autre Pharisien qui aussi L'avait invité à dîner (voyez Luc VII) ; mais l'invitation de Simon ne cachait aucun secret motif. Loin de là ; il

semble, il est vrai, tenir aussi la conduite d'un Pharisien dans l'accusation secrète qu'il porte contre la pauvre pécheresse de la ville et contre son hôte qui a même permis à cette femme de s'approcher de Lui. Mais les apparences ne sont pas les bases d'un jugement juste, et les mêmes paroles sorties de lèvres différentes ont souvent une signification bien différente : aussi est-ce pour cela que le Seigneur, qui juge parfaitement des choses selon Dieu, tout en censurant Simon et en l'éclairant sur ce qu'il est, le reconnaît cependant, le nomme par son nom et quitte sa maison comme doit le faire un convive. Il distingue le Pharisien de Luc vii du Pharisien de Luc xi, bien qu'il ait diné chez l'un et chez l'autre. Une autre circonstance se présente à nous sous le même point de vue en Matth. xvi. Pierre exprime un attachement profond et tendre pour son Maître : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera pas. » Mais Jésus juge les paroles de Pierre seulement d'après leur valeur morale ; et c'est là, en vérité, une chose difficile pour nous surtout lorsque nous sommes personnellement les objets de la faveur. « Va arrière de moi, Satan, » c'est là une réponse qu'une nature simplement aimable n'aurait jamais faite aux paroles qui précèdent. Mais, de nouveau je le répète, notre Seigneur ne vit pas dans les paroles de Pierre simplement l'expression d'un sentiment de bonté et de tendresse personnelles pour Lui-même. Il les jugea, Il les pesa, comme en la présence de Dieu, et il découvrit aussitôt que l'ennemi les avait suggérées ; car celui qui se transforme en ange de lumière insinue souvent des paroles de politesse et de bonté. C'est sur le même principe que le Seigneur agit avec Thomas en Jean xx. Thomas venait de Lui rendre hommage en disant : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Mais des mots comme ceux-ci ne pou-

avaient faire sortir Jésus de l'élévation dans laquelle Il se trouvait et voyait toutes choses. C'étaient des paroles simples, des paroles d'un esprit qui, éclairé de Dieu, s'était repenti et retourné vers le Sauveur ressuscité, et dans lesquelles le doute avait fait place à l'adoration. Mais Thomas était resté dehors aussi longtemps que possible. Il avait dépassé le temps. Tous avaient été incrédules quant à la résurrection, mais lui avait insisté sur ce point qu'il demeurerait incrédule jusqu'à ce que son toucher et sa vue l'eussent obligé à croire. Tout cela avait constitué sa vraie condition morale, et c'est ce que Jésus envisage; et en conséquence Il met Thomas dans la position morale qui lui convient, comme Il l'avait fait de Pierre : « Parce que tu m'as vu, tu as cru; bienheureux sont ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru. » Dans des cas semblables nos cœurs auraient été pris par surprise. Ils n'auraient pu garder une place convenable en présence d'assauts tels que celui de Pierre et celui de Thomas. Mais notre Maître parfait prenait fait et cause pour Dieu et pour sa vérité et s'effaçait Lui-même. Dans les temps anciens l'arche ne devait pas non plus être l'objet de flatteries. Israël pouvait bien l'honorer et la faire descendre, pour ainsi dire, avec lui dans la bataille, lui disant par là, en quelque sorte, que désormais par suite de sa présence dans le camp tout *irait inévitablement* bien pour lui; mais cela ne pouvait suffire au Dieu d'Israël, et le peuple tombe devant les Philistins bien que l'arche soit dans la bataille. Pareillement Pierre et Jean seront repris, quoique Jésus, le Dieu d'Israël, soit honoré par eux.

Les anges ont leur joie dans la repentance des pécheurs. « Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent. » Il est bien pré-

cieux de posséder la révélation de ce secret du ciel et d'en retracer une illustration après l'autre dans le chap. xv de Luc.

Mais il y a quelque chose qui va plus loin encore. La joie que ce chapitre signale, tout en ayant lieu dans le ciel, est une joie *publique*. Elle s'exprime au dehors et est commune à plusieurs. Il convient parfaitement qu'il en soit ainsi; il convient que la maison entière partage la joie, qu'elle la ressente en commun. Mais il y a quelque chose de plus profond encore; il y a la joie du *cœur divin*, aussi bien que la joie du ciel. Jean iv. 27-52 nous la dépeint, tandis que Luc xv décrit la joie publique dans les cieux. Il est superflu de dire que la joie du cœur divin est la chose la plus profonde; elle est pleine, silencieuse, et personnelle, et n'a aucun besoin d'être alimentée et soutenue par d'autres. « J'ai de la viande à manger que vous vous ne connaissez pas »; c'est là le langage du cœur de Christ, tandis qu'il goûtait cette joie. La gloire remplissait tellement la maison, que les ministres de la maison étaient obligés de se tenir dehors pour un temps. Le Berger venait de ramener la brebis égarée au bercail, l'ayant prise sur ses épaules plein d'une joie que pour le moment Il goûtait seul. La maison n'avait pas encore été conviée à se réjouir avec Lui, lorsque la femme Le quitta sauvée et heureuse. Les disciples sentant le caractère du moment ne voulurent pas s'ingérer dans la chose. La graisse réservée pour l'autel, la plus riche portion de la fête, *la viande de Dieu*, était servie, et les disciples se tenaient silencieux, à l'écart. C'était là un moment merveilleusement insondable, un moment comme nous n'en voyons pas beaucoup. La joie profonde et inexprimable du cœur divin se voit ici; dans le xv^{me} de

Luc, c'est la joie publique et expansive des cieux que nous rencontrons.

Mais Celui qui pouvait ainsi faire la fête sut aussi parfois ce qu'étaient la fatigue, la faim et la soif. Le même chapitre de Jean nous montre ces choses, ainsi que le 14^{me} de Marc; mais il y a cette différence entre les deux, que, dans le 14^{me} de Marc, Il goûte le repos du sommeil et le soulagement de ses fatigues, tandis que, dans le 14^{me} de Jean, Il n'est pas placé sous la dépendance de ces choses. Et pourquoi cela? En Marc 14, Il avait travaillé laborieusement durant toute une longue journée, et le soir, il éprouve la fatigue que la nature ressent toujours après le labeur. « L'homme sort à son ouvrage et à son travail jusqu'au soir. » (Ps. civ) Le repos du sommeil se trouve alors préparé pour lui, afin qu'il puisse être fortifié pour le service qu'il doit poursuivre dès le retour du matin. Jésus fit l'expérience de tout cela. Il dormait sur l'oreiller dans la barque. En Jean 14, Il éprouve encore la fatigue, la faim et la soif. Il est assis sur le puits, comme un voyageur épuisé, attendant que les disciples lui apportent un peu de nourriture qu'ils étaient allés chercher à la bourgade voisine. Mais, à leur retour, ils trouvent Jésus restauré et délassé, sans que pourtant il ait pris de la nourriture ou du repos. Sa fatigue avait eu un autre délassement que celui qu'aurait pu Lui apporter le sommeil. Il jouissait du fruit de son travail dans l'âme d'une pauvre pécheresse. La femme avait été renvoyée dans la pleine liberté du salut de Dieu. Mais parce que dans le 14^{me} chapitre de Marc il ne s'était pas trouvé de Samaritaine, Il avait dû chercher du repos sur un oreiller.

Combien tout cela est d'accord avec la sensibilité de notre nature humaine! Nous le comprenons tous.

Le cœur du Seigneur se réjouissait, pouvons-nous dire, en Jean iv; mais il n'y avait rien qui pût produire sur lui le même effet en Marc iv, et nous apprenons des Ecritures ce que notre expérience aussi nous a dit être vrai, savoir que « le cœur joyeux vaut une médecine, mais l'esprit abattu dessèche les os. » (Prov. xvii, 22.) De sorte que le Maître put dire, dans un cas, « J'ai de la viande à manger que vous ne connaissez pas »; tandis que, dans l'autre, il se servit de l'oreiller préparé pour le délasser.

Combien fut parfaite dans toutes ses sympathies l'humanité que le Fils avait revêtue! C'était certes sûrement notre humanité, séparée de tout péché.

Mais continuons. Il est une tentation à laquelle, dans un temps de confusion, nous sommes exposés : celle de tout abandonner comme présentant un aspect désespéré—de nous dire : C'est parfaitement inutile de chercher à discerner le bien du mal—tout est dans le désordre et l'apostasie; à quoi bon essayer de démêler les choses ?

Mais le Seigneur n'agit pas, Lui, de la sorte. Il se trouvait dans la confusion, mais il n'en était pas; de même qu'Il était *dans* le monde quoique n'étant pas *du* monde, comme nous l'avons déjà dit. Il rencontra toutes sortes de personnes dans toute espèce de conditions. Il trouva des foules compactes dans la confusion; et cependant Il sut demeurer Lui-même, d'une manière invariable, dans un chemin étroit et parfaitement pur. Les prétentions des Pharisiens, la mondanité des Hérodiens, la philosophie des Sadducéens, l'inconstance de la multitude, les efforts des adversaires, l'ignorance et les misères des disciples sont autant de difficultés morales qu'Il eut à rencontrer et auxquelles Il eut à faire face chaque jour.

Puis aussi, l'état des choses fut une épreuve pour Lui autant que le caractère des personnes — la monnaie de César ayant cours dans le pays d'Emmanuel ; les murs de séparation en ruines ; les Juifs et les Gentils, purs et impurs, confondus, sauf ce que l'arrogance religieuse pouvait encore retenir, à sa manière, en fait de distinction.

Mais sa règle de conduite admirable exprimait sa perfection à travers toutes choses. «Rendez les choses de César à César et les choses de Dieu à Dieu.» Le résidu au jour de la captivité, jour semblable de confusion, se conduisit d'une manière magnifique discernant les choses qui différaient, au lieu de tout abandonner comme étant sans espérance. Daniel voulait bien être le conseiller du roi, mais il ne voulait pas participer à son ordinaire : Néhémie consentait à servir dans le palais, mais il ne pouvait souffrir que le Moabite et le Hammonite demeurassent dans la maison de Dieu : Mardochée sauvegardait la vie du roi, mais il ne voulait pas fléchir le genou devant l'Amalécite. Esdras et Zorobabel pouvaient bien accepter les faveurs du Persan, mais non pas le secours des Samaritains ; et ils ne pouvaient pas non plus consentir à des mariages avec les Gentils. Les captifs pouvaient prier pour la paix de Babylone, mais il leur était impossible d'y chanter les cantiques de Sion. Tout cela était d'une beauté merveilleuse, et le Seigneur, en son jour, fut *parfait dans ce caractère du résidu*. Ces choses ont toutes une voix pour nous, car notre jour a un caractère de confusion qui ne le cède en rien au jour des captifs ou à celui de Jésus. Nous ne devons pas, non plus, nous laisser décourager par l'état désespérant de la scène qui nous environne ; mais nous devons apprendre davantage à rendre les

choses de César à César et les choses de Dieu à Dieu.

Toute la beauté morale de Jésus devient un exemple pour nous. Mais les rapports que Dieu a vis-vis du mal, Il les a Lui-même, et en cela nous sommes loin de pouvoir être semblables à Lui. Il touchait le lépreux et le cercueil sans être souillé par eux. Il occupait vis-à-vis du péché la même place que Dieu; en un mot Il distinguait le bien du mal, mais Il avait sur celui-ci une suprématie divine parce qu'Il connaissait de telles choses comme Dieu les connaît Lui-même. S'il eût été tout autre qu'Il n'était, Il n'eût pu toucher la bière et le lépreux sans participer à la souillure et sans être, comme conséquence, mis hors du camp pour passer par la purification que la loi prescrivait; mais rien de pareil ne se voit chez Lui. Jamais Il ne fut, pour un instant, un Juif impur; plus encore: Il ne fut pas seulement pur de toute souillure, Il ne pouvait en contracter aucune; mais tel était le mystère de sa personne — la perfection de son humanité unie en Lui à la divinité — que la tentation était pour Lui aussi réelle que l'était l'impeccabilité.

Mais ici nous nous arrêtons. En présence d'une vérité aussi nécessaire, mais, à la fois, aussi mystérieuse et aussi profondément précieuse, ce qui nous convient, nous le sentons, c'est de nous prosterner pour adorer, plutôt que de raisonner sur la chose ou de chercher à l'analyser (4). Il y a cependant pour nos cœurs une certaine jouissance à remarquer les soupirs des âmes simples; ils nous disent que c'est *Jésus Lui-même* qui est l'objet de ces âmes. Il nous arrive fréquemment de nous oc-

(4) Je prends ici occasion de dire que sa mort a été le perfectionnement de sa gloire morale dont je m'occupe (Phil. n). Elle a été, je le sais, beaucoup plus encore; mais entre autres choses, elle a été cela.

euper des vérités d'une manière telle, que nous nous trouvons à la fois sous la triste conviction que nous n'avons pas été amenés jusqu'à Lui-même quoique occupés de la sorte. Nous découvrons que nous avons seulement erré dans l'avenue.

« Le Seigneur était pauvre et toutefois enrichissant plusieurs » — *Il n'avait rien et cependant Il possédait toutes choses.* Ces conditions élevées et merveilleuses furent réalisées par Lui d'une manière particulière et qui Lui était propre. Il consentait à être assisté par des femmes pieuses, et cependant Il pourvoyait, Lui, aux besoins de tous ceux qui L'entouraient en tirant des trésors de l'abondance de la terre. Il pouvait nourrir des milliers dans un lieu désert, et cependant souffrir la faim Lui-même en attendant que ses disciples lui apportassent des vivres d'une bourgade voisine. C'est là « n'avoir rien et toutefois posséder toutes choses. » Mais quoiqu'Il fût ainsi pauvre et nécessiteux, *jamais rien qui pût ressembler à la bassesse ne se trouva attaché à sa condition.* Il ne mendie jamais, bien que ne possédant pas un sou, car lorsqu'il voulut en voir un (et cela non pas pour s'en servir pour lui-même) Il dut demander qu'on le Lui montrât. Souvent exposé, Il ne s'enfuit jamais alors même que sa vie soit menacée dans le lieu où Il se trouve. Il se retire ou passe inaperçu; mais, je le répète, rien de mesquin ou rien qui puisse déroger à la plus entière dignité personnelle ne se rattache à Lui, malgré la pauvreté et les menaces qui furent son lot de chaque jour.

Chose bénie et magnifique ! Qui pourrait offrir à nos regards un pareil objet, si parfait, si exempt de reproche, si exquis et si délicatement pur dans les plus ordinaires et les moindres détails de la vie hu-

maine ! Paul ne peut le faire et nul ne le pourrait si ce n'est Jésus, l'Homme-Dieu. Les particularités de ses vertus au milieu des circonstances les plus ordinaires nous disent ce qu'est sa personne. Il faut que ce soit une personne tout exceptionnelle, l'homme divin, si je puis le désigner ainsi, pour qu'il nous fournisse des traits aussi admirables dans des conditions aussi ordinaires. De nouveau je le dis, Paul ne nous présente rien de semblable ; il avait, je le sais, une grande dignité et beaucoup d'élévation morale, et même, disons-le, si quelqu'un manifesta ces choses ce fut lui ; mais sa conduite n'est pas celle de Jésus. Il est en danger pour sa vie, et il se sert de son neveu pour la protéger ; dans une autre circonstance ses amis le font descendre de la muraille dans une corbeille, et bien qu'il ne le demande pas il accepte l'argent qui lui est envoyé. Je ne parle pas de la manière en laquelle Paul se reconnaît Pharisien au milieu d'une assemblée mélangée de différentes sectes, et cela dans le but de se garantir Lui-même ; et je ne signale pas non plus comment il parla mal du Souverain Sacrificateur qui le jugeait. Une telle conduite était moralement mauvaise ; et je ne m'arrête ici que sur des faits qui, tout en étant moralement irréprochables, étaient cependant bien au-dessous de la parfaite dignité personnelle et morale qui caractérise le sentier de Christ. Et la fuite en Egypte, comme on l'appelle, ne constitue pas une exception dans ce caractère de la marche du Seigneur, car ce voyage se fit pour accomplir la prophétie et sous l'autorité d'un ordre divin.

Mais tout ceci est vraiment plus que de la gloire morale ; c'est un prodige moral, et il est merveilleux qu'une plume tenue par une créature humaine ait jamais pu exprimer des beautés pareilles. Ce qui ex-

plique cela c'est tout simplement, comme d'autres l'ont dit, qu'il s'agit d'une vérité, d'une vivante réalité. C'est le motif béni duquel nous sommes tenus d'être satisfaits. Mais en continuant de nous occuper du même admirable sujet, nous voyons qu'il est écrit : « Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun. » Nos paroles devraient toujours être ce qu'il est dit ici; pleines de grâce, ayant pour but d'être profitables aux autres, apportant *la grâce à ceux qui les écoutent*. Il est vrai que cela coûtera parfois plus d'une exhortation et plus d'un reproche, et qu'il faudra même, à l'occasion, faire preuve de décision et de sévérité, y mêlant si cela est nécessaire, le zèle et l'indignation, mais c'est ainsi qu'il se réalisera que nos paroles sont *assaisonnées de sel*, comme dit l'Écriture; et ayant ces deux qualités précieuses, la grâce, mais aussi le sel, elles témoignent que nous savons répondre à chacun.

Parmi tous les autres caractères de perfection morale, le Seigneur Jésus présente celui-ci d'une manière frappante : Il savait répondre à tous au moyen de paroles qui toujours étaient de quelque profit pour l'âme, que les hommes voulussent ou non les entendre, mais souvent aussi Il devait les assaisonner de sel et même fortement.

Répondait-Il aux questions qui lui étaient posées, son but n'était pas tant de satisfaire son interrogateur que *d'atteindre sa conscience, ou de manifester son véritable état*.

Dans son silence ou dans son refus de répondre alors qu'Il dut comparaitre devant les Juifs et les Gentils, devant les sacrificateurs et Pilate, ou devant Hérode, nous marquons la même parfaite convenance que

dans ses paroles et ses réponses. Il donnait ainsi à Dieu le témoignage assuré que parmi les fils des hommes, il s'en trouvait du moins un qui connaissait « le temps de se taire et le temps de parler. »

Dans tout ce qu'Il fit à cet égard, nous pouvons observer aussi une grande variété de ton et de manière, mais une variété qui, soit qu'elle fût dans les petites ou dans les grandes choses, composait une partie de ce parfum qui montait devant Dieu. Parfois sa parole était douce, d'autres fois péremptoire; parfois Il veut bien raisonner, tandis que dans d'autres occasions Il reprend et censure aussitôt; parfois aussi Il amène par un raisonnement calme au point solennel de la condamnation, car c'est toujours le côté *moral* de la circonstance qui L'occupe.

Le xv^{me} chapitre de Matthieu m'a frappé comme présentant cette perfection avec une variété infinie de beauté et d'excellence. Dans le cours de ce chapitre, le Seigneur est appelé à répondre aux Pharisiens, à la multitude, à la pauvre étrangère venue des confins de Tyr, et en dernier lieu à ses disciples qui tous montrent tour à tour leur stupidité ou leur égoïsme. Nous pouvons remarquer comme varie sa manière de reprendre et de raisonner, d'enseigner avec calme et patience, et de faire l'éducation de l'âme avec fidélité, grâce et sagesse; et nous ne pouvons faire autrement que d'éprouver le sentiment profond que cette variété est à sa place et ressort selon que les occasions le réclament. C'est avec la même beauté et la même convenance qu'Il est vu en Luc II *n'enseignant pas et n'apprenant pas non plus*, mais écoutant et faisant des questions. Avoir *enseigné* alors n'aurait pas été le faire en temps convenable, car Il était un enfant et se trouvait au milieu des anciens. *Apprendre* n'aurait

pas été manifester une entière fidélité à la lumière qu'Il savait être en Lui. On peut assurément s'écrier sans aucune crainte de se tromper, qu'*Il était plus intelligent que les anciens et plus prudent que ceux qui enseignaient*. Je ne parle pas de Lui comme Dieu, mais comme Celui de qui il a été dit qu'*Il était rempli de sagesse*. Mais Il savait, dans la perfection de la grâce, se servir de cette plénitude de sagesse; aussi ne nous est-Il pas présenté par les évangélistes comme *enseignant* ou *apprenant* auprès des docteurs dans le temple à l'âge de douze ans. Il est tout simplement dit de Lui qu'Il écoutait et interrogeait. Fort en esprit, rempli de sagesse et ayant la grâce de Dieu reposant sur Lui, telle est la description qui nous est faite de sa personne, pendant qu'il croissait dans sa tendre enfance. Et lors que nous Le rencontrons, à l'état d'homme fait, conversant avec le monde, nous voyons que sa parole est pleine de grâce et assaisonnée de sel, et qu'elle répond à chaque homme selon son cas. Quelle perfection et quelle beauté appropriées aux différentes époques de l'enfance et de la virilité.

Allons plus loin. Nous le trouvons encore dans d'autres conditions variées. Parfois Il est un objet de *dédain* et de *mépris*, épié et haï par des adversaires et obligé, pour ainsi dire, de se retirer afin de mettre sa vie à l'abri des poursuites et des atteintes. Parfois aussi Il est *faible*, accompagné des plus pauvres du peuple, souffrant de fatigue, de faim et de soif, et redevable, pour leur service d'amour, à des femmes qui avaient le sentiment profond qu'elles Lui devaient tout. Dans d'autres moments Il manifeste une tendre et profonde *compassion pour la multitude*, ou Il tient compagnie à ses disciples dans leurs repas et dans leurs voyages, conversant avec eux comme le ferait un homme avec

ses amis. Parfois nous le voyons dans la *force* et dans *l'honneur*, opérant des miracles, et laissant ainsi échapper quelques rayons de gloire; et bien qu'Il ne fût rien sur la terre si ce n'est le fils d'un charpentier sans instruction et sans fortune, Il fit plus de sensation au milieu des hommes, et même souvent au milieu des gouverneurs de la terre, que tout autre homme.

Voilà comment Il nous est présenté dans son enfance, puis à l'état d'homme fait, et enfin dans toutes les circonstances variées de la vie humaine. Oh! pourquoi le cœur ne peut-il pas Le saisir tout entier! Il y a dans les traits les plus délicats une perfection qui nous dit assez que c'est une main divine qui les a tracés. C'eût été un travail étrange qui fût sorti d'une plume que le Saint-Esprit n'eût pas guidée dans tant d'occasions et dans tous ces traits frappants où nous Le reconnaissons si bien. Ainsi par exemple, lorsque le Seigneur, voulant dire quelque chose au sujet de la monnaie qui avait cours dans le pays, demande qu'on lui montre une pièce, et qu'Il ne s'en trouve point Lui-même. Certes, nous pouvons être assurés qu'Il n'en portait pas. Et c'est ainsi que les beautés morales de ce fait découlaient de la perfection morale de sa condition intérieure.

A l'heure de Gethsémané Il demanda à ses disciples de *veiller avec Lui*. Il réclamait la sympathie car Il l'appréciait à l'heure de la faiblesse et de la douleur, et Il sentait le besoin que les cœurs de ses compagnons fussent liés à Lui alors. Un tel désir faisait partie de la gloire morale qui composait en Lui la perfection humaine; mais tout en sentant et en faisant cela, Il ne pouvait demander aux siens d'intercéder devant Dieu pour Lui; Il voulait qu'ils se donnassent eux-mêmes à Lui, mais Il ne pouvait les engager à se donner à Dieu.

pour Lui : aussi leur demanda-t-il, je le répète, de veiller avec Lui, mais Il ne leur demande pas de prier pour Lui. Et lorsque un moment plus tard, ou plutôt aussitôt après, Il associe la prière avec la vigilance, c'est d'eux-mêmes et pour eux-mêmes qu'Il dit : « Veillez, et priez afin que vous n'entriez pas en tentation. » Paul pouvait dire aux saints, ses compagnons : « Nous assistant en même temps par vos supplications pour nous. » Mais tel n'est pas le langage de Jésus. Inutile que j'ajoute que cela ne pouvait être. La plume qui nous donne la biographie d'une telle vie et qui nous dépeint un pareil caractère est tenue par l'Esprit de Dieu. Nul autre que l'Esprit ne pouvait écrire de cette manière.

Il faisait du bien et prêtait sans rien espérer en retour. Il donnait et sa main gauche ne savait pas ce que faisait sa droite. Jamais, à ma connaissance, Il ne réclama, en un seul cas, la personne ou le service de ceux qu'Il guérissait ou délivrait. Jamais Il ne fit valoir la délivrance qu'Il apportait comme un titre à quelque service. Jésus aima, guérit et sauva, sans rien demander en retour. Il ne voulut pas permettre à Légion, le Gadarénien, de demeurer avec Lui, et il rendit l'enfant à son père au pied de la montagne; la fille de Jaïrus fut laissée au sein de sa famille; le fils de la veuve de Naïn fut rendu à sa mère. Jésus ne fait valoir ses droits sur aucun. Christ donne-t-Il dans l'espoir de recevoir quelque chose en retour? Ne donne-t-Il pas lui-même (Maître parfait!) l'exemple de son propre principe : « Faites du bien et prêtez sans rien espérer. » Il est de la nature de la grâce de faire part aux autres et non pas de s'enrichir soi-même; et Jésus vint pour que tous les rayons de cette grâce pussent resplendir en Lui et dans ses voies avec toutes

les richesses et toute la gloire qui lui sont propres. Il trouva des serviteurs dans ce monde, mais Il ne les guérit pas d'abord pour faire ensuite valoir ses droits sur eux. Il les appela et les enrichit de dons ; ils furent le fruit de l'énergie de son Esprit et des affections éveillées dans des cœurs étreints par son amour. Et les envoyant, Il leur dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » Sûrement il y a dans les traits de ce caractère quelque chose qui dépasse la conception humaine. C'est là une pensée qui revient constamment ; mais il est heureux cependant de pouvoir ajouter, que cette gloire morale brille parfois sous les formes les plus simples, sous des formes qui sont à la fois intelligibles pour toutes les facultés et les sympathies du cœur. C'est ainsi qu'Il ne refusa jamais rien à la foi la plus faible, tout en accueillant aussi avec délices les demandes de la foi la plus hardie et en y répondant.

La foi courageuse et ferme qui s'adressait à Lui sans appréhensions ni excuses et dans une assurance entière et immédiate, était toujours bien-venue auprès de lui ; en même temps que l'âme timide, qui s'approchait de lui honteuse et craintive, était encouragée et bénie. Ses paroles dissipent en un clin d'œil, dans le cœur du pauvre lépreux, le seul nuage qui l'obscurcissait. « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net. » « Je le veux, sois net, » répondit Jésus. Mais aussitôt après, tout son cœur se révèle par les propres paroles de sa bouche lorsque la foi claire et décidée du centenier Gentil se manifeste, et que la foi fervente et hardie d'une famille en Israël renverse le toit de la maison où Il se trouvait afin de pouvoir placer leur malade devant lui.

Quand une foi chancelante faisait appel au Seigneur,

Il accordait la bénédiction implorée, mais Il reprenait celui qui l'avait demandée de cette manière. Mais ce reproche même est plein de consolation pour nous car il semble nous dire : « Pourquoi n'as-tu pas fait usage de moi plus pleinement, plus librement et avec plus de bonheur. » Si nous apprécions le donateur autant que le don — le cœur de Christ autant que sa main, ce reproche fait à la foi craintive nous serait aussi précieux que la réponse même donnée à cette foi.

Mais, si une petite foi devient une occasion de reproche, une foi grande et ferme ne peut qu'honorer le Seigneur, de sorte que nous avons des raisons pour dire que le spectacle placé sous ses yeux dans le cas qui vient de nous occuper ne pouvait que lui être agréable; Il aimait à voir percer le toit de la maison dans le but d'arriver jusqu'à lui. C'était, j'en suis assuré, un coup d'œil plein de charmes pour notre divin et compatissant Jésus. Cette action pénétrait dans son cœur, aussi positivement qu'elle avait pénétré dans la maison de Capernaüm.

Nous rencontrons des scènes de gloire aussi bien que des scènes d'humilité dans notre Rédempteur : et il en est ainsi parce que nous avons un réel besoin des unes et des autres.

Celui qui s'assit un jour sur le puits de Sichar est le même qui est maintenant assis dans les cieux en haut. Celui qui est monté est le même qui autrefois descendit. Les dignités l'accompagnent aussi bien que la condescendance et l'abaissement. Il possède une place à la droite de Dieu, et cependant Il sait s'abaisser pour laver les pieds de ses saints ici-bas. Oh! quelle combinaison! Rien n'amointrit ses titres et ses honneurs, bien qu'Il veuille se mettre à l'unisson avec notre pauvreté; rien ne Lui manque de ce qui peut

nous être utile, et cependant Il est parfaitement gracieux, irrépréhensible, et complet en Lui-même.

L'égoïsme est travaillé par l'importunité et l'indécision. « Bien qu'il ne se lève pas et ne lui en donne pas parce qu'il est son ami, toutefois à cause de son importunité, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en aura besoin. » C'est ainsi qu'il en est de l'homme ou de l'égoïsme ; mais c'est tout autre chose lorsqu'il s'agit de Dieu ou de l'amour, car en Esaïe vii Dieu est l'opposé de l'homme tel qu'il nous est montré en Luc xi.

C'est l'incrédulité qui ne voulait pas faire fonds sur Lui, qui refusait de Lui demander une bénédiction scellée d'un sceau ; voilà, dis-je, ce qui travaille Dieu — non pas du tout l'importunité, mais plutôt l'absence de la chose. Et cette beauté et cette excellence divine que nous rencontrons dans le Jéhova de la maison de David en Esaïe vii, se retrouvent dans le Seigneur Jésus-Christ des évangiles et dans sa manière d'agir variée avec la foi faible et avec la foi puissante.

Toutes ces choses que nous sommes capables de découvrir parlent bien haut de ses perfections, mais qu'elle est comparativement petite la portion que nous savons en saisir !

Nous savons de combien de manières diverses nous sommes souvent tentés et exercés par nos frères, comme, sans aucun doute, ils le sont aussi par nous. Nous apercevons ou nous croyons apercevoir chez eux quelque défaut qui nous rend pénible la poursuite du chemin ensemble. Et cependant dans tout cela, il se pourrait qu'en grande partie la faute fût de notre côté ; il se pourrait qu'un manque de sympathie ou d'harmonie dans les goûts et les sentiments, n'étant pas compris, fût confondu par nous avec quelque chose de mauvais.

Mais le Seigneur, ne pouvait pas se tromper ainsi ; et cependant, Il ne fut jamais « surmonté par le mal », toujours Il « surmonta le mal par le bien » — le mal qui se trouvait en eux, par le bien qui se trouvait en Lui. La vanité, la mauvaise humeur, l'indifférence quant aux autres et l'insouciance quant à soi-même, l'ignorance en dépit des efforts faits pour instruire, voilà ce qu'Il rencontra et eut à souffrir continuellement. Sa marche dans le monde fut pour Lui un jour de provocation comme l'avaient été les quarante années du désert. Israël tenta de nouveau le Seigneur, nous pouvons bien le dire ; mais il fit aussi une fois de plus l'expérience de ce que le Seigneur était. Chose précieuse à dire ! ils le provoquèrent, mais par cela même ils éprouvèrent ce qu'Il était. Il souffrit, mais Il supporta la chose patiemment. Jamais Il n'abandonna son peuple. Il l'avertit, l'enseigna, le reprit et le censura, mais Il ne l'abandonna jamais ; nous pouvons même aller plus loin et dire que, vers la fin de leur course ensemble, Il se tint plus près de son peuple que jamais.

Combien cela est parfait et excellent, en même temps que plein de consolation pour nous ! Les voies de Dieu à l'égard de la conscience ne portent jamais atteinte aux sentiments de son cœur. Nous ne perdons rien par ses reproches. Et Celui qui ne nous retire pas ses affections lorsqu'Il en agit avec notre conscience, s'empresse, nous le savons, de restaurer nos âmes pour que nos consciences puissent bientôt quitter son école et que nos cœurs se trouvent, de nouveau, heureux en pleine liberté, dans sa présence.

Je voudrais faire remarquer, en outre, que, dans les caractères qu'Il est appelé à revêtir durant le cours de son ministère, que ce soit seulement pour une circonstance passagère ou pour quelques moments, nous

retrouvons la même perfection, la même gloire morale que dans sa marche journalière. Voyez-le, par exemple, prenant la place d'un juge en Matth. xxi et celle d'un avocat qui plaide en Matth. xxii. Mais je ne fais que suggérer cela en passant, car le thème est trop abondant pour être développé. Chaque pas, chaque parole, chaque action, porte en soi un rayon de cette gloire, et le regard de Dieu rencontre dans la vie de Jésus ce qu'il faut pour le satisfaire mille fois mieux qu'il n'aurait pu le faire dans toute une éternité de l'innocence d'Adam. Jésus marcha au milieu même de notre ruine morale, et c'est d'une pareille région qu'il a fait monter vers le trône en haut un sacrifice plus riche et d'un plus excellent parfum qu'Eden, ou que n'aurait jamais pu le faire l'Adam d'Eden, fût-il demeuré exempt de souillure à jamais.

Le temps ne pouvait apporter aucun changement dans le Seigneur. Des témoignages intimes de sa grâce et de son caractère que nous recevons de Lui avant comme après sa résurrection nous donnent l'assurance de cette vérité qui est d'une si grande importance pour nous. Nous connaissons maintenant, d'après ce qu'Il a été, ce qu'Il est en ce moment même et ce qu'Il sera à jamais dans son caractère aussi bien que dans sa nature, dans ses relations avec nous aussi bien que dans ce qu'Il est personnellement : « le même hier, aujourd'hui et éternellement. » La pensée seule d'une pareille chose est des plus bénies. Parfois les changements peuvent nous affliger, comme aussi ils peuvent être en d'autres moments désirés de nous. Sous diverses formes, nous donnons tous des preuves de la mobilité et de l'inconstance de notre nature humaine; ce ne sont pas seulement les circonstances qui varient d'une façon proverbiale, mais les

associations, les amitiés, les affections et les caractères subissent des changements qui nous surprennent et nous affligent. Nous sommes portés ou entraînés d'une période de la vie dans une autre, mais il est bien rare que les premières affections et les principes purs soient conservés dans toute leur fraîcheur, soit en nous, soit dans nos compagnons de voyage. Mais Jésus demeura après sa résurrection le même qu'Il avait été avant, bien que les événements l'eussent placé par rapport à ses disciples dans une distance plus grande que celle qui pourrait jamais exister entre des amis quelconques. *Ils* avaient montré l'inconstance et l'infidélité de leurs cœurs en le reniant et en prenant la fuite à l'heure de la faiblesse et du besoin; tandis que *Lui* par amour pour eux traversait la mort, et une mort telle qu'aucun autre n'eût pu la supporter et qui eût écrasé la créature. Eux n'étaient encore que de pauvres faibles Galiléens — Lui était glorifié en puissance dans le ciel et sur la terre.

Mais ces choses n'apportaient aucun changement car comme le dit l'apôtre; « ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature » ne pouvait le faire. L'amour défie tout, et ramène aux disciples le même Jésus qu'ils avaient connu avant. Il demeure leur compagnon de travail après sa résurrection, après son ascension même, comme il l'avait été durant le temps de son ministère et de son habitation avec eux. Nous apprenons cela dans le dernier verset de Saint-Marc. Sur la mer, en Matth. xiv, ils croient apercevoir un esprit, et, dans leur crainte, ils se mettent à crier; mais le Seigneur leur fait connaître que c'est Lui-même qui se trouve là, près d'eux, et cela en grâce, quoique dans une puissance divine et dans une souveraineté entière sur la nature. Et c'est la même

chose en Luc xxiv, où, après sa résurrection, pour leur donner l'assurance que c'est Lui-même, et pour les placer dans une parfaite liberté devant Lui. Il mange un morceau de poisson et quelque peu d'un rayon de miel; et de plus, Il veut être vu et touché par eux, leur déclarant qu'un esprit n'a pas de la chair et des os, comme ils pouvaient se convaincre qu'il en avait.

En Jean iii, nous le voyons, par sa grâce patiente, amener dans la pleine lumière de la vérité un docteur de la loi tardif de cœur à croire. Il fait de même en Luc xxiv, après sa résurrection, à l'égard des deux disciples qu'Il rencontre sur le chemin d'Emmaüs.

En Marc iv, Il calme la terreur des siens avant de reprendre leur incrédulité. Il tança le vent et dit à la mer : « Fais silence, tais-toi » avant d'adresser aux disciples ces paroles : « Pourquoi êtes-vous ainsi craintifs? Comment n'avez-vous pas de foi? » De même aussi en Jean xxi, comme ressuscité, Il s'assied et mange avec Pierre dans une pleine et libre communion, sans aucune gêne d'esprit avant de réveiller sa conscience par ces mots : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? »

L'Évangéliste a soin de nous dire (Marc xvi) que le Jésus ressuscité qui apparut à Marie de Magdala, est le même qui, en d'autres temps, l'avait délivrée de sept démons. Elle même reconnut la voix qui prononçait son nom pour être celle qui était si familière à son oreille. Quelle magnifique identité entre l'homme dans l'humiliation et l'homme glorifié, entre le médecin des pécheurs et le Seigneur du monde à venir ! Combien tout nous dit, dans son caractère aussi bien que dans sa gloire personnelle et divine, que Celui qui est descendu est le même qui est monté. Jean aussi, en com-

pagnie de son Seigneur ressuscité est reconnu comme ayant été penché sur son sein à l'heure du souper. Et lorsque Saul de Tarse s'écrie : « Qui es-tu, Seigneur ? » une voix venue des lieux hauts, oui, de l'endroit le plus élevé des cieux, de la main droite du trône de la majesté divine, répondit : « Je suis Jésus » (Actes ix). Et tout cela est si individuel et si personnel dans son application pour nous ! Ce sont nos intérêts à nous que nous lisons là. Pierre fait pour lui-même l'expérience que son Maître est le même après sa résurrection qu'il avait été avant. En Mat. xvi le Seigneur censure Pierre, mais bientôt après Il le prend avec lui sur la montagne dans une pleine liberté d'esprit et de cœur comme si rien ne s'était passé. Une circonstance semblable se reproduit avec le même disciple en Jean xxi. Il est de nouveau repris à cause de sa promptitude à se mettre en avant. « Seigneur, et celui-ci que lui arrivera-t-il ? » avait-il dit, en regardant Jean. Le Seigneur est alors obligé de le reprendre encore en lui adressant ces paroles sévères : « Que t'importe ? » Mais c'est alors aussi que de nouveau, comme en face même de ce reproche, le Seigneur veut que Pierre le suive aussi bien que Jean jusque dans les cieux. C'est après un reproche que Pierre accompagne le Seigneur sur la sainte montagne, et c'est le même Pierre qui, dans des circonstances semblables, après avoir été l'objet d'un reproche, suit le Seigneur jusque dans les cieux ou, si nous l'aimons mieux, sur la montagne de gloire, la vraie montagne de la Transfiguration (1).

(1) Quelques-uns semblent penser que c'est par un sentiment profond d'amour pour Jean que Pierre avait demandé au Seigneur ce qui lui arriverait. Quant à moi, je ne le crois nullement.

Tout ceci est plein d'une puissante consolation n'est-ce pas? C'est Jésus, notre Seigneur, le même hier, aujourd'hui et éternellement, le même durant les jours de son ministère, le même après sa résurrection, le même maintenant dans les hauts cieux pour jamais. Il conserve son caractère et confirme sa précieuse grâce après sa résurrection comme avant. C'est ainsi qu'Il ratifie toutes les promesses et tous les gages donnés à ses disciples.

Que ce soit de ses propres lèvres ou de celles de ses anges nous entendons maintenant comme alors—après sa résurrection comme avant ses souffrances, ces encourageantes paroles : « Ne crains point. » Il avait parlé à ses disciples de leur donner sa paix, et Il le vérifia ensuite de la manière la plus éclatante. Il leur souleva et leur communiqua la paix en Jean xx, et ayant fait cela Il leur montre ses mains et son côté où, comme dans un langage symbolique, ils peuvent lire leur titre à une paix acquise par lui-même, à sa propre paix procurée par lui seul et devenue la leur par un titre assuré et invariable.

Dans des jours antérieurs, le Seigneur avait dit à ses disciples : « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez », et maintenant dans les jours de résurrection, dans les jours de l'Homme ressuscité mis en possession d'une vie triomphante, Il communique cette vie aux siens dans une pleine et parfaite mesure en soufflant sur eux et en leur disant : « Recevez le Saint Esprit. »

Le monde ne devait pas le voir de nouveau comme Il l'avait dit Lui-même; mais eux devaient le revoir et cela eut lieu ainsi. Il se montra à eux durant quarante jours leur parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu. Mais tout ceci se passa en secret.

car le monde ne L'a pas vu depuis l'heure du Calvaire et il ne Le verra pas jusqu'au jour où il apparaîtra pour juger.

Dans une sphère inférieure et plus humble, Il demeure le témoin fidèle de toutes ses promesses, et nous Le voyons rencontrer les siens en Galilée comme Il le leur avait dit. Mais comme expression plus élevée de la même fidélité, nous pouvons le remarquer aussi. Il les porte auprès du Père, dans le ciel, comme Il leur en avait aussi fait la promesse, en leur envoyant le message qu'Il montait auprès de *Son* Père et de *leur* Père, de *Son* Dieu et de *leur* Dieu. Et c'est ainsi qu'Il vérifie également ses promesses, soit qu'elles se rapportent à notre Galilée terrestre ou à Son chez-lui céleste. Oh ! dites-le, n'avons-nous pas bien sujet de méditer sur la condescendance, la fidélité, la plénitude, la simplicité, la grandeur et l'élévation de tout ce qui caractérise Son sentier devant nous. Le Seigneur avait eu à faire avec Pierre beaucoup plus qu'avec aucun autre de ses disciples, pendant toute la durée de son ministère au milieu d'eux, et nous trouvons la même chose après sa résurrection des morts. Pierre occupe, je puis dire, tout le dernier chapitre de l'évangile de Jean. Là, le Seigneur reprend vis-à-vis de lui l'œuvre d'amour qu'Il avait entreprise avant de le quitter, et Il la reprend au point même où il l'avait laissée. Pierre avait manifesté une confiance toute particulière en lui-même. Quand même tous les autres seraient scandalisés, lui ne le serait pas, avait-il dit ; et lors même qu'il dût mourir avec son Maître, il avait déclaré qu'il ne le renierait pas. Son Maître lui avait parlé de la vanité de semblables protestations, mais Il lui avait dit aussi qu'Il avait prié pour que sa foi ne défailloit point. Et

lorsque la vanterie de Pierre eut été reconnue n'être que vanité et qu'il se fut laissé aller à renier son Seigneur, même avec imprécations, le Seigneur regarda Pierre et ce regard eut son effet béni. La prière et le regard avaient été efficaces. La prière avait gardé sa foi de faillir, mais le regard avait brisé son cœur. Pierre ne s'enfuit pas, mais il pleura et « pleura amèrement. »

Au commencement de ce chapitre nous retrouvons Pierre dans cet état — dans l'état où la prière et le regard l'avaient placé. Que sa foi n'avait pas failli, il est à même d'en donner une preuve touchante; car dès qu'il apprend que c'est son Seigneur qui se trouve sur le rivage, il se jette à la mer pour le rejoindre; non pas toutefois comme un pénitent dont les larmes coulaient encore, mais comme quelqu'un qui pouvait s'en remettre à lui et jouir de sa présence dans une pleine assurance de cœur; aussi est-ce dans ce caractère que son Maître béni et miséricordieux l'accueille et qu'ensemble ils dînent sur le rivage. La prière et le regard avaient achevé leur œuvre à l'égard de Pierre; et il n'y avait pas lieu de les répéter. Le Seigneur poursuit simplement l'œuvre ainsi commencée voulant l'amener à la perfection. Et en conséquence la prière et le regard sont suivis maintenant de la parole. La restauration suit la conviction de péché et les larmes. Pierre est introduit dans la position où il peut fortifier ses frères comme le Seigneur le lui avait dit une fois, et où il peut glorifier Dieu par sa mort, privilège qu'il avait perdu par son incrédulité et son reniement.

Mais nous voici devant la parole de restauration revenue après la prière qui déjà avait fait son temps, et après le regard qui avait brisé son cœur. En Jean xiii,

le Seigneur Jésus avait déjà enseigné à son bien-aimé Pierre que celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds; et c'est précisément de cette manière qu'Il agit avec lui dans la circonstance actuelle. Il ne le fait pas passer de nouveau par l'expérience de Luc v où, la prise des poissons ayant surpassé les forces de Pierre, il dut reconnaître qu'il était un homme pécheur; mais Jésus lave seulement la souillure de ses pieds. Il le restaure et le place de nouveau dans sa vraie position (Jean xxi, 15, 17.)

Maître parfait ! le même hier, aujourd'hui et éternellement; le même dans une parfaite et miséricordieuse sagesse d'amour, poursuivant l'œuvre qu'Il avait déjà commencée, complétant, comme le Seigneur ressuscité, le service qu'Il avait laissé inachevé lorsqu'Il avait été enlevé aux siens, et le reprenant juste au même point, unissant son service passé à son service actuel, dans la plus parfaite grâce la plus parfaite sagesse !

Mais, voyons quelque chose de plus de la manière en laquelle Il accomplit les miséricordieuses promesses faites aux siens. Nous en trouvons une toute spéciale qu'Il leur fit après sa résurrection. Je veux parler de ce qu'Il appelle « la promesse du Père » et la puissance d'en haut. Elle est donnée dans le xxiv^e de Luc, après sa résurrection et accomplie en Actes II après son ascension et sa glorification.

Sûrement tout ceci continue le récit et le témoignage de sa fidélité. Tout témoigne en sa faveur, — sa vie avant ses souffrances, ses rapports en résurrection avec ses disciples, et maintenant ce qu'Il a fait depuis son ascension — qu'en lui il ne se trouve aucun changement ni aucune ombre de variation.

Je ne veux pas passer sous silence un autre trait

du même caractère que nous rencontrons en Luc xiii. Le Seigneur ressuscité se rappelle le point même où Il en était resté avec ses disciples dans ses précédentes instructions. « Ce sont ici les paroles » leur dit-Il, « que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse et dans les prophètes et dans les psaumes soient accomplies » Il replace ainsi dans leur souvenir ce qu'Il leur a déjà dit touchant les Ecritures, savoir qu'elles sont le grand témoignage de la pensée divine, et que tout ce qui est *écrit là* doit *s'accomplir ici*. Et maintenant que fait-il ? Il s'en tient à ce qui découle simplement de ses instructions. « Alors Il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Ecritures. » Sa *puissance* maintenant se combine avec ses enseignements d'autrefois. Il vérifie en eux ce qu'Il leur avait déjà communiqué (1).

Mais cela va plus loin encore, dans un certain sens, l'esprit et la forme même de ses relations avec ses disciples durant les quarante jours demeurent les mêmes. Il les connaît par *leurs noms* comme précédemment. Il se manifeste à eux selon la même manière. Il fut pour la seconde fois, ou plutôt Il fut après sa résurrection, comme Il l'avait été avant, assis comme hôte à la table où il avait été invité simplement comme convive (Jean ii ; Luc xxiv) ; et les disciples, dans le sentiment profond et intime de la chose, traitent sa présence de la même manière. En revenant à lui au puits de Sychar, en Jean iv, ils ne veulent pas être importuns et ils s'approchent avec discrétion.

(1) Je puis ajouter, pour notre joie et notre repos, qu'après sa résurrection le Seigneur ne rappelle pas une fois à ses disciples leur fuite à l'heure de son affliction.

Ils en usent de même après la prise de poissons, en Jean XXI, estimant de nouveau, d'après le caractère du moment, qu'ils ne doivent pas user de beaucoup de paroles bien que la joie et l'admiration remplissent leurs cœurs.

Quels liens tendres et puissants sont ainsi établis entre Celui qui s'est déjà fait connaître à nous dans les détails journaliers de la vie humaine, et Celui que nous connaissons à jamais ! Il est d'abord descendu dans nos circonstances, et ensuite il nous prend avec lui dans les siennes. Mais, dans les nôtres, nous avons appris à le connaître et à *le connaître pour toujours*. C'est là une heureuse vérité dont Pierre nous rend témoignage. J'ai déjà considéré cette scène à un point de vue, il faut encore que je l'envisage à un autre.

A la pêche des poissons, en Luc V, c'est-à-dire à celle qui eut lieu avant la résurrection, Pierre fut convaincu de péché ; et le pêcheur Pierre ne fut plus, à ses propres yeux, qu'un pauvre *pêcheur*. « Seigneur ! retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur. » La prise de poissons (ayant donné la preuve que l'Etranger qui lui avait demandé sa nacelle était le Seigneur des trésors de la mer) avait amené Pierre, en esprit, jusque dans la présence de Dieu, et là il avait appris à se connaître lui-même. Et c'est, en réalité, le seul endroit où nous puissions apprendre cette leçon. Mais, à ce même moment, le Seigneur lui avait parlé de paix comme du sein de la gloire. Il lui avait dit : « Ne crains point. » Et Pierre avait été tranquilisé. Il avait maintenant le sentiment intime et profond de la gloire et de la présence de Dieu, aussi bien que la conviction de péché. Aussi est-ce dans une parfaite tranquillité de cœur que Pierre se tient devant le Seigneur. Et en conséquence, à la seconde pêche de poissons qui eut

lieu, en Jean XXI, après la résurrection, Pierre était encore à son aise; il ne lui restait qu'à mettre en pratique la leçon qu'il avait déjà apprise. Et il le fait. Il expérimente que la présence du Seigneur de gloire est un asile pour lui. Il éprouve pour lui-même ce que nous témoignons à nous que *ce qu'il a appris de Jésus il l'a appris pour jamais*. Il ne reconnut pas que l'Etranger qui se trouvait sur le rivage était Jésus, mais lorsque Jean lui révéla le fait, l'Etranger cessa de l'être pour lui, et il ne put être satisfait que dans une proximité immédiate de sa personne.

Quelle consolation nouvelle nous avons ici! S'il y a de la joie à savoir qu'Il est le même ici ou là — dans *notre monde* ou dans *le sien* — dans nos circonstances ruinées ou dans ses circonstances glorieuses — quelle joie particulière nous éprouvons en voyant quelqu'un semblable à nous, comme l'était Pierre, expérimentant pour lui-même la bénédiction de cette réalité.

Oui, Jésus est en vérité le même — fidèle et véritable! Tous les gages qu'Il avait donnés aux siens avant qu'Il souffrit, Il les confirme et les vérifie après qu'Il est ressuscité. Il conserve au milieu d'eux le même caractère dont Il s'était montré revêtu au commencement.

Continuellement, le Seigneur *donnait*, mais Il pouvait rarement acquiescer à ce qu'Il voyait. Il faisait de grandes *communications*, là où Il ne pouvait éprouver que peu de communion. Tout cela magnifie ou illustre sa bonté. Rien n'était vraiment propre à l'âner, cependant Il communiquait toujours. Comme le Père qui est au ciel et dont Il parlait lui-même, Il faisait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais et envoyait sa pluie sur les justes et sur les injustes. Cela nous dit ce qu'Il est à sa louange — ce que nous sommes à notre honte.

Mais Il n'était pas seulement ainsi comme le Père qui est dans les cieux, le reflet d'un tel Être dans ses actes ; Il était aussi dans le monde comme « le Dieu inconnu » ainsi que s'exprime Paul. Les ténèbres ne le comprirent point, et le monde ne le connut pas non plus par sa religion ni par sa sagesse. La surabondante richesse de sa grâce, la pureté de son royaume et la base ainsi que le titre sur lesquels Il voulait faire reposer sa gloire dans ce monde, étaient autant de choses étrangères aux pensées des hommes. Cela se reconnaît dans les profondes erreurs morales qu'ils commirent constamment. Prenez pour exemple le cas de Luc XIX où, la multitude ayant acclamé le roi et le royaume dans sa personne, les Pharisiens se récrient en disant à Jésus : « Maître, reprends tes disciples. » Ils ne pouvaient supporter la pensée de voir le trône occupé par quelqu'un de semblable. C'était de la présomption pour un Jésus de Nazareth de se laisser ainsi environner de l'allégresse royale. Ils ne connaissaient pas, ils n'avaient pas appris à connaître ce qui est vraiment le secret de l'honneur dans ce monde injuste et ruiné. Ils ne savaient rien du mystère concernant « la racine sortie d'une terre altérée », et n'avaient pas su discerner « le bras de l'Éternel » (Esaïe LIII.)

Ce n'était que sous la direction de son Esprit que l'on pouvait faire sur son compte des découvertes toujours douces et variées.

En Marc I, plusieurs ont recours à son ministère de puissance et de grâce. Des gens atteints de toutes sortes de maladies viennent à lui ; des congrégations entières l'écoutent et sont étonnées de l'autorité avec laquelle Il parle. Un lépreux lui apporte sa lèpre, le reconnaissant par cela même pour le Dieu d'Israël.

Nous discernons dans ce chapitre une certaine mesure de connaissance de ce qu'Il est ou de ce qu'Il a : mais en ouvrant le chapitre nous découvrons un degré de connaissance beaucoup plus élevé et plus éclatant : nous voyons des exemples d'une foi qui l'a *compris* lui-même et c'est la chose la plus profonde.

Ceux de Capernaüm qui lui apportent leur paralytique se servent de lui, cela est vrai ; mais ils le comprennent sûrement aussi, le comprennent en lui-même, dans son caractère, dans ses habitudes et dans ses goûts, leur manière seule de parvenir jusqu'à lui nous le dit clairement. Ce n'était pas là *s'approcher* avec hésitation ou avec crainte. Mais plus encore : « Je ne te laisserai point que tu ne m'aies béni. » Voilà ce qui exprime leur manière de faire, et ce qui est accueilli avec tant de joie par Celui dont l'amour voudrait toujours nous voir occuper une telle position. Ils ne demandent aucune permission, ne font aucune cérémonie, mais découvrent le toit de la maison pour arriver jusqu'à lui, nous disant par là qu'ils le *connaissent* vraiment s'ils se *servaient* de lui, et qu'ils savaient que toutes ses délices consistent à nous voir compter sur sa grâce et sur sa puissance et en faire usage sans réserve selon la nécessité dans laquelle nous nous trouvons. Lévi en fait autant un peu plus loin dans le même chapitre. Il prépare un festin et fait asseoir les publicains et les pécheurs à table avec Jésus, et cela nous fait savoir que Lévi aussi le *connaissait*. Il savait quel était son *convive*, comme Paul nous dit qu'il savait en qui il *croyait*.

Cette connaissance du Seigneur est vraiment précieuse ! Elle est divine : la chair et le sang ne peuvent la communiquer, car ceux de sa famille ne la possédaient pas. Ses proches dirent de lui, lorsqu'il était en

pleine activité de service : « Il est hors de sens » ; mais la foi faisait en lui de grandes découvertes et agissait d'après ces découvertes. Cette connaissance semble nous porter parfois au delà des justes limites , au delà des choses qui paraissent convenables et bien-séantes, mais il n'en est jamais ainsi dans l'appréciation de Dieu. La multitude peut dire à Bartimée de se faire , mais il n'en fait rien parce qu'il connaît Jésus comme le connaît Lévi.

Ce que nous avons tant de peine à saisir, c'est la plénitude de son œuvre ; et pourtant c'est cela même qui en fait la gloire. Il nous rencontre dans toute la profondeur de notre besoin, mais, en même temps, Il introduit Dieu. Il guérissait les malades, mais Il prêchait aussi le royaume : ceci toutefois ne convenait pas à l'homme. Cela peut paraître étrange, car l'homme sait assez apprécier ce qui lui est avantageux, il connaît quelles sont les joies de la création renouvelée ; mais l'inimitié que le cœur charnel éprouve pour Dieu est telle que, si la bénédiction doit entrer en compagnie de la présence de Dieu, il préfère ne pas la recevoir ; et, venant de Jésus, la bénédiction ne pouvait pas arriver d'une manière différente. Lui, il veut glorifier Dieu aussi bien que soulager le pécheur. Si l'homme a été ruiné dans ce monde — complètement ruiné — Dieu y a été déshonoré, et le Seigneur qui est le réparateur de la brèche accomplit une œuvre parfaite — Il revendique le nom et la vérité de Dieu, proclame son royaume et ses droits et manifeste sa gloire, tout autant qu'Il sauve et vivifie le pauvre pécheur perdu.

Cela ne peut convenir à l'homme. Il veut bien être l'objet de soins et de faveurs, mais il faut pour lui que la gloire de Dieu soit laissée de côté. Tel est l'homme. Mais lorsque, par la foi, un pauvre pécheur

est transformé et pense différemment, étant rendu capable de se réjouir vraiment dans la gloire de Dieu, c'est un spectacle de toute beauté. Il se présente nous dans le cas de la Sirophénicienne. La gloire du ministère de Christ s'adressa à son âme d'une manière puissante et éclatante. En apparence, et en dépit de sa douleur, le Seigneur Jésus affirme les principes de la vérité de Dieu la laissant en dehors comme étrangère. « Je ne suis envoyé », dit-il, « qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël... Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » Mais elle s'incline; et reconnaissant le Seigneur comme le dispensateur de la vérité de Dieu, elle ne suppose pas un instant qu'Il puisse rabaisser ou enfreindre son mandat (la vérité et les principes de Dieu) pour le faire descendre au niveau de sa situation et de ses besoins. Elle voulait que Dieu fût glorifié selon ses propres conseils et que le Seigneur Jésus demeurât le fidèle témoin de ces conseils et le serviteur du bon plaisir de Dieu, advienne d'elle ce qui pourrait. « Oui, Seigneur, » dit-elle, posant ainsi son sceau à tout ce qu'Il avait dit; mais en parfait accord avec cela elle ajoute: « cependant les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. »

Tout cela est délicieusement beau; c'est le fruit de la lumière divine dans son âme. La mère, en fait, est bien au-dessous de cette femme Gentile ou Grecque, Marc. Celle-là ne savait pas que Jésus devait être occupé aux affaires de son Père, tandis que cette étrangère était intimement convaincue que c'était l'occupation à laquelle Il devait être tout entier. Elle voulait laisser aux mains fidèles de Christ le soin d'exalter les plans de Dieu, bien qu'elle dût par cela être laissée de côté même dans ses afflictions.

C'était là véritablement le connaître. C'était l'accepter dans son œuvre *parfaite* comme Celui qui tenait bon pour Dieu dans un monde qui s'était rebellé contre lui, mais qui aussi était le garant du pauvre, indigne, pécheur qui s'était perdu lui-même.

Il n'est pas bon d'être toujours compris. Nos voies et nos habitudes devraient être celles d'étrangers, de bourgeois d'un pays lointain dont le langage, les lois et les coutumes ne sont que peu connus où nous sommes. La chair et le sang ne peuvent les apprécier; aussi n'est-ce pas une bonne chose lorsque les saints de Dieu sont compris par le monde.

Les proches parents de Jésus l'*ignoraient*, pouvons-nous dire. Sa mère le connaissait-elle lorsqu'elle désirait qu'Il déployât sa puissance en procurant du vin pour la fête? Ses frères le connaissaient-ils lorsqu'ils lui dirent : « Si tu fais ces choses, montre-toi toi-même. » Quelle pensée que celle-là ! Vouloir induire le Seigneur Jésus à se faire lui-même *un homme du monde* ! Pouvait-il y avoir *la connaissance de ce qu'Il est*, dans des cœurs qui suggéraient une pensée comme celle-là? Loin, bien loin de là, assurément; aussi l'évangéliste ajoute-t-il aussitôt : « Car ses frères ne croyaient pas en lui non plus. » (Jean VII). Ils comprenaient sa *puissance* mais non ses *principes*, car, à la manière des hommes, ils rattachaient la possession des facultés ou du pouvoir à ce qui pouvait servir les intérêts de l'homme dans ce monde.

Il est inutile de dire que Jésus était précisément l'opposé de tout cela; aussi ses parents qui étaient animés d'un esprit charnel ne pouvaient Le comprendre. Ses principes étaient étrangers à un pareil monde; ils étaient méprisés, comme l'avait été la conduite de David par la fille de Saül lorsqu'il dansait devant l'arche.

Mais quel attrait puissant eussent trouvé en Lui l'œil et le cœur ouverts par l'Esprit de Dieu ! Nous voyons par les apôtres. Ils ne savaient pas grand'chose de Lui d'une manière *doctrinale*, et ils ne gagnèrent rien en restant avec Lui, je veux dire quant à ce monde. Leur position ici-bas n'était en rien améliorée par leur marche avec Lui, et l'on ne peut dire même qu'ils se prévalaient de sa puissance miraculeuse. Que dis-je ! ils la mettaient en doute plutôt que de s'en servir. Et cependant ils se tenaient cramponnés à Lui. Ils Le suivaient, mais non parce que leurs yeux avaient pu découvrir en Lui des trésors de richesses et de provisions pour leurs besoins. Jamais, nous le croyons, ils ne se servirent de cette puissance pour eux-mêmes. Et cependant ils se tenaient près de Lui — affligés à la seule pensée de son départ et versant des larmes lorsqu'ils croyaient L'avoir vraiment perdu.

Assurément, nous pouvons le répéter, quel attrait il devait y avoir en Lui pour l'œil et le cœur ouverts par l'Esprit ou attirés par le Père ! Quelle autorité aussi dans un de ses regards ou dans une seule de ses paroles ! Nous remarquons cela en Matthieu. Ce seul mot « Suis-moi » sorti de sa bouche est suffisant. Et cette autorité, cet attrait puissant étaient éprouvés par des natures opposées. Le cœur lent et raisonneur de Thomas aussi bien que celui du prompt et ardent Pierre sont également groupés autour de ce centre merveilleux ; et Thomas lui-même est animé dans cette présence du même esprit que le fervant Pierre, de sorte qu'il dit même à ses disciples dans la force de cette attraction : « Allons-y nous aussi, afin que nous mourions avec Lui. »

Ne nous écrierons-nous pas ici : Que sera-ce de voir et de sentir tout cela bientôt dans la perfection,

alors que, recueillis de tout pays, de toute couleur et de tout caractère — de toute nation, de tout peuple et de toute langue, nous serons rassemblés autour de Lui dans un monde digne de Lui? Nous pouvons nous arrêter par le souvenir sur ces faits qui disent le prix de sa personne pour des cœurs semblables aux nôtres, et en même temps les accueillir comme des témoignages assurés de ce qui, en espérance, nous appartient aussi bien qu'à eux.

La lumière de Dieu resplendit parfois devant nous afin que nous puissions, selon la puissance que nous en aurons reçue, la discerner, en jouir, en faire usage et la suivre. Ce n'est pas proprement qu'elle nous reprenne ou nous impose des obligations; mais, comme je l'ai dit, elle resplendit plutôt devant nous afin que nous puissions la réfléchir si la grâce nous en est donnée. Nous la voyons opérer de cette manière dans l'Eglise primitive à Jérusalem. La lumière divine n'exigeait rien là. Elle brillait avec éclat et avec puissance, mais c'était tout. Pierre parlait le langage de cette lumière, lorsqu'il dit à Ananias: « Si elle fût demeurée non-vendue, ne te demeurait-elle pas? Et vendue, n'était-elle pas en ton pouvoir? » Elle n'avait fait valoir aucun droit sur Ananias; elle avait tout simplement fait resplendir sa beauté devant lui ou à ses côtés, afin qu'il pût marcher à sa clarté, selon sa mesure. Il en est de même, dans un certain sens, de la gloire morale du Seigneur Jésus. Notre premier devoir en face de cette lumière éclatante est d'apprendre d'elle *ce qu'Il est*, et non pas de commencer d'une manière inquiète et pénible à nous mesurer nous-mêmes à elle. Il nous faut l'apprendre, Lui, avec calme, actions de grâces et bonheur, dans toute la perfection morale de son humanité. Sûrement cette gloire s'est

retirée maintenant; il n'en reste aucune image vante ici-bas. Le *souvenir* nous en est bien conservé dans les évangiles; mais nous n'en apercevons le reflet nulle part ici-bas.

Cependant, bien-aimés, quoiqu'il ne soit plus ici, il est demeuré le même qu'il était, et il faut, pour ainsi dire, maintenant, que ce soit la *mémoire* qui nous fasse connaître; et la mémoire, nous le savons, est incapable de composer des fictions, elle ne peut que revenir sur des vérités anciennes, mais vivantes, et c'est ainsi que nous le connaissons pour toute son éternité. Dans un sens tout particulier, les disciples le connaissaient *personnellement*. C'était sa présence, sa personne elle-même qui avait pour eux tant d'attrait; et, s'il m'est permis de parler pour d'autres, je dirai que c'est précisément de cela que nous avons besoin. Nous pouvons être très-occupés à acquérir des vérités le concernant et profiter beaucoup de cette manière; mais avec toute notre connaissance et avec toute l'ignorance des disciples, il se peut qu'ils nous laissent loin derrière eux s'il s'agit de la puissance d'affection pour lui-même. Et sûrement, bien-aimés, nous ne refuserons pas de convenir qu'il est bon d'avoir le cœur attiré vers lui, au-delà de ce que notre connaissance peut expliquer. Cela nous dit qu'il a été lui-même justement compris. Parfois nous rencontrons encore certaines âmes simples qui vérifient la chose; mais, en général, ce n'est pas le cas. De nos jours, notre lumière et notre connaissance de la vérité dépassent de beaucoup la mesure d'affection que nos cœurs ont pour lui, et il nous est infiniment pénible de le découvrir, pour peu que nous ayons quelque sensibilité délicate.

« La prérogative de notre foi chrétienne, » a dit

quelqu'un, « et le secret de sa force, c'est que tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle peut offrir est concentré dans *une personne*. Voilà ce qui lui donne de la force, tandis que toute autre chose s'est trouvée faible : c'est qu'elle a un Christ comme point central. Ce n'est pas une circonférence qui n'ait aucun centre ; elle n'est pas seulement une délivrance, mais un libérateur ; pas uniquement une rédemption, mais aussi un Rédempteur. C'est là ce qui la rend propre pour le pèlerin ; c'est là ce qui lui donne l'éclat du soleil, tandis que la plus brillante clarté n'est, en comparaison, pas plus éclatante que celle de la lune, et demeure aussi froide et inefficace ; mais la lumière dont nous parlons est une avec la vie... Oh ! combien elle est grande la différence qu'il y a à se soumettre à une série d'ordonnances ou à se jeter sur un cœur qui bat pour nous — à accepter un système ou à s'attacher à une personne. Notre bénédiction — et ne la laissons pas échapper — est ceci : que nos trésors sont recueillis et gardés dans une personne qui n'est pas le docteur et le Seigneur d'une seule génération, mais qui est vivant et permanent pour tous. » Voilà de bonnes paroles, ce me semble, dites en leur saison.

Une grande combinaison de gloires morales se lit dans le *ministère* du Seigneur aussi bien que dans son caractère. Dans son ministère nous pouvons Le considérer comme étant en relation avec *Dieu*, avec *Satan* et avec *l'homme*. A l'égard de *Dieu*, le Seigneur Jésus était dans sa personne et dans ses voies la représentation continuelle de l'homme vis-à-vis de Dieu, de l'homme tel que Dieu aurait voulu le voir. Il rendait la nature humaine comme un sacrifice acceptable, d'agréable odeur, comme un encens pur et suave, comme une poignée des premiers fruits sans

tache du sol humain. Il rétablit le bon plaisir que Dieu prenait en l'homme et qui avait été gâté et enlevé par le péché d'Adam. Le regret que Dieu avait éprouvé d'avoir fait l'homme (Gen. vi, 6) fut transformé en délices et en gloire reposant de nouveau sur l'homme. Et cette offrande fut faite à Dieu en dépit des contradictions, de l'opposition, des épreuves, de la fatigue, du besoin et des déchirements de cœur qu'Il rencontra partout. Merveilleux autel! Merveilleuse offrande! Sacrifice infiniment plus riche que ne l'eût été une éternité entière de l'innocence d'Adam. Mais tout en représentant ainsi l'homme vis-à-vis de Dieu, Il était aussi la représentation de Dieu vis-à-vis de l'homme.

Par la transgression et l'apostasie d'Adam, Dieu avait été laissé sans image ici-bas. Maintenant, Il en possède une en Christ plus parfaite et plus éclatante que celle qu'Adam eût jamais pu présenter. Jésus faisait connaître Dieu, non pas à une création irréprochable et pure, mais à un monde souillé et perdu; Il Le manifestait en grâce, disant: «Celui qui m'a vu, a vu le Père:» Il manifestait Dieu. Tout ce qui est de Dieu, tout ce qui peut être connu de «la lumière» de laquelle aucun homme n'a pu s'approcher, a passé devant nous en Jésus.

Regardant encore au ministère de Christ en rapport avec Dieu, nous trouvons ce Serviteur parfait toujours soigneux des droits de Dieu, fidèle à sa vérité et à ses principes, tout en ne se lassant pas journellement de soulager l'homme dans ses infirmités. De quelque manière que les souffrances humaines fissent appel à sa bonté, Il ne sacrifia jamais en rien ce qui appartenait à Dieu. «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts», voilà ce que les armées célestes pu-

blièrent à sa naissance en même temps que cet autre message : « et sur la terre paix et bon plaisir dans les hommes. » C'est en harmonie avec cela que, durant le cours de son ministère, le Seigneur Jésus fut scrupuleusement jaloux de la gloire de Dieu d'un côté, et de l'autre plein d'empressement à servir les besoins du pécheur, et à répandre sur lui la bénédiction. L'écho de ces paroles, *Gloire à Dieu et Paix sur la terre*, fut entendu en toute occasion, j'ose l'affirmer. Le cas de la Syro-Phénicienne déjà mentionné en est un frappant exemple. Jusqu'à ce qu'elle eut pris une place en rapport avec les conseils et les dispensations de Dieu, Il ne put rien faire pour elle; après cela, Il fit tout.

Ce sont là assurément des gloires dans le ministère du Seigneur Jésus dans les relations de ce ministère avec Dieu.

Considérons maintenant ce qui est en rapport avec *Satan*. Tout premièrement, et cela avec raison et au temps convenable, le Seigneur le rencontre comme un *tentateur*. Dans le désert, Satan chercha à l'imprimer de cette corruption morale qu'il était parvenu à implanter en Adam et dans toute la race humaine; la victoire que le Seigneur Jésus remporta sur le tentateur était la juste et convenable introduction à toutes ses œuvres et à toutes ses opérations vis-à-vis de lui; aussi est-ce le Saint-Esprit qui le conduisit dans cette lutte, comme nous le lisons en Mat. iv. 4 « Alors Jésus fut emmené par l'Esprit au désert pour être tenté par le diable. » Avant que le Fils de Dieu pût entrer dans la maison de l'homme fort et piller ses biens, il fallait qu'Il le liât (Mat. xii, 29). Avant de reprendre les œuvres des ténèbres, il fallait qu'Il montrât qu'Il n'avait rien de commun avec elles

(Eph. v, 44). Il fallait qu'Il résistât à l'ennemi et tint dehors, avant de pouvoir pénétrer dans son royaume et y détruire ses œuvres.

Jésus réduisit donc Satan au silence. Il le lia. Satan dut se retirer comme un tentateur complètement vaincu. Il ne put rien trouver de lui dans le Seigneur Jésus; il fit plutôt l'expérience que tout ce qui se trouvait était de Dieu. Christ sut tenir dehors tout ce que, dans une tentation semblable, Adam avait laissé entrer; et, ayant ainsi maintenu la chose pure, il possède un titre moral parfait pour réprimer l'impure.

L'accusateur avait pu dire d'un autre, « peau pour peau » et il avait pu ajouter encore beaucoup de choses à la charge de la nature humaine corrompue, mais il ne pouvait rien faire comme accusateur de Jésus devant le trône de Dieu. Il était réduit au silence.

C'est ainsi que ses rapports avec Satan commencent et là dessus Il entre dans sa maison, et pille ses biens. Le monde est précisément cette maison, et c'est là que nous voyons le Seigneur, dans son ministère, donner plus d'un coup à ce qui manifestait la force de l'ennemi. Chaque guérison des aveugles, des sourds, des lépreux et une foule d'autres choses faisaient cela. C'était le pillage des biens de l'homme fort dans sa propre maison; l'ayant premièrement lié, Il pille maintenant ses biens. A la fin, Il semble lui résister comme à celui qui avait le pouvoir de la mort. Le Calvaire était l'heure de la puissance des ténèbres, et Satan y apporta toutes ses ressources, y déploya toute sa subtilité, mais en vain: il est complètement renversé, son captif était son vainqueur. « Par la mort, Il rendit impuissant celui qui avait la puissance de la mort. » Il a aboli le péché par le sacrifice de lui-même. La tête du serpent a été écrasée, comme

quelqu'un l'a dit ailleurs, afin que la mort fût sans force et non pas l'homme.

C'est ainsi que Jésus, le Fils de Dieu, a écrasé Satan après l'avoir d'abord *lié et pillé*. Mais il est une autre gloire morale que nous voyons briller dans le côté du ministère de Christ qui est en rapport avec Satan. Voici ce que je veux dire : *Il ne permet jamais que Satan lui rende témoignage*. Le témoignage peut être vrai, honorable et flatteur, comme nous dirions, conçu en de bonnes et belles paroles telles que celles-ci : « J'esais qui tu es : le saint de Dieu » ; mais Jésus n'en veut pas, car son ministère était aussi *pur* qu'il était plein de grâce. Il ne voulait pas être aidé dans son ministère par ce qu'Il venait détruire. Il ne pouvait pas avoir plus de communion avec les ténèbres dans son service que dans sa nature. Il ne pouvait agir sur le principe de l'utilité ; aussi pour toute réponse à son témoignage, Satan reçoit-il une réprimande sévère et l'ordre positif de garder le silence (1).

Quant aux gloires morales du ministère du Seigneur Jésus dans ses relations avec l'homme, elles sont pleines d'excellence et de beauté.

Constamment, Il *soulageait* et *secourait* l'homme dans toute la variété de sa misère ; mais Il ne manquait pas, non plus, de lui découvrir son état, de lui montrer que sa nature était complètement éloignée de Dieu, en révolte, et dans l'apostasie. Mais il y a plus ; Il exer-

(1) Dans les Evangiles, le ministère du Seigneur vis-à-vis de Satan ne va pas plus loin que ce que nous avons vu. Il le lie, le pille et l'écrase ; mais dans l'Apocalypse nous suivons le Seigneur dans des rapports nouveaux avec le même adversaire. Nous le voyons *précipiter le dragon du ciel*, puis, au temps convenable, *le jeter dans l'abîme*

çait son cœur et sa conscience. C'est une chose bien digne de considération, quoique souvent passée inaperçue. Dans ses enseignements, Il exerçait chaque quelles que fussent les relations qu'on occupât vis-à-vis de Lui — les disciples, la multitude, les affligés qui venaient chercher auprès de Lui du soulagement, les amis ou les ennemis. Quant aux disciples, Il les placait constamment dans des exercices de cœur et de conscience tandis qu'Il cheminait avec eux ou qu'Il les instruisait ; c'est là un fait si commun qu'il est à peine nécessaire de le signaler. Il agissait de même avec les foules qui Le suivaient. « Ecoutez et comprenez, » leur dit-Il, exerçant ainsi leurs esprits tout en les enseignant.

A quelques-uns qui Lui apportaient leurs douleurs, Il disait : Croyez-vous que je puisse faire cela ? ou d'autres paroles semblables. La Syro-Phénicienne est un témoin frappant de la manière dont Il exerçait cette classe de personnes.

En s'adressant à l'amical Simon, en Luc vii, après lui avoir raconté l'histoire de l'homme qui avait deux débiteurs : « Dis-donc, » lui demanda-t-Il, « lequel des deux l'aimera le plus ? »

Les Pharisiens, ses adversaires infatigables, furent constamment mis en exercice par Lui. Une voix puissante s'élève de là en témoignage de ce qu'Il est. Elle nous dit qu'Il ne prononce pas contre eux un jugement précipité, mais qu'Il cherche à les amener à la repentance : et de même en appelant les disciples à

et en dernier lieu *le précipiter pour jamais dans l'élang de feu et de soufre* (Apoc. xii, xi). Nous suivons ainsi la trace de ses victoires, depuis la tentation jusqu'au lac de feu.

l'exercice du cœur, Il nous dit que nous ne profitons de ses leçons que dans la mesure où nos entendements, nos cœurs ou nos consciences sont mis en activité. Ce travail chez ceux qu'Il conduisait ou qu'Il enseignait est sûrement aussi une des gloires morales qui signalèrent son ministère. Mais il y a plus : dans son ministère vis-à-vis de l'homme nous Le voyons fréquemment *repandre*, chose bien nécessaire au milieu de la famille humaine; mais sa manière seule de le faire brille d'une excellence qui excite justement notre admiration. Lorsqu'Il censure les Pharisiens que *la mondanité* avait soulevés contre Lui, Il se sert d'un langage très-solennel : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » dit-Il. Mais en parlant de ceux qui Le reconnaissent et qui avaient vraiment pour Lui de l'affection, mais dont la force, la foi et la lumière avaient besoin d'être encouragées de manière à entrer pleinement dans la jouissance de sa compagnie, le Seigneur Jésus emploie d'autres mots : « Qui n'est pas contre nous est pour nous. »

Nous Le retrouvons dans ce même caractère en Matth. xx dans le cas des dix et des deux frères. Comme Il tempère sa répréhension à cause du bien qu'il y avait chez ceux auxquels Il l'adresse ! Et en cela Il se place entièrement à part de ses disciples trop échauffés qui auraient voulu que les deux frères ne fussent nullement épargnés. Il envisage patiemment et avec calme toute la scène et sépare la chose précieuse de ce qu'il y avait en elle de méprisable.

Ailleurs, Il reprend Jean de ce qu'il avait voulu empêcher tous ceux qui ne marchaient pas avec eux de chasser les démons en son nom. Mais dès ce moment-là, l'esprit de Jean avait déjà été sous la discipline. A la lumière des paroles que le Seigneur venait

de prononcer, il avait découvert la faute qu'il avait commise et il la signale lui-même bien que le Seigneur n'y eût pas fait allusion. Mais les choses étant ainsi Jean ayant déjà le sentiment du tort qu'il avait eu. L'ayant confessé sans détour, le Seigneur agit à son égard avec la plus grande douceur. (Voyez Luc 10, 46-50).

Il en est de même quant à Jean-Baptiste : Le Seigneur le reprend avec la plus grande considération. Il était alors en prison, et combien ce fait devait avoir de poids dans l'estimation du Seigneur à ce moment-là. Toutefois il méritait un reproche pour avoir envoyé un pareil message à son Seigneur. Seulement, remarquez la tendre délicatesse de ce reproche. Jésus fait rapporter à Jean une parole que Jean seul peut apprécier : « *Bienheureux* est quiconque n'aura pas scandalisé en moi. » Les disciples mêmes de Jean, qui étaient chargés du message auprès de leur maître, n'y pouvaient rien comprendre. Jésus voulait que Jean se connût ou se jugeât; mais Il ne voulait pas que ses disciples ni le monde pussent le juger.

Et ailleurs, les reproches adressés aux deux disciples d'Emmaüs et à Thomas, après la résurrection, ont bien chacun leur valeur et leur excellence. Pierre aussi est censuré au chap. xvi de Matth. et encore au xvii, mais dans chaque occasion d'une manière toute différente.

Mais toute cette variété est pleine de beauté morale; et nous avons bien lieu de dire que, soit que la manière de reprendre fût péremptoire ou douce, qu'elle fût vive ou pleine d'égards, que le reproche sur ses lèvres fût tellement adouci qu'il paraissait à peine un reproche, ou tellement accentué qu'il semblait de la répulsion et du dégoût, si nous tenons compte des

circstances, nous pouvons reconnaître, dis-je, que cette variété n'est qu'une perfection variée infinie. Tous ses reproches furent incontestablement *comme des bagues d'or ou comme des joyaux de fin or*, bien qu'ils ne fussent pas toujours suspendus à *des oreilles attentives* (Prov. xxv, 12). « Que le juste me frappe, ce me sera une faveur; et qu'il me réprimande, ce me sera un baume excellent; il ne blessera point ma tête. » (Psa. cxli, 5). Sûrement le Seigneur donnera à ses disciples l'occasion de vérifier cela.

Conclusion.

Je viens de retracer quelques-uns des traits de la gloire morale du Seigneur Jésus-Christ. Il représentait, avons-nous dit, l'homme vis-à-vis de Dieu, l'homme tel qu'il aurait dû être, de sorte que Dieu se reposait en lui.

Cette perfection morale de l'homme Christ Jésus et son acceptation par Dieu, sont typifiées dans l'offrande du gâteau de fleur de farine qui devait être cuit au four ou à la poêle avec son huile et son encens (Lév. n).

Lorsque le Seigneur Jésus était ici-bas et présentait l'homme à Dieu, Dieu donnait des témoignages continuels de son bon plaisir. Il croissait devant Lui dans la nature humaine, comme aussi dans le développement de toutes les vertus humaines. Jamais il n'eut besoin, pour un seul instant, d'autre chose pour se recommander que ce qu'Il était Lui-même. Dans sa personne et dans ses voies l'homme fut moralement glorifié, de sorte qu'à la fin de son pèlerinage Il put s'en aller *directement* à Dieu, comme jadis la poignée des

premiers fruits était prise telle quelle du champ, apportée immédiatement et sans préparation en la présence de Dieu pour y être agréée. (Lév. xxiii, 10) Le titre qu'avait Jésus à la gloire était un titre *moral* ; il avait un droit moral d'être glorifié ; son titre était en lui-même, Jean xiii, 51-52 est l'exposition bénie de cette vérité à sa vraie place. « Maintenant, le Fils de l'Homme est glorifié, » dit le Seigneur aussitôt que Jésus eut quitté la table, car cette action était le précurseur certain de la prise de Jésus par les Juifs et puis de sa mort par la main des Gentils. Et comme la croix devait être l'achèvement et le perfectionnement de la *gloire morale en Lui*, Il prononce à cette heure-là ces mots : « Maintenant le Fils de l'Homme est glorifié, » puis Il ajoute : « Et Dieu est glorifié en lui. »

Dieu était alors aussi parfaitement glorifié que l'était le Fils de l'Homme, bien que ce fût d'une toute autre gloire. Le Fils de l'Homme était alors glorifié par l'achèvement de la beauté morale qui avait rempli en Lui durant tout le cours de sa vie. Rien ne manquait dans ce moment, comme rien, non plus, depuis le commencement ne s'y était mélangé, qui fût indigne d'elle. L'heure était maintenant venue où elle allait briller du dernier rayon qui devait lui donner tout son éclat. Mais Dieu aussi était glorifié, parce que tout ce qu'Il était avait été maintenu ou manifesté. Ses droits étaient maintenus, sa bonté était manifestée. La grâce et la vérité, la justice et la sainteté étaient également satisfaites. La vérité, la sainteté, la bonté et la majesté de Dieu, ainsi que ses autres perfections, furent alors exaltées et mises en lumière, comme cela n'eût jamais pu être fait ailleurs. La croix, comme quelqu'un l'a dit, est la merveille morale de l'univers.

Mais le Seigneur ajoute encore ceci : « Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera. » C'est là l'aveu de son propre titre à la gloire personnelle. Il avait rendu accomplie la gloire *morale* par sa vie et sa mort ; il avait aussi soutenu la gloire de Dieu, comme nous l'avons vu, et maintenant il est temps, si nous pouvons ainsi parler, qu'Il introduise le sujet de sa gloire *personnelle* propre. Il le fit lorsqu'Il prit sa place dans le ciel, à la droite de la majesté divine, en compagnie de Dieu Lui-même, et cela « incontinent. »

L'œuvre de Dieu comme Créateur avait été bientôt gâtée par la main de l'homme. L'homme s'était ruiné de sorte qu'il est écrit que *l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme* (Gen. vi). Changement terrible survenu dans la pensée divine depuis le jour où Dieu vit tout ce qu'Il avait fait, et voilà, c'était très-bon ! (Gen. i.) Mais en Jésus, le bon plaisir divin en l'homme était rétabli.

Chose bénie et d'autant plus acceptable que la repentance avait précédé ! C'était plus qu'une première jouissance ; c'était une restauration après une perte et un désappointement, et cela d'une manière qui surpassait de beaucoup la précédente. Et comme le premier homme, en conséquence de son péché, avait été mis *hors* de la création, puis-je dire, ce second homme (étant le « Seigneur venu du ciel ») a été assis à la tête de la création, à la droite de la majesté dans les lieux hauts, en conséquence de ce qu'Il a glorifié Dieu. Jésus est au ciel comme un homme glorifié, parce que sur la terre Dieu a été glorifié par Lui dans l'obéissance de sa vie et de sa mort. Il est là dans d'autres caractères aussi, nous le savons. Il y est comme un Vainqueur, comme un Souverain Sacrifica-

teur dans le tabernacle que Dieu a bâti, comme Précurseur, comme le Purificateur de nos péchés, comme Quelqu'un qui attend; mais Il est aussi glorifié dans les plus hauts cieus, parce qu'en Lui Il a été glorifié sur la terre en bas.

La vie et la gloire lui appartenaient par droit personnel et par titre moral. Nous aimons à nous arrêter sur une vérité pareille et à la répéter mainte et mainte fois. Jamais Il ne perdit le Jardin d'Eden. Il est vrai que c'est hors du Jardin qu'Il eut à marcher tous les jours de sa vie, au milieu des épines et des charbons, des douleurs et des privations d'un monde ruiné, mais Il le fit en grâce. Il prit sur Lui une telle condition; mais il n'y avait pas été réduit. Il n'était pas comme Adam et comme nous, placé en deca du cherubin et séparé de l'arbre de vie et du jardin d'Eden par une épée flamboyante. Son histoire nous dit tout autre chose: les anges, au lieu de lui défendre l'entrée du paradis, viennent le servir après sa tentation, car Il se tint debout où Adam faillit et tomba. C'est pourquoi, comme homme, car Il a réellement et simplement été un homme, Il fut l'homme distingué. Dieu fut glorifié en Lui: partout ailleurs Il avait été déshonoré et frustré.

Dans un sens, cette perfection du Fils de l'Homme, cette perfection morale, est toute pour nous. Elle porte sa saveur au sang qui a fait propitiation pour nos péchés. C'était la nuée du parfum qui montait avec le sang jusque dans la présence de Dieu au jour des expiations (Lév. xvi).

Mais, dans un autre sens, cette perfection est trop pour nous: elle est élevée: nous ne pouvons y atteindre. Elle accable notre moral si nous ne nous en souvenons qu'en rapport avec ce que nous sommes.

nous-mêmes ; tandis qu'elle nous remplit d'admiration si nous la regardons comme nous parlant de ce qu'*Il* est. Lorsque , dans le passé , la gloire judiciaire était révélée , elle était trouvée accablante. Les plus privilégiés des enfants des hommes ne pouvaient la soutenir , comme nous le voyons par Esaïe , Ezéchiel et Daniel. Pierre et Jean firent la même expérience. Et lorsque cette gloire morale nous découvre à nous-mêmes , nous aussi nous en sommes accablés.

Cependant la foi y est à son aise. Le dieu de ce siècle veut bien aveugler notre esprit pour que nous ne la comprenions pas et n'en jouissions pas ; mais la foi l'accueille avec bonheur. Voilà quelle est son histoire au milieu des hommes ici-bas. En sa présence , les Pharisiens et les Sadducéens demandent quelques signes du ciel. La mère du Seigneur , par vanité , ne la comprend pas et ses frères non plus , à cause de leur mondanité (Jean II, 7). Les disciples eux-mêmes sont constamment repris par elle. L'huile d'olive vierge destinée à cette lumière était trop pure pour qui que ce fût ; mais elle brûlait continuellement dans le sanctuaire ou « devant le Seigneur. » La synagogue de Nazareth nous fait savoir d'une manière frappante combien peu l'homme était préparé pour la recevoir. Il acceptait les paroles pleines de grâce qui sortaient de la bouche du Seigneur , il en sentait la puissance ; mais bientôt se laissant emporter par le courant de la corruption naturelle , tous les cœurs résistent à cette impression et la surmontent. L'humble témoin de Dieu est bientôt reconnu au milieu d'un monde orgueilleux et révolté , et il ne peut lui convenir. Que « le fils de Joseph » prononce des paroles pleines de grâce et de sagesse , peu importe ; il ne saurait être reçu , c'est le fils d'un charpentier (Luc IV). C'est re-

marquable ! oui , c'est un témoignage frappant de corruption profonde et invétérée. L'homme naturel, son amabilité, son goût, ses vertus, sa sensibilité, comme cette scène de Nazareth contenue en elle-même peut nous le dire. Les paroles pleines de grâce de Jésus excitent pour un instant quelques bons sentiments, mais qu'étaient-ils et que devinrent-ils pour Dieu les mit à l'épreuve ? Ah ! bien-aimés, nous ne pouvons dire en vue de tout ceci, et malgré notre amabilité, notre honorabilité, nos émotions, etc. que nous, c'est-à-dire en notre chair, *il n'habite avec nous rien de bien.*

Mais, de nouveau je le répète, la foi est à son aise avec Jésus ; elle se sent chez elle. Pouvons-nous, je le demande, le traiter avec crainte ou appréhension ? Pouvons-nous douter de Lui ? Aurions-nous pu nous tenir à distance de Celui qui était assis avec la femme au puits de Sychar ? Le fit-elle, elle-même ? Assurément, bien-aimés, nous rechercherions l'intimité avec Lui. Les disciples qui le suivaient durent apprendre des leçons nombreuses et répétées, et nous savons aussi quelque chose de cela. Ils durent faire de nouveau sa connaissance, au lieu de jouir de Lui comme de quelqu'un déjà connu. Ils durent s'écrier dans le xiv^{me} de Matthieu, « Vraiment, tu es le Fils de Dieu. » C'était là faire de nouveau la découverte de ce qu'il était. Il en est de même dans le xv^{me} de Marc. La foi eût-elle été simple, ils eussent dormi dans la cellule avec Lui ! Mais quelle scène honteuse pour eux et glorieuse pour Lui ! Ils s'adressent à Lui avec aigreur et reproche comme s'Il était indifférent au danger qui les menaçait. « Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » Il se réveille au son de leur voix et écarte le danger, et puis il les reprend

non pas au sujet de la peine que leurs paroles dures lui avaient causée, mais tout simplement sur leur manque de foi.

Combien tout cela était parfait ! Oui, combien tout en Lui l'était, et chaque chose à sa place — les vertus humaines, les fruits de l'onction qu'il avait reçue, et ses gloires divines. Les deux natures dans l'unité de sa personne ne se confondent pas ; mais l'éclat de la nature divine est voilé, et l'infériorité de la nature humaine est élevée. Il n'y a rien de semblable, rien ne pouvait l'être, dans la création tout entière. Et cependant ce qui était humain était humain, et ce qui était divin était divin. Jésus dormit dans la nacelle : Il était homme. Jésus apaisa les vents et les vagues : Il était Dieu.

Il faut que cette gloire morale resplendisse. D'autres gloires peuvent faire place à celle-ci, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie. Les Grecs qui étaient montés à Jérusalem pour adorer pendant la fête s'enquièreient de Jésus, désirant le voir. N'est-ce pas une anticipation du royaume ou de la gloire royale du Messie ? C'est une préfiguration de ce jour où les nations monteront à la cité des Juifs pour garder la fête, et où, comme Roi en Sion, Jésus sera le Seigneur de tous et le Dieu de toute la terre.

Mais il y avait un secret plus profond que tout cela, un secret qui réclamait une connaissance plus intime des pensées de Dieu que celle de l'attente du royaume. Les Pharisiens manquaient de cette connaissance lorsque, en Luc xvii, ils demandèrent au Seigneur quand viendrait le royaume. Il eut à leur parler d'un autre royaume dont ils n'avaient aucune idée, d'un royaume *intérieur*, actuel, qui devait être saisi et connu avant que la manifestation glorieuse du royaume

me pût être accordée. Les disciples en manquaient aussi en Act. 1, lorsqu'ils demandèrent au Seigneur si c'était en ce temps-là qu'il rétablirait le royaume d'Israël, et il eut aussi à leur parler d'une autre chose avant que pût avoir lieu le rétablissement du royaume; savoir : qu'ils devaient recevoir le Saint-Esprit, afin de pouvoir lui rendre témoignage, à Lui, dans le monde entier.

Il en est de même ici, dans le XIII^{me} chap. de Jean. Le Seigneur nous fait savoir que la *gloire morale* doit précéder le royaume. Sûrement, Il resplendira prochainement dans la gloire du trône, et les Gentils viendront alors à Sion pour voir le Roi dans sa beauté; mais avant ce temps la gloire morale doit être déployée dans sa plénitude et sa pureté. Et c'est ce qui occupe son esprit lorsque les Gentils s'informent de Lui. « L'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié. » C'était là sa gloire morale, comme nous l'avons dit précédemment, en Jean XII, 31, 32. Elle avait resplendi à travers son sentier depuis sa naissance; sa mort devait en être l'achèvement : aussi le moment était-il venu où elle allait briller de ses derniers rayons et recevoir ainsi sa plénitude et sa perfection. C'est ainsi que le Seigneur introduit dans cette circonstance, comme nous l'avons vu aussi en Luc XVII et en Actes I, la vérité additionnelle, si je puis m'exprimer ainsi, qui réclame une connaissance toute particulière des voies de Dieu. La gloire morale doit être pleinement déployée avant que le Messie puisse apparaître dans sa gloire royale pour être vu des bords de la terre. Elle est pourtant à Lui et à Lui seul! Combien nos cœurs sont infiniment éloignés d'avoir une autre pensée! Lorsque les cieux s'ouvrirent en Actes X, la nappe fut vue descendant avant que Pierre

reçût le commandement de prendre part à ce qu'elle contenait, et avant qu'elle fût retirée ou cachée de nouveau dans le ciel. Ce qu'elle renfermait devait être purifié et sanctifié. Mais lorsque le ciel fut ouvert en Mat. III, Jésus n'eut pas besoin d'être enlevé au ciel pour y être approuvé; des voix et des visions firent aussitôt connaître qui Il était : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir. »

Et quand les cieux s'ouvrirent de nouveau, comme en Matth. xxvii, c'est-à-dire, lorsque le voile du temple se déchira en deux, tout était accompli; plus rien ne manquait, l'œuvre de Jésus était scellée et reconnue pour ce qu'elle était. Un ciel ouvert au commencement proclamait la pleine acceptation de sa *personne* — un ciel ouvert à la fin proclamait la pleine acceptation de son *œuvre*.

Et maintenant je termine; mais je désire le faire en vous disant encore qu'il est béni et heureux, aussi bien qu'important pour notre adoration, de retracer les différents caractères des voies et du ministère du Seigneur sur la terre comme j'ai cherché à le faire dans une certaine mesure dans ces pages, car tout ce qu'Il a dit et fait, tout son service aussi bien dans le fond qu'en la forme, est un témoignage de ce qu'Il a été et est encore, c'est-à-dire la manifestation vis-à-vis de nous de ce qu'est Dieu. Et c'est ainsi que nous arrivons jusqu'à Dieu, l'Être béni, à travers le sentier que nous avons du Seigneur Jésus dans les pages des évangiles. Chaque empreinte de ses pas a de l'importance et de la valeur pour nous. Tout ce qu'Il a dit et fait était une expression vraie et fidèle de Lui-même, aussi bien qu'une expression vraie et fidèle de Dieu. Et si nous pouvons comprendre le caractère de son ministère, ou lire la gloire morale qui se rattache à chaque

instant, à chaque détail de son service ici-bas, de manière à apprendre ce qu'Il est, et par là ce que Dieu est, nous arrivons à Dieu, dans une connaissance certaine et sans voile de lui-même par les traces et l'activité ordinaires de la vie de ce Divin Fils de l'homme.

RESSEMBLANCE ET IMAGE.

Je ne sache pas que je vous eusse importuné d'aucunes remarques sur les expressions « ressemblance » et « image », quoiqu'elles aient évidemment de l'importance, si, en étudiant les Ecritures à leur sujet, je n'avais pas vu s'élargir devant moi d'une manière précieuse pour ma propre âme le champ de la vérité. Je serai cependant très-bref, n'ayant pour but que de signaler dans l'Ecriture une matière aux recherches de vos lecteurs.

Je passe sous silence plusieurs termes traduits par image et ressemblance, comme « *temuna* », qui est plutôt la brillante révélation de Dieu, pendant qu'Il est Lui-même invisible (1), ou la tentative faite pour la reproduire ; « *tavnith* », « *pesel* », « *semel* » ou d'autres encore qui parlent d'images, de statues, etc., pour ne m'occuper que de ceux qui sont employés à l'égard de

(1) En conséquence, chercher la véritable force de Ps.
xvii, 45.

l'homme, « *d'mooth* », ressemblance, et « *tzelem* » image. Je nie complètement qu'ils impliquent l'idée de justice et de vraie sainteté; ceci est positivement déclaré être la nouvelle création, et n'appartient en aucune façon à la vieille. Christ et Adam ne sont nullement la même chose. La justice et la sainteté supposent la connaissance du bien et du mal, laquelle Adam ne possédait pas avant la chute ainsi que cela ressort de l'Écriture de la manière la plus certaine. Ce point n'est pas sans importance quant à ce que notre rédemption implique. Est-elle une restauration de l'homme, dans l'état du premier Adam, ou une introduction dans l'état du second? Incontestablement elle est cette dernière chose. Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière, et tel le céleste, tels aussi les célestes : et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste; rendus conformes à l'image du Fils de Dieu afin qu'Il soit le premier-né entre plusieurs frères : précieux privilège! Ce n'est pas de retour à l'image du premier Adam, ni de perte de la connaissance du bien et du mal, qu'il s'agit; mais de conformité, en tant que participants de la nature divine, à ce qui est au-dessus du mal en vertu de la sainteté, la chair ici-bas restant la même. Il vous faut à la fois exalter Adam plus que ne le fait l'Écriture, et rabaisser Christ, pour ne voir dans notre conformité au dernier qu'un retour au premier. Et c'est bien,

hélas! ce qu'a fait l'Eglise professante. Ceci n'était donc pas ce qui constituait la ressemblance et l'image de Dieu en Adam. Mais qu'était-ce donc? Je rejette l'Anthropomorphisme, c'est-à-dire l'idée que ce fût par la forme de son corps qu'Adam ressemblait à Dieu et était son image. Cette idée rabaisse Dieu, et même la position d'Adam, et n'est que confusion pure, tout en étant une erreur bien ancienne; quoiqu'il soit vrai toutefois que, *comme incarné* et anticipant des manifestations, Dieu a pris cette forme. C'est là un mystère béni, mais il réfute complètement l'idée de toute ressemblance corporelle d'Adam avec Dieu; car c'est l'incarnation, — et la création d'Adam n'était point cela, bien que, sans doute, elle fût en vue de cela. Qu'étaient-ce donc que cette ressemblance et cette image, et quelle différence existait-il entre elles. Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés. Cela même démontre que ce n'était pas ce qui se trouvait en Adam. Ce qui nous est présenté là (Colos. iii, 10) c'est le *ὁ νέος*, le nouvel homme, l'homme entièrement nouveau, qui l'est. Et c'est un *καὶ ἀποκαταστασὶς*, une nouvelle espèce d'homme *ἀποκαταστασὶς*.

Le mot ressemblance a pour chacun de nous un sens fort simple. Il signifie être semblable. Celui d'image est quelque peu différent. Une image *représente*, qu'elle soit semblable ou différente. L'image de Jupiter le présente aux hommes. L'une a les mêmes traits, les mêmes

attributs que l'autre. Or Adam était semblable à Dieu, et il était son image. Il était absolument pur de tout mal. Il ne se trouvait, ni ne pouvait se trouver en lui aucun péché, aucun mal quelconque. C'était là un point essentiel dans la ressemblance avec Dieu, quoique ce ne fût pas la sainteté: en un sens c'était quelque chose de plus important, de plus intrinsèque. La sainteté est quelque chose de relatif; elle suppose le mal, en étant au-dessus de lui et le haïssant. L'absence du mal est dans la nature même de l'être. Dieu est lumière; pur, et manifestant toute chose; mais il est saint, et non pas sainteté. Il ne saurait être ce qui est relatif; et son *existence*, sa nature, ne suppose pas non plus le mal, comme la sainteté le suppose. Sa nature est le bien, la pureté absolue; quoique ce soit là un terme imparfait et relatif; mais je serai compris. Adam était très-bon; il n'y avait pas de mal, pas de péché en lui. Mais il y avait plus que cela. Il fut établi comme centre dans la sphère dans laquelle il était placé, et c'est lui que tous les êtres appartenant à cette sphère devaient aimer et révéler. Aucun ange ne fut jamais fait centre d'une sphère quelconque. L'homme fut placé dans cette position, et fut un centre aimable, attrayant et bon; n'ayant assurément (si seulement il était demeuré tel!) que des sentiments d'amour et de bonté pour tout ce qui l'entourait; le centre en un mot de toute cette sphère de bien créé. Je parle ici d'un caractère qui pouvait être cela; car sa position comme

tel, de fait, tenait plutôt à ce qu'il était l'image de Dieu. Je n'ai pas besoin de dire combien tout ceci sera accompli glorieusement en Christ dans la création tout entière. Il est la vraie image du Dieu invisible. Adam était son image; mais ce qui le rendait propre à l'être, c'était sa ressemblance avec Dieu — de n'avoir rien à faire avec le mal, car il n'avait rien à faire avec le mal en effet; et il n'aurait jamais eu rien à faire avec lui, s'il ne fût pas tombé: entièrement pur, pas de mal d'aucune sorte en lui, et bon; centre heureux et béni de félicité, abaissant son regard sur tous, et fait pour que tous élevassent le leur vers lui. Si Eve fut aussi créée, elle le fut pour être devant lui (*Kenegdo*). Mais ceci se rapproche de l'idée impliquée dans l'image, et la ressemblance et l'image se pénètrent en effet l'une l'autre. Adam occupait sa position de la part de Dieu, et afin de le représenter sur la terre. Il était son représentant à l'égard de tout ce qui était autour de lui et au-dessous de lui. S'il n'eût pas été là de la part de Dieu, pour Dieu, et semblable à Dieu, il n'eût pas été propre à être son image sur la terre. Mais il l'était, et Christ le sera dans le sens le plus élevé et d'une manière infinie dans la création tout entière.

Telle est la signification, ainsi que nous le trouverons partout, je crois, des termes ressemblance et image. Le premier point que Dieu eût dans sa pensée fut de faire l'homme à son image. (Gen. 1, 26); et c'est en conséquence

sur ce trait là qu'il est insisté dans le vers 27. Il le fit, pour être semblable à Lui, pour Le représenter à l'esprit des autres créatures, devant les autres créatures; mais ce fut aussi en le faisant semblable à Lui..... Ce n'était point comme il en est d'une statue de marbre faite simplement pour rappeler celui qu'elle représente, mais qui ne lui est point semblable: l'homme devait être devant les autres êtres comme l'image de Dieu, Lui étant réellement semblable. Aussi lui fut-il donné domination sur la création dans laquelle il se trouvait; et c'est par suite de cela qu'en Gen. ix, l'énormité du crime qu'il y a à le mettre à mort est rattachée, non pas à la circonstance qu'il était semblable à Dieu, car désormais certes il ne lui était point semblable, mais au fait que Dieu l'avait placé dans cette position. Si je mutile la statue du roi, il ne s'agit pas de savoir si elle lui ressemble, mais si j'ai mutilé son image. En Jacques iii, au contraire, nous bénissons Dieu et maudissons ce qui a été fait à sa ressemblance — quel sens cela a-t-il? Sûrement ce n'est pas le mal survenu que nous maudissons; mais nous maudissons ce qui fut fait primitivement à la ressemblance de Dieu. D'un autre côté, nous lisons 1 Cor. xi, 7: «Car un homme ne doit pas se couvrir la tête, étant l'image et la gloire de Dieu» — tient ainsi sa place et sa dignité là où il se trouve; — «mais la femme est la gloire de l'homme.»

Puis Adam engendre un fils à sa propre ressemblance. Hélas ! oui ; semblable à lui ; ayant sur lui les signes de ce qu'il était ; non pas, assurément, semblable aux brutes qui périssent, mais tombé et pécheur ; et aussi selon son image, tenant dans le monde la place publique qu'il occupait lui-même, chef du monde sans doute, mais chef tombé. L'image tend à nous faire supposer que celui dont elle est l'image est semblable à elle, Voir Act. xvii, 29 ; Ps. l, 21. La ressemblance est là simplement ce que le mot signifie ; l'image exprime la représentation, à sa propre gloire à elle devant les autres, de Celui dont nous sommes l'image. Maintenant, si nous ouvrons l'épître aux Ephésiens et l'épître aux Colossiens nous trouverons que dans l'une Dieu tient une place que Christ tient dans l'autre, et que la première s'occupe de notre ressemblance avec Dieu, et la dernière de l'image de Dieu laquelle Christ est parfaitement.

Remarquez ici qu'il n'est jamais dit de Christ qu'il est semblable à Dieu, ou la ressemblance de Dieu, par la raison qu'il est Dieu ; tandis qu'il est dit être l'image de Dieu, car il le représente et le glorifie et que Dieu sera pleinement manifesté en lui dans la gloire millénaire. Ainsi, dans l'épître aux Ephésiens, nous devons être saints et irréprochables devant Dieu en amour. C'est là sa ressemblance, et c'est devant lui et non en vue de notre manifestation.

Nous devons être imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marcher dans l'amour comme aussi le Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur. De cette manière Dieu est tout; et nous sommes en Christ, homme ressuscité des morts par Dieu. Et s'Il est en nous, c'est afin que nous soyons remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Nous devons pardonner comme Dieu nous a pardonné en Christ. Aussi y a-t-il une différence dans la manière dont l'épître aux Ephésiens et celle aux Colossiens parlent du nouvel homme et du fait que nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau (1).

Dans les Ephésiens « la vérité en Jésus » est..... « et que vous avez revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. » *L'Esprit de notre entendement* doit être celui qui est entièrement nouveau, celui que nous n'avions pas avant ($\nu\epsilon\omicron\varsigma$) et le $\kappa\alpha\iota\nu\omicron\varsigma$ $\alpha\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$ revêtu nouveau quant à son espèce et à sa nature. Il est créé selon Dieu, *semblable* à lui en justice et en vraie sainteté, ce que Dieu

(1) Permettez-moi de corriger ici la nouvelle traduction de ce verset qui, sans être inexacte n'est pas claire. « Selon que la vérité est en Jésus (savoir) que, quant à la conversation précédente, vous avez dépouillé..... et que vous êtes renouvelés.... et que vous avez revêtu le nouvel homme. » Telle qu'elle est imprimée, cela pourrait sembler être présenté comme un devoir à remplir.

est comme connaissant le bien et le mal. Tel est le nouvel homme selon que l'épître aux Ephésiens le caractérise.

Dans les Colossiens, nous avons revêtu le nouvel homme, un nouveau (*νεος*) que nous n'avions pas avant, nouveau en caractère (*καλος*) selon l'image de Celui qui nous a créés. Ici Christ est en tous ; et c'est *l'image* et non la ressemblance qui est présentée. Nul doute qu'il est semblable ; toutefois, ce qui est signalé, c'est l'image, ce qui doit représenter et glorifier Dieu ; et comme nous l'avons vu, Christ est tout et en tous. Pareillement il s'agit de se pardonner les uns aux autres, comme Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même ; et en conséquence, nous avons dans le chapitre premier Christ l'image du Dieu invisible, ainsi que sa place dans la création, le premier-né de toute créature. Toutefois remarquez avec quel soin sa nature divine et son titre divin sont maintenus. Non-seulement Il est le créateur, mais toute la plénitude s'est pluë à habiter en Lui ; et, de fait, en Lui, toute la plénitude de la Dèité habite corporellement. Dans le premier chapitre des Ephésiens vous avez « saints et irréprochables devant lui en amour, » ce qui veut dire ressemblance à Dieu en sa présence. Je me borne ici à suggérer ces pensées. Que le second homme, le Seigneur (venu) du ciel soit la vraie image de Dieu, c'est ce que l'Écriture enseigne clairement ; mais je pense que le

lecteur de ces précieuses épîtres trouvera d'un bout à l'autre cette différence que je signale, concurremment avec une riche mesure d'autres vérités bien importantes dont je ne désire nullement détourner son attention. Bien des passages enseignent notre conformité avec Christ sous ce rapport, et le caractère progressif de notre conformité avec Lui; voyez par exemple, Rom. viii, 29; 1 Cor. xv, 48, 49; 1 Jean iii, 1-3; 2 Cor. iii, 18. Mais cela rend un merveilleux témoignage à ce que le Chrétien est, et doit être; sa place en Christ.

QUELQUES PENSÉES

SUR LA

SECONDE ÉPITRE DE PIERRE.

Dans cette épître, l'apôtre, sous la direction du Saint-Esprit, anticipe la corruption morale qui devait couvrir entièrement la chrétienté. Le langage et les figures sont mis largement à contribution pour faire ressortir ce solennel tableau prophétique, et certainement ce que nous pouvons observer aujourd'hui est bien de nature à justifier pleinement les pressentiments de l'Esprit. Car ce que nous savons de corruptions pareilles nous autorise à dire que les expressions ou les figures prises de Balaam, de Sodome, des anges déchus, du chien ou de la truie, ne sont pas trop fortes pour la réalité.

Mais la *souillure* entraîne le *jugement*. Dans un

sens divin, selon le compte de Dieu, selon la justice ou la sainteté, ces deux choses vont nécessairement ensemble. Aussi, cette même épître nous présente-t-elle le jugement aussi bien que la corruption morale; nous le trouvons dans le chap. III qui fait suite naturellement au chap. II.

Tels sont les principaux sujets dont l'apôtre traite dans ces chapitres — la corruption morale dans le chap. II, le jugement dans le chap. III. La gloire, ou la demeure de la justice, est vue seulement à distance; de sorte que je puis bien rendre de cette manière l'aspect sous lequel se présente notre épître: la souillure morale y occupe le premier plan, les jugements divins en constituent le milieu, et la gloire rayonne faiblement dans le lointain.

Mais cela posé, l'apôtre a un but pratique: il veut, je n'en doute pas, mettre les saints à cette culture de la sainteté, à cet exercice vivant de leurs âmes dans la puissance de la piété, qui les préserveront de cette mauvaise condition qu'il prédit. C'est ce que montre le chap. I.

Il leur dit dès les toutes premières lignes, qu'il a été pleinement pourvu à tout en vue de cette fin, de cette culture à laquelle il a à cœur de les mettre.

Il leur dit que la puissance divine leur a donné et assuré tout ce qui regardait non-seulement la vie, mais la piété, tout ce qui était nécessaire pour elles, et que les promesses très-grandes et précieuses, comme elles l'étaient, avaient en elle une vertu purifiante; que par leur moyen les saints participeraient à la nature divine, comme gens qui avaient échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise. Tout cela il le leur dit dès l'entrée, et nous y voyons tout de suite le but pratique qu'il se proposait en leur

écrivait, savoir de faire ressortir les ressources qu'ils avaient en Dieu, dans sa puissance et ses promesses, non pas pour le salut ou la joie (quoique cela soit vrai, ainsi que nous le savons), mais pour la *piété*.

Les promesses sont envisagées dans leur vertu de purification. C'est, puis-je dire, le *lavage* d'eau par la parole que Pierre a en vue ici et dont il veut parler, comme Paul le fait en un autre endroit (Eph. v, 26).

Après nous avoir ainsi montré comment nous avons en Dieu et dans sa parole nos ressources pour une vie de piété, il nous met à la culture de la piété. Il nous parle de *fertilité* — fertilité qui se manifestera dans la culture et la production de ces grâces et de ces vertus qui donnent aux saints leur vrai caractère, leur caractère intime, ces habitudes, ce tempérament et ces qualités, progrès de l'âme, de l'homme intérieur, qui, nous le savons, sont d'un grand prix devant Dieu.

Il y a de la différence, nous pouvons l'observer, entre le *service* et la *fertilité*. Le service est quelque chose de plus manifeste, la fertilité peut être extrêmement cachée. La main, le pied ou la langue peuvent servir; et ils doivent le faire. Oints du sang et de l'huile, ils doivent être des instruments dans la main du divin Maître de la maison et être là comme des serviteurs; mais c'est dans les régions les plus profondes des affections et du cœur, dans les secrets de l'âme, que le labourage des saints, dans la puissance de l'Esprit et de la vérité, doit porter du fruit pour Dieu. C'est là que doivent naître et croître, belles et odorantes, des herbes propres pour celui par la vertu duquel l'âme est cultivée, et qui disent la vertu de cette pluie qui l'a visitée du ciel (Héb. vi, 7).

Mais il y a plus. Il est si vrai que Pierre a en vue la piété pratique, qu'il donne non-seulement les

promesses, comme nous l'avons vu, en rapport avec elle, mais aussi d'autres choses, d'autres objets. C'est ainsi que portant ses regards dans le lointain sur la gloire, il la voit sous ce caractère-ci, comme la *demeure de la justice* (III, 15). Ce n'est pas son éclat ou sa joie qu'il anticipe, mais sa pureté. Il appelle la Montagne de la Transfiguration la *sainte Montagne* (I, 18). Et cela étant ainsi, le lieu vers lequel les saints se dirigent étant *saint* — étant la demeure de la justice, il leur déclare que s'ils cultivent la piété selon qu'il les y exhorte, — si leur labourage se compose de la vertu, de la connaissance, de la tempérance, de la patience, de l'amour, et choses pareilles — alors ils auront une *riche* entrée dans ce royaume. C'est une pensée aussi simple que sûre. Si le lieu où nous devons entrer au terme du voyage est un lieu de pureté, une sainte montagne, la demeure de la justice; et si, pendant que nous sommes en route, nous chérissons et pratiquons la sainteté, la pureté, la justice, certainement notre entrée sera d'autant plus *aisée* et naturelle, et par conséquent une riche entrée. Il en sera ainsi, parce que nous aurons été déjà (dans l'esprit de nos pensées, ou quant à notre caractère) dans le lieu dont nous approchons. Nous le connaissons déjà dans le sens moral. Il se peut que nous n'ayons pas vu un seul rayon de son éclat ou de sa gloire, tout le long de la route qui nous y a menés, mais nous avons été exercés dans sa vertu — nous avons été en harmonie morale avec lui. Nous n'avons pas eu encore sous les yeux ses scènes ravissantes, mais nous avons déjà respiré son *atmosphère*; et cela nous garantit une entrée aisée, naturelle, une riche entrée.

Je puis donc ajouter cette remarque — que comme nous voyons dans les ch. II et III, la corruption aboutir

au jugement, de même au chap. 1, nous voyons le sentier des saints, de ceux qui marchent dans la puissance pratique de leur sainte vocation, aboutir à une heureuse, riche, entrée dans le royaume éternel.

Oui; et voici la morale que nous pouvons tirer de cela. Comme le sentier devrait exhaler l'odeur du lieu où il mène! Sommes-nous en marche vers Celui qui fut rejeté ici-bas? Comme il convient que nous ne refusions pas d'être rejetés avec Lui. Sommes-nous en marche pour joindre le Vainqueur du monde? Comme il convient que nous chérissions cette foi qui surmonte le monde. Devons-nous voir bientôt Celui qui nous aima jusqu'à mourir pour nous? Qu'il est juste que nous cultivions l'amour les uns pour les autres. Et selon les enseignements de cette épître, nos pas se dirigent-ils vers la demeure de la justice? Comme il nous convient de croître dans la grâce, et d'ajouter à la foi la vertu, et à la vertu la connaissance, et à la connaissance la tempérance, et à la tempérance la patience et le reste. Tel est le langage que nous pouvons nous tenir à nous-mêmes; mais, si je puis me permettre de parler pour les autres, nous devons dire: « Maigreur sur moi! Maigreur sur moi! »

Etre occupé du Christ Jésus dans la gloire, a, par la foi, une toute-puissante efficacité. Lui-même, ma portion et mon tout, — la nature humaine déchue; jugée; pendant que la communion avec Lui transforme dans la même image de gloire en gloire. En l'apprenant, je deviens plus semblable à Lui, en caractère et en esprit, — en volonté, intérêts, espérances et vie.

FRAGMENTS.

I

..... Mais il faut que ceux qui sont engagés dans les combats du Seigneur soient satisfaits de ne se voir jamais comptés pour rien, sous quelque rapport que ce soit : ils ne doivent jamais s'attendre à être encouragés par la perspective de la louange des hommes. Et si vous faites une exception ; si vous pensez que les enfants de Dieu vous loueront, quoi que ce soit que dise le monde, prenez garde à cela, car vous pouvez faire d'eux le monde, trouver en eux un monde, et semer pour la chair en semant pour leur approbation ; et vous ne leur serez d'aucun profit, ni eux à vous, aussi longtemps qu'ils seront votre motif, — aussi longtemps que vous vous préoccuperez de ce qu'ils penseront de vous. Tous les motifs de ce genre sont pour vous un poison et vous enlèvent la force dans laquelle vous devez donner gloire à Dieu — et parce qu'il est possible qu'un temps semblable vous soit nécessaire, je vous supplie de vous tenir prêts pour un temps où vous serez comme des personnes inconnues même à ceux qui connaissent Dieu. Il n'est point exact que tous ceux qui voient la face du Seigneur se voient les uns les autres ; il n'est point exact que la désapprobation du monde est la seule désapprobation sous laquelle le chrétien doit être content de travailler. Il faut que l'homme de Dieu marche seul avec le Seigneur ; il doit lui suffire que le Seigneur le connaît. Et c'est un tel soulagement, qui, c'est un tel soulagement pour notre cœur naturel au dedans de nous, de nous rabattre sur l'appui de l'homme, sur la sympathie de l'homme, que souvent nous nous séduisons nous-mêmes et pensons que c'est de l'amour fraternel, lorsque c'est précisément sur la sym-

pathie terrestre d'un pauvre vermisseau de frère que nous nous reposons. Vous devez être les imitateurs de Celui qui fut laissé seul, et vous devez, comme Lui, vous réjouir de ce que vous n'êtes pas seuls, *parce que le Père est avec vous*, de ce que vous pouvez véritablement donner gloire à Dieu. Oh ! je ne puis pas ne pas parler de cela. C'est une belle gloire pour Dieu de voir une âme qui a été, par la chair, accessible à la louange des hommes, environnée de centaines et de milliers de ses semblables à chacun desquels il sait comment il pourrait plaire, et qui néanmoins est satisfaite, oui, joyeuse et heureuse, de faire paisiblement, en vue uniquement de Dieu, ce qu'il sait bien que tous comprendront et jugeront mal ! Ici fut la victoire de Christ.

II

Pour ce qui me concerne — je parle en homme — je n'ai jamais trouvé la paix devant Dieu, ni de repos réel avec lui jusqu'à ce que j'aie appris la force et le sens de ce cri de Jésus de Nazareth : *Eli, Eli, lamma sabachthani*. Jamais, jusqu'à ce que j'aie compris que Lui, qui n'avait pas connu le péché (avait, en ce moment-là, sur la Croix) été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui — je n'ai pu me reposer comme pécheur en la présence d'un Dieu saint. Et c'est, je pense, parce que le caractère distinctif de cela — de sa souffrance sous la volère de Dieu — *n'est pas compris* — que tant de chrétiens ne jouissent pas d'une paix ferme et solide. Il n'a jamais été satisfait dans leurs consciences aux questions de péché et de culpabilité. Certes l'incarnation est quelque chose de merveilleux et de magnifique. Que le Fils éternel de Dieu, le Fils unique du Père, soit devenu un petit enfant, et ait reposé dans une crèche d'une hôtellerie : le contraste entre la gloire d'où il venait et la place que l'homme lui a assignée est un contraste ! — Dieu et le ciel pouvaient exprimer les profondes délices qu'ils prenaient en lui

en ce moment même, aussi bien que les exprimer Luc II, 8-14. Mais ce n'est point dans la crèche, mais sur la croix — et sur la croix seule — qu'il a porté nos péchés en son propre corps.

La fuite en Egypte; le retour et la demeure de l'enfant à Nazareth, — les circonstances relatives à la présence du jeune garçon dans le temple et à son retour de Jérusalem — la retraite dans laquelle, quand il a atteint l'âge d'homme, il en cache les premières années, — tout cela est souverainement beau à sa place : mais aucune de ces circonstances, aucun de ces faits, ne nous le présente dans l'acte de porter nos péchés. Puis, lorsque nous le considérons à son baptême (où il s'identifia volontairement avec ceux qui reconnaissaient leur besoin de repentance, en confessant leurs péchés), dans son service et ses ministères, là encore tout est magnifique et parfait; mais si le ciel pouvait l'approuver à chaque pas, le ciel pouvait aussi lui donner ses témoignages d'approbation : — toutefois, à aucune de ces périodes, il ne se présenta point comme portant le péché sous le jugement.

En outre, quel contraste, et qui le sentit jamais comme il le sentit, entre lui-même comme semence de la femme, et la race humaine vers laquelle il était venu ! Quel contraste entre lui-même personnellement et individuellement, et la maison d'Israël, les siens, parmi lesquels il était venu. Lui-même, non-seulement Dieu manifesté en chair, mais cette chose Sainte qui était née de la vierge; saint, innocent, sans tâche, séparé des pécheurs — à part du péché : et néanmoins volontairement au milieu des hommes pécheurs, et avec Israël coupable — l'immaculée semence de la femme, le Roi d'Israël dans sa sainteté ! Cela amédait avec soi des souffrances. Il y en eut quand il fut entré dans son ministère, dans la persécution pour la justice qu'il endura constamment — et dans la conscience qu'il avait qu'il n'y avait personne qui sympathisât avec lui, et que dans leur état de chute, les hommes ne faisaient pas accueil à la miséricorde dont il était le messager; il eut à endurer des souffrances de la part du monde et de l'homme; mais même cela

n'était point l'abandon de Dieu. Mais dans aucune de ces souffrances diverses, ni lorsqu'il se sentit pressé dans son âme en pensant à son baptême qui approchait, ni dans le jardin quand son âme entra dans les scènes qui alors sont immédiatement devant lui, il n'y eut (pas plus qu'en aucune autre circonstance) ce qu'il éprouva quand il fit entendre ce cri de détresse si déchirant : *Eli, Eli, lamma sabachthani*. Là aussi, il fut parfait, — abandonné de Dieu, il ne voulait pas l'abandonner, il ne l'abandonna point — jamais Dieu ni le ciel n'avaient vu la perfection rayonner en lui, comme en ce solennel moment, où son obéissance touchait au but, « obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix. » Mais si le ciel trouvait ses délices dans la soumission de Christ sous l'abandon pour l'amour des autres — car c'était la révélation de Dieu comme le Dieu-Sauveur — il n'y eut pas, il ne pouvait point y avoir (précisément parce que c'était l'abandon pour le péché, notre péché, qu'il avait à souffrir) de témoignage d'approbation — RIEN QUE L'ABANDON. Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Je ne vois pas comment un pécheur peut trouver le repos jusqu'à ce qu'il ait appris quelque chose de ce qui est positivement particulier au Calvaire : qu'il ait appris qu'en ce moment-là et en ce lieu-là, il y eut une coupe bue par le Seigneur, dans sa soumission et son obéissance à Dieu — coupe de colère à nous due et subie par Christ seulement au Calvaire. Le seul lieu auquel je regarde lorsque s'élève dans ma conscience la question touchant le péché, la culpabilité, ou les péchés (soit de la famille humaine, soit de moi-même individuellement, etc., etc.). C'est le Calvaire, et là, au Seigneur s'écriant : *Eli, Eli, lamma sabachthani*.

Là, il porta mon jugement à ma place, en son propre corps sur le bois en la présence de Dieu, et reçut de la main de Dieu la peine terrible de la colère et de l'abandon, et c'est là mais seulement là, qu'est ma quittance, claire, pleine et complète.

Ce qu'éprouva son âme lorsqu'il dit : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » fut d'une nature toute particulière, et tout à fait distinct de ce qu'il eut à endurer

et à éprouver en quelque autre temps que ce soit. Dans cette souffrance qu'il éprouva comme abandonné, je trouve la mesure et le jugement de mon péché contre Dieu.

III

Apocalypse xxii, 16, 17, 20.

C'est une grande bénédiction lorsque nous avons appris à trouver en Christ la clé de toutes nos difficultés : c'est en lui seul effectivement qu'elles ont toutes leur réponse et leur explication et que nous trouvons le moyen d'en sortir.

Les deux versets 16 et 17 nous montrent en Christ des gloires qui sont de nature à jeter de la lumière, le premier sur notre position, et le second sur ce qui constitue notre occupation convenable.

16. Si Christ est la racine et la postérité de David — personne que Lui n'a quelque bénédiction en elles pour la terre sur laquelle nos pieds reposent. Lui seul peut prendre racine en bas et porter des fruits en haut pour la terre. Mais le Fils de David fut crucifié hors de Jérusalem, et si nos pieds sont où ont été les siens il s'en est allé dans le ciel, et notre portion sur la terre est ce que fut la sienne, celle de pèlerins et d'étrangers.

Mais alors il est dans le ciel comme l'étoile brillante du matin. C'est là qu'il est : et il y est de manière à être attendu, durant la longue nuit, par un peuple qui attend jusqu'à ce que le jour paraisse.

Il est dans le ciel ; et moi, pendant que mes pieds foulent la terre, je l'attends, comme l'étoile brillante du matin. Tout ce qui appartient au ciel ne saurait me satisfaire : il me faut Celui à qui le ciel appartient. Ces titres de Christ m'expliquent donc mon caractère de pèlerin ; et mon caractère dans l'espérance.

Le verset 17 explique ce que doit être notre occu-

pation présente et ce qui fait la force du cœur dans cette occupation. Quoique l'homme ait failli depuis Gen. III jusqu'à ce jour, Christ n'a point failli; et l'Esprit de Dieu envoyé ici-bas (pour que les siens sussent comment il était honoré en haut, et ne fussent pas sans consolation) n'a pas failli non plus. Il ne veut pas davantage garder l'Eglise pour lui-même, ou pour un autre que Christ. Lui et l'Epouse, nonobstant toutes les chutes du passé, disent « Viens ». L'œuvre de l'Esprit et l'œuvre de la foi dans l'Epouse conspirent toutes deux pour dire « Viens »; mais alors aussi, l'individu doit dire « Viens. » J'ai à dire « Viens » non pas seulement dans mon caractère de membre de l'Eglise mais comme un individu qui croit, ainsi que Jean à Patmos. Et de pareils croyants doivent aussi, dans la conscience de la bénédiction dont ils jouissent comme ayant une fontaine d'eau de la vie ouverte dans leurs cœurs, dire à ceux qui les entourent : « Venez » et prenez de l'eau de la vie. Ce n'est point la valeur d'âmes immortelles comme l'homme s'exprime, mais la conscience que j'ai du désir qui est dans le cœur de Jésus de donner à d'autres la bénédiction qu'il m'a donnée, qui me fait dire aux autres, « Venez. » Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait — proclamait comment la fille de Samarie était elle-même un canal de grâce — et comme telle, c'était sa véritable occupation d'inviter les autres.

Au verset 20, il réplique — et laisse sortir, comme de lui-même, la réponse aux pensées qui étaient dans l'Esprit, et qu'il avait lui-même données à l'Epouse : position et occupation qui étaient en harmonie avec les siennes propres, « Oui, je viens bientôt. » Pour lui, du moins il n'y a pas d'incertitude quant à son retour : il peut dire « Oui, » certainement. L'homme a failli; l'espérance s'est obscurcie dans le cœur de l'homme, elle a vacillé, et s'est presque éteinte; mais dans son cœur à lui qui est lui-même l'espérance, elle est brillante et sûre. Et quand il se mettra en mouvement pour « venir », « Je viens », — alors ce que nous attendons sera vu et réalisé. Et remarquez ce

terme « bientôt ». Pour nous c'est avec lenteur que le temps s'écoule, — il nous *semble* comme si Christ tardait; mais son cœur, dans une autre lumière que l'obscur crépuscule dans lequel nous sommes, dit « Bientôt! » Puissent nos cœurs vivre dans la puissance de ses desseins, de ses pensées, et de sa promesse : et puissions-nous attendre le Fils du ciel, semblables à ceux qui l'attendent!

Siméon et Anne, et tous ceux qui l'attendaient avaient une occupation honorable — occupation fort appréciée dans le ciel lors de sa première venue : il en est de même aujourd'hui; si réellement nous l'attendons — est-ce maintenant? — le ciel prend son plaisir à nous voir l'attendre.

Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin.

Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens. Et que celui qui a soif vienne, que celui qui veut prendre gratuitement de l'eau de la vie. Oui, je viens bientôt. Amen! viens, Seigneur Jésus.

L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS.

CHAPITRE I^{er}

Comme introduction à nos méditations sur cette épître, il nous faut considérer un peu les voies de Dieu depuis le commencement, parce qu'il y a dans ses conseils une merveilleuse unité, et que le Volume tout entier met son sceau à cette pensée divine que « De tout temps Dieu connaît toutes ses œuvres. » C'est pourquoi lorsque nous arrivons à une portion de l'Écriture telle que celle-ci, il est bon de s'arrêter et de regarder autour de nous, et de voir sa relation avec celles qui la précèdent. S'il s'agit simplement d'un passage d'une portée morale comme celui-ci, par exemple, « Que celui qui dérobaît, ne dérobe plus », je puis le prendre tout seul et en faire usage aussitôt ; mais s'il s'agit d'une partie doctrinale ou prophétique du saint Livre, qui révèle la pensée divine, j'ai à demander comment elle est amenée et ce qui doit venir après elle, parce que nous devons être remplis d'intelligence divine. — « Nous avons la pensée de Christ. »

L'Épître aux Hébreux révèle les cieux et parle de la vocation céleste, vous mettant en

compagnie d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob; mais elle ne révèle pas le mystère de l'Eglise. L'Épître aux Ephésiens révèle le mystère de l'Eglise, mais ne vous met pas en compagnie d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob. Nous avançons, et nous sommes appelés à distinguer entre *la vocation céleste, et la vocation de l'Eglise*. Ainsi, il y a convenance à considérer l'épître aux Hébreux avant l'épître aux Ephésiens.

Maintenant, qu'est-ce qui me fait dire que l'épître aux Hébreux révèle la vocation céleste? C'est parce qu'elle vous associe avec Noé, Abraham, Moïse, etc. Au commencement, la terre fut donnée aux enfants des hommes. Qu'en firent-ils? *Ils la perdirent*. Et comment Dieu en agit-il avec eux alors? Eh bien, il leur ouvrit le ciel! Il leur avait donné la terre pour qu'ils en jouissent; — ils la souillèrent et la perdirent par le péché. « Eh bien, » dit-il, « je vous ouvrirai le ciel. » Voilà de quelle manière la grâce de Dieu abonde!

Que devrais-je dire si quelqu'un, après que j'aurais abusé du don qu'il avait mis dans ma main, en mettait un meilleur encore dans mon autre main? Voilà Dieu!

Adam ne fut-il pas ramené à Dieu, et Enoch pris au ciel? Je n'ai pas de doute qu'Abraham eut la vocation céleste. Ils attendaient une meilleure patrie, « c'est-à-dire une céleste. » Moïse fut conduit sur le sommet de Pisga pour en rendre témoignage; Enoch en avait témoigné

avant, et Elie le fit à son tour dans une dispensation postérieure. La vocation céleste a existé depuis le commencement, mais non pas la vocation pour l'*Eglise*. Aussi que voyons-nous? Quand l'apôtre s'adresse aux Hébreux qui étaient issus d'une racine juive, il parle de la vocation céleste mais il ne va pas au-delà; puis, quand il en vient à s'adresser aux Ephésiens, autrefois Gentils, adorateurs de la déesse Diane, (mais absolument en dehors de toutes relations juives) il développe le mystère de l'*Eglise* — la portion la plus riche des conseils de Dieu. Laissez-moi ajouter une autre pensée. Comment Dieu a-t-il développé ses desseins à l'égard de la terre? Il connut une famille dans les reins d'Abraham: les descendants du patriarche prospérèrent en corps de nation au temps du Livre de l'Exode; puis sous les juges et les prophètes; mais ils ne s'élevèrent pas au faite de la gloire jusqu'à ce que Dieu les eut placés sous un roi. Il s'avance pas à pas jusqu'à ce que la famille élue forme sous Salomon un royaume florissant. Il en est de même de ses desseins célestes: ce n'est que lorsque l'apostolat de Paul est introduit qu'ils se déroulent devant nous dans leur couronnement glorieux, l'*Eglise*. Dieu est toujours conséquent avec Lui-même dans ses voies. Si c'est la terre qui est la scène de ses opérations, nous les voyons se dérouler progressivement jusqu'aux jours triomphaux de Salomon; et s'il s'agit de ses desseins célestes,

nous en suivons le déroulement graduel jusqu'à ce que nous voyions l'Eglise au faite le plus élevé de la création, l'Eglise « plénitude de Celui qui remplit tout en tous. » Aussi est-ce impossible de ne pas s'écrier avec admiration et en adorant humblement prosterné : « O profondeur des richesses, et de la sagesse, et de la connaissance de Dieu ! »

Après cette petite préface, plaçons-nous devant l'Épître aux Ephésiens. Il est à désirer que nous apportions de l'intelligence à l'étude de cet écrit. Nous avons à écouter ici, dans les scènes célestes, quelque chose de semblable à ce que nous avons vu dans les scènes terrestres.

Laissez-moi vous rappeler un passage des Colossiens, chap. 1, 25, 26, « . . . selon l'administration de Dieu qui m'a été donnée envers vous, pour compléter la parole de Dieu. » Pour compléter la révélation de Dieu, magnifique commentaire de Paul sur son propre ministère ! Ne fut-il pas laissé à Salomon de clore la manifestation du dessein de Dieu à l'égard de la terre en établissant un trône au-dessus d'elle ? Il fut de même réservé à Paul de révéler, dans son ministère, le point brillant, magnifique, des mystères célestes. Nous sommes élevés par lui jusqu'à la suprématie de Christ.

L'apôtre commence par s'adresser à *tous* les fidèles dans le Christ Jésus. Il passe par-dessus les Ephésiens. De sorte que nous sommes *tous* appelés à apprendre ces choses. « Qui nous a

bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ.» Cela ne saurait être dit des patriarches. « Dans les lieux célestes » ils eussent été associés avec nous ; mais ce sont là des bénédictions en *compagnie avec Christ*.

Puis, après vous avoir placés ainsi dans cette position particulière, il déroule la liste divine des bénédictions qui vous sont échues. D'abord élus en Lui avant la fondation du monde. Pourrais-je dire exactement cela d'Abraham ? Certainement il fut élu avant la fondation du monde, mais *vous* vous avez été élus « *en Lui*. » Les desseins divins reposaient d'une façon particulière sur un peuple particulier. Ensuite, la prédestination suit toujours l'élection. L'élection a trait à la personne ; la prédestination, à la place ou à la condition. « Nous ayant prédestinés pour nous adopter à lui par Jésus-Christ..... Il nous a rendus agréables dans le Bien-Aimé. » Or, n'est-ce pas là une forme particulière d'adoption ? Est-ce que je crois qu'Adam était fils de Dieu ? Certainement, je le crois. Mais je ne crois point qu'il fût « rendu agréable dans le Bien-Aimé. » Et les anges ? pensé-je qu'ils sont fils de Dieu ? Certes, oui, je le crois : mais je ne crois point qu'ils soient « agréables dans le Bien-Aimé. » De sorte qu'il y a encore ici quelque chose de particulier. C'est une adoption de l'ordre le plus élevé. Notre part c'est la joie et la liberté de la position filiale du Bien-Aimé. Il poursuit en disant : « En qui nous avons la rédemption par son sang, la ré-

mission des péchés.» Et, pour sûr, c'est là une chose qui va d'elle-même. Qui songerait à demander à une personne en haut dans les lieux célestes, « Etes-vous pardonnée? » Avez-vous jamais remarqué, dans la parabole du fils prodigue, que le Père ne dit jamais qu'il le pardonne? Comment *pourrait-il* façonner ses lèvres à dire « Je te pardonne? Ah! nous devrions, vous et moi, marcher dans la radieuse lumière de notre vocation de manière à montrer le pardon comme chose au pied de la montagne, pendant que nous nous trouvons sur les hauteurs. Laissez la musique, les danses, l'anneau et les souliers, me dire que je suis pardonné. C'est *ainsi* que le Père traite le prodigue, et c'est *ainsi* que l'Esprit nous traite dans les Ephésiens, chap. 4. Et cependant l'âme est sans cesse affairée après le pardon, lorsqu'elle devrait considérer la magnificence de sa vocation en Christ. Il y a dans l'amour une manière dont l'amour ne saurait jamais se débarrasser. Le Père eût pleuré à dire, « Je te pardonne. » N'auriez-vous pas honte de dire, « Je vous pardonne, » à quelqu'un qui reviendrait à vous plein de douleur, confessant sa faute? Représentez-vous un Père, au cou de son enfant repentant en larmes, disant, « Je te pardonne; » comme nous connaissons peu les voies de l'amour! Maintenant, continuons.

Dieu fait abonder envers nous sa grâce en toute sagesse et intelligence, nous ayant découvert le secret de son cœur — la réunion de

toutes choses en Christ. Voilà un secret qui auparavant n'avait jamais été révélé. Dans le prophète Esaïe, nous trouvons un magnifique tableau de la terre milléniale ; mais y trouvons-nous jamais les cieux du millénium avec Christ à leur tête ? Esaïe a-t-il jamais dit que toutes choses dans le ciel et sur la terre devaient être placées sous l'autorité de l'Homme glorifié ? « En qui nous aussi avons été faits héritiers. » Nous sommes héritiers avec Lui. Cela avait-il jamais été révélé avant ? Et en attendant que vienne l'héritage, nous recevons le Saint-Esprit. Nous le trouvons ici sous deux titres — comme *sceau*, et comme *arrhes* : sceau d'un salut actuel, arrhes de l'héritage futur. Quand je considère la place qu'occupe le Saint-Esprit dans le mystère de la rédemption, c'est merveilleux de voir les gloires officielles qui s'attachent à Lui ici sur la terre. L'épître aux Hébreux nous présente les gloires officielles de Christ : celle-ci nous appelle à contempler les gloires officielles du Saint-Esprit dans cette dispensation. Quelle chose bénie, glorieuse ! — prendre les secrets du sein de Dieu et nous les faire connaître. Nous sceller par sa présence comme possesseurs d'un salut actuel, et être les arrhes de notre héritage ! Ah ! c'est véritablement merveilleux. Je ne pourrais pas faire un pas dans la compagnie d'une âme qui ne serait pas toute pénétrée du bonheur qu'il y a avoir le Père, le Fils et le Saint-Esprit, comme Celui avec lequel

nous avons à faire. « La possession acquise » ; ici c'est la scène tout entière, toute la création. Elle est acquise, mais pas rachetée encore. Le sang de Christ a acquis la *création* aussi bien que *vous* ; mais elle n'est pas rachetée encore, et pendant qu'elle est dans cette condition vous avez le Saint-Esprit comme arrhes. Quand elle sera rachetée, vous en serez l'héritier. Est-ce que *vous* êtes rachetés déjà ? Vous êtes *acquis*, mais vous attendez l'adoption, c'est-à-dire, la rédemption de votre corps, et vous ne l'aurez jamais jusqu'à ce que Dieu mette en avant la puissance aussi bien que le sang. L'Apocalypse déroule sous nos yeux la rédemption ; l'Évangile nous fait voir l'acquisition — mais la chose acquise n'est pas rachetée (1) jusqu'à ce que Dieu mette en avant la puissance pour la délivrer des mains du destructeur.

Au verset 15 l'apôtre cesse d'être docteur et devient intercesseur, — et vous remarquerez que jamais il ne démolit dans ses prières ce qu'il a édifié. On entend parfois des personnes demander à Dieu de les aimer. Pour moi, je ne saurais jamais faire une prière pareille. Je dois prier en vue d'un *sentiment* plus profond de l'amour de Dieu. Paul ne demande pas à Dieu de leur *donner* ceci, et le reste ; mais il Lui demande qu'ils aient l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance — afin que les

(1) Je veux dire, *pleinement* rachetée.

yeux de leur entendement soient éclairés. Oh ! demandons un cœur meilleur pour *connaître* ces choses, mais demander à Dieu de *m'aimer* — de me faire *cohéritier de Christ* — de me désigner pour les lieux célestes *en Lui* ! Je ferai une prière bien plus humiliante que cela, je suis si béni dans ma *vocation*, si pauvre dans ma *jouissance* ! Si Dieu a allumé une chandelle je ne lui demanderai pas de l'allumer, mais bien d'ôter la taie qui est sur mes yeux afin que je puisse voir ce qu'il a opéré, en quoi consiste ce magnifique dessein et quelle est la puissance qui nous a amenés là. C'est ainsi qu'il prie afin que vous ayez des yeux pour discerner l'éclat de la gloire céleste, et la puissance de résurrection qui vous a élevés d'une pareille ruine à de telles gloires. — AMEN.

CHAPITRE II.

Nous sommes arrivés au chapitre second, mais il faut nous reporter au premier pour reprendre le cours de nos pensées. Nous avons fait la remarque qu'il faut distinguer entre la vocation céleste et l'Eglise. L'Eglise a part à la vocation céleste; mais il ne s'ensuit pas que tous ceux qui participent à la vocation céleste, appartiennent à l'Eglise. La vocation céleste. Dieu prit occasion de son mécompte à l'égard de la terre pour introduire la vocation céleste.

La terre avait été donnée à Adam : Adam la perdit, et le Seigneur prend alors ses élus dans le ciel.

Cette pensée vous suggère une idée de soulagement, de réparation.

Le Seigneur trouva une autre manière de bénir ses élus. Si la terre est perdue, où placera-t-il ses saints? Le Dieu de toute grâce répond, « Je sais bien ce que j'en ferai; je les placerai dans le ciel. » Le Seigneur ne se borne jamais à réparer simplement une brèche; il fait sortir de la ruine une chose plus excellente. C'est ainsi que la perte de la terre ouvrit le ciel, et l'homme céleste se trouve dans une position meilleure que s'il n'avait jamais perdu la terre. Les voies de Dieu à l'égard de la terre sont d'une double nature : il y agit en *gouvernement*, ou il *appelle* à en sortir; — les siens y sont alternativement étrangers et citoyens. Ils sont citoyens, quand Dieu s'occupe de la terre et en règle l'ordre; étrangers, quand Dieu appelle à en sortir. Maintenant il a appelé l'Eglise au caractère et à la position d'étrangère. Voilà par quel chemin nos pensées arrivent à la dispensation actuelle. Nous voyons comment Dieu a été amené à prendre l'attitude qu'il a dans la présente dispensation. La terre est souillée, et Dieu se doit de se retirer lui et les siens dans le ciel. C'est une dispensation durant laquelle quiconque est de Dieu est appelé à se montrer éminemment et fortement étranger ici-bas. Mais l'Eglise est quelque chose de plus :

Moïse, Abraham, etc., furent pris au ciel comme témoins de la vocation céleste. Or le chap. 4 de cette épître introduit une pensée nouvelle. Nous ne sommes pas dans le ciel seulement, mais *en Christ* dans le ciel. Voyez comme le chapitre est plein du mot « *en* ». Nous sommes bénis dans les lieux célestes *en Christ* — agréables *dans* le Bien-Aimé — Dieu nous a élus *en Lui* — *en* qui nous avons été faits héritiers. Nous sommes ressuscités *en Christ* — assis *en* lui, dans les lieux célestes; et, quand le monde sera arrivé à la fin de son histoire, vous vous trouvez cohéritiers *en Christ*. Voilà une chose nouvelle; voilà *le corps de Christ*. C'est le trait particulier de l'Eglise.

Laissez-moi attirer un peu de côté vos pensées. Dans l'argumentation de l'épître aux Galates Abraham est mis sur un même pied avec nous; pareillement dans celle de l'épître aux Hébreux. Il n'en est pas de même dans l'épître aux Ephésiens. Voilà l'exactitude divine du Saint-Esprit. Dans les Galates, nous n'avons pas l'Eglise; nous y avons le caractère de fils et celui d'héritier. Je ne doute pas qu'Abraham fut aussi parfait que je suis; mais du moment que l'Esprit traite du corps de Christ, Abraham n'a point place dans l'argumentation; nous le perdons complètement de vue. Je vous vois vous, je me vois moi-même, mais je ne vois pas Abraham. Ces distinctions ne signifient-elles pas quelque chose? Puis-je me placer en présence de trois pareils témoins de la pensée de Christ, et ne pas voir cela? Je n'ai

aucune garantie pour dire qu'Abraham a place dans l'Eglise. Maintenant, permettez-moi de vous demander précisément, si vous êtes préparés à cela. Existe-t-il quelque analogie dans les voies divines? Je pense que oui. — Bientôt le Seigneur remplira toute la face de la terre. Toutes les nations se prosterneront sous son sceptre. La terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme les eaux couvrent la mer. Mais est-ce là tout ce que me présente la terre millénaire? Non; je vois les douze tribus occupant une position de proximité toute spéciale à l'égard du Seigneur; je vois le pays d'Israël dans une relation particulière avec Dieu; et au milieu des tribus je trouve un peuple royal, et un peuple sacerdotal. Et voici une distinction de plus: je trouve une Jérusalem. Nul ne peut lire les Ecritures prophétiques, et ne pas voir que Jérusalem aura sa place particulière, assise dans sa beauté. « L'Eternel aime les portes de Sion plus que tous les tabernacles de Jacob. » Avec cette analogie divine, je me dirige vers les cieux. Là aussi se trouvera une magnifique diversité, la noble Armée des Martyrs, la belle Compagnie des Prophètes. Mais de même que Jérusalem occupera la première place sur la terre, ainsi l'Eglise occupera la première place dans le ciel. Tout cela est propre à nous préparer pour ce qui nous est révélé sous le titre du « mystère. »

Vous souvient-il de ce qui fut dit aux Israélites quand ils se trouvaient serrés entre la mer Rouge

et les armées d'Égypte? « Arrêtez-vous et voyez la délivrance de l'Éternel. » Ils avaient été garantis contre les droits de l'Ange exterminateur. Ils étaient dans le salut de Dieu; mais Dieu avait dans la nuée des secrets qui ne leur étaient pas encore révélés. Il y avait là une gloire qui pouvait disperser les ennemis dans la Mer Rouge. Elle pouvait se tourner d'un côté et ôter les roues des chariots égyptiens; elle pouvait se tourner de l'autre et faire des murs de cristal des deux côtés des Israélites. De même, en nous plaçant devant l'épître aux Ephésiens, nous ne venons pas pour voir la justification par le sang, mais pour contempler le riche dessein de Dieu se déroulant lui-même devant nous — quelle bénédiction dans ces voies divines! Sommes-nous heureux de savoir que le sang sur le linteau nous a délivrés? Certes, tout dépend de cela; mais je n'en dis pas moins, Arrêtez-vous, et remarquez les secrets — allez et cherchez dans la nuée de gloire qui est devant vous. Voilà précisément l'attitude à prendre devant l'épître aux Ephésiens.

Maintenant, remarquez ceci. Au moment où l'histoire d'Israël prit fin dans la captivité de Babylone, la gloire quitta la terre et se retira dans le ciel. La gloire n'alla jamais sur le Gentil. *L'épée* alla à lui; la gloire, jamais. Votre intelligence de l'Écriture dépend pour une grande partie de l'attitude convenable que vous prendrez à cet égard. Si vous savez bien sur quel point vous êtes, vous en retirez un avantage divin.

Or, en nous plaçant en présence d'Ezéchiel, nous voyons que la gloire est montée au ciel, et que l'épée est allée au Gentil. Est-ce que la gloire est jamais revenue? Oui, elle est revenue, non pour accompagner l'épée de César, mais voilée et ensevelie dans l'humiliation de l'homme de Nazareth. L'épée avait failli quant à sa mission de maintenir la terre en ordre. Nous savons où habite la gloire. Elle n'a pas accompagné l'épée de César, comme elle fit pour l'épée de David et de Salomon. La gloire est maintenant aussi séparée de l'épée, que lorsqu'elle se retira en haut en présence d'Ezéchiel, et que l'épée fut dévolue au Gentil. Les autorités qui existent, ne sont pas ordonnées de *Jésus*; elles sont ordonnées de Dieu *comme* Dieu. L'autorité appartient à Dieu dans sa place suprême. Jésus est l'expression de Dieu envisagé en de certaines conditions et certaines relations dans lesquelles Il a trouvé bon de se placer et de se révéler. Toutes les dignités appartiennent de droit à Jésus; mais nous ne pourrions pas *encore* Le regarder comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs et L'appeler ainsi. Le résumé de la religion du Résidu est « Rendez les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu. » Dans une théocratie, César et Dieu sont ensemble; mais, à présent, je suis tenu de reconnaître le domaine de Dieu, et le domaine de César. Il me faut prendre connaissance de la confusion, et ne pas dire que la gloire est revenue se rattacher à l'épée; ou bien,

Celui qui a dit, « Qui m'a établi gouverneur ou juge », eût été une personne bien différente dans ce monde.

Savons-nous vous et moi découvrir l'unité et la variété du volume divin? C'est un tout magnifique, mais d'une variété infinie.

Après avoir ainsi considéré l'attitude que nous devons prendre, nous entrerons dans le chapitre deuxième. Ici nous descendons un peu, mais seulement pour emporter une vérité importante; pour voir *hors de quoi* nous sommes appelés. Ce chapitre se divise en trois parties. Du vers. 1 au vers. 7, nous avons le sujet de la *mort* et de la *vie*; du verset 7 au vers. 10, le sujet des *bonnes œuvres*; et du vers. 10 à la fin, l'*éloignement* et la *proximité*.

Quelle espèce de gens étions-nous, lorsque Dieu nous a pris pour faire de nous par le baptême de l'Esprit le corps de Christ? Notre condition était la mort — une ruine morale profonde. Quelle est la sentence qui repose sur nous? « Morts dans les offenses et les péchés; » mais, ensuite, dans quelle condition sommes-nous amenés par Christ? Le contraste est bien beau. C'est une vie de l'ordre le plus élevé qui nous a été communiquée. Nous sommes liés avec Christ lui-même. Quelle chose convenable, après nous avoir montré, dans le premier chapitre, notre haute vocation, de nous montrer, dans le second, hors de quelle place nous fûmes appelés! Notre état de mort par nature ne saurait être plus

bas; notre état de vie en Christ ne saurait être plus haut.

Un autre sujet est celui des bonnes œuvres, et sa beauté me charme, « Non par des œuvres, afin que personne ne se glorifie. »

Les bonnes œuvres sont exclues par Dieu, pour autant qu'elles auraient pu être un sujet de se glorifier; mais vous êtes créés de Dieu d'une telle manière qu'il faut que vous les produisiez. L'épître de Jean nous fait voir la même chose; notre nouvelle création elle-même les assure.

Puis, jusqu'à la fin du chapitre, nous trouvons le sujet de l'éloignement et de la proximité. C'est justement comme la mort et la vie. Deux choses se rattachent à nous — dans notre propre personne, la mort ou la vie; relativement à Dieu, nous sommes loin, et aliénés de lui, ou nous sommes près de lui. Je regarde à moi-même, et vois la mort en moi mais quant à la vie, j'ai été vivifié de la forme de vie la plus élevée dont une créature pût jouir. Ainsi, par nature, rien ne pouvait être plus éloigné que l'éloignement dans lequel j'étais — « N'ayant pas d'espérance, et sans Dieu dans le monde. » Essentiellement séparé de Lui, maintenant ma proximité de Lui en Christ est ineffable. Elle ne saurait être plus parfaite. Il est bon que nous ayons d'humbles pensées de nous-mêmes; mais la valeur de Christ repose sur toutes les pierres du temple. Le temple tout entier est édifié dans le Seigneur; et ensuite,

édifié, quelle autre gloire lui est-elle conférée? Le Saint-Esprit y habite.

Nous en avons donc fini avec les deux premiers chapitres. Le premier révèle notre position en Christ; le second nous tire de côté pour nous envisager nous-mêmes. Il me montre premièrement, dans ma propre personne, comme mort — ensuite dans mon éloignement de Dieu. Puis il fait le contraire, et me fait voir quelle sorte de vie j'ai reçue, et dans quelle sorte de proximité je suis venu; et nulle trace là d'une seule pensée faible. Avez-vous de faibles pensées? Elles appartiennent à la nature. Elles ne sont point le souffle du Saint-Esprit; elles ne sont point les conseils de Dieu à votre égard. Ce n'est pas d'une touche sans vigueur qu'Il décrit votre condition par nature; et c'est avec une force égale qu'Il décrit votre condition dans le Christ Jésus.

CHAPITRE III.

Nous lirons maintenant depuis le commencement du chap. III, jusqu'au vers. 16 du chap. IV. Quand nous méditons une portion de l'Écriture comme l'épître aux Ephésiens il nous faut prendre garde de ne pas trop priser la connaissance, de ne pas lui donner une place disproportionnée. Lorsque Nicodème vint au Seigneur pour s'enquérir des secrets célestes, le Seigneur lui montra qu'il avait d'abord à commencer par lui-même. Pareil-

lement Paul refusa d'exposer le mystère aux Corinthiens à cause de leur bas état moral. C'est ainsi qu'il nous convient d'aborder les vérités auxquelles l'épître aux Ephésiens nous initie, plutôt avec une grande circonspection en regardant à notre propre condition morale. La conduite du Seigneur vis-à-vis de Nicodème procédait moralement du même principe que celle de Paul vis-à-vis des Corinthiens. Il faut aussi une aptitude morale particulière pour respirer l'atmosphère éphésienne, sinon *on pourrait* avoir le vertige sur de pareilles hauteurs. Il nous faut marcher doucement, non d'une manière *timide*, comme si elles n'étaient pas à nous. Ces profonds secrets du sein du Père nous appartiennent; mais le vaisseau doit être moralement approprié à les recevoir.

Nous avons fait, dans le premier chapitre, une distinction entre la vocation céleste et la vocation de l'Eglise; et, dans le deuxième, nous avons considéré notre état de mort et de vie, et notre état d'éloignement et de proximité. En entrant dans le chapitre troisième, nous reprenons le mystère. Avez-vous jamais vu une beauté morale dans le fait que ce chapitre est une parenthèse? J'ai été extrêmement frappé de la pensée que le mystère étant une parenthèse, il devait être révélé ici dans un chapitre qui en est une lui-même.

L'Eglise nous est ici plus largement révélée. C'est à Paul que le mystère avait été confié, et il l'avait reçu par révélation. Vous direz peut-être

qu'il reçut tout par révélation; et cela est vrai, comme il nous le dit dans l'épître aux Galates. D'où Paul date-t-il son apostolat? Est-ce de Christ dans la chair? Non; c'est de Christ en gloire. Et d'où les autres apôtres font-ils dater le leur? De Christ dans la chair — du Seigneur marchant ici-bas. Mais Paul ne connut jamais le Seigneur dans la chair. De même que sa vocation, la vérité qui lui fut confiée était d'une nature toute spéciale. C'est donc par révélation que le mystère lui fut donné à connaître. Mais pourquoi dit-il « En peu de mots? » Par la raison, que, lors même qu'il eût écrit de longs chapitres sur ce sujet, ce n'eût été que peu de mots. Si tout ce que le Seigneur a fait eût été mis par écrit, le monde lui-même ne contiendrait pas les livres qui auraient été écrits, nous dit Jeandans une note d'admiration. Il en est précisément ainsi du mystère : c'était une chose si magnifique, qu'écrire des chapitres à son sujet, tout cela n'eût été que peu de mots. Nous avons besoin vous et moi, de trouver en nous-mêmes ces notes d'admiration. Elles nous conviennent très-bien. « Le mystère m'a été donné à connaître — lequel n'a pas été donné à connaître dans d'autres générations -- que les nations seraient cohéritières, » non pas simplement avec les *Juifs*, mais avec *Christ*. Le corps comprendra les *Juifs*, mais encore est-il essentiellement *Gentil*. C'est ainsi que l'Apôtre perd de vue les *Juifs*, et dit aux *Gentils* qu'ils sont cohéritiers avec *Christ*. Nous avons ici une nouvelle sorte d'héritage —

être du même corps et cohéritiers avec le Fils de son amour; non pas les Gentils greffés sur un corps de Juifs. « A moi qui suis moins que le moindre de tous les saints. » Ceci est caractéristique. Les Juifs furent pris parce qu'ils étaient la plus petite de toutes les nations. *Vous*, vous fûtes pris parce que vous étiez un pauvre Gentil incirconcis éloigné, sans espérance et sans Dieu; et Paul fut pris parce qu'il était moins que le moindre de tous les saints. Il prend le pauvre de dessus le fumier: telle est la voie de Dieu. Maintenant, quelle était l'opération du mystère, quel effet avait-il? « Afin que la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes, soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes par l'assemblée. » Ceci nous rappelle Col. 1, 25. Le ministère de Paul vint « pour compléter la parole de Dieu. » Vous direz peut-être: Mais, voulez-vous le placer au-dessus du ministère de Christ? Certainement je le fais, sous le rapport dispensationnel. Les voies de Dieu brillent d'un éclat de plus en plus grand jusqu'à ce que le jour soit parfait. Quelle est la lumière dans laquelle nous nous trouvons? Nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. La sagesse de Dieu, extrêmement diversifiée dans ses formes, est maintenant proclamée sous toutes ses formes de beauté. Ce que j'ai maintenant, c'est une haute vocation au privilège d'être en communion d'héritage — de faire un seul corps avec le Seigneur de Gloire. Je suis parvenu à la Tête elle-même; et

je m'assieds en vue du couronnement de Christ et de ses élus. C'est ainsi que je l'ai complété ; j'ai atteint la sagesse si variée de Dieu. Puis il descend un peu, « En qui nous avons hardiesse et accès en confiance par la foi en Lui. » Comme il aime à placer ce fondement sous nos pieds ! Si nous sommes dans la lumière où Dieu habite, nous sommes dans la puissante forteresse que Dieu a érigée. Ce ne serait pas être dans la Lumière, si nous n'étions pas environnés par la forteresse.

Maintenant l'apôtre se fait suppliant, comme il a fait au chapitre 1. Après avoir de nouveau déclaré le mystère, il se fait, au verset 14, homme de prière pour nous. Dans le chapitre 1, il prie le Dieu de notre Seigneur Jésus ; et il prie pour que vous connaissiez la gloire qui vous attend, et la *puissance* qui vous y conduit ; et c'est au *Dieu* de notre Seigneur Jésus qu'il adresse sa prière.

Ici sa prière est que vous connaissiez l'*amour* qui vous a destinés à être là ; et il prie le Père de notre Seigneur Jésus. Son cœur se tourne instinctivement vers le sein du Père, qui est la source de notre éternelle bénédiction. Tu l'as fait selon ton *cœur*, » comme dit David. Et votre cœur ne fait-il pas instinctivement lui aussi cette distinction selon que vous vous trouvez en prière avec *Dieu* dans la gloire, avec le *Père* dans l'amour, et avec *Christ* dans le salut ? Quand je pense à la gloire et à la puissance, c'est avec le *Dieu* du Seigneur Jésus que je me vois ; quand

je pense à l'amour, je suis avec le *Père* du Seigneur Jésus. Ce sont là, dans le Livre, des témoignages qui s'adressent à la conscience. L'Écriture est un grand corps de lumière qui porte avec lui-même ses preuves. Puis, il fait sa prière.

Un petit mot demande que nous nous y arrêtions. « Duquel toute famille » etc.

Je crois qu'il doit y avoir des familles dans le ciel aussi bien que sur la terre. Quand je m'applique à prendre une connaissance intelligente de l'état des cieux à venir durant le millénium, je crois y apercevoir diverses familles aussi bien que sur la terre millénaire. Je vois des principautés, des trônes, des dominations; et je vois l'Église, comme le corps de Christ, élevée et assise au-dessus de tout. Il peut y avoir comme nous l'avons fait remarquer déjà « la noble armée des Martyrs, » « l'illustre et glorieux chœur des Prophètes, des Apôtres. » Il peut aussi se trouver dans le monde à venir une famille patriarchale et une famille de prophètes; mais l'Église du Dieu vivant, unie à sa Tête, sera là au-dessus de tout.

Que c'est beau de faire de l'astronomie et de la géographie de cette manière!

Bientôt il resplendira un ciel tout orné des fils de Dieu, — d'étoiles du matin! et parmi eux on ne connaîtra ni envies ni jalousies.

Ce qu'il nous faut, c'est de la grandeur dans nos pensées; et la grandeur des pensées n'est

pas incompatible avec l'exactitude des pensées.

Ce chapitre en parenthèse terminé, nous abordons le quatrième. L'apôtre reprend ce qu'il disait au vers. 1 du chap. III, « Moi, donc qui suis prisonnier dans le Seigneur. » C'est encore là un trait caractéristique que la haute vocation de l'Eglise serait annoncée du fond d'une prison de Rome. Si nous suivions notre sentier naturel, et si nous mourions de notre mort naturelle, c'est de la prison et de l'échafaud que nous irions à Christ dans la gloire. Notre vie serait un témoignage contre le monde, et un témoignage sans résistance. Or, le monde considère comme une insulte toute séparation d'avec lui; et il ne se laisserait pas insulter sans tirer vengeance de l'outrage. Paul révèle donc le mystère des sombres cachots de Rome : la part de l'Eglise est le martyr sur la terre. A présent, il nous exhorte à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Avec quel zèle nous devrions cultiver et chérir cet état d'âme, ce caractère, sous l'action duquel on s'honore, on s'estime l'un l'autre ! Quel écrin magnifique où déposer un pareil trésor : « toute humilité et douceur avec longanimité ! » Hélas, dans l'histoire morale de la chrétienté, l'orgueil a brisé cet écrin. Il fait voir ensuite en quoi consiste l'unité de l'Esprit. — que nous ne saurions détruire. Nous pouvons mettre en pièces l'écrin, et exposer le trésor; mais nous ne pouvons pas le briser, *lui*. Est-ce du nord, du sud, de l'orient, de l'occident, que nous venons ?

Sommes-nous Juifs ou Gentils? Quand nous sommes assis ensemble, c'est dans un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême.

Il nous faut arrêter un peu sur les versets qui suivent. Si je disais : « Il nous faut revenir en arrière et examiner Genèse, chap. iii » vous répondriez peut-être : « Ce sont des passages bien éloignés l'un de l'autre, soit quant à la place qu'ils occupent, soit quant au sujet qu'ils traitent. » Il y a pourtant entre eux une magnifique connexion. Dans la Genèse, chap. iii, nous voyons la victoire du serpent et la ruine de l'homme. Dans l'Épître aux Ephésiens, chap. iv, nous voyons la victoire de Christ et la rédemption de l'homme. C'est la ruine du malheur de Genèse iii. Satan fit de l'homme un souffre-douleurs sur la terre, et un esclave de ses convoitises. Le Seigneur vient faire du diable et de ses armées, ses captifs. Il y a en cela un magnifique contraste moral. Et qu'a-t-il fait de l'ancien esclave? Il l'a placé dans une position plus merveilleuse que celle d'où Satan l'avait précipité. Quand Il viendra pour faire des armées de l'enfer ses captifs, Il fera voir à ces armées de l'enfer ce qu'Il peut faire de celui qui fut jadis le captif de l'enfer. Il nous a rendus indépendants de toute chose. Nous ne servons pas seulement de preuve contre l'enfer; mais nous croissons par des ressources qui sont en nous-mêmes. L'Église croît en vertu d'une énergie déposée en elle-même. D'un côté, Christ fait captive la captivité; et il fait voir, de

l'autre, ce qu'il va faire de cette pauvre chose que le serpent ruina jadis. L'histoire est renversée depuis Genèse III : alors c'était l'homme captif, maintenant c'est l'homme glorifié.

Ici se termine la partie doctrinale de l'épître. Quel accueil nos âmes lui feront-elles? Sommes-nous préparés pour d'aussi magnifiques révélations de la pensée de Dieu? Sont-elles trop élevées pour nous? J'ai souvent senti que c'était le cas. Il est si agréable de s'entretenir du *marchepied* avec ses frères! mais ce charme provient d'une quantité d'éléments *humains* que nous mêlons avec ce qui devrait rester sans mélange. Aussi l'apôtre demande-t-il que nous soyons fortifiés en puissance par l'Esprit dans l'homme intérieur. L'esprit humain n'est pas capable de mesurer ces choses. Si mon cœur était ouvert au sentiment de ce que le Seigneur Jésus est, je devrais dire, « Plus près de Toi, mon Seigneur; plus près de Toi! » Le marchepied peut être très-agréable, mais, « plus près de Toi! » Que ce soit Christ qui habite dans mon cœur et le remplisse, et non la scène qui m'entoure, et que je connaisse son amour qui surpasse toute connaissance.

CHAPITRE IV.

J'ai fait observer que la partie doctrinale de l'épître, se termine au vers. 16 du chapitre IV. Nous lirons jusqu'à la fin du chapitre. Retraçons

rapidement l'enseignement doctrinal que l'Apôtre vient de nous donner. Le premier grand trait caractéristique qui nous est donné de la vocation de l'Eglise, c'est qu'elle est une vocation *en Christ*; aussi rencontrons-nous fréquemment le mot *en* dans le chap. 1 : « Assis *en Lui* dans les lieux célestes; » « Rendus agréables *dans le Bien-Aimé*, » etc., etc. Et il ne s'agit pas seulement de possessions *présentes en Christ*, mais nous avons nos intérêts *en Lui avant* que le monde fût (vers. 4), et nous les y avons encore *après* qu'il a fini (vers. 11). Vous me direz peut-être que la rédemption ayant pour base la souveraineté de Dieu, il en est de même de tous les rachetés, et aussi des anges eux-mêmes qui ont gardé leur premier état; oui, mais ce qui caractérise l'élection de l'Eglise, c'est que ce n'est pas une élection dans un sens abstrait simplement, mais une élection *en Lui*, » et que vous ne Le quittez jamais.

L'Eglise se trouve dans la plus étroite connexion avec Christ dès avant la fondation du monde, et continuera ainsi jusqu'à la gloire après que le monde aura fini son cours. C'est là la première pensée concernant l'Eglise. Ces choses n'ont point été prédites d'Israël : c'est la vocation spéciale de l'Eglise d'être rattachée et liée à Christ. De plus, cette Eglise a été « cachée en Dieu. » Elle était, pour ainsi dire, le secret du sein de Dieu, le secret le plus près de son cœur, et le plus profond dans ses conseils. La Parole n'emploie pas ce langage d'une intimité et d'une beauté

mystérieuses, en parlant de l'élection des hommes illustres de jadis. L'Eglise était cachée en Dieu dès avant tous les siècles, jusqu'au ministère de Paul. L'Épître aux Ephésiens est un exemple *d'accumulation et de renforcement du langage*. Dites-moi, si votre âme est toute bouillonnante d'une de ces pensées, d'un de ces sentiments souverains, si vous ne l'exprimez pas maintes et maintes fois, si vous ne multipliez pas les paroles à son sujet, et si même vous ne serez pas éloquent? car c'est du cœur, et non de la tête, que naît l'éloquence. Tel est le langage de l'Esprit quand il expose ce secret dans notre épître. Voici quelques-unes des expressions qu'il emploie : « la louange de sa gloire, » « les richesses de la gloire, » « la louange de la gloire et de sa grâce, » « les immenses richesses de sa grâce. » Pareillement dans le chap. ii, quand il arrive à faire voir ceux qui sont les objets de cette vocation. Quand il montre leur état de mort, il fait d'eux description sur description; et lorsqu'il vous amène à voir votre position de proximité, l'Esprit multiplie encore les descriptions de ce que vous êtes.

La révélation attendait pour se clore le ministère de Paul, l'apôtre des Gentils. Quand il eut manifesté ce secret, il n'en resta plus à révéler; et tous les conseils divins eurent leur couronnement. Permettez-moi de vous renvoyer à une petite analogie. De quelle manière Dieu procéda-t-il à l'œuvre de la vieille création? Les choses furent

créées l'une après l'autre, chacune avec sa beauté propre, et l'*homme* vint le dernier. Il fut placé dans le jardin. Et quelle fut sa condition? Il y était chez lui. Mais quand les animaux furent amenés pour recevoir leurs noms de lui, il ne fut pas seulement *chez lui* dans sa place propre, mais il eut la seigneurie sur tout ce qui était devant lui : il se trouvait dans son empire. Et cela n'est pas tout. Il restait encore une chose, et c'était la principale. Tout lui appartenait avant qu'il eût la *femme*. Ce fut la dernière chose révélée, et ce fut le faite de son bonheur. Alors ses lèvres s'ouvrirent. « De l'abondance du cœur la bouche parle. » Auparavant Adam était heureux, mais sa félicité n'abondait pas. Lorsque la femme lui fut donnée, ce fut le comble de sa joie. Nous devrions donc être préparés à ce que l'Eglise attendit le ministère de Paul. Je devrais être préparé à voir le *dernier* ministère produire la chose *la plus riche* que renfermaient les conseils de Dieu.

L'histoire de Jérusalem me présente une autre analogie pareille. Quand Israël fut entré en Canaan, l'épée de Josué réduisit le pays en sa possession. La chose continua ainsi du temps des Juges; et aux jours du roi Saül le peuple resta encore en possession. Mais tout ce temps-là Jérusalem était une cité Jébusienne. Dans tout le cours de cette période, ce lieu si favorisé, ce lieu principal du pays—cette reine destinée à fixer le regard de Dieu—était entre les pattes du Gentil; et ce ne fut qu'aux jours de David, le roi du choix de Dieu,

qu'elle devint le centre unique de tout le pays, le sanctuaire, le trône, le lieu où les tribus montaient. C'était la *principale* chose de toutes, et elle *vint la dernière*. N'est-ce pas là une image de la vérité que nous présente l'épître aux Ephésiens. Dieu se plaît aux analogies. Que sont les paraboles sinon des analogies divines? C'est ainsi qu'à la fin même du livre, nous voyons reparaître la femme comme le dernier objet, l'objet principal. Les victoires ont été remportées — le royaume a été établi en puissance et en gloire — et la toute dernière chose du livre, c'est la révélation de l'Eglise qui descend pour se faire voir dans sa beauté (Apoc. xxi). Tout cela me prépare admirablement à entendre dire à Paul, sans le taxer d'arrogance, qu'il complète la parole de Dieu.

Poursuivons. La révélation de l'Eglise est la plus riche manifestation de Dieu en grâce, en gloire, et en sagesse. La vocation d'Israël se manifestait richement, c'est certain; Dieu ne saurait mettre la main à quoi que ce soit sans se manifester de la sorte. Mais quand nous en venons au mystère de l'Eglise, nous apprenons à savoir que la grâce dans sa gloire, dans ses richesses, dans ses immenses richesses — a été manifestée, et manifestée à la face de la création, à la vue et à l'ouïe des principautés et des autorités dans les lieux célestes. Et il y a une parfaite simplicité en tout cela. La magnificence nuit-elle à la simplicité? L'Eglise ne serait pas

d'une simplicité divine si elle n'était pas inexprimablement glorieuse. Si elle repose *au plus profond* de la pensée divine, elle était *le plus remplie de grâce, de gloire et de sagesse*. Les principautés et les puissances retiendront leur respiration en écoutant l'histoire que raconte la vocation de l'Eglise.

Maintenant, quels sont les titres qui lui sont donnés? Elle est appelée le Corps et l'Épouse; et que signifient ces noms? Le Corps est l'expression de ceci — que l'Eglise est établie dans la position de *dignité* la plus élevée. En tant que l'Épouse, sa position est celle de *l'affection* la plus intime. Comme Corps de Christ, occupant le poste principal en fait de dignité, elle aura au-dessous d'elle tout ce qu'il y aura dans ce monde et ce qu'il y aura dans le monde à venir. *Christ* sera au-dessus de tout; et l'Eglise, qui est son corps, est la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Comme l'Épouse, elle occupera la place d'affection la plus intime. Vous ne sauriez être trop près de la personne que vous aimez. En tant que l'Épouse de Christ, l'Eglise est placée tout près de son cœur. L'Eglise est destinée à être, pour le cœur de Christ, ce que la femme fut pour Adam. Le chapitre *v* est comme l'expression d'Adam relativement à la femme: la parole « Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os, » est la répétition de l'expression de ravissement du premier homme à la vue de la première femme.

Si nous aimons quelqu'un, nous aimons à le voir environné d'honneur et de gloire. Là, au poste réservé à l'Eglise, vous serez placés au faite de la dignité, et, comme l'Epouse, votre place sera celle de l'affection la plus intime. Vous êtes surpris peut-être de m'entendre dire que le Seigneur Jésus n'a pas complété la révélation de Dieu. Lorsque vous lisez les quatre évangiles, les lisez-vous comme s'ils étaient le parfait tableau de l'Evangile de la grâce? Le ministère du Seigneur fut un temps de transition. Jusqu'à ce que sa mort fût accomplie, il n'avait pas la scène nécessaire au déploiement du plein évangile de la grâce, ni l'instrument qu'il fallait pour former l'Eglise. Comment pourriez-vous former une chose sans l'instrument convenable? L'Esprit n'était pas donné, et la Tête n'était pas encore glorifiée. Le commencement du Livre de Dieu me *prépare* pour le mystère, et la fin du Livre *m'enferme en Lui* et le scelle à mon intelligence comme nous venons de le voir.

Mais l'épître aux Ephésiens ne nous présente pas seulement l'Eglise: nous y trouvons aussi les saints individuellement (chap. v et vi). Notre personnalité n'est point perdue. C'est paraît-il le sens du vers. 12 du chapitre iv. C'est là une chose individuelle. L'affaire des dons vous concerne individuellement. «Il a donné les uns apôtres, etc; en vue de la perfection des saints.» Il y a entre moi et Christ une relation profondé-

ment intime et personnelle ; rien ne peut jamais porter atteinte à cela. C'est donc avec chacun des saints individuellement que les dons avaient d'abord à faire : « En vue de la perfection des saints. » *Ensuite*, que les saints parfaits se mettent à l'œuvre du service et à l'édification du Corps. En conséquence, dans l'épître aux Corinthiens, ayant à manifester le mystère, il dit, « Nous parlons sagesse parmi les parfaits. » Quand donc nous arrivons aux détails pratiques, Paul s'adresse à nous individuellement : « Que vous ne marchiez plus comme le reste des nations aussi marche », et ainsi de suite ; « Qui ayant perdu tout sentiment moral, » etc ; c'est-à-dire ayant une conscience endurcie et cautérisée, sans aucun sentiment de leur propre dissolution. « Mais vous n'avez pas ainsi appris le Christ, si toutefois vous l'avez entendu et si vous avez été instruits en lui selon que la vérité est en Jésus. »

L'introduction du mot *Jésus* ici, montre qu'il s'agit des individus personnellement ; et n'aimez-vous pas une leçon personnelle ? N'êtes-vous pas heureux de penser qu'il y a entre vous et Christ une affaire dont personne ne peut se mêler ? Regardez à l'Évangile de Jean, et considérez-le comme un magnifique tableau du pécheur et de Christ réunis.

En Jean, le Seigneur nous apparaît comme un homme d'un esprit et d'un caractère social, travaillant avec les apôtres. Il travaille tout seul avec le pécheur. De quelle douceur n'est-ce pas

de voir l'Esprit refuser de perdre de vue l'individu ! « Et que vous revêtiez le nouvel homme créé selon Dieu en justice. » C'est là une création bien plus riche que la première. Adam était le seul être de la première création qui possédât une intelligence. Mais vous ne pourriez pas dire de lui qu'il fut créé, « selon Dieu, en justice et en vraie sainteté. » Nous sommes exhortés à dépouiller le mensonge, comme étant membres les uns des autres. « Mettez-vous en colère et ne péchez pas. » La colère peut être un sentiment aussi saint que quelqu'autre que ce soit ; mais ne la conservez pas, de manière à la laisser dégénérer en un sentiment selon la nature. Ensuite, « Résistez au diable ; — et que celui qui dérobaît, ne dérobe plus, » etc. C'est de toute beauté ! Il ne doit pas simplement cesser de voler, mais devenir travailleur pour les autres. « Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche — et n'attristez pas le Saint-Esprit de Dieu. » Il s'occupe de nos œuvres, — de nos paroles ; — et maintenant de notre caractère.

N'êtes-vous pas reconnaissants que le christianisme règle ainsi tout votre être ? Mais quelle dignité ! Vos lèvres peuvent servir à communiquer la grâce à ceux qui l'entendent ; et vos pensées peuvent être à rafraîchissement ou à tristesse au Saint-Esprit de Dieu !

« Vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi vous a pardonné en Christ. » Ceci est différent de « La prière du Seigneur. » Cette

prière vous enseigne en effet que Dieu vous prendra *vous* pour sa mesure à Lui-même : « Pardonne.... comme nous pardonnons. » Ici, c'est tout à fait le contraire ; je dois me mesurer d'après Dieu : « pardonnant, comme Dieu vous a pardonné. » Cela fait voir, comme nous l'avons fait observer déjà, que le ministère du Seigneur était un ministère de transition ; sa portée n'était pas la pleine gloire du salut. Maintenant s'est produit un ministère en vue de notre perfection à chacun de nous individuellement, et en vue de notre édification en tant que le Corps de Christ.

CHAPITRE V.

Nous avons observé que la partie doctrinale de l'épître finissait au verset 16 du chapitre iv. Depuis ce verset jusqu'au vers. 9 du chap. vi, nous avons la *partie pratique*, et nous trouvons le *combat* à la fin.

Lisons maintenant le chap. v et jusqu'au vers. 9 du chapitre vi ; ce sont les détails pratiques de la vie chrétienne. Je voudrais, d'abord, dire quelque chose relativement aux préceptes.

Si nous examinons les épîtres aux Romains et aux Colossiens, nous trouverons qu'elles diffèrent, quant à la manière dont elles sont conçues et écrites, de l'épître aux Philippiens. Dans celle-ci, l'apôtre est éminemment *pasteur* : c'est des âmes des Philippiens qu'il s'occupe. Mais dans

les autres et celle aux Colossiens, il est *docteur*, et en conséquence elles nous présentent la doctrine suivie de préceptes. Et pourquoi trouvons-nous des préceptes dans les épîtres? Est-ce que vous faites toujours découler votre conduite directement des préceptes? Non; mais plutôt de la connexion dans laquelle vous vous appliquez à tenir votre âme avec Christ lui-même, et de la grâce de Dieu dans votre vocation. Aussi lisons-nous en Tite, «La *grâce* de Dieu... est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, et justement, et pieusement;» c'est-à-dire, que, si je connais la vertu morale de la grâce dans laquelle je suis, je serai enseigné sans préceptes, à vivre sobrement, justement, et pieusement. Pierre nous dit exactement la même chose. » Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles gens devriez-vous être;» et plus bas, «c'est pourquoi.... en attendant ces choses, étudiez-vous à» etc. Ce n'est pas le précepte de s'appliquer que contiennent ces paroles; mais le regard de l'âme est dirigé sur la gloire et sur la dissolution de toutes les choses présentes, et cela nous dit quelles gens nous devrions être! La puissance pratique découle de la grâce de notre appel.

Le livre de la Genèse nous donne le même enseignement; nous n'y trouvons pas de préceptes, mais nous voyons que les Patriarches vivaient

d'une vie sainte (par l'Esprit très-certainement) par l'efficace de leur appel. L'un est appelé par « le Dieu de Gloire : » et des lèvres de Joseph sort cette parole : « Comment ferais-je un si grand mal, et pécherais-je contre Dieu ! » Ce n'est point qu'il eût des préceptes ; mais il regardait à Dieu. Il en est de même de vous : dans votre marche journalière, ce n'est pas aux préceptes, mais à Christ que vous regardez ordinairement. Mais, alors, pourquoi nous est-il donné des préceptes ? Pour diverses raisons.

1° Les préceptes servent comme d'épreuves, de pierres de touche ; si une âme est en chute, vous vous en servez pour la discipline. C'est très-bon, dans un pareil cas, d'avoir un précepte bien précis pour vous diriger.

2° Dieu en agit dans sa Parole avec des réalités vivantes. Si la doctrine me dit que c'est *Dieu* qui en agit avec moi, les préceptes me disent à leur tour que c'est avec *moi* que Dieu en agit. Le but de Dieu n'est pas de révéler simplement une vague lumière qui brille devant moi. Il s'adresse lui-même à moi, créature corrompue, et dit, « Que celui qui dérobaît ne dérober plus. »

3° Il y a dans les préceptes cette beauté-ci, qu'ils honorent extrêmement la doctrine ; ils sont *l'expression de la vertu morale cachée qui se trouve dans la doctrine*. Celui-ci par exemple, « N'attristez pas le Saint-Esprit de Dieu ». La doctrine m'avait déjà enseigné que j'avais reçu

l'Esprit comme le sceau du salut : et le précepte m'apprend que l'Esprit que j'ai reçu est sensible à la moindre atteinte d'impureté. Ainsi, la doctrine est glorifiée par le précepte.

4° Je vous dirai de plus ce que font les préceptes. Ils vous montrent que *votre sainteté doit être une sainteté dispensationnelle*. Vous direz peut-être : Mais la sainteté n'est-elle pas la sainteté ? *Non* ; je dis hardiment qu'elle *ne l'est pas*. Nous ne pouvons juger de cela qu'à la lumière que Dieu nous a dispensée. Est-ce une chose impure aujourd'hui pour les Juifs de trafiquer avec les Gentils ? *Non* ; ce ne l'est point : et toutefois, sous le régime de la loi, ils n'osent pas *manger* avec eux. La sainteté peut donc revêtir des formes différentes.

Maintenant, supposez que je m'appliquasse à garder une bonne conscience par la raison justement que ma conscience souffre profondément du mal, et que je fusse moral parce que la moralité est une belle chose ; serait-ce là la moralité chrétienne ? Il n'est de sainteté chrétienne que celle qui découle de la vérité. Quand vous en viendrez à vous appliquer cela à vous-même, vous verrez que vous avez quelque chose à faire ? Vous aurez à associer le Seigneur Jésus avec chaque détail de votre vie. Comment les Anciens ont-ils obtenu un bon témoignage ? Est-ce un précepte qui opéra la séparation d'Abraham d'avec sa parenté et la maison de son père, ainsi que la renonciation de Moïse à tous les honneurs de

l'Égypte? Ce fut la révélation que Dieu lui donna de Lui-même. Les préceptes ne feront jamais un chrétien. Il faut que l'âme vienne en contact avec la révélation de Dieu. « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour comme aussi le Christ nous a aimés. » Maintenant, permettez-moi de vous demander, si, en supposant que je fusse un bon voisin juste assez pour que ma conscience fût un peu tranquille, ce serait-là satisfaire à ce que demande ce passage? « Marchez dans l'amour comme aussi le Christ nous a aimés. » Voilà ce qui fait de la bonté, la bonté *chrétienne*. Je prends le Seigneur Jésus comme mon grand prototype; et par là la moralité échappe aux mains de Moïse, et ma moralité repose sur un fondement entièrement nouveau. Je dois marcher dans l'amour, *parce que* Christ m'a aimé, et s'est donné lui-même pour moi comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur. Le Seigneur ne vous a pas présentés seulement dans toute la bonne odeur de son sang, mais aussi dans la bonne odeur de son sacrifice. Est-ce dans le *juste* que vous êtes rendus agréables? Non; mais « rendus agréables dans le *Bien-Aimé*. » Quand le Souverain Sacrificateur portait le sang dans le lieu très-saint, il entrait enveloppé d'une nuée de parfum d'une senteur embaumée. Est-ce une acceptation à *contre-cœur* qui accompagna le sacrifice de Christ? Non, ce fut une acceptation *pleine de délices*, et vous avez place et portion

dans toute la valeur de cette acceptation. Eh bien ! pourrais-je jeter un regard de foi sur cette atmosphère dans laquelle je suis placé devant Dieu, et revenir encore à me laisser aller à mon inimitié contre Lui ?

Vous savez que, faire simplement ce qui est bien, ne saurait jamais satisfaire votre conscience renouvelée. Il faut que les motifs, les *sources* de votre conduite, soient purifiés. C'est ce que Christ a fait qui demande cela de vous. Toutes ces souillures, comme je lis au vers. 3, ne conviennent pas à des *saints*. Dois-je repousser l'impureté *parce que* c'est l'impureté ? Non ; mais parce qu'elle ne convient pas à des saints. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il, « Car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière au Seigneur. » Je refuse toute participation à l'impureté, *parce que j'étais* ténèbres, et que maintenant je suis transformé. Je suis une nouvelle créature, un enfant de lumière. Ici je m'arrête encore pour vous demander si vous voudriez adoucir cette magnifique force de langage. Voulez-vous quitter Christ quand vous en venez aux détails pratiques de la vie ? Nous ne quittons *jamais* Christ. Aussi, lorsque, en poursuivant nos méditations nous arrivons au combat, nous trouvons-nous autant dans sa compagnie que nous y sommes dans les détails de la vie journalière, ou en haut dans le ciel dans la première partie de l'épître. Il y a en ceci quelque chose de sublime. Si une doctrine vient pour me révéler Dieu, un précepte arrive

à son tour pour me montrer la vertu morale qui s'y trouve cachée. Le fruit de la lumière consiste en toute *bonté*, (comme dans les vertus bienveillantes) *justice*, (comme dans l'intégrité et l'honnêteté), et tout cela rattaché à la *vérité*. Nous trouvons de la bonté et de la justice dans le *monde* ; mais ce n'est que dans la maison de la foi que nous les trouverons associées avec la *vérité*. La portée de ces choses c'est de faire de nous, dans la pratique, l'expression réelle de *Christ*. Comme le dit un ancien auteur, « Christ lui-même est pour un chrétien le principe de toutes les lois ; » la culture de l'âme par quelque autre chose que Christ n'inspire que du dégoût. *Christ* nous veut sobres, sincères, honnêtes. Maintenant vous êtes lumière ; et quelle sorte de lumière ? Lumière « au Seigneur. » Ce n'est pas au flambeau de Moïse que vous avez allumé l'étincelle qui est en vous, mais c'est au *Seigneur* de Lumière Lui-même. Vous Lui avez emprunté un de ses rayons, et vous devez marcher à son éclat, éprouvant ce qui est agréable à Jésus. Je suis bien sûr, après tout ce qui vient d'être dit, que nous ne demanderons pas à *quoi bon* les préceptes du Nouveau-Testament, puisque nous voyons le Seigneur bien-aimé associé aux plus petits détails, le *Saint-Esprit* faisant descendre mon Seigneur Jésus jusqu'à être la sanction de mes voies.

Vous remarquerez fréquemment ici que l'Esprit n'est pas satisfait du simple renoncement au mal. Il insiste sur la culture du bien. « Que celui

qui dérobaît, ne dérobe plus; mais plutôt qu'il travaille en faisant de ses mains ce qui est bon. » Le positif accompagne le négatif. Le mal est renié, et le bien est introduit. De même dans ce passage, « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, *mais plutôt reprenez-les.* » Parce que vous avez dépouillé le vieil homme; mais n'êtes-vous plus simplement une chose vidée, dépouillée? Non; vous avez revêtu le nouvel homme. Comme le vieil homme aurait voulu piller ce qui appartenait à un autre, ainsi maintenant vous devez travailler pour celui qu'auparavant vous auriez voulu piller: Moïse ne m'a jamais mis à un pareil travail; mais Christ prendrait-il Moïse pour sa mesure? Se mesurerait-il par quelque autre chose *que Lui-même*? Quelle dignité en ceci! Nous devrions garder la morale à la hauteur qui lui appartient. Moïse la rabaisserait; je ne dis pas cela de lui quand il a passé à travers le filtre de Christ, comme dans le Sermon sur la Montagne. Moïse vous eût-il demandé que vous missiez votre vie pour un autre? *Christ* vous le demande, parce que Christ l'a fait. « C'est pourquoi il dit; » je préférerais *elle* (vers. 14) : C'est la voix et le langage de la Lumière. La lumière qui brille maintenant est la lumière de Christ. « Et le Christ t'éclairera, » une lumière morale particulière s'est levée désormais.

« Prenez donc garde que vous marchiez soigneusement . . . rachetant l'occasion. » Maintenant, de quelle manière l'intelligence doit-elle

s'exercer? Est-ce en étudiant la philosophie des écoles? Je dois avoir l'intelligence de *la volonté du Seigneur*. Il vous garde, je le dis encore, comme une créature céleste dans la compagnie de Christ; comme un homme qui ne fait que traverser la terre, il vous garde vous aussi avec Christ. Lorsqu'il vous envoie sur le champ de bataille, il a soin de vous vêtir en Christ, il met Christ sur vous. Quel autre que l'Esprit pourrait descendre dans le trafic d'un monde pareil, et y garder constamment Christ dans votre compagnie! Ainsi, le vieil homme pouvait s'enivrer de vin: le nouvel homme a l'Esprit pour s'en remplir. Si *celui-là* doit être mortifié, *celui-ci* doit être cultivé. Et de quelle manière s'exprimeront ces cœurs remplis de l'Esprit? « Par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels. » Il y a là un vaisseau rempli de l'Esprit. C'est le même vaisseau, seulement transformé. Il était jadis rempli de vin; à présent dans un esprit d'actions de grâces, il s'épanche en chants mélodieux au Seigneur. Nous venons de nous mouvoir dans une haute, chaude, atmosphère, chaude de la chaleur du Saint-Esprit; et maintenant nous voilà subitement descendus avec un calme admirable au train ordinaire de la vie, à l'exercice de cette vertu qui nous fait prendre la place de soumission. Cette manière de présenter les choses est d'une merveilleuse beauté, et je m'étonne que nous n'en savourions pas davantage le charme exquis. On ne sait vraiment laquelle des deux parties de

l'épître admirer le plus, la partie doctrinale ou la partie pratique.

Descendu à ce sujet, l'apôtre le considère dans ses détails, et s'adresse aux maris et aux femmes. Je n'ai pas besoin de dire combien nous sommes là dans la compagnie de Christ. Les liens qui unissent une femme et son mari ne reçoivent-ils pas leur sanction de Christ? Et bon nombre de femmes respectables ne pensent jamais au Seigneur Jésus. Sont-ce là des femmes *chrétiennes*?

Ici permettez-moi de m'interrompre un peu pour signaler un titre qui se rencontre trois fois dans cette épître. Christ est appelé « Le Chef » dans les chap. 1, iv et v; mais dans chaque cas, c'est sous un aspect différent.

Dans le chapitre premier, c'est comme le *Chef du corps*. Il est Chef sur toutes choses de l'Église; le trait principal de l'homme mystique.

Dans le chapitre iv, Il a ce titre comme étant la *source de l'influence*, dispensant la vertu aux membres. « Duquel tout le corps bien ajusté... produit l'accroissement du corps ».

Ici, chapitre v, nous Le voyons sous un autre aspect, comme le *Chef quant à l'autorité*, « Le mari est le chef de la femme comme le Christ est le chef de l'assemblée. » Au verset 30, on devrait lire, « C'est le grand mystère. » Ensuite, après s'être adressé aux femmes relativement à leurs devoirs ordinaires, il en use de même au chapitre vi avec les enfants. « Enfants, obéissez

à vos parents, dans le Seigneur, car cela est juste ». Même dans le temps de Moïse, c'était un devoir honorable. Mais ici, c'est parce que cela est juste aux yeux *du Seigneur*. Cela fait sortir le devoir en question du terrain de la promesse légale, et *le Seigneur* devient sa nouvelle sanction.

De même pour les pères. Un père doit être le serviteur chrétien de son enfant. Je veux dire par là qu'il doit veiller constamment à ce que la discipline et les avertissements du Seigneur soient servis à son enfant. Il doit lui servir Christ, si j'ose m'exprimer ainsi.

Quant aux serviteurs — Combien ceci est beau — ils doivent être obéissants. Peu importe le caractère de leur maître. Ils doivent s'acquitter de leur service « comme pour le Seigneur ». Vous êtes-vous jamais élevés à la hauteur de cette parole de Jacques (1, 9), quand vous voyez les gens maintenir la différence de position dans cette vie, que vous devez positivement vous réjouir en anticipant le jour où ces distinctions prendront fin ? Ne voulant pas toucher à ce sujet en passant, je me borne à signaler 1 Tim: vi, comme exprimant la même pensée ; mais ce devrait être la joie secrète du cœur de se dire que bientôt la différence de condition aura passé avec la figure de ce monde.

Puis viennent les maîtres. Ne vous rendez pas coupables de menaces. Des manières hautaines, impérieuses, chez les maîtres et les maitresses

sont vraiment odieuses. Comment votre Maître que vous avez dans le ciel vous traite-t-il ?

Ici se termine la partie pratique ; mais je vous demande si elle ne vous élève pas. Comme le dit George Herbert : « Celui qui balaie une chambre, si c'est dans l'esprit d'obéissance à tes lois qu'il le fait, fait une noble action ». C'est la même chose pour Christ, si vous êtes là avec Lui. C'est le même Jésus qui vous entoure, vous embrasse, vous enrichit à chaque pas du voyage, et cela pour toute son éternité.

CHAPITRE VI.

Nous avons déjà observé que cette épître se divise naturellement en trois parties — la partie doctrinale et la partie pratique ; et ici du vers. 40 à la fin, nous trouvons une scène de combat. Enseignement, Marche, et Combat.

L'enseignement, nous nous en souvenons, avait pour objet l'éducation de l'Eglise, du Corps de Christ ; et nous avons observé que la vocation céleste existait avant qu'existât la vocation de l'Eglise. Nous avons constamment des preuves de la vocation céleste tout le long des jours de l'Ancien-Testament ; mais nous n'y rencontrons que de lointaines et vagues allusions au Corps de Christ, et, comme un autre l'a dit, « Parler dans un divin et mystérieux langage, de donner au Messie un corps qui le compléterait

eût retenti aux oreilles d'un Juif comme une pure absurdité. » Il n'est point dit d'Abraham qu'il était béni dans les lieux célestes *en Christ*, incorporé *en Christ*. Or, c'est là le grand enseignement de cette épître, la plus élevée de toutes. Puis, laissant la partie doctrinale, nous entrons dans la partie pratique qui continue jusqu'au vers. 9 de ce chapitre vi, ouvert maintenant devant nous; et je voudrais répéter ici les remarques que nous avons faites à son sujet. Arrivés à la partie pratique de l'épître, nous y trouvons la partie doctrinale glorieusement honorée. Les préceptes deviennent, dans les mains de l'Esprit, l'expression de la vertu morale renfermée dans la doctrine. Si mon cœur était tout ouvert à Dieu, je serais guidé par la vertu intrinsèque de ma vocation; et, combien nous jouirions de cela, si nous possédions le goût spirituel ordinaire! N'est-ce pas merveilleusement beau de voir la doctrine et les préceptes marcher ainsi de compagnie? C'est dans le même esprit que Pierre se met en présence de la doctrine, et s'étonne que nous n'en éprouvions pas l'efficace morale; et moi aussi je m'en étonne. En second lieu, elle donne aux préceptes un caractère *dispensationnel*; Dieu n'habite pas maintenant dans la même lumière que lorsqu'il était assis sur le trône à Jérusalem. C'était là une lumière terrestre, une lumière qui brillait sur la terre. La lumière dans laquelle Dieu habite *maintenant* est le solennel et toutefois très-précieux mystère qu'il a été rejeté ici

dans la personne de son cher Fils, et que ce Fils est à présent glorifié dans le ciel. Et il faut que vous soyez dans la lumière où Dieu habite. Il faut que vous fassiez de la vérité dispensationnelle de Dieu, la règle de vos voies. Naturellement je ne parle pas de la lumière dans laquelle Dieu habite, comme dans sa gloire propre, — selon que nous lisons 1 Tim. 1, 6.

Voici la différence qu'il y a entre le chap. v et le chap. vi. Le chap. v nous présente le saint dans sa marche au milieu des circonstances de la vie humaine. Ici nous voyons le saint sur le champ de bataille. Croyez-vous que votre combat est aussi continué que votre marche? Devez-vous être dans le combat aujourd'hui, et dans le combat encore demain? Ah! il y a pour nous abondance d'œuvres à faire; nos mains seront assez remplies si nous sommes des saints de Dieu pratiques, vivants.

Dès les premiers mots de cette troisième vue, il nous exhorte à nous fortifier dans le Seigneur, et dans la puissance de sa force, en nous saisissant de toute l'armure de Dieu, afin que nous puissions résister dans le mauvais jour, et après avoir tout surmonté, tenir ferme. L'Esprit voit que c'est une guerre du commencement à la fin. Il peut y avoir certaines batailles; mais après en avoir fini avec le combat particulier, il vous faut encore tenir ferme comme dans une guerre!

Etes-vous préparés à trouver la vie humaine une guerre? C'est la grande pensée de ce pas-

sage. Que vous vous trouviez ou non dans votre combat particulier, votre âme tout entière doit demeurer dans la pensée qu'il s'agit d'une guerre incessante, jusqu'à ce que vous en ayez fini avec ce monde, cette chair, et le diable. Lorsque deux nations sont en guerre, il se peut qu'il n'y ait pas une bataille tous les jours; une bataille peut être une chose rare; mais la guerre a été proclamée. Que le Seigneur vous garde vous et moi d'oublier qu'aussi longtemps que nous sommes dans le corps, nous sommes sur un champ de bataille. « Le mauvais jour » est une bataille particulière. Mais si nous avons remporté la victoire, pourquoi avons-nous encore à tenir ferme? Parce que la guerre a été proclamée. Avez-vous déclaré la guerre aux convoitises qui sont dans vos membres et à l'esprit du monde autour de vous? Votre âme doit reconnaître que, tant que vous êtes dans le corps, vous êtes un combattant. *Telle* étant votre position, vous devez revêtir toute l'armure de Dieu, « Car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. » Maintenant de quelle manière comprenez-vous cela? Vous arrêtez-vous à la pensée que les esprits malins sont dans les lieux célestes? Cela nous est abondamment enseigné. En 2 Chron. chap. xviii, l'Éternel dit, « Qui est-ce qui induira Achab, roi

d'Israël, etc ? » « Je l'induirai, » répond un esprit ; « Je sortirai et je serai un esprit de mensonge en la bouche de tous ses prophètes. » C'est là une riche et vivante expression de ce que nous présente Eph. vi. Il est beau de voir ainsi l'Esprit chez lui dans ses propres Ecritures. Il prend comme chose établie que Satan est dans le ciel. Il ne fait pas une difficulté, ni ne soulève pas une question à cet égard. Il prend cela comme une chose scellée et accréditée ; et parle en conséquence. Et que dit le Seigneur à son tour ? « Je contempiais Satan, tombant du ciel comme un éclair. » Ce n'était pas là simplement une expression figurée ; plus tard , en Apoc. xii , Satan est précipité du ciel. C'est un fait que Satan , les principautés et les autorités sont présentement dans les lieux célestes.

Mais que font ces méchants esprits ? Ils descendent avec tous leurs artifices, tous leurs mensonges, et toutes leurs séductions, et les font agir dans votre cœur et le mien ; ainsi que, dans la vision de Michée, l'esprit de mensonge descendit vers Achab avec un de ses artifices ; ou comme Satan incita David à faire le dénombrement du peuple. L'Ancien et le Nouveau-Testament sont remplis de choses semblables. Paul dit, « nous n'ignorons pas ses desseins ; » et encore, « O homme, plein de toute fraude et de toute méchanceté, fils du diable. » Toutes ces paroles prouvent qu'il agit par des artifices. Il agit aussi par la violence et par la persécution, mais ce n'est pas ce

dont traite notre passage. Si nous parcourons l'histoire de Satan dans l'Écriture, nous le trouverons accusateur des frères. N'est-il pas accusateur des frères dans le livre de Job? Et n'est-ce pas ce même caractère qui lui est attribué dans celui de l'Apocalypse? Nous nous trouvons donc placés nous-mêmes en présence de l'ennemi. Je suis en état de guerre, et je ne puis jamais en sortir, lors même que je sois sorti du mauvais jour. Qu'est-ce donc que je dois faire? Il me faut prendre toute l'armure de Dieu.

Et maintenant je viens justement vous demander d'examiner soigneusement chaque partie de cette armure. Parmi toutes les pièces dont l'ensemble est déclaré être l'armure de Dieu, s'en trouve-t-il une seule destinée à vous envoyer combattre sur un champ de bataille avec la chair et le sang? Est-ce de cette manière que Dieu arma Josué et David? Ils devaient rencontrer la chair et le sang, et en conséquence Il mit en leurs mains des armes charnelles. Or, y a-t-il rien ici qui ressemble à cela? Il n'y a ni frondes, ni pierres, ni machoires d'ânes, et il nous est déclaré que c'est toute l'armure de Dieu. Si je ne suis pas revêtu de cette armure, ce n'est pas pour Christ que je combats. Il se peut que les saints saisissent des armes charnelles; mais si je le fais — si, par exemple, j'ai recours aux tribunaux pour faire valoir mes droits, ne me permettez pas de prétendre être dans la lumière de Dieu. C'est là que la vérité

dispensationnelle a tant d'importance. Je vois ici, d'abord, que l'Esprit m'envoie sur un champ de bataille, et, ensuite, que ma sécurité dépend de la vérité, de la justice, de la foi, de la paix et de l'épée de l'Esprit. Supposons maintenant que nous ayons à décrire quelques-uns de ces artifices du diable, ce sont tour à tour les hérésies de l'incrédulité, les vanités de la superstition, de mauvaises doctrines, de fausses, de chimériques espérances sur l'avenir du monde. Dans toutes ces choses, ce n'est pas avec nos convoitises que nous avons à faire, mais nous sommes en lutte avec les attaques directes de l'ennemi. Il nous faut résister aux tentations de nos cœurs en marchant à travers le monde, comme il nous est dit dans le chap. v. Ici nous nous trouvons face à face avec Satan, avec les séductions de l'injustice, et avec les doctrines hérétiques; voilà les choses auxquelles nous devons résister. Et n'est-ce pas parfaitement juste que, ayant été délivrés par la semence de la femme, nous poursuivions notre guerre avec celui qui nous avait fait captifs? Comment pourriez-vous vous attacher à Jésus et ne pas vous retourner à la face de l'ennemi, pour lui faire connaître que vous êtes en guerre avec lui?

A la suite de cette fervente scène, nous apprenons que, revêtus de cette armure, elle sera un embarras pour nous si nous ne gardons pas notre âme dans un état de vivante commu-

nion, « priant par toutes sortes de prières. . . . et pour moi, afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte, pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'Évangile pour lequel je suis ambassadeur lié de chaînes. » Avez-vous jamais entendu parler d'une telle chose que l'ambassadeur d'un souverain à une nation, lié de chaînes par la nation à laquelle il était envoyé ? Eh bien ! Dieu a été traité dans ce monde d'une manière pire qu'aucune autre nation, aucun autre souverain ne le serait ; et, je vous prie, quel message apportait cet ambassadeur ? Un message de grâce illimitée. Et voilà de quelle manière Il a été traité ! La loi des nations ne l'eût pas permis un instant. C'est ainsi pourtant que durant dix-huit siècles, Dieu a consenti à être traité dans la personne de ses serviteurs et de ses témoins !

Il leur annonce ensuite qu'il leur envoie Tychique. « Afin qu'il console leurs cœurs. » Oh, si nous pouvions être ainsi ! — en prison, et capables pourtant de consoler les autres. Comme le cher et pieux ministre Saunders, enfermé dans la charbonnière de l'évêque de Londres, manda à sa femme, « Réjouis-toi, ma chère femme, réjouis-toi ; nous sommes tous joyeux ici. Nous pleurons avec Christ maintenant, mais nous nous réjouirons avec allégresse avec Lui pour toujours. » Cela ressemble parfaitement à Paul, envoyant d'une prison de Rome une parole d'encouragement à ses frères d'E.

phèse. Que ne peut opérer l'esprit de Dieu !

Que le Seigneur nous donne d'être enseignés par la doctrine, formés pour la conduite par la partie morale, et revêtus de quelque mesure de force pour la bataille par cette dernière scène de notre précieuse épître! — AMEN.

LE PÉCHÉ ORIGINEL ET LE CHRISTIANISME.

L'*histoire* que la Bible nous présente est l'histoire du péché originel, et la *doctrine* qu'elle renferme est celle qui nous montre Dieu l'ôtant pour toujours. L'histoire de notre race (je ne dis pas de notre création) ne commence-t-elle pas par la déclaration qu'Adam, déchu et chassé de la présence de Dieu, engendra un fils à sa ressemblance, selon son image, fait dont la conséquence se montra dans le péché que ce fils commit contre son frère, comme le péché d'Adam avait été contre Dieu, la mort était ainsi réellement dans le monde — mais la mort de l'homme pieux montrant la prépondérance du mal. Telle est, dans son premier commencement, l'histoire du péché rattaché à notre origine et qui est par conséquent dans notre nature. Ensuite, quand le déluge eut emporté la violence et la corruption du monde devenues

insupportables, et que le monde eût recommencé de nouveau en Noé en qui les hommes furent soulagés de leur œuvre et du travail de leurs mains et la malédiction de la terre retirée dans cette mesure, celui à qui le gouvernement de la terre avait été confié ne vit-il pas la bénédiction s'engloutir dans l'ivresse dont il se rendit coupable, et la nouvelle carrière de l'homme inaugurée par la honte et par la méchanceté d'un fils? L'homme ne se plongea-t-il pas alors dans l'idolâtrie qu'il ne paraît pas avoir pratiquée auparavant, après avoir construit une tour, comme un monument et un témoignage de sa volonté à lui? C'est sur ce fait qu'est fondée la forme actuelle du monde dans sa division en nations et peuples. Alors Dieu appela Abraham à sortir du milieu de cette idolâtrie, et, après un laps d'environ quatre cents ans au terme desquels ses descendants formaient un peuple, il les retire d'Égypte à main forte et à bras étendu, et les mène à Sinai pour leur donner sa loi — règle de la vie pour un enfant d'Adam. Mais, avant même qu'ils eussent eu le temps de la recevoir gravée sur la pierre, ils avaient fait le veau d'or, bien qu'ils eussent entendu la voix de Dieu parlant du milieu des flammes.

Tel est donc l'homme, selon l'histoire qu'en donne la Bible; et vous verrez qu'il en est de même d'un bout à l'autre. Avant que la consécration d'Aaron et de ses fils fut terminée, Nadab et Abihu avaient offert du feu étranger et

avaient été frappés de mort ; et l'histoire de la responsabilité d'Israël en rapport avec la sacrificature se terminait par la prise de l'Arche et le jugement de la sacrificature elle-même dans la personne d'Héli : de sorte que c'en était fini du système tout entier , car sans l'Arche il n'existait pour le peuple absolument aucune relation régulière avec Dieu. Dieu intervint, il est vrai, par un prophète, mais ce fut dans la souveraineté de sa grâce. Lorsque la royauté fut établie, Salomon devint idolâtre ; et à la fin la sentence Lo-Hammi (non mon peuple) fut empreinte sur le peuple que Dieu avait choisi, sur lequel il avait mis son nom afin qu'il fût confessé au milieu de la corruption universelle et de l'idolâtrie du monde, et auquel il n'avait pas cessé de prodiguer les appels les plus tendres et les avertissements les plus miséricordieux « jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède. » Si alors Dieu constitue en Nébucadnetsar un chef de la puissance gentile, ce chef établit une idole et persécute les saints, et la série toute entière de ces monarchies prend le caractère de bêtes féroces sans intelligence. Enfin, pour principale et dernière épreuve de l'homme, sauf la miséricorde spéciale qui eut cours en conséquence de l'intercession de Christ, lorsque Dieu dit : « J'ai encore un fils : peut-être qu'ils auront du respect pour mon Fils quand ils le verront », ils s'écrièrent quand il le virent : « C'est ici l'héritier ; venez, tuons-le, et l'héri-

tage sera à nous. » Ils n'avaient aucune excuse pour leur péché. Ils avaient vu et avaient haï et Lui et son Père. Il y eut un sursis à la suite de l'intercession de Christ sur la croix; et le Saint-Esprit annonça comment Christ était glorifié et comment la porte était ouverte à la repentance. Mais ils ne voulurent point entrer, et l'histoire de l'homme dut se clore par cette parole de jugement : « Vous résistez toujours au Saint-Esprit; comme vos pères, vous aussi vous faites. » Un monde jugé, une loi enfreinte, les prophètes persécutés, Le Juste mis à mort, le Saint-Esprit repoussé, telle est en résumé l'histoire de l'homme, l'histoire du péché originel. L'homme doit naître de nouveau.

C'est là un triste et solennel tableau auquel chacun devrait rendre son cœur attentif, car il est moralement vrai de tous. Toutefois il porte avec lui cette consolation, qu'il fait voir que la bénédiction nouvelle introduite par le dernier Adam n'a absolument aucun rapport avec le premier Adam corrompu, quoique l'intelligence morale soit développée par le combat qu'ils se livrent l'un à l'autre, et que le besoin de la grâce de Dieu y soit sûrement éprouvé. Mais le christianisme a sa base dans la résurrection, postérieurement à l'œuvre de la rédemption; c'est-à-dire qu'il constitue un passage dans un état entièrement nouveau, après que la bonté parfaite de Dieu, et aussi sa justice, ont été prouvées relativement à l'ancien état.

Voici en quels termes Paul résume la grande vérité : « Nous étions par nature des enfants de colère comme les autres ; » et ensuite, « mais Dieu qui est riche en miséricorde , à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ, et nous a ressuscités ensemble..... étant créés dans le Christ Jésus. » C'est ce qui fait de la mort et de la résurrection le sujet capital des épîtres. « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. » Pierre de même, quoique d'une manière moins complète et plus générale : « qui nous a régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts ; » et « Christ donc ayant souffert pour nous en la chair, vous aussi, armez-vous de cette même pensée. » N'ai-je pas raison de dire que l'histoire de la Bible est l'histoire du péché originel — l'histoire de quelqu'un qui, s'il se connaissait, aurait à faire cette confession : « Voilà, j'ai été conçu dans le péché, et ma mère m'a enfanté dans l'iniquité. » Elle a été accompagnée d'une patience merveilleuse et de voies de miséricorde qui n'ont fait que mettre en évidence ce péché, jusqu'à ce que, l'arbre ayant été déchaussé et fumé, il fut démontré qu'il n'y avait pas de soins qui pussent faire produire de bon fruit à un mauvais arbre ; et le Seigneur dit. « Maintenant est le jugement de ce monde. » « Le monde ne me verra plus. »

Mais ce n'était que pour introduire la rédemption et placer l'homme sur un pied entièrement nouveau et dans la gloire de Dieu; de sorte qu'il pouvait être dit : « Quand nous étions dans la chair. » Or vous *n'êtes pas* dans la chair. » C'est cette véritable et divine manière de traiter notre nature, selon la révélation de Dieu, qui est exposée dans l'épître aux Romains, qui, en conséquence, fait aussitôt ressortir la condamnation méritée, l'expiation, la mort et la résurrection. De fait, la doctrine de l'épître ne va pas plus loin — elle ne va pas jusqu'à l'ascension, parce que le sujet traité c'est le grand principe moral, le principe du péché, la manière dont il est aboli, soit dans sa culpabilité, soit dans sa puissance, et l'acceptation de l'homme auprès de Dieu sur un pied nouveau : on y trouve énoncé une seule fois le résultat de l'ascension comme un fait dernier dans la chaîne. Mais elle insiste maintes et maintes fois sur la même vérité, comme dans les passages déjà cités. De même dans l'expérience, « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien. » La chair « ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi ne le peut-elle pas. » Elle « convoite contre l'Esprit. » « Ceux qui sont dans la chair ne peuvent point plaire à Dieu. » « Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi. »

Ce n'est pas en vain que Dieu a prononcé cette parole « Toute l'imagination des pensées

de leur cœur n'est que mal en tout temps, » non plus que celle-ci proférée en grâce, « Je ne maudirai plus la terre à l'occasion des hommes, quoique l'imagination de leur cœur soit mauvaise dès leur jeunesse. » En parlant ainsi, sa pensée n'était pas simplement de signaler la méchanceté des hommes qui vivaient avant le déluge, et qui avaient disparu : c'était là son motif pour ne plus en agir avec la race de cette manière. Le Seigneur s'exprime de même : « Du cœur viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures. » Avez-vous jamais vu dans l'Écriture qu'il sorte naturellement du cœur de l'homme de bonnes choses ? Dieu l'a mis à l'épreuve de toute manière : et il s'est montré sans frein, il a transgressé sa loi, mis à mort son Fils, résisté à son Esprit. Les voies de Dieu en patiente miséricorde, que nous trouvons dans l'Écriture, n'ont pas eu d'autre résultat que de nous donner un tableau scripturaire, une histoire qui démontre ce péché qui, après tout, est l'histoire de nos propres cœurs ; car la volonté propre, la transgression de la loi, le mépris de Christ, et la résistance aux appels de l'Esprit de Dieu ne sont pas le fait seulement des Juifs et de ceux qui vivaient avant le déluge. L'Écriture a renfermé *toutes choses* sous le péché, afin que tout pût venir sur le principe de la pure miséricorde. Et vous trouverez que la grande *doctrine* de l'Écriture (qu'elle se présente

seulement en une promesse aux jours d'Adam, ou que nous la voyions ensuite développée par la prophétie, figurée de bien des manières sous la loi, accomplie en Christ, ou comme l'objet d'un témoignage rendu à la gloire de Christ par le Saint-Esprit envoyé du ciel) est l'abolition du péché. « Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché (non pas les péchés, comme on dit souvent à tort) du monde. » C'est un changement complet du principe sur lequel le monde comme tel était d'abord. Ainsi, encore, dans ce passage : « Mais maintenant en la consommation des siècles, » de ces temps où, depuis Adam jusqu'à Christ, la responsabilité de l'homme était mise à l'épreuve-- « Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même. » Le fondement moral de cela, pour ce qui concerne la gloire de Dieu, est la mort de Christ, et l'homme introduit après Lui par la résurrection dans la condition nouvelle au-delà du péché, en conséquence de ce que Dieu a été glorifié. En même temps il y a le fait que Christ a porté les péchés des rachetés ; mais ce n'est pas là notre sujet actuel. Cela donne au sacrifice de Christ une profondeur que ne pourrait lui donner le simple salut tout précieux qu'il est, quoique nous entrions par cette voie. « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en Lui, si Dieu est glorifié en Lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera. »

En conséquence, quoique nous devions, comme pécheurs, entrer par la croix, ou bien il n'y a pas de vérité dans l'intérieur et le péché n'est point jugé en nous-mêmes, chose *sans laquelle* il n'y pas de délivrance morale, et par laquelle nous nous mettons moralement du côté de Dieu contre nous-mêmes en tant que pécheurs et contre le péché; cependant, lorsque nous sommes entrés par ce chemin nouveau et vivant, notre position n'est point une position en dehors, avec espérance que, nos péchés ayant été portés sur le bois par Christ, nous pouvons être en sûreté; mais si nous avons réellement passé par ce chemin comme par la voie unique et absolument nécessaire, nous sommes désormais passés dedans par le chemin nouveau et vivant, et nous contemplons la croix, en paix, pour ainsi dire, du côté divin, et nous en voyons toute la parfaite beauté. Et il n'est rien de comparable à la croix — rien en quoi Dieu soit ainsi moralement glorifié. « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie afin que je la reprenne. » Il ne dit même pas « pour mes brebis; » c'est la chose elle-même qui est si excellente. Et c'est là ce qui me fait si souvent trouver si pauvre l'enseignement de ce qu'on appelle le parti évangélique là même où il est vrai, comme je suis heureux de pouvoir dire qu'il l'est pour aussi loin qu'il va. Il laisse le chrétien dehors, espérant, et occupé seulement de lui-même, au

lieu de l'introduire dedans en vertu d'une œuvre accomplie, profondément convaincu qu'il n'y a absolument rien de bon en lui-même; et alors, comme étant dedans, s'appliquant à manifester le caractère qui convient à quelqu'un qui y est. Ils ont raison de craindre l'Antinomianisme et de se défier d'eux-mêmes; mais je soupçonne que le véritable motif pour lequel ils placent les chrétiens sous la loi (ce que le christianisme ne fait point) c'est que, n'ayant rien de la discipline de l'église primitive, ils sont obligés de modifier l'évangile et de faire de la loi un pédagogue après Christ, afin de tenir les hommes dans l'ordre. Alors tout est naturellement ramené là, parce que *l'homme* a à maintenir l'ordre, et cela le flatte. S'il a une conscience délicate, elle le torture; dans le cas contraire, il s'occupe de lui-même, prend pour accordé qu'il doit y avoir des fautes, les juge peut-être assez tranquillement — en sera réellement affligé s'il possède la nouvelle nature —, mais dans tous les cas, il peut s'occuper de *lui-même*, et c'est ce qui plaît au cœur. On aime à penser mal de soi, et pour tout dire, on le préfère à ne pas y penser du tout et à manifester simplement la vie de Christ en n'étant occupé que de Lui. Nous devons nous juger nous-mêmes, mais notre état normal est d'être occupés uniquement de Christ. La chose réellement difficile n'est-elle pas d'en avoir fini avec le moi? N'est-ce pas le but du Christianisme de régler

d'abord, d'une manière divine, la question du péché vis-à-vis de Dieu selon la justice par l'expiation? Et n'y a-t-il pas là puissance pour délivrer du moi et de la chair, et nous donner la victoire, bien que nous puissions faillir? C'est bien humiliant que nous soyons tels; mais il vaut mieux nous connaître; et les plus riches ressources de la grâce et les pensées divines sont là pour nous sortir de nous-mêmes. L'épître aux Philippiens nous présente un exemple de cela en quelqu'un sujet aux mêmes passions que nous. Or, là, dans le tableau de l'état normal chrétien, il n'est fait aucune mention du péché et de la chair, sauf pour dire qu'on n'a aucune confiance en elle. Cependant l'auteur avait une écharde dans la chair pour la tenir bas. Si nous étions parfaitement humbles, nous n'aurions pas besoin d'être humiliés; mais nous en avons tous besoin, même un Paul, comme nous le voyons dans ce cas.

Christ a donc été manifesté pour ôter le péché de devant Dieu, du cœur de l'homme, et du monde: la grande œuvre qui amène ce résultat est accomplie, mais pour ce qui concerne le résultat lui-même, il n'est pas entièrement effectué en puissance. Celui qui n'a pas jugé le péché originel, n'a pas le sentiment de ce qu'est la nouvelle nature animée par l'Esprit de Dieu, nature qui est du côté de Dieu contre le péché. Je ne juge nullement l'individu; il

se peut qu'il haïsse ce qu'il aperçoit en lui de péché actuel. C'est de vérité abstraite, de vérité morale que je parle : celui qui ne voit pas le principe, la nature, la culpabilité du péché tel qu'il existe dans la volonté propre de l'homme, n'a pas l'appréciation que donne la connaissance d'une nature sainte en réconciliation avec Dieu.

REMARQUES SUR ESAIE.

INTRODUCTION.

On se propose dans les pages suivantes de faire part de quelques pensées sur le plus étendu aussi bien que le plus sublime de tous les prophètes. Bien qu'elles n'arrivent à former guère plus qu'une table de matières assez détaillée, tous ceux qui désirent avoir une intelligence de plus en plus claire de la Parole de Dieu, seront reconnaissants du peu de secours réel qu'elles pourront leur offrir. Ce qui importe donc avant tout, ce n'est pas d'occuper le lecteur de pensées humaines, mais de lui suggérer des idées qui le ramènent nécessairement aux Saintes-Ecritures, qui tirent le peu d'intérêt et de valeur qu'elles peuvent avoir de cette Parole qui vit et demeure éternellement.

D'autres se sont longuement étendus sur la manière

et le style d'Ésaïe. Si nous ne nous arrêtons pas là-dessus, ce n'est pas que nous croyions que l'on puisse à cet égard exagérer l'éloge, mais c'est parce que nous le jugeons pour le moins inutile auprès des personnes qui probablement parcourront ces lignes. Notre intention est plutôt de jeter un rapide coup-d'œil sur l'ensemble de cette prophétie, ou tout au plus d'en examiner les parties et les divisions principales. Il existe en apparence un certain désordre dans l'arrangement du livre tel que nous le possédons, et beaucoup de commentateurs ont exposé leur manière de voir sur les rectifications à faire. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi l'on n'admettrait pas que sous une confusion apparente nous avons ici, comme dans d'autres endroits de l'Écriture, un système plus profond que celui du temps ou des circonstances. Ainsi au livre de l'Exode, après avoir décrit en partie le sanctuaire et les vaisseaux qu'il renferme, l'Esprit-Saint, avant de parler du reste, passe par une brusque transition, dans les chapitres XXVIII et XXIX, au rituel pour la consécration des sacrificateurs. Et cependant cette interruption apparente sert plus que toute autre chose l'intention morale du Saint-Esprit, laquelle aurait été neutralisée par un ordre naturel et mécanique, vers lequel la plupart des esprits sont si aisément portés. « La folie de Dieu est plus sage que les hommes. »

La première division de notre prophète embrasse les douze premiers chapitres. Le chap. I sert de préface; les chap. II-IV s'appesantissent sur « le Jour du Seigneur »; vient ensuite le chap. V « le Cantique du Bien-Aimé touchant sa vigne. » Or, il est manifeste que ce chant (dans lequel il est démontré

par de nombreuses preuves que, malgré tout ce qui a été fait, la colère de Jéhovah ne s'est point détournée, mais que sa main demeure encore étendue), est interrompu par les chap. VI-IX, 7; après quoi il reprend jusqu'à ce que nous en voyions la fin dans la destruction de l'Assyrien, le règne du Messie, et la joie et les louanges d'Israël « en ce jour-là. » (Chap. X-XII.)

Nous n'avons pas de date pour ce « cantique », mais nous en avons tant pour le chap. VI que pour les chap. VII et VIII. Il se peut que le chap. VI ait été révélé avant le cantique, selon que plusieurs supposent qu'il rapporte la première vision du prophète. Je ne me prononce pas à cet égard, soit pour nier, soit pour affirmer, ne trouvant, ni dans la Parole ni dans la nature des faits, des preuves suffisantes pour garantir ma conclusion. Mais il me semble qu'il y a, dans la disposition des chapitres telle que nous l'avons, un ordre moral d'une beauté divine. Le chap. V expose ce qui se passe entre Jéhovah et sa vigne, et montre Israël mis à l'épreuve par les soins laborieux que Dieu avait constamment pris de lui. « Qu'y avait-il plus à faire à ma vigne que je ne lui aie fait? » Il ne peut dès-lors que la réduire en désert, bien que la maison d'Israël soit sa vigne et les hommes de Juda, la plante en laquelle il prenait plaisir. Un malheur est suivi d'un malheur plus grand: Dieu convoque les nations des bouts de la terre pour venir châtier son peuple, sur le pays duquel sont répandues les ténèbres et la calamité. Puis, avant la fin de ces jugements racontée au chap. IX, nous trouvons Israël éprouvé d'une manière toute différente au chap. VI. On y voit successivement la manifestation de la gloire de Jéhovah-Messie (comp. Jean XII), l'aveuglement auquel

est condamné le peuple à cause de son incrédulité, et un résidu choisi dont il n'a pas encore été question. Si donc au chap. V Israël est déclaré coupable d'avoir mal répondu aux soins fidèles dont Dieu l'a constamment entouré dans le passé, au chap. VI, malgré tout ce que la grâce peut opérer, il est encore plus condamné par la manifestation de la gloire de Jéhovah dans la personne de Christ. En conséquence, l'interruption se prolonge, et à la suite du jugement qui fond sur l'Assyrien, nonobstant la désolation infligée par lui pour un temps, elle nous montre Emmanuel, le Fils de la Vierge, la complète délivrance d'Israël et son rétablissement sous le Messie, après le jour où Il était une pierre d'achoppement pour lui, et où la loi était scellée parmi ses disciples.

Après cette parenthèse (chap. VI-IX, 8) qui renferme la description du Messie, son rejet par les Juifs, et la bénédiction finale sous son règne, l'histoire générale de la nation reprend son cours. Cela est rendu très-évident, après un aussi complet et aussi important épisode, par le fait que l'Esprit de Dieu revient sur les cultes du jour du prophète et sur le jugement d'Israël. Au chap. X, l'indignation du Seigneur contre Israël prend fin dans la destruction de son dernier ennemi, l'Assyrien. Enfin au chap. XI le Messie apparaît de nouveau, d'abord dans ses voies morales, puis dans sa royauté; après quoi vient le chant de louanges d'Israël, au jour millénial (chap. XII).

La seconde division comprend les chap. XIII-XXVII, mais, comme la première, elle renferme plusieurs subdivisions ou sujets séparés. Ainsi les chap. XIII et XIV traitent de la chute de Babylone, de la destruc-

tion de l'Assyrien, de la dissolution de la Palestine, et se terminent par des paroles de compassion pour Israël et par l'établissement de Sion. Cela indique clairement qu'il s'agit des derniers jours pour le jugement et la délivrance, quelque accomplissement préliminaire qui ait eu lieu déjà qui puisse avoir rendu témoignage à la vérité de la prophétie. Ce qui est arrivé est si peu de chose ! c'est à peine l'ombre de l'avenir. Puis viennent, aux chap. XV et XVI « la charge de Moab », celle « de Damas » au chap. XVII : de même que l'orgueilleux Moab doit s'humilier devant Celui qui est assis sur le trône dans le tabernacle de David, de même les nations qui bruient comme une tempête éclatante de grosses eaux, seront aussi impuissantes à soutenir Damas qu'à écraser Israël, car bien qu'il soit dans la position la plus difficile, dès qu'il regarde à l'Éternel l'Éternel tance l'oppresseur. On peut considérer le chap. XVIII en rapport avec celui qui le précède ; il a cependant une place à part, en ce qu'il montre la restauration d'Israël opérée, non par le Seigneur tout d'abord, mais par l'influence et l'intervention d'une puissance maritime. Mais cette politique et les résultats qu'elle promet n'aboutissent à rien ; les nations pillent et oppriment Israël comme auparavant, jusqu'à ce que le Seigneur prenne la chose en mains et agisse en grâce et en puissance.

Les chapitres suivants contiennent de nouvelles « charges », mais elles ne sont pas présentées tout à fait de la même manière : après ce grand rassemblement de nations dont il est question à la fin du chap. XVII. C'est en premier lieu, aux chap. XIX et XX, l'Égypte sur laquelle tombe le jugement, (par le moyen de l'Assyrien), avant sa bénédiction finale. Suivent au chap. XXI, « la charge du désert de la

mer », par laquelle est annoncée la prise de Babylone : « la charge de Damas » et celle contre l'Arabie. Au chap. XXII, c'est « la charge de la vallée de vision : « Jérusalem même est prise. Sebna est mis de côté pour faire place à Eliakim, le type de l'Antichrist est renversé et le gouvernement de la maison de David passe entre les mains du vrai Christ. Au chap. XXIII, c'est le tour de Tyr. Le chap. XXIV nous montre la manière dont le Seigneur en agit avec la terre, et le monde devenu languissant sous le poids de Sa main puissante ; bien plus, c'est l'heure où « Il visite dans un lieu élevé l'armée superbe, et les rois de la terre sur la terre » ; le jour est venu où l'Éternel règne en la montagne de Sion et à Jérusalem. Y a-t-il lieu, après cela, de s'étonner si les chap. XXV-XXVII sont une série de chants de victoire par lesquels les enfants d'Israël célèbrent la gloire et le caractère de Dieu, leur délivrance et son caractère ? Nous avons vu la première division se clore par un cantique de réjouissances, la seconde se clôt par des chants de louanges ; mais si dans la première partie le Bien-Aimé faisait entendre un chant plaintif touchant sa vigne qui ne produisait que péché et opprobre, il n'en est plus de même ici : « En ce jour-là, chantez la vigne fertile en vin rouge. C'est moi, l'Éternel qui la garde ; je l'arroserai de moment en moment ; je la garderai nuit et jour afin que personne ne lui fasse du mal. »

Il est évident que, comparée à la première division (I-XII), la seconde XIII-XXVII) embrasse une sphère incomparablement plus vaste : la première n'ayant trait simplement qu'à Israël ; la seconde commençant par la grande puissance qui ravagea Juda et domina sur lui, continuant avec chacune des grandes nations qui étaient en rapport avec Israël, et terminant par

le jugement de toutes les nations, lorsque arrive le tour du monde et que même les puissances du ciel sont ébranlées, mais qu'Israël, criblé et châtié, est réuni au son de la grande trompette pour adorer l'Éternel des armées à Jérusalem.

La troisième division (XXVIII-XXXV) s'étend avec détails sur ce qui doit arriver à Israël à la fin du siècle. Les chap. XXVIII et XXIX décrivent les deux derniers assauts livrés à Jérusalem : le premier, œuvre de l'ennemi venu du Nord et qui écrasa Ephraïm en passant, a un plein succès contre la cité coupable, malgré, ou plutôt à cause de son alliance avec la mort ; le second, lorsque tout semble perdu, voit l'ÉTERNEL des armées intervenir tout à coup en faveur de Jérusalem, et le flot des envahisseurs étrangers de toutes les nations disparaît comme un songe. Aux chap. XXX et XXXI l'incrédulité qui cherchait du secours en Égypte est jugée, et l'Assyrien, ce fléau de Dieu, ce chef redoutable de la coalition contre Israël, tombe sous la main de l'Éternel. Le chap. XXXII dépeint le règne du Messie en justice ; les derniers efforts pré-milléniaux de l'ennemi (chap. XXXIII) tournent à sa propre destruction, et la vengeance divine contre les peuples qui haïssent Israël prend cours en commençant par Edom (chap. XXXIV). Dès ce moment, la bénédiction devient si abondante et si générale que le désert lui-même s'égaie et fleurit comme la rose, et que la douleur et le gémissement s'enfuient ; Dieu vient avec une rétribution ; ceux dont Il a payé la rançon retournent en Sion avec chant de triomphe, et une joie éternelle est sur leurs têtes (chap. XXXV).

La quatrième division (XXXVI à XXXIX) se compose

de récits historiques intercalés entre ce que nous pouvons appeler le premier et le second volumes du livre prophétique que nous étudions : le châtement que Dieu inflige à l'Assyrien devant Jérusalem (chap. XXXVI, XXXVII) ; le rétablissement du Fils de David qui était malade à la mort (chap. XXXVIII) ; enfin la solennelle prédiction de la captivité de Babylone (chap. XXXIX).

Après ces divers événements qui servent de transition, et fondé sur leur haute portée morale, vient le reste du livre (chap. XL-LXVI). Les deux grands procès de Dieu avec son peuple sont ici vidés. Le premier est relatif à l'idolâtrie dont Cyrus tira vengeance en renversant Babylone où les Juifs coupables avaient été transportés, hélas ! parce qu'ils avaient abandonné l'Éternel pour les faux dieux des Gentils. Mais tout providentiellement suscité que fût Cyrus, c'est Son Serviteur, qui doit manifester le jugement aux nations, que Dieu désigne. Après cela cependant, le Messie promis est laissé de côté pour le moment. En attendant, Israël avait la responsabilité d'être le serviteur de Jéhovah, mais Israël était aveugle ; aussi Dieu l'avait-il livré en proie à ses ennemis ; mais maintenant il les délivre en détruisant Babylone dont la chute est pour lui le gage d'une délivrance à venir plus grande encore. Ce sujet va jusqu'à la fin du chap. XLVIII. Avec le chap. XLIX commence le second et le plus sérieux débat : le rejet du vrai serviteur, du Messie lui-même. Ceci, dans les plans de sagesse et de grâce de Dieu, fraie la voie à la bénédiction des Gentils, le rétablissement de Jacob étant considéré maintenant comme peu de chose. « Je t'ai donné pour lumière aux nations, » etc. Sion ne sera pourtant jamais oubliée,

elle sera restaurée. Cette question se termine avec le chap. LVII. (Comparez le dernier verset de ce chapitre avec le dernier de la partie précédente, c'est-à-dire chap. XLVIII, 22.)

Les chap. LVIII-LXVI sont la conclusion. Comme du reste tout ce qui a été dit compose ce que nous avons appelé le second volume, ils ne le cèdent en rien à aucune autre partie en magnificence, en intérêt et en avantages pratiques. On peut en résumer le contenu de la manière suivante. Dans les chap. LVIII et LIX, l'Esprit-Saint adresse à la conscience d'Israël des considérations, si je puis parler ainsi, sur la justice, la tempérance et le jugement à venir. Leur hypocrisie met obstacle à leur bénédiction, et leur péché amène leur châtement. Et pourtant, alors que tout espoir de salut pourrait leur être enlevé, le Rédempteur viendrait en Sion dans sa souveraine miséricorde, et son Esprit et sa Parole habiteraient avec Israël et sa postérité à toujours. La gloire qui en résultera pour lui et l'état de justice dans lequel il se trouvera, sont révélés au chap. LX.—Les chap. LXI à LXIII, 6, forment une section dans laquelle le caractère de Jéhovah-Messie est tracé depuis son premier avènement en grâce (avec la bénédiction et la gloire qu'il était prêt et capable de répandre sur le peuple et sur le pays,) jusqu'à son retour de la scène du jugement exécutée en Edom, « le jour de la vengeance de notre Dieu. » — Ensuite, depuis le vers. 7 du chap. LXIII jusqu'à la fin du LXIV, le prophète ne cesse d'intercéder avec ardeur auprès de l'Éternel en faveur de son peuple, faisant reposer son unique espoir sur sa miséricorde et sa fidélité. Les deux derniers chapitres (LXV, LXVI) sont la réponse du Seigneur qui y expose sa conduite : sa grâce envers les Gentils ; son

long support à l'égard d'Israël toujours en rébellion et prêt à retourner à sa vieille idolâtrie et à une idolâtrie pire; le rejet et le jugement certains de la masse, bien que toutefois un résidu élu soit épargné; l'introduction de sa gloire au milieu de la nouvelle création à laquelle Il destine Jérusalem pour centre terrestre; le témoignage réitéré de sa sympathie pour les élus et de la vengeance qu'Il doit tirer des abominations du dernier jour où, s'il bénit tout-à-coup Sion, Il viendra aussi soudainement plaider par le feu et l'épée avec toute chair. Après ce jugement des vivants; le résidu épargné s'avancera et proclamera, non la grâce, mais la gloire de l'Éternel; tous les dispersés d'Israël seront ramenés, et puis toute chair aussi se prosternera devant la face de Jéhovah et aura constamment devant les yeux la condamnation des apostats.

Tel est le dessein général, tel est le caractère particulier des sections diverses du livre du prophète Esaïe.

PREMIÈRE DIVISION.

(I-XII)

CHAP. I. — Il est hors de doute que le Saint-Esprit ne cesse d'avoir en vue Israël, et spécialement Juda et Jérusalem, d'un bout à l'autre de la prophétie d'Esaïe. Souvent, il est vrai, il est parlé de jugements contre les Gentils, quelquefois de manifestations de la grâce divine à leur égard, et ceci non-seulement lorsqu'Israël sera le point central d'où la bénédiction rayonnera sur la terre, mais même pendant le temps

où, comme maintenant, les Juifs sont laissés de côté pour une certaine durée. Néanmoins le langage du prophète prouve d'une manière assurée que le livre pris dans son ensemble, se rapporte à l'ancien peuple de Dieu et non à l'Eglise des premiers-nés.

Malgré cela, comme toute l'Écriture est également inspirée de Dieu, nous trouverons ici, comme dans toutes les pages du saint Livre, de précieux enseignements, des leçons humiliantes pour le cœur de l'homme, des témoignages de la miséricorde, de la bonté, de la patience inépuisables du Seigneur, mais aussi de solennels, d'inévitables jugements contre tout mal qui se produit. Partout et en tout temps, la gloire de Dieu resplendit aux yeux de la foi de l'éclat dont elle resplendira à « tout œil » dans un jour qui se hâte rapidement. Mais le Dieu seul sage s'est plu à manifester ses pensées et à déployer ses voies, sous des formes variées qui étonnent et embarrassent l'esprit borné et le cœur mal disposé de l'homme. Les uns s'empressent de bannir le passé de leur mémoire, comme si la révélation des privilèges du moment était tout; les autres, et en plus grand nombre, perdent le sentiment de la vocation actuelle de Dieu dans un amalgame, dans une inintelligente monotonie d'idées, et confondent Israël et l'église, la loi et l'évangile, la terre et le ciel, la grâce et la gloire.

Sans doute, maintenant que le Fils de Dieu est apparu, c'est Lui qu'il est de notre devoir d'écouter et s'il n'est pas le centre de nos affections, s'il n'occupe pas dans nos cœurs la première place, c'est une chose vaine de parler de Moïse et d'Elie, de la loi et des prophètes.

Or, c'est écouter que de croire que l'Esprit de vérité est venu pour nous conduire dans toute la vérité;

vérité dont une grande partie ne pouvait être supportée par les apôtres eux-mêmes, jusqu'à ce que la Rédemption fût accomplie, et que le Fils de l'homme fût monté là où il était auparavant. Il est donc convenable que nous recherchions dans le Nouveau-Testament la portion qui nous concerne d'une manière spéciale, la révélation du mystère caché dès avant la fondation des siècles. Mais nous ne pouvons oublier, sans déshonneur pour Dieu et sans préjudice pour nos âmes, qu'il est certains principes moraux qui ne varient jamais, pas plus que Dieu ne saurait jamais rien dire ou faire qui soit au-dessous de lui, quelle que puisse être sa condescendance à l'égard de ses créatures. Ainsi l'obéissance est toujours le droit sentier pour le fidèle, et la sainteté est inséparable de la nouvelle nature; mais alors, le caractère de l'obéissance et la profondeur de la sainteté dépendent nécessairement de la mesure de lumière que Dieu dispense et de la puissance des motifs qu'il révèle pour agir sur les cœurs. Ce qui était permis à l'époque et sous l'organisation lévitique n'est plus à sa place aujourd'hui, si nous nous soumettons à l'autorité du Sauveur. Et cela est au moins aussi exactement vrai du culte public et du service de Dieu que de la vie et des devoirs privés. C'est dans des mesures bien diverses et de bien des manières, que Dieu a parlé aux pères par les prophètes; mais en ces jours, il a parlé par son Fils. D'où il résulte que l'incrédulité prend le caractère d'une résistance contre le parfait amour, la parfaite lumière, la parfaite autorité, la parfaite grâce, révélées en Celui qui est l'image du Dieu invisible, Dieu lui-même par dessus toutes choses, béni éternellement; tandis que la foi qui a fléchi le genou devant cette manifestation de la Divinité, aime à écouter les

oracles antérieurs, et à refléter la véritable lumière qui brille maintenant, aussi bien que les rayons plus faibles mais également divins qui perçaient les ténèbres de l'homme; car toutes les promesses bénies de Dieu sont maintenant réalisées en Christ.

Dans la prophétie qui fait l'objet de notre étude, Dieu agit encore avec le peuple en tant que corps; c'est pour cela qu'il plaide avec lui à cause de ses iniquités, traçant un tableau complet, approfondi, minutieux de ses mauvaises voies. Car si la prophétie encourage le fidèle par la promesse assurée de la bénédiction divine qui vient, elle jette une vive et profonde lumière sur l'état actuel de ceux qui portent le nom du Seigneur; par l'espérance qu'elle communique, elle fortifie le cœur de ceux qui se soumettent à ses saintes déclarations. En conséquence, si on la traite avec piété et révérence, elle ne peut jamais devenir populaire, quoique les notions qu'on en tire et dont on se sert d'une manière propre à exciter, puissent l'être. Mais l'Esprit s'adresse à la conscience en la présence de Dieu, et il n'est rien que l'homme repousse avec plus de force. Et tel est bien le caractère du don de prophétie (1 Cor. XIV), ainsi que celui des écrits prophétiques, et la préférence des Corinthiens pour le don plus éclatant des miracles nous révèle clairement leur condition morale.

Ai-je besoin de faire remarquer comment le premier chapitre d'Ésaïe vient à l'appui des observations qui précèdent? Quelles remontrances de la part de Dieu! Les cieux et la terre sont appelés à écouter ses plaintes contre son peuple coupable. Les plus stupides de leurs bêtes de somme font honte aux enfants d'Israël. En vain ont-ils été comblés des faveurs les plus précieuses: « J'ai nourri des enfants, je les ai

élevés; mais ils se sont rebellés contre moi. » Les châtimens n'ont pas amené de plus heureux résultats (vers. 5-9). Pays, villes, habitans, tout, dans la vision du prophète, apparaît désolé, ruiné par le péché; un tout petit résidu échappe seul à la destruction.

Ces faits ne nous disent-ils rien à nous? Il y a plus que l'Eglise de Dieu appelée et formée alors que tout était en chute, que l'homme, Israël, le monde, avaient été jugés moralement à la croix: il y a encore pour nous le fait que la maison de Dieu est en désordre, que les derniers temps, les temps de nombreux anti-christs sont venus depuis longtemps. Le témoignage chrétien, en dépit de ses privilèges infiniment plus grands que ceux dont jouissaient les Juifs, a renié Dieu d'une manière beaucoup plus déclarée et plus étendue que ceux-ci ne l'avaient fait. Qu'est-il réservé à la masse, sinon un jugement auquel la grâce fera seulement échapper ceux qui s'humilient sous la puissante main de Dieu? Une semblable perspective est-elle de nature à nous rendre insensibles? Au contraire, l'esprit d'intercession accompagne invariablement une sainte attention aux déclarations prophétiques, fruits l'une et l'autre de la communion avec Dieu. Le Seigneur a trop d'amour pour son peuple pour voir avec indifférence ses péchés, les péchés de tous les hommes; il doit venger les outrages faits à sa majesté; et ceux qui entrent dans le secret de ses pensées ne peuvent que désirer avec toujours plus d'ardeur le bien des âmes et la gloire de leur maître. L'amour véritable n'a aucun rapport avec les œuvres infructueuses de ténèbres; il les réprouve plutôt. Cet amour qui est de Dieu ne pèse pas non plus le péché à la même balance que la nature; mais il sent tout de

suite et profondément tout ce qui porte atteinte au Seigneur lui-même.

Quant à Israël, il était pire encore que les païens : « Ecoutez la parole de l'Éternel, conducteurs de Sodome ; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe ! » Ce n'était pas que le zèle religieux leur fit défaut ; ce n'était pas qu'ils ne cherchassent un remède aux iniquités manifestes de leur époque. Mais *leurs* remèdes étaient pire qu'inutiles (vers. 10-15). Si la ruine de Sodome les menaçait, c'est qu'ils étaient au fond une vraie Sodome, et leurs sacrifices, leurs fêtes, leurs assemblées, étaient odieux au Seigneur qui refusait d'écouter leurs prières. Il n'y avait chez eux ni sincère repentance, ni tremblement devant la parole de Dieu.

Et cependant l'Éternel daigne encore les inviter à se repentir et à porter des fruits convenables à cette repentance, promettant de leur venir en aide s'ils se soumettaient à lui et lui obéissaient, mais les menaçant de les consumer par son épée s'ils refusaient. La corruption universelle est alors mise à nu ; et finalement, le Seigneur montre qu'il doit châtier ses adversaires, et restaurer Sion dès que les idoles et ceux qui les font auront succombé sous sa puissante main.

CHAP. II. — Nous venons de voir que, bien que le peuple soit assuré de la bénédiction de Dieu, s'il se repent réellement, le prophète fait voir que le jugement sera d'abord exécuté contre les méchants ; puis l'Éternel rachètera Sion. Le chap. II fait suite à cette prédiction et annonce non-seulement le rétablissement des Juges et de Jérusalem qui sera appelée la cité de justice, mais il déclare aussi que la montagne de la maison de l'Éternel sera affermie ; et que toutes les

nations y aborderont; « Car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel de Jérusalem. Il exercera le jugement parmi les nations, et il reprendra plusieurs peuples; ils forgeront de leurs épées des hoyaux, et de leurs hallebardes des serpes; une nation ne s'élèvera plus contre l'autre, et ils ne s'adonneront plus à la guerre. » (Vers. 5, 4.)

Cela est parfaitement clair aux yeux de quiconque le considère avec simplicité. Qu'on néglige le contexte, qu'on ne tienne aucun compte du fait que ce qui précède a pour préface ces mots: « Vision d'Ésaïe, fils d'Amots, laquelle il a vue touchant Juda et Jérusalem, » et tout est confusion. Il va de soi que ces brillantes promesses ne se rapportent pas au retour du faible résidu de la captivité de Babylone; mais les vues de beaucoup de chrétiens sur ce point ne sont pas moins insoutenables. Combien est pauvre, par exemple, le système de Théodoret, qui s'efforce de montrer l'accomplissement de la prophétie en question, dans la florissante unité de l'empire romain à l'époque où notre Seigneur apparut, et dans le fait que les peuples conquis dont il se composait n'étaient plus en guerre, mais se livraient à l'agriculture et répandaient sans obstacle (!) l'Évangile auprès et au loin! Les essais d'interprétation qu'on a donnés depuis lors n'ont pas été plus heureux, à moins que l'on ne trouve plus d'homogénéité dans l'explication papiste qui suppose que ces prédictions se sont vérifiées au sein de l'Église romaine, ou que l'on préfère se ranger à l'opinion des autres commentateurs qui donnent aux paroles du prophète un sens mystique et qui voient leur réalisation dans l'unité de tous les croyants, dans leur paix, leur parfaite sainteté, leur entière soumission aux Écritures, soit sur la terre au milieu de la

vérite, soit, ainsi que le pensent quelques-uns, dans le ciel, alors que toute lutte aura cessé.

Prenez maintenant ce passage dans sa portée naturelle, et vous verrez s'évanouir toutes les difficultés. Quand l'œuvre de jugement aura pris fin, Sion sera pour toutes les nations la source de bénédictions divines, et le centre autour de laquelle elles se réuniront lorsque la paix régnera dans l'univers et que Jéhova sera roi de toute la terre. Tout le contraire aura lieu, comme le Seigneur l'a prédit, jusqu'à la fin du siècle : « Une nation s'élèvera contre une autre nation, et un royaume contre un autre royaume. » C'est ce qui se passe actuellement. Bientôt, quand poindra l'aurore des temps nouveaux, sous la domination terrestre du Messie, (Apoc. xi, 45.) » une nation ne lèvera plus son épée contre l'autre, et on ne s'adonnera plus à la guerre. » Ce sera un ordre de choses dont le monde n'a jamais fait l'expérience, et si le rejet d'Israël a été la réconciliation du monde, quelle sera sa réception, sinon une vie d'entre les morts? (Rom. XI.) L'affluence de tous les peuples vers Sion ne saurait être confondue avec le rassemblement de personnes prises de leur sein dont l'Écriture parle comme étant l'Église de Dieu, alors même que nul jugement divin ne serait exécuté contre eux (et spécialement contre les Juifs) auparavant, et que cette ère de paix, de bénédiction et de gouvernement du Messie, ne coïnciderait pas avec la suprématie d'Israël, ce qui suppose une condition tout-à-fait distincte de celle de l'Église, dans laquelle il n'y a plus ni Juif, ni Gentil, mais où Christ est tout en tous.

Ce qui suit confirme hautement les prédictions relatives à la bénédiction et à la gloire future d'Israël sous la nouvelle alliance, et au Roi qui doit régner

en justice, car le prophète (vers. 5), après le tableau brillant qu'il a tracé, invite la maison de Jacob à venir et à marcher dans la lumière de l'Éternel. Puis, s'adressant à Jéhova, il reconnaît pour quels motifs Il a rejeté son peuple au lieu de lui donner une position élevée, c'est parce qu'il s'est rempli d'Orient et de tout ce que l'homme convoite et adore. Son péché ne pouvait être pardonné. Enfin, il presse la maison de Jacob de se cacher dans la poussière, à cause du jour du Seigneur qui, sans nul doute, n'a pas encore paru pour châtier l'orgueil et l'idolâtrie de l'homme. Tout esprit sincère n'a besoin que de lire ce passage dans un esprit de foi et de sainte révérence, pour se convaincre que ni Nébucadnetsar, ni Titus, ni l'Évangile n'ont rien à démêler avec l'accomplissement des jugements qu'il retrace.

CHAP. III, IV. — Mais quelque universel que doive être l'abaissement de l'orgueil humain, le chap. III annonce un coup plus terrible encore qui doit frapper Jérusalem et Juda, non-seulement dans leur vie publique et politique, mais d'une manière détaillée, minutieuse, dans la personne des filles de Sion et l'orgueilleuse petitesse de leur parure. La désolation sera tellement grande que la disette d'hommes portera les femmes à une hardiesse contraire à la modestie de leur sexe. Mais ce temps d'épreuves est suivi d'une éclatante manifestation de beauté et de gloire, et de d'une abondance de miséricorde pour le résidu sauvé et saint (chap. IV). Et de même qu'autrefois la colonne de nuées couvrait le tabernacle de la présence divine, de même « le Seigneur créera sur toute l'étendue du mont Sion, et sur ses assemblées, une nuée de jour avec une fumée, et une splendeur de feu flam-

boyant de nuit, car la gloire se répandra partout. Essayer de rapporter à l'évangile ces révélations de la gloire future des enfants d'Israël après qu'il aura passé par le creuset des épreuves, c'est, dans toute l'acception du mot, ce qu'on appelle tordre les Ecritures. Pendant la dispensation actuelle, ils sont ennemis à l'égard de l'Évangile à cause de nous; mais ils sont bien-aimés selon l'élection à cause des pères. Quand ce jour viendra, la plénitude des nations sera entrée, et ainsi tout Israël sera sauvé. C'est un ordre de choses qui diffère complètement de tout ce qui a lieu depuis le temps actuel de la grâce jusqu'au jour du jugement, quelle que soit la miséricorde de Dieu pour les réchappés d'Israël et des Gentils : « En ce jour-là, il y aura un seul Éternel et son nom ne sera qu'un. » C'est la délivrance et non la destruction de la création qui soupire encore. « Et toute la terre deviendra comme une plaine depuis Guébah jusqu'à Rimmon, vers le midi de Jérusalem, laquelle sera exaltée et habitée en sa place, depuis la porte de Benjamin jusqu'à l'endroit de la première porte, et jusqu'à la porte des encoignures, et depuis la tour de Hananéel jusqu'aux pressoirs du roi. » Ce n'est ni le passé, ni le présent; ce n'est pas non plus l'état éternel, mais le millénium. C'est une époque de gloire, en laquelle le Seigneur répondra aux cieux, et les cieux répondront à la terre, et la terre répondra au froment, au bon vin, et à l'huile, et eux répondront à Jizréhel. Le jugement divin aura effacé le péché de Sion, et la gloire se manifestera d'une manière plus bénie qu'au paravant et pour toujours. Qu'y a-t-il qui puisse former un plus frappant contraste avec notre jour de grâce patiente ?

sortir de la manière la plus frappante les voies de Dieu dans le jugement de son peuple. Ils sont tout-à-fait distincts l'un de l'autre. Le chap. VI est introduit brusquement, sans raison d'être apparente, et forme avec les chap. VII, VIII et IX, 4 à 7 inclusivement, une parenthèse irrégulière, mais pleine d'intérêt et d'instruction, après laquelle la solennelle annonce de malheurs commencée au chap. V reprend de nouveau dans les désastres multipliés qui fondent sur Israël et le pays, jusqu'à ce qu'ait lieu la suprême et éternelle délivrance qui doit s'accomplir au dernier jour.

Mais si les chap. V et VI diffèrent de caractère et d'époque, l'Esprit de Dieu s'est plu à les mettre immédiatement à côté l'un de l'autre pour nous donner un précieux avertissement. Ils renferment en effet le double principe ou la double règle de jugement que Dieu a coutume d'appliquer à son peuple. Dans l'un il regarde en arrière, dans l'autre en avant; dans le premier il mesure, au moyen de tout ce qu'il a fait pour les siens, ce qu'ils auraient dû être à son égard; dans le second, il les juge par la manifestation de sa gloire au milieu d'eux. L'un répond à la loi par laquelle est donnée la connaissance du péché; l'autre, à la gloire de Dieu à laquelle nul n'a atteint. (Rom. III, 25.)

Au chap. V, le prophète chante à Jéhova, son Bien-Aimé, un cantique touchant sa vigne. Moïse avait déjà (Deut. XXXII), dans un magnifique langage, célébré en présence d'Israël, le choix souverain et la bénédiction de Dieu, déploré les péchés et le châtiement du peuple; mais il avait également annoncé que l'Éternel finirait par avoir compassion du pays et de ses habitants, avec lesquels les nations dispersées

se réjouiraient. Notre chapitre embrasse un horizon plus restreint.

« Mon Bien-Aimé avait une vigne sur un fertile coteau; il l'environna d'une haie, en ôta les pierres et la planta de ceps exquis; il bâtit aussi une tour au milieu d'elle, et y tailla une cave. Or, il s'attendait qu'elle produirait des raisins, mais elle a produit des grappes sauvages. » Dieu n'avait rien négligé. Il avait placé Israël dans la position la plus favorable, s'en était fait un peuple à part, avait enlevé tous les obstacles de son chemin, l'avait comblé de ses faveurs, lui avait accordé non-seulement sa protection, mais tous les moyens de bénédiction. « Qu'y avait-il plus à faire à ma vigne que je ne lui aie fait? » Pourtant tout fut inutile. Elle ne portait que de mauvais fruits. Comme Adam, Israël transgressa l'alliance. Il en est toujours de même. La responsabilité de l'homme aboutit à une ruine complète. L'homme s'éloigne de Dieu et corrompt sa voie sur la terre. « Maintenant donc, écoutez ce que je m'en vais faire à ma vigne : j'ôterai sa haie, et elle sera broutée ; je romprai sa clôture, et elle sera foulée, et je la réduirai en désert, elle ne sera plus taillée ni fossoyée, et les ronces et les épines y croîtront ; et je commanderai aux nuées de ne plus faire tomber de pluie sur elle. Or la maison d'Israël est la vigne de l'Éternel des armées, et les hommes de Juda sont la plante en laquelle il prenait plaisir ; il en a attendu la droiture, et voici l'oppression ; la justice, et voici la clameur (vers. 4-7).

Ainsi la nation, comme corps, est pesée à la balance divine et trouvée trop légère. Cela est si évident et si grave, que Dieu invite les habitants de Jérusalem et les hommes de Juda, à juger entre lui et sa vigne ; bien qu'ils fussent eux-mêmes les arbres abâ-

tardis dont il s'agissait. Il n'y avait pas plus à mettre en doute la bonté témoignée à Israël, que son obligation à porter du fruit pour Dieu. Mais l'obligation ne produit jamais de fruit qui convienne au Seigneur. Que pouvait-il résulter d'un pareil état de choses, sinon malheur après malheur?

Le fait est que, sur le fondement de la responsabilité, toute créature a failli, excepté Celui-là seul qui reste éternellement le Créateur, quelle qu'ait pu être sa profonde condescendance en s'abaissant jusqu'à revêtir une forme humaine. Or quel est le secret de la victoire pour le croyant de nos jours et dans tous les temps? Nous devons nous élever au-dessus de ce qui appartient simplement à l'humanité, afin de marcher comme des saints; oui, dans un sens, nous devons être au-dessus même de notre devoir, afin de l'accomplir de point en point. Comme autrefois ceux-là seuls marchaient d'une manière irréprochable selon la loi, qui regardaient au Messie promis avec une foi vivante, de même les saints peuvent maintenant glorifier Dieu par une marche sainte et juste, parce qu'ils sont sous la grâce et non plus sous la loi. Le sentiment de la délivrance et d'un état de faveur parfaite devant Dieu donne beaucoup de force là où se trouve la nouvelle vie. Je ferai observer, en conséquence, que dans le passage que nous examinons, Christ ne paraît nullement comme le moyen et le canal par lequel découle la grâce. Tout est donc ténèbres et mort sans espoir; aussi le prophète, allant droit au but, dénonce ouvertement le mal surabondant et constant qui se trouve parmi le peuple de Dieu. Pas une ombre de consolation, pas un rayon d'espérance: rien que le péché d'Israël et le jugement de Jéhova. A chaque péché sa rétribution. Malheur à ceux qui joignent

maison à maison, champ à champ, et qui ne songent qu'à leur propre agrandissement! L'Éternel les réduira tellement en désolation que leurs vignes et leurs terrains ne leur rapporteront que le dixième de la semence. Malheur à ceux qui courent après le plaisir et la volupté! Ils seront emmenés captifs et le sépulcre les engloutira tous, les petits aussi bien que les grands. Quant aux pécheurs endurcis qui jettent au Seigneur un défi dérisoire; quant aux corrupteurs, à ceux qui sont sages à leurs yeux, aux amis des méchants, aux ennemis des justes, malheurs sur malheurs les attendent: « Parce qu'ils ont rejeté la loi de l'Éternel des armées et méprisé la parole du Saint d'Israël, la colère de l'Éternel s'est embrasée contre son peuple, il a étendu sa main sur lui et l'a frappé. » Mais les calamités ne sont point épuisées. « Malgré tout cela, il n'a point fait cesser sa colère, mais sa main est encore étendue. » Telle est la charge accablante que nous verrons se réaliser aux chapitres ix et x. Les nations vengeresses peuvent être éloignées, mais au signal de Jéhova, « chacune viendra promptement et légèrement. » « Et si on regarde vers la terre, voici il y aura des ténèbres et de la calamité, et la lumière sera obscurcie jusqu'au ciel. » Tel est le lot de l'homme, le lot d'Israël, là d'où Christ est absent.

La scène change complètement avec le premier verset du chap. vi. Non que le peuple soit devenu tant soit peu meilleur; de fait ce ne fut que lors de l'apparition de Christ que l'homme découvrit pleinement ce qu'il était et ce qu'il est. La loi prouvait que l'homme commet et aime le péché; la présence de Christ a prouvé qu'il hait le bien, qu'il hait Dieu lui-même manifesté dans toute sa pureté et son humilité, qu'il

hait et la grâce et la vérité de Jésus. Ce n'est donc pas seulement le fait que l'homme était en chute et coupable; mais lorsqu'il a eu sous les yeux un être digne sous tous les rapports de son amour, de ses hommages, de son adoration; un être, la parfaite manifestation de ce que l'homme devait être pour Dieu et de ce que Dieu était pour l'homme, alors même il a haï cet être, il n'a pu supporter son éclat, il ne s'est donné aucun repos jusqu'à ce qu'il l'ait éloigné de lui autant qu'il le pouvait. Pourtant nous sommes sur un terrain qui diffère d'une manière sensible et frappante, parce que c'est de la manifestation de Jéhova, et non pas simplement de la responsabilité d'Israël, qu'il s'agit. Les deux chapitres montrent le peuple mis en jugement, seulement les principes en vertu desquels il est jugé ne sont pas du tout les mêmes.

Ce ne fut pas dans les jours de prospérité d'Hozias que le prophète fut investi de cette solennelle mission, mais dans l'année où le fils de David autrefois heureux, mais maintenant tout couvert de lèpre, était sur le point de rendre le dernier soupir. C'est alors toutefois qu'Ésaïe vit le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les pans de sa gloire remplissaient le temple. Jamais vision aussi splendide n'avait frappé des regards humains; mais si les séraphins qui se tenaient au-dessus de l'Éternel, lui donnaient tout ce qui est sur la terre comme le théâtre de sa gloire, c'était sa sainteté qu'ils célébraient d'abord et par-dessus tout. L'effet qu'en ressentit le prophète fut instantané. Il ne crie plus : « Malheur à ceux-ci ou à ceux-là », mais « malheur à moi. » Il est profondément saisi du sentiment du péché et de la ruine de lui-même et du peuple. Mais il parle en présence de Celui dont la grâce ne le cède ni à sa gloire ni à sa

sainteté, et le remède est aussitôt appliqué : « Alors je dis : Malheur à moi ! car c'est fait de moi, parce que je suis un homme souillé de lèvres et que je demeure au milieu d'un peuple souillé de lèvres et mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées. Alors l'un des séraphins vola vers moi, tenant en sa main un charbon ardent qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes ; et il en toucha ma bouche et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres, c'est pourquoi ton iniquité sera ôtée, et la propitiation sera faite pour ton péché. « Ce n'est pas tout ; à peine a-t-il été ainsi affranchi en la présence de Dieu, que le prophète devient le zélé serviteur et exécuter de sa volonté : » Puis j'ouïs la voix du Seigneur, disant : Qui enverrai-je et qui ira pour nous ? Et je dis : me voici, envoie-moi. Et il dit : va et dis à ce peuple : En entendant, vous entendrez, mais vous ne comprendrez point ; en voyant, vous verrez, mais vous n'apercevrez point. Engraisse le cœur de ce peuple et rend ses oreilles pesantes et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux, et qu'il n'entende de ses oreilles, et que son cœur ne comprenne, et qu'il ne se convertisse, et qu'il ne recouvre la santé. » Telle est la charge, et nous savons de quelle manière certaine elle trouva son accomplissement dans l'aveuglement infligé à la nation, lorsqu'elle ne confessa pas sa souillure, n'aperçut ni gloire ni beauté en Christ présent au milieu d'elle, et refusa de croire au témoignage que lui rendit le Saint-Esprit quand il fut ressuscité et exalté à la droite de Dieu. (Comp. Jean xii, et Actes xxviii). Mais, bien que l'Esprit de prophétie prononce la sentence de Dieu contre le peuple incrédule, il est néanmoins un esprit d'intercession : » Et je dis : Jusques à quand, Seigneur ? Et il répondit : jusqu'à

ce que les villes aient été désolées, et qu'il n'y ait plus d'habitants, ni d'hommes dans les maisons, et que la terre soit mise en une entière désolation, et que l'Éternel ait dispersé au loin les hommes, et que celle qu'il aura abandonnée ait demeuré longtemps au milieu du pays. Toutefois, il y en aura encore en elle une dizaine, puis elle sera désolée; mais comme la fermeté des chênes et des rouvres consiste en ce qu'ils rejettent, ainsi la semence sainte sera sa fermeté.»

Nous voyons donc, que ce passage annonce clairement un résidu, la miséricorde se réjouissant contre le jugement, et Dieu manifestant sa gloire dans les deux cas. Mais ce résidu une fois de retour sera réduit et émondé par la main de Jéhova. Cependant la sainte semence, le trône de la nation subsistera, alors que le jugement aura fait son œuvre.



DE L'AUTORITÉ DE CHRIST COMME SEIGNEUR

Lire 4 Cor. xi, 25-32.

Le retour fréquent dans ce passage de l'expression, Seigneur, titre spécial d'autorité, dirige l'esprit vers la spécialité d'instruction qu'elle présente.

Tous les noms et titres du Seigneur Jésus sont distinctifs, et ne peuvent être employés indistinctement, où les uns pour les autres, sans perdre de leur force et

« sans nuire à la vérité. Par exemple, l'apôtre Pierre a dit : (Actes II, 56.) « Que toute la maison d'Israël sache certainement que Dieu l'a fait SEIGNEUR et ROI, parce que Jésus que vous avez crucifié. » Dans ce passage, il est clair que, tandis que le nom de « Jésus » désigne la personne de notre Seigneur en tant que connu des Juifs et crucifié par eux, les termes « Seigneur » et « Christ » signalent les positions officielles auxquelles Dieu L'a élevé en dépit de son rejet par la nation.

Le nom de « Jésus » n'a jamais perdu et ne perdra jamais devant Dieu, ni certes pour nous qui croyons, son importance de « Jéhovah le Sauveur, » quoiqu'il n'ait été employé par les Juifs que comme une simple appellation, et que trop souvent maintenant il soit prononcé sans qu'on en connaisse la valeur. Mais par les titres « Seigneur » et « Christ » l'attention de ceux à qui s'adressait Pierre est spécialement éveillée sur l'importance de ces termes employés dans les Ecritures prophétiques sur lesquelles il s'appuyait. Il avait rattaché ces signes de la Pentecôte aux derniers jours, précurseurs « du grand et terrible jour du Seigneur » mentionné par le prophète Joël; et il avait insisté sur ce que, dans la résurrection de Jésus de Nazareth, attestée si miraculeusement au milieu d'eux par « des miracles, des merveilles et des prodiges que Dieu a faits par lui, » Dieu avait accompli la prédiction faite par David dans le psaume xvi, et avait ressuscité le Christ ou Messie, qu'Il avait juré à David de faire asseoir sur son trône. C'est ce qui avait touché de componction le cœur de ses auditeurs : ils avaient rejeté le Seigneur de qui Joël avait dit : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé », et ils avaient crucifié le Messie ou Christ, le Seigneur de David, et l'héritier du trône de David.

Toutes les promesses et des déclarations prophétiques de la bénédiction d'Israël et de sa suprématie comme peuple étaient concentrées en Celui à qui appartenaient ces deux titres, et c'est sur le fait qu'ils seraient reconnus que reposait tout l'espoir de la nation. Mais comme dit Pierre : Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ. Ce fut là le sujet principal de l'accusation de l'apôtre. Et ce fut le caractère terrible de leur position, quand cette vérité atteignit leur conscience, qui les fit s'écrier : « Hommes frères que ferons-nous ? »

Toutefois je ne poursuis pas ce sujet : j'ai mentionné le passage simplement comme un exemple au milieu de beaucoup d'autres, du caractère distinctif des noms et titres de notre Seigneur, et pour montrer tout ce qui peut être perdu faute de remarquer leur force et leur portée spéciale.

« Jésus, » est donc plus spécialement le nom personnel de notre Seigneur, tout en retenant sa signification originelle de Sauveur. « Christ, » ou l'Oint, Le montre dans les Ecritures du Nouveau-Testament spécialement en connexion avec son Eglise, comme Tête du corps. De plus, il donne sa vraie force désignative au titre de chrétien : « Si quelqu'un souffre comme chrétien. » « Seigneur » est un titre d'autorité, et dirige la pensée vers Celui à qui nous devons obéissance et fidélité et que nous sommes appelés à servir.

C'est par ce dernier titre que l'apôtre commence ses instructions, si importantes et d'un si grand intérêt, concernant la Cène du Seigneur, dans ce passage que nous avons devant les yeux, et il le retient jusqu'à la fin. Il commence en disant : « Car j'ai reçu du SEIGNEUR ce qu'aussi je vous ai donné ; » et il termine par

cette déclaration : « Quand nous sommes jugés , nous sommes châtiés par le SEIGNEUR , afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » Quant au titre lui-même , il exprime bien plus que celui de Maître ; et son corrélatif exprime bien plus que ce que de nos jours nous entendons par serviteur . C'est un titre qui réclame pour son possesseur une position d'autorité absolue , incontestable , sur ceux par qui le titre est reconnu : plus encore , reconnue ou non-reconnue , l'autorité qu'il implique sera dans la suite justifiée envers son possesseur par le pouvoir tout-puissant de Dieu sur ceux-mêmes qui ne veulent pas maintenant le reconnaître . Car « Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom , afin qu'au nom de Jésus , se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux , et que toute langue confesse que Jésus-Christ est *Seigneur* (c'est là ce qu'ils devront confesser , que l'autorité souveraine , universelle , se trouve , par l'arrêt de Dieu , entre les mains de Jésus) « à la gloire de Dieu le Père. » Mais , dès maintenant , Jésus est Seigneur pour nous , dans toute l'autorité absolue , sans restriction , qu'exprime ce titre . Il est vrai que ce titre a une portée beaucoup plus haute que ce qui est exprimé par lui dans les applications les plus ordinaires qu'en fait le Nouveau-Testament ; car ici , il présente incontestablement à l'esprit , la position relative de maître à esclave . Je ne prétends certes pas qu'il s'y rattache , d'un côté , nos idées de pouvoir capricieux et arbitraire , et de l'autre , celle d'oppression et d'avilissement . Mais je veux dire que le droit d'autorité est absolu , et qu'il ne rencontre qu'une soumission absolue et volontaire . Par exemple dans les Colossiens , où l'apôtre traite des obligations relatives entre maîtres et serviteurs , (propriétaires et

esclaves) il dit : « Esclaves, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos maîtres selon la chair . . . et quelque chose que vous fassiez, faites tout de cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes . . . car vous servez le Seigneur Christ. » En d'autres termes, il montre que l'autorité, je pourrai dire la propriété, reste, mais qu'elle a passé en d'autres mains. L'appel à la soumission est également absolu et obligatoire, mais c'est à un autre, un bien différent Seigneur. Ce peut être l'autorité de la grâce, mais ce n'en est pas moins l'autorité, et elle n'en est pas moins obligatoire pour cela.

C'est, en effet, dans la rédemption et la grâce, que ce titre du Seigneur prend naissance, comme nous le voyons d'une manière spéciale dans Romains XIV et dans bien d'autres passages des Ecritures. Dans celui que nous venons d'indiquer, l'Apôtre dit : « Car nul de nous ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même; mais soit que nous vivions, nous vivons au Seigneur, ou soit que nous mourrions, nous mourrons au Seigneur; soit donc que nous vivions, soit que nous mourrions, nous sommes au Seigneur. Car c'est pour cela, que Christ est mort, et qu'il a revécu, afin qu'il dominât tant sur les morts que sur les vivants. » Rien ne peut être plus absolu que ce langage de l'apôtre. Nous voyons à première vue qu'il n'y a pas place pour « jouer double jeu » avec cette autorité de Christ, autorité qui nous oblige en tous temps et en tous lieux, et dont le fondement est aussi profond que le fondement de la rédemption éternelle dans laquelle nous nous réjouissons.

Maintenant je dois confesser que je fais mes délices de la suprématie de mon Seigneur, quoique je sache

combien pauvrement je répons à sa grâce dans la sujétion pratique et journalière de mon âme envers Lui. Cependant c'est ma joie de penser que je suis délivré de la tyrannie de tout autre seigneur, pour être dès à présent et à toujours a-sujéti à Lui seul. Et aussi loin que nous puissions le voir, c'est une relation qui ne sera jamais laissée de côté. En tous cas, elle subsiste dans la « sainte Jérusalem » qui est vue « descendant du ciel d'auprès de Dieu, de laquelle il est dit : » Le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ses serviteurs le serviront. » Ils sont dans cette scène encore; et ils portent ouvertement et avec honneur la marque de leur sujétion, car est-il ajouté, « Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. » Quoi qu'il en soit, maintenant, avant que le royaume de notre Seigneur soit établi en gloire parmi « les beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs » qui cherchent à gouverner les esprits des hommes dans ce monde, c'est la grâce et la bénédiction de nos âmes de savoir que « pour nous il y a un seul Dieu, le Père, duquel sont toutes choses, et nous pour Lui, et un Seigneur Jésus-Christ par lequel sont toutes choses, et nous par Lui. » Et qui a-t-il de plus juste que Celui qui nous a délivrés de la mort du péché, du pouvoir de Satan, de « ce présent siècle mauvais » et du moi, le pire des tyrans, soit reconnu par nous comme notre seul et unique Seigneur? Surtout si nous réfléchissons que nous appartenons à l'Eglise de Dieu « qu'il a acquise par son propre sang : » car ce qui est vrai du tout, et aussi vrai de chacune de ses parties.

Toutefois dans l'Eglise, comme elle nous est présentée dans l'épître aux Corinthiens, ce qui était réclamé d'eux, c'était la reconnaissance pratique de la

relation dans laquelle ils se trouvaient vis-à-vis de Dieu, du Seigneur et de l'Esprit. Car ceux-ci sont présentés, non-seulement comme la source pour eux de toute bénédiction céleste, en tant qu'ils pouvaient être envisagés comme un corps racheté par le Seigneur, mais aussi comme donnant à leur position et à leur témoignage dans le monde, leur caractère essentiel. Leurs dons étaient les dons de l'Esprit; leurs ministères ou services devaient être assujettis à Celui qui seul était le Seigneur; et leurs énergies devaient être connues comme le résultat de la jouissance et de l'énergie de Dieu (voir Cor. XII). Ce n'était qu'en reconnaissant ces vérités fondamentales qui donnent à l'Eglise de Dieu son caractère essentiel, que leur marche pouvait être affermie, et que les désordres si grands qui existaient parmi eux pouvaient être corrigés. Or, c'est au milieu de ces caractéristiques et capitales pensées que prennent place les injonctions relatives à la table et à la cène du Seigneur. Et c'est d'une signification profonde, que l'unique institution qui nous soit laissée par Celui qui est tout pour nos âmes, et qui devait si fréquemment se renouveler, ait cette direction spéciale, que, avec toute la grâce qu'elle manifeste, et la profondeur d'amour qu'elle rappelle et l'efficacité de l'œuvre accomplie sur la croix qu'elle déclare, ce qu'il réclame spécialement de nos âmes ce soit de Le reconnaître comme Seigneur. « Car toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de cette coupe vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'Il vienne. » Son droit sur nous est ainsi perpétuellement remis en mémoire, et ne doit pas faillir jusqu'à ce qu'Il vienne. C'est le témoignage le plus frappant, le plus vivant, le plus démonstratif, de la vérité du Christianisme. C'est un monu-

ment qui a déjà survécu à plus de dix-huit siècles. Et quand je regarde en arrière à travers cette sombre échappée, j'arrive à cette sainte compagnie au milieu de laquelle son institution fut marquée par la présence corporelle de mon Seigneur de la voix duquel l'écho nous est parvenu dans ces paroles touchantes : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi. » En tous cas, son titre est ainsi rappelé avec force une fois par semaine. Et s'il s'est effacé de nos pensées au milieu du bruit et de la fatigue des affaires de ce monde, ou au milieu de ses aises et de ses comforts, c'est le but de cette institution de nous le rappeler au retour de chaque premier jour de la semaine. Car certainement, un souvenir mort d'une rédemption accomplie, dans laquelle ma conscience peut prendre du repos, ou l'indolence de mon cœur trouver un remède, n'est pas la réalisation du but de la Cène du Seigneur. Non. Mais si je comprends bien son importance, il s'agit de ma part de reconnaître son droit à la plus grande fidélité de mon cœur réclamé d'une manière on ne peut plus touchante, par un Seigneur vivant et présent ; car s'Il n'est pas présent, cette institution peut-être mise de côté comme une simple forme, et il n'est plus besoin d'en parler.

De plus on a fait remarquer que la construction propre de ce passage, « Faites ceci en mémoire de moi » qui se trouve ici et dans l'Évangile de Luc, signifie « Faites ceci pour me rappeler à vous », et que la Cène est plutôt le rappel que le Seigneur Jésus-Christ fait de ses droits, que l'hommage de nos meilleurs sentiments et de nos meilleurs souvenirs. Et le titre prédominant sur lequel il nous est présenté dans l'institution de la Cène comme nous l'avons déjà fait

remarquer semble sanctionner cette pensée. Car ce n'est pas selon la vérité de l'appeler la table du Père, comme on le fait souvent, quoiqu'il soit vrai que ses enfants seuls aient le droit d'être là. C'est la Table du Seigneur et la Cène du Seigneur. C'est la mort du Seigneur qui y est proclamée. C'est le corps du Seigneur qui doit être discerné en mangeant. Manger et boire indignement, rend coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur. Et la discipline exercée en connexion avec cela est expressément déclarée être la discipline du Seigneur : « Quand nous sommes jugés nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. »

Les ordonnances et les institutions sont pour ce monde. Le témoignage de la Cène du Seigneur n'a pas trait au caractère et à la portion céleste de l'Eglise comme ressuscitée et assise en Christ dans les lieux célestes. C'est plutôt le témoignage de la connexion de chaque croyant avec un Seigneur rejeté quoique ressuscité et monté en haut. C'est la contrepartie de la vérité de la position céleste de l'Eglise, comme la croix est le chemin à la gloire. « Si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui ; si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Lui. »

Cela ne contredit en rien la vérité de la position de l'Eglise, comme ressuscitée en Christ, loin de là, mais cela nous présente un tout autre aspect de la Rédemption. C'est la mort de mon Seigneur qui m'a lié à Lui comme son esclave. Sa croix fut le point de séparation entre le monde et Lui avec tous ses droits. Sa croix est le point d'union entre mon âme et Celui qui y fut attaché ; et son efficace morale est que le monde m'est crucifié, et que je suis crucifié moi au

monde. Le témoignage permanent de la fidélité de l'Eglise à Christ, c'est que de cœur et de fait elle annonce « la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'Il vienne. »

L'Épître aux Corinthiens présente la position et le témoignage de l'Eglise sur la terre en rapport avec le titre de Christ comme Seigneur. Elle est adressée dans l'universalité de son contenu, « A tous ceux qui, en quelque lieu que ce soit, invoquent le nom du Seigneur Jésus-Christ et leur Seigneur et le nôtre. »

De plus, l'Épître aux Ephésiens qui déploie d'une manière si particulière la relation de l'Eglise avec Christ comme son corps, participant dans la grâce infinie de Dieu à tout ce qui caractérise la position de son Chef ressuscité, ne manque pas de présenter aussi le titre de Christ comme Seigneur; car s'il « y a un seul corps et un seul Esprit, il y a aussi un seul Seigneur et une seule foi. » Les chrétiens ne sont pas rassemblés par l'Esprit de Dieu pour être soumis à un dogme, mais pour rendre une obéissance due et volontaire à un Seigneur vivant. Une profession de vérités spéculatives quoique du caractère le plus élevé peut laisser l'âme en défaut sur ce point si essentiel, le témoignage d'une bonne confession. La vérité concernant l'église, en connexion avec le mystère, ne nous en fournit pas en elle-même les principes. Elle nous donne la vraie puissance productive des affections et lie l'âme d'une manière vivante avec Dieu et Christ. Mais c'est mon attachement à Christ personnellement, comme rejeté du monde et devant revenir en gloire, que je dois montrer ici-bas dans ce monde à travers lequel je passe pour me rendre au royaume céleste. C'est un principe qui me lie à Lui en tous temps et en toutes circonstances. C'est la substance du témoignage que je dois rendre à Celui « à qui je suis, et lequel je

sers. » Je dois confesser son nom et ses droits souverains, là où ils ont été rejetés. La vérité de l'Eglise, dans son association et son union avec Christ, est *pour* l'Eglise. Avec elle sont étroitement liés les conseils de grâce de Dieu, par lesquels sont formés son caractère céleste et ses espérances célestes. Mais ma confession de Christ, comme Seigneur, est le lien de ma communion, ici-bas, dans ce monde, avec ceux qui, par la croix, sont séparés et de sa marche et de son jugement. Nous professons ici-bas obéissance et fidélité à un Seigneur commun, quelles que soient la portion et les espérances célestes que nous avons en Lui, et qui seront réalisées à son apparition.

Je puis parler de mon appel céleste, et à juste titre; mais je dois me rappeler que la part terrestre de l'appel céleste est la croix et le renoncement au moi. « Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et *me suive*. » Je puis me réjouir en pensant à la certitude de ma position devant Dieu, comme scellé par la vie de résurrection de Christ. Mais je dois me souvenir qu'il y a l'autre côté de cette vérité, savoir, le privilège de porter en « mon corps la mort du Seigneur Jésus ». Je puis contempler avec admiration et transport, comment tout, dans les pensées de l'homme sur l'Eglise, est jeté dans l'ombre et réduit à une insignifiance complète devant la révélation bénie de sa portion comme corps et Epouse de Christ et aussi de sa possession de l'Esprit de Dieu habitant en elle pour lui dire la valeur et les gloires de Celui à qui, comme une chaste vierge, elle est fiancée : mais il me faut un autre principe qui ne soit pas spéculatif, mais pratique, afin de donner de la fermeté à ma marche à travers les éléments contraires du monde, et produire une conformité pratique à Christ. C'est le

principe de sujétion : ce principe qui est en lui-même la raison de mon service, aussi bien que l'autorité par laquelle j'agis. Christ ne nous a pas rachetés pour nous permettre de donner libre cours à notre volonté propre. Il a dit avec une grâce infinie : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour ; comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour. » Nous sommes « sanctifiés pour l'obéissance », aussi bien que « pour l'aspersion du sang de Jésus-Christ. » Et qu'y a-t-il dans ma marche entière à travers ce monde, soit dans mon association céleste avec les enfants de Dieu, soit dans mes occupations et mes combats de ma vie journalière, qui ne doive pas être amené en contact direct avec cette question, et sous son autorité : « Seigneur que veux-tu que je fasse. » L'amour, comme nous le montre l'Apôtre, l'amour de Christ est le principe qui nous étreint pour toute l'action et toute la patience véritable du Chrétien ; mais alors, la volonté de ce Seigneur qui l'a aimé est aussi nécessaire pour guider les élans de son affection.

Ainsi, tandis que le principe de la sujétion au Seigneur laisse intacte la portion céleste du croyant et de l'Église, il fournit le seul moyen de tenir en bride les nombreuses opérations de la volonté propre qui, à mesure que la méchanceté du monde fait des progrès, devient de plus en plus la tentation des enfants de Dieu. Il nous donne la règle entière et le guide de cette marche sur la terre qui doit résulter du caractère céleste de l'Église. De plus, il est spécialement le principe régulateur de la communion chrétienne. Nous ne sommes pas seulement membres les uns des autres, mais nous sommes mutuellement les serviteurs du même Seigneur. Je ne vois pas de raison pourquoi,

les chrétiens se réuniraient du tout ensemble, si ce n'est parce qu'ils reconnaissent la volonté du Seigneur. Et une chose à remarquer avec soin dans des jours comme les nôtres, c'est que tout ce qui était céleste en Christ, tout ce qui se rattachait à sa communion consciente non interrompue avec le Père, et à sa connaissance de la gloire céleste, tout ce qui, en un mot, est contenu dans la déclaration; « Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, » en tant que cela se voyait sur la terre, était humblement soumis à la volonté du Père. Comme résultat et personnifié, ici, dans ce monde, cette soumission est exprimée dans cette parole: « Je suis venu non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » Mais qui de nous prend réellement à cœur l'importance de cette parole, « Comme (καθως) tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde? »

 FRAGMENT.

Lorsqu'un pauvre pécheur peut dire à Dieu: — « Le Seigneur Jésus-Christ l'a aimé d'un amour parfait; mais moi, je n'ai pas eu pour toi le moindre amour; tu as pris toujours tes délices en Jésus-Christ, et j'ai pris les miennes en tout être et en toute chose excepté en Lui! » c'est une solennelle réalité qu'il confesse. Mais qu'il ne retire pas sa confession; c'est la *vérité*, et Dieu ne se détournera pas de la vérité dans le cœur. C'est aussi une confession qui suppose que le moi est ruiné, et que Dieu est Dieu et le Père d'un Fils unique qui sauve ceux qui sont perdus, et qui donne la vie éternelle et le Saint-Esprit à ceux qui viennent à Dieu par Lui.

LE FILS DE DIEU

« Le Fils unique qui est dans le sein du Père. »

Je redoute l'intervention de froids raisonnements là où les affections seules doivent être engagées, et l'abandon d'une position pleine de vie et de puissance pour accepter le terrain flottant des notions et des théories. Toutefois les mystères de Dieu ont une haute valeur pratique; ils servent à fortifier les saints dans l'activité chrétienne, à les consoler dans l'épreuve et à développer la communion de l'âme avec Dieu.

L'Apôtre Paul parle de ses compagnons de travaux et de lui-même comme de « ministres de Christ, et de dispensateurs des mystères de Dieu. » Et il en est ainsi de nous : dans la mesure des dons qui nous sont départis nous devons être des serviteurs dévoués, remplis d'un zèle actif, patients, diligents et serviables les uns pour les autres. Nous sommes appelés aussi à être des dispensateurs des mystères, à conserver dans toute leur pureté, dans toute leur plénitude, dans toute leur intégrité, les vérités incompréhensibles de la révélation divine. Il pourra se faire que les soi-disant esprits forts ne les reçoivent pas. Pour de tels hommes la Croix a toujours été une folie, et « les princes de ce monde » les philosophes « qui se disaient sages » n'ont pas connu « la sagesse de Dieu en mystère. » Mais nous n'avons pas le droit de leur sacrifier un iota de ce mystère. La garde nous en est confiée, et il faut avant toute chose qu'un « économe soit fidèle » (1 Cor. iv, 4, 2.)

Le témoignage fidèle que nous devons rendre à la gloire personnelle du Fils de Dieu, forme une partie importante de notre ministère. Saint Jean s'y applique avec un soin minutieux. Paul, lorsqu'il s'agit des erreurs

des Judaïsants ou d'autres faux docteurs, indique différents moyens pour les réprimer. Dans l'épître aux Galates, où il défend la simplicité de l'Évangile, il mêle à la puissance et à la gravité de ses arguments des appels pleins d'une pathétique tendresse. Mais dans les épîtres de Jean tout est péremptoire. Il éloigne sommairement tout ce qui n'est pas « l'onction de la part du Saint » ; cette onction qui enseigne le Fils comme elle enseigne le Père, qui refuse d'admettre le mensonge à la place de la vérité, et qui proclame nettement que « celui qui nie le Fils n'a pas le Père. »

Cette diversité d'expression dans la sagesse de l'Esprit a son importance, et nous devons la faire ressortir. L'observance de certains jours, l'abstention de certains aliments entravent la glorieuse liberté de l'Évangile. Mais on doit supporter les infirmités des faibles qui attachent du prix à ces formes (Rom. xiv) Toutefois cet esprit de tolérance doit s'arrêter devant la plus légère atteinte à la Personne du Fils de Dieu.

Le passage seul d'Égypte en Canaan n'était pas en lui-même un pèlerinage. Plusieurs ont fait ce trajet sans être pour cela des voyageurs selon Dieu. Et toutes les fatigues, tous les périls encourus pour traverser le désert n'auraient pas fait de ce voyage un saint pèlerinage. De même il ne nous suffit pas d'avoir une vie active et dévouée, fût-elle supportée avec tout ce courage moral qui convient aux vrais serviteurs de Dieu, ces étrangers sur la terre. Pour qu'Israël pût autrefois entreprendre ce pèlerinage il avait fallu la présence de l'Arche Sainte que portait un peuple racheté par le sang de la servitude d'Égypte, et s'avancant dans la foi d'une promesse vers le pays de Canaan. Au désert, les enfants d'Israël étaient appelés à conduire l'arche, à l'escorter, à la garder, à l'entourer d'un saint respect.

S'il leur arrivait en maintes occasions de broncher en chemin, ils recevaient aussitôt le châtement de leurs fautes ; mais s'ils perdaient de vue leur vocation comme gardiens de l'Arche, tout disparaissait avec elle, et c'est ce qui leur arriva par la suite. Ils ont « porté le tabernacle de Moloch et l'astre de leur dieu Remphan » bien que le tabernacle du témoignage fût présent au milieu d'eux. C'est pourquoi ils ont été transportés au-delà de Babylone. (Amos v. Actes vii)

Le nom du Fils de Dieu est l'Arche Sainte qui seule peut guider les rachetés au travers du désert de ce monde. Quel est le mystère confié à notre garde, et qui doit faire l'objet de notre témoignage, si ce n'est celui-ci : « celui qui demeure dans la doctrine du » Christ, celui-là a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient » à vous, et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez » pas dans votre maison et ne le saluez pas. Les saints sont appelés à élever « le mur mitoyen de clôture » entre eux et ceux qui déshonorent le Christ.

Considérons dans le Seigneur Jésus le fils de Dieu, et s'il vient en aide à notre faiblesse, cette méditation nous sera en bénédiction.

Nous sommes baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; ce qui implique la déclaration formelle du mystère de la *Trinité* ; car le Fils est ainsi reconnu hautement comme étant une Personne divine aussi bien que le Père et le Saint-Esprit. D'autres passages de la Parole nous présentent ce mystère de l'union des trois Personnes dans une même gloire d'une manière différente, en en faisant ressortir la grâce, la puissance, et l'application pratique à nos besoins et à notre édification. C'est surtout dans l'évangile de Jean qu'il est dégagé de la formule du baptême, et qu'il est présenté à l'intelligence, au cœur et à la conscience des

saints, afin que nous puissions nous l'assimiler par la foi et par la communion.

C'est ainsi qu'au chapitre I^{er} verset 14, il semble que l'Évangéliste interrompe le récit de toutes les gloires de Jésus, pour rendre témoignage de cette grande vérité : « la Parole a été faite chair » Puis, il s'arrête de nouveau, et dans une sorte de parenthèse il proclame avec une sainte ferveur cette gloire personnelle qu'il a contemplée, « la gloire du Fils unique du Père ; » et bientôt après, il nous le représente comme étant « dans le sein du Père, » définition bien précieuse pour nos âmes.

Le Seigneur est appelé le Fils de Dieu pour plusieurs motifs. En premier lieu parce qu'Il est né de la Vierge (Luc I, 55). Il l'est aussi par un décret divin, dans la résurrection (Ps. II, 7; Actes XIII, 55). Cela est et cela demeure vrai, bien que la révélation ne s'en tienne pas là, quant à sa position comme Fils. Quoiqu'Il soit de droit le Fils, Il a aussi obtenu le nom de Fils (Héb. I, 4 - 5). Matthieu et Marc parlent de cette filiation, pour la première fois lors du Baptême de Christ. Luc en fait mention dès la naissance du Seigneur. Mais Jean va plus loin, et remonte presque à l'incommensurable éternité, où il contemple le Fils dans le sein du Père.

Il existait sans aucun doute chez ceux qui invoquaient le Seigneur Jésus des degrés différents de foi concernant sa Personne. Jésus place, par exemple, la foi du centenier dont l'intelligence avait discerné sa gloire personnelle, au-dessus de tout ce qu'Il avait

(4) Il est ou πρωτοτοκος premier-né à divers égards, et nous sommes associés avec Lui, « le premier-né entre plusieurs frères. » Mais il est aussi le μονογενης ou l'unique, et là Il est seul.

rencontré en Israël. Mais ces appréciations plus ou moins éclairées ne changent rien à ce fait capital, qu'il était « le Fils dans le sein du Père, » ou la vie éternelle qui était avec le Père et qui nous l'a révélé.

Gardons-nous, bien-aimés, de toucher à ce précieux mystère. Craignons d'affaiblir la lumière dans laquelle nos âmes sont appelées à marcher vers le ciel. Et repoussons avec énergie, tout symbole de foi, ou plutôt d'incrédulité, qui refuserait à la Divinité ses ineffables délices ; qui oserait affirmer que le « sein » de Dieu n'a jamais savouré la joie de la paternité, et que notre Seigneur n'a pas connu de toute éternité la béatitude d'un Fils dans le sein du Père. Si nous admettons qu'il existe une Trinité, ne devons-nous pas reconnaître aussi qu'il y a affinité entre les Personnes qui la composent ? Pouvons-nous sacrifier cette certitude ? Le Père, le Fils, et l'Esprit n'ont-ils pas été révélés à la foi, le Fils engendré, l'Esprit procédant du Père et du Fils ? Oui, certainement, les trois Personnes unies dans cette gloire divine ne sont pas indépendantes. L'une de l'autre ; elles sont associées. Et nous ne craignons pas d'affirmer que le grand type de l'amour, le modèle de toute affection pure, élevée, se trouve dans cette relation suprême. Comment se contenter de cette pensée enfantée par l'incrédulité qu'il n'existe pas de Personnes distinctes dans la Divinité ? Affirmer que le Père, le Fils, le Saint-Esprit ne sont que des manifestations diverses de la même Personne, serait détruire la substance même de l'Évangile ; et nier la relation qui existe entre ces trois Personnes, serait amoindrir l'amour manifesté dans l'Évangile.

Cette parenté entre le Père et le Fils n'existait-elle pas avant que le saint Enfant naquit à Bethléhem ? Oui certainement le sein du Père était un sanctuaire

éternel dans lequel habitait le Fils, la retraite de l'amour, de cet inexprimable amour qui est au-dessus de la gloire parce qu'il ne saurait être pleinement révélé.

Peut-être certaines âmes n'ont jamais été exercées à l'égard de ce mystère, mais les saints ne sauraient en tolérer la négation.

« Agneau de Dieu, le sein du Père

« A toujours été ta demeure. »

L'âme n'oserait abandonner un semblable mystère aux conjectures humaines. La foi le défendra toujours contre la philosophie. Les Juifs eux-mêmes auraient pu répondre à la difficulté que quelques-uns y trouvent. Ils connaissaient bien toute la portée de la déclaration du Seigneur lorsqu'Il se disait Fils de Dieu. Et pour eux cette qualification ne signifiait nullement une infériorité de Personne, mais la plus parfaite égalité. Dans une autre occasion, ils accusaient Jésus de blasphémer « parce qu'Il disait que Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu. » (Jean v et x). C'est ainsi que maintes fois les Juifs répondent à l'objection que l'esprit de philosophie suggère. Ils n'ont jamais eu la folle prétention de soumettre au prisme des raisonnements humains l'atmosphère de lumière transcendante où Dieu a sa demeure.

« Personne ne connaît le Fils sinon le Père, » c'est une parole qui doit nous imposer silence; et le fait que « la vie éternelle qui était auprès du Père nous a été manifestée » afin que « notre communion soit avec le Père et son Fils Jésus-Christ. » (1 Jean 1, 2) révèle clairement le mystère ineffable de la Divinité du Fils qui possède « la vie éternelle » avec le Père. D'ailleurs, il est écrit : « le Fils unique qui est dans

le sein du Père l'a fait connaître.» Car quoique dans un certain sens très-limité on puisse définir Dieu, personne ne peut le faire connaître que Dieu lui-même. Et bien que la sagesse du siècle ne sache rien au-delà de ces imparfaites définitions de Dieu, l'Église ne pourra jamais s'en contenter. Elle veut de Lui une révélation que Lui seul peut donner. N'est-il donc pas de toute évidence que le Fils qui le fait connaître est une Personne divine?

Ce grand mystère révélé dans les Écritures ne peut s'expliquer que par le fait que le Père et le Fils, tout en conservant cette relation de Père à Fils, sont égaux dans la gloire de la Divinité. Il a été dit avec raison : « Celui qui au commencement était avec Dieu, éternel comme Dieu, Lui-même Dieu, était cependant le Fils de Dieu. » Dieu permet que bien des choses restent des mystères pour nous. Nous ignorons ses motifs dont le principal peut-être est de mettre à l'épreuve la docilité de notre intelligence. Car Il veut qu'elle lui soit assujettie aussi bien que notre vie active. Cette soumission de l'intelligence à Dieu fait partie de notre sanctification, et le Saint-Esprit peut seul nous la donner. Lui seul peut réprimer ces révoltes de la pensée qui s'arroge le droit de juger les choses de Dieu, et de se refuser à croire ce qui est inexplicable. C'est là un orgueil qui n'a point d'égal, si ce n'est l'orgueil de Satan lui-même. Saint et salutaire avertissement pour nos âmes. « Qui est menteur, sinon celui qui nie » que Jésus est le Christ? » demande l'apôtre Jean ; et il ajoute : « Celui-là est l'Antichrist qui nie le Père » et le Fils. » Et encore : « Quiconque nie le Fils n'a » pas non plus le Père. » Ce sont là des paroles solennelles selon le Saint-Esprit. Comment en effet la connaissance du Père peut-elle exister, si ce n'est par

le Fils ou dans le Fils? Et c'est pour cela qu'il est écrit : « Quiconque nie le Fils, n'a pas non plus le Père. » Je puis dire Abba, Père, dans un esprit d'adoption. Un poète peut dire : « Nous sommes tous de sa race. » Mais Dieu ne peut être reconnu comme *le Père* à moins que le Fils ne soit confessé dans la gloire de sa Divinité.

Nous pouvons être certains en nous appuyant sur l'autorité de Dieu que si l'onction que nous avons reçue demeure en nous, nous demeurerons dans le Fils et dans le Père.

Peut-on honorer le Fils comme le Père, (Jean v, 23) si sa Divinité n'est pas pleinement reconnue? Cette foi ne consiste pas à admettre que Jésus est *un* Fils de Dieu, ou même *le* Fils de Dieu, en tant que né de la Vierge ou ressuscité d'entre les morts; quoique, assurément, ce soient là des faits incontestables. Mais la foi dont il s'agit, c'est la foi en sa propre Personne. Je sais que je ne puis appeler Jésus Fils de Dieu, si ce n'est dans la foi à sa divine filiation « Il nous a donné l'intelligence pour connaître le véritable, et nous sommes dans le véritable, savoir dans son Fils Jésus-Christ; il est le Dieu véritable et la vie éternelle. »

La « vérité » dont il est question dans la deuxième épître de Jean, n'est-elle pas la doctrine de Christ, l'enseignement de l'Écriture concernant la personne de Christ? Et cet enseignement ne renferme-t-il pas surtout l'affirmation de la Divinité du Fils? Nous y lisons : « Celui qui demeure dans la doctrine du Christ, celui-là a le Père et le Fils; » et il nous est dit aussi que la porte doit être fermée à ceux « qui n'apportent pas cette doctrine » (2 Jean). C'est la même épître qui parle du Seigneur Jésus comme du

« Fils du Père ». Ce qui ne pourrait pas se dire de Lui comme Fils de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit.

Mais il y a plus encore. Pourrions-nous comprendre l'amour de Dieu, tel qu'il est révélé dans sa Parole, si cette divine paternité n'était pas reconnue? Et n'est-ce pas cette doctrine même qui donne à l'amour de Dieu son caractère spécial? N'est-ce pas par cette grande vérité que notre cœur a été atteint : « Dieu a » tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils » unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse » pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Et encore : « En » ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, » mais en ce qu'Il nous aima, et qu'Il envoya son » Fils pour être la propitiation pour nos péchés. » L'amour divin ne perd-il pas de son prestige incomparable si cette vérité est mise en question? Comment répondrions-nous à l'homme qui prétendrait que ce n'est pas son propre Fils que Dieu aurait livré pour nous? (Rom. viii, 52). Quelle amère déception pour notre cœur si l'on venait nous dire que Jésus n'était le Fils de Dieu que dans ce sens qu'Il naquit miraculeusement de la vierge Marie, et que ces paroles « celui qui n'épargna pas son propre Fils » avaient une signification toute humaine?

Gardons-nous d'accommoder aux préjugés des hommes, la précieuse Parole de Dieu. Avec qui Abraham s'est-il rendu à Morijah? Était-ce accompagné par des serviteurs, par quelque individu né dans sa maison, par un enfant adoptif? N'était-ce pas par son propre fils, son unique, son bien-aimé? Nous savons ce qui en était. Et si je n'avais pas reçu par la foi Jésus comme le Fils dans le sein du Père, dans la gloire de la Divinité, comment pourrais-je en parler comme « m'ayant aimé, et s'étant donné lui-mê-

« me pour moi? » (Gal. II, 20.). Le Fils est le Christ. Dieu, dans la personne du Fils, a exécuté pour nous tout ce qui concernait son œuvre de Médiateur, de Sacrificateur, de Messie et d'Oint de l'Éternel. Et puisqu'Il a tout accompli dans la Personne de Jésus nous pouvons dire : Jésus-Christ le Fils de Dieu. Oui, le Fils unique, le Christ, Jésus de Nazareth sont un. Nous le contemplons sous ces noms divers dans sa gloire essentielle, dans son ministère, dans l'humanité dont il s'est revêtu.

En suivant sa voie admirable depuis le sein du Père jusqu'à l'héritage de toutes choses, quelles découvertes ne faisons-nous pas sur sa Personne ! Lisez Prov. VIII, 22 - 54 ; Jean I, 1 - 5 ; Ephés. I, 10 ; Col. I, 15-22 ; Hébr. I, 1-5 ; 1 Jean I, 2 ; Apoc. III, 14. Méditons ces magnifiques passages de l'Écriture qui nous présentent Jésus, et contemplons Celui en qui nous nous confions, Celui qui pour nous s'est dépouillé de tout, qui a suivi et qui suit encore une telle voie, et demandons-nous s'il nous serait possible de nous séparer de lui, ou de nous écarter de ce chemin. Il était dans le sein du Père, la Vie éternelle avec le Père, Dieu, et cependant avec Dieu. « Il était ses délices » lorsqu'il n'avait point encore fait la terre, ni le commencement de la poussière du monde. » (Prov. VIII). Il fut le Créateur de toutes choses dans leur beauté primitive ; puis, dans leur état de péché et de ruine, Il devint le Réparateur de toutes choses, et enfin dans la Régénération Il sera l'Héritier de toutes choses. Nous le contemplons et nous en parlons ainsi par la foi. Nous disons : de toute éternité, Il était dans le sein du Père, dans les conseils éternels, dans le sein de la Vierge, dans les souffrances de la terre, ressuscité d'entre les morts, couronné de gloire dans les cieux, en attendant

qu'Il soit déclaré Héritier et Seigneur de toutes choses.

Quand le Bien-Aimé est devenu comme le centre des conseils de Dieu, Il a été « l'objet de toute l'affection » du Père, aussi bien que lorsqu'Il était dans le sein éternel. C'est ainsi que nous le voyons en Prov. VIII. 22-31. Dans ce merveilleux chapitre nous trouvons la Sagesse, c'est-à-dire le Fils, représenté comme l'origine, le fondateur, le soutien de toutes les œuvres et de tous les conseils divins, établi avant que le monde fût créé, comme nous le disent plusieurs passages du Nouveau-Testament. Jean 1, 2 ; Eph. 1, 9-10. Col. 1, 15-17. Et le Fils peut dire : « J'étais auprès » de lui son nourrisson ; j'étais ses délices de tous les » jours et je me réjouissais devant lui en tout temps. »

Ainsi quand la plénitude des temps fut venue, le Fils de Dieu, qui de toute éternité avait été dans le sein du Père, vint habiter le sein de la Vierge.

Qui pourrait sonder ce mystère ? Pourtant cela est vrai. Et ce ne fut qu'une nouvelle occasion de joie ineffable, et les anges vinrent l'annoncer à d'humbles bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les plaines de Bethléhem.

Voici maintenant le Fils de Dieu poursuivant sa voie dans des conditions nouvelles. Il traverse ce monde comme Fils de l'homme dans l'abaissement et dans la souffrance. Mais Il est toujours l'objet des délices ineffables du Père comme dans les siècles cachés de l'Éternité. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » en qui j'ai trouvé mon plaisir. » « Voici mon serviteur, » je le soutiendrai ; mon élu, mon âme y a mis son » affection. » Voilà les expressions de la joie parfaite du Père suivant les pas de Jésus sur cette terre souillée.

Et cette même voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir, » se fait entendre

une seconde fois sur la montagne Sainte comme sur les bords du Jourdain, au jour de la transfiguration comme au moment du baptême. La transfiguration était le symbole et le gage du Royaume, de même que le baptême était le début et le commencement de son témoignage. C'était toujours la même joie qui fait tressaillir le sein du Père, soit que le regard de Dieu le suive dans le chemin solitaire que parcourait Jésus le Serviteur obéissant, au milieu d'un monde impur ; soit qu'il l'accompagne sur les hauteurs comme Roi de gloire dans le monde millénial. C'est toujours une parfaite dilection, une joie égale et complète, quoique diverse, que le Père ressent de siècle en siècle en Jésus. Cette satisfaction divine ne connaît point d'interruption. Elle demeure immuable dans sa profondeur, dans sa plénitude, quels que soient les développements des événements. Celui qui cause cette joie est toujours le même, et il en est ainsi de la joie qu'il produit. Elle ne peut subir aucune diminution bien qu'elle ait des sources diverses. Ce Jésus était ainsi sans tâche ni souillure d'éternité en éternité ; aussi pur dans le sein de la Vierge que dans le sein du Père, aussi immaculé à la fin de son ministère qu'à son début ; aussi parfait comme Serviteur que comme Roi ; une perfection infinie le caractérise, et sa contemplation est toujours pour le Père une jouissance sans mélange. Si l'âme était pénétrée de la pensée que le Seigneur Jésus, de quelque manière qu'on le contemple, est celui qui de toute Eternité se trouvait dans le sein du Père, elle ferait taire bien des conjectures qui arrêtent et troublent notre esprit. Le Jéhovah qui apparut sur son trône à Esaïe, que les Séraphins adorèrent, était Jésus de Galilée. Quelle ineffable pensée !

Une fois que l'âme s'est emparée de ce mystère, les questions qui peuvent agiter notre esprit reçoivent une explication prompte et satisfaisante. Nous n'osons plus en parler avec légèreté; car du moment où notre intelligence s'est rendu compte de cette gloire, nous nous voilons la face, et nous retirons les sandales de nos pieds comme Moïse en présence de Dieu.

Les divins raisonnements contenus dans l'Épître de Jean montrent que les idées que nous avons sur le Fils de Dieu exercent une très-grande influence sur la communion avec le Père. Car dans cette Épître l'amour est manifesté dans le don du Fils par le Père, et l'amour est notre atmosphère. Supposer qu'en donnant le Fils, le Père n'ait fait don que de la postérité de la Vierge, serait infailliblement rabaisser ce niveau spirituel. Si, au contraire, nous reconnaissons que Dieu a donné le Fils qui était de toute éternité dans son sein, notre appréciation de son amour sera plus élevée, et le caractère de notre communion prendra les mêmes proportions. Je sais bien que, grâce à la simplicité de leur foi, quelques saints jouissent d'une faible mesure de vérité avec plus de plénitude que d'autres d'une mesure plus considérable. Mais ceci ne change rien aux pensées du Saint-Esprit dans cette Épître. Il sera toujours vrai que l'amour divin est notre atmosphère; et que le caractère de notre communion se modifiera d'après le degré d'intelligence que nous aurons de cet amour. Pourquoi, je le demande, chercherions-nous à affaiblir cette communion et diminuer ainsi notre joie en Dieu? Ne serait-ce pas par la raison que nous savons si peu l'apprécier?

Le Fils unique du Père s'est « abaissé » afin d'accomplir la volonté divine en faveur de nous, pauvres et misérables pécheurs. Mais le Père souffrira-t-Il que

ces pécheurs pour lesquels cette humiliation, indicible a été endurée, en profitent pour amoindrir la gloire du Fils? Cette hypothèse ne saurait se soutenir comme il nous l'est dit en Jean v, 23. Jésus avait déclaré que Dieu était son Père «se faisant égal à Dieu.» Or, se pourrait-il que Dieu ne le soutint pas dans sa déclaration? Toutefois ceux qui ne reconnaissent pas, en Christ le Fils Eternel, ne reçoivent pas sa Parole; et le Père n'acceptera pas pour Lui-même l'honneur qui ne sera pas rendu au Fils également; car il est dit: «Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé.»

L'Esprit fut donné par Jésus ressuscité. Il souffla sur eux (Jean xx, 22). Le Saint-Esprit procéda alors de lui et devint l'Esprit. Mais supposerait-on par ce motif qu'avant cette époque Il ne fût pas Dieu le Saint-Esprit dans la Trinité? Il en est ainsi du Fils: Il naquit par un miracle. «L'Esprit-Saint viendra sur toi,» avait dit l'Ange à Marie, «et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre.» Ce fut ainsi que Jésus *devint* le Fils de Dieu. Mais cela peut-il, en quoi que ce soit, modifier ce fait immuable qu'il était *le* Fils dans la Trinité.

Lis z le chapitre 1^{er} de la 1^{ere} Epître de Jean. Il s'adresse à des pères, à des jeunes gens et à des enfants, et il établit une distinction entre ces trois catégories.

«Les pères» sont ceux qui ont connu Christ «dès le commencement» «Ils demeurent dans sa doctrine car ils ont le Père et le Fils» «L'onction du Saint» se fait sentir puissamment en eux. Ils ont reçu avec une profonde adoration le témoignage du Fils concernant le Père. (Jean I, 18) Ayant contemplé le Fils, ils avaient vu le Père. (Jean xiv, 7 - 11) Ils «gardent la parole» du Fils et celle du Père (Jean xiv, 24, 25). Ils savent que le Fils est dans le Père, qu'ils sont dans le Fils et

que le Fils est en eux. Ils ne sont pas orphelins.

Les « jeunes gens » sont ceux qui « ont vaincu le malin » ; le malin qui incite le monde à la négation du mystère de Christ (1 Jean iv, 4 - 6). Toutefois ils ne sont pas établis dans la plénitude de ce mystère. Ils ont triomphé de cet esprit d'inimitié qui existait dans le monde contre Christ, mais il faut que l'Apôtre les exhorte à fuir aussi ses séductions et ses pièges.

Les « petits enfants » sont ceux qui ont connu le Père, mais ils sont faibles, et ils ont besoin d'enseignements et d'avertissements. Leur connaissance du Père est imparfaite ; elle n'est pas aussi fortement imprégnée de la connaissance du Fils que l'était celle des « Pères ». Il les met donc sur leur garde au sujet des Antichrists, qu'il décrit comme détracteurs de la vérité ou de la « doctrine de Christ ». Il leur enseigne que « celui qui nie le Fils n'a pas le Père ». Que si « l'onction » qu'ils ont reçue demeure en eux, ils demeureront certainement dans le Fils et dans le Père ; et que le caractère de la maison de Dieu est tel, que ceux qui ne possèdent pas cette onction ne peuvent y rester. Il leur rappelle que la promesse faite par le Fils est la possession de la vie éternelle. Enfin, il les exhorte à demeurer fermes dans l'enseignement qu'ils ont reçu par l'onction-sainte, afin « qu'ils ne soient pas confus devant Lui à son avènement ».

Cette doctrine traite donc de la Personne du Fils de Dieu ou de la doctrine de Christ. C'est le degré de leur connaissance de cette vérité capitale, la mesure de la part qu'ils y prennent et non leur caractère chrétien, qui classe les disciples dans les catégories de « Pères » « de jeunes gens » et « d'enfants ». Toutes ces exhortations mettent en relief le grand objet de l'Épître, le Fils de Dieu ; car depuis le commencement jusqu'à la fin, il

n'est question que de lui. Ainsi c'est le sang du *Fils* qui purifie; c'est auprès du Père que nous avons un avocat, et cet avocat c'est le *Fils*. C'est dans le *Fils* que l'Onction nous fait habiter. C'est le *Fils* qui a été manifesté pour détruire les œuvres du diable. C'est au nom du *Fils* qu'il nous est commandé de croire. C'est le *Fils* qui a été envoyé pour nous apprendre ce qu'est l'amour. C'est la foi dans le *Fils* qui donne la victoire sur le monde. Le témoignage de Dieu concerne le *Fils*. C'est dans le *Fils* que nous avons la vie. C'est le *Fils* qui est venu ouvrir notre entendement. C'est le *Fils* en qui nous sommes. C'est le *Fils* qui est le vrai Dieu et la Vie éternelle.

Telles sont les déclarations que nous trouvons concernant le Fils de Dieu. C'est le Fils qui en est l'objet principal, et les pères, les jeunes gens, et les petits enfants sont classés par l'Apôtre selon la manière dont ils le comprennent et le saisissent. Dans cette même épître Jean mentionne souvent l'amour et la sainteté, comme des témoignages de la nouvelle naissance. Toutefois dans ses enseignements, il parle d'une confession vraie ou erronée de Christ. Traite-t-il la première comme la chose vitale et pratique, et considèret-il la confession erronée comme une simple spéculation de l'esprit? Il ne donne à personne le droit d'établir une semblable distinction. Au contraire, il affirme que l'exercice de la charité et même la pratique de la sainteté, ne prouveraient pas qu'une âme fût née de nouveau à moins qu'elle ne connût et ne confessât le Fils.

Si le regard inspiré d'Esaië avait pu suivre Jésus, traversant les villes et les villages de son pays natal, son âme eût débordé de louanges et d'adorations! Il avait contemplé sa gloire dans une vision. Il avait vu le

trône « haut et élevé, » le cortège remplissant le Temple, les Séraphins se couvrant la face en présence de la gloire de Jésus dans son essence divine, (Esaïe vi) et l'apôtre Jean nous dit : « Esaïe dit ces choses lorsqu'il vit sa gloire et qu'il parla de lui. » (Jean xii). C'est une foi semblable qu'il nous faut, la foi dans le Fils, dans Jésus, dans son nom; ce qu'il nous faut c'est l'intelligence de sa Personne, de cette gloire cachée sous un voile plus épais que l'aile du Séraphin, sous l'humble extérieur du Galiléen.

En terminant, souvenons-nous de ce que dit le Seigneur sur « la nourriture convenable, » que le « dispensateur fidèle » est appelé à donner aux serviteurs (Matth. xxiv, Luc xii). Prenons garde de ne pas corrompre cette nourriture. Veillons contre les efforts de l'ennemi pour falsifier les provisions de la maison de Dieu.

Les enseignements de Jean sur le Fils de Dieu, et de Paul sur l'Eglise sont pour nous une nourriture convenable. Elle est mise en réserve par Dieu pour les saints et nous ne devons pas l'accommoder aux goûts et aux raisonnements du siècle. La manne doit être recueillie telle qu'elle vient du ciel, et devenir le pain céleste des pèlerins.

N° II.

« Et la Parole a été faite chair et demeura parmi nous. »

Dans l'histoire de la chair et du sang qui nous est donnée dans l'Ecriture, nous apprenons que ce fut le péché qui produisit la mort. Pour tous ceux qui étaient en Adam, voici la sentence : « le jour ou tu en mangeras, tu mourras. » Mais pour ce qui concerne la postérité de la femme, Dieu avait dit au serpent : « tu lui blesseras le talon. » La mort de celui

qui était la semence de la femme devait être aussi exceptionnelle que sa naissance. Par sa naissance miraculeuse, Il devait être manifesté comme la postérité de la femme; par sa mort Il devait être blessé au talon. « Dans la plénitude des temps » Celui que Dieu avait annoncé, naquit d'une femme. Le Fils de Dieu participa à la chair et au sang; Il fut la « chose sainte » dont parle Saint Luc.

La mort avait-elle des droits sur Lui? Aucun; puisqu'Il était sans péché. Il se soumit à la mort afin de pouvoir accomplir le dessein de Dieu; mais en dehors de cette soumission à la volonté divine, il n'existait rien dans sa nature qui dût l'exposer à la mort. Dans l'Alliance éternelle, Il s'était offert en disant : « Me voici; » et Il prit la « forme d'un Serviteur » pour glorifier Dieu, et afin d'obtenir pour les pécheurs le pardon et la paix. C'est pourquoi dans la plénitude des temps, « Il se rendit semblable aux hommes et ayant paru comme un simple homme, » Il poursuivit la voie de l'humiliation volontaire « jusqu'à la mort de la croix. » (Phil. II, 7, 8.)

C'est dans cette voie d'abaissement que nous le contemplons durant sa vie. Il voile sa gloire. Il cache l'aspect de Dieu sous la « forme du Serviteur.. » Il ne cherche pas l'éclat qui vient des hommes, et ne veut point se manifester au monde.

Jésus cacha sous l'humble figure d'un tributaire de César la splendeur du Seigneur qui avait créé l'univers. On demanda la dime à Pierre, mais ce fut le Maître qui la paya. Le Seigneur proclama sa complète liberté, mais afin de ne causer aucun scandale, Il acquitte le tribut pour lui et pour l'apôtre. Cependant tout en agissant de la sorte, Celui qui s'assujettissait ainsi à César, était le même dont il avait été dit :

« La terre appartient à l'Éternel, et tout ce qui y est. » Il ordonna à un poisson de la mer de lui apporter une pièce d'argent qu'Il remit aux envoyés de César (Mat. xvii).

Quel exemple saisissant nous avons de ce précieux mystère concernant Celui qui était « en forme de Dieu, » qui disposait des trésors de l'Océan, qui avait autorité sur la création, et qui cependant avait « pris la forme de Serviteur. » (1) Ce léger incident qui se passa entre le Seigneur Jésus et Pierre nous donne un aperçu de sa gloire à travers le nuage qui la voilait.

La plénitude de la terre lui était assujettie au moment même où, dans son abaissement. Il consentait à être tributaire du Romain. Ainsi dans une autre occasion, aux noces de Cana, ce fut en réalité Jésus qui présida au festin, non-seulement comme s'Il eût été l'époux, mais aussi le Créateur de tout ce qui s'y trouvait. Là aussi « Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en Lui. »

Tout cela est caractéristique et instructif pour nous, quant à la voie du Seigneur Jésus.

« Montre-nous un signe du ciel, » c'est encore une tentation que les Pharisiens placèrent devant Lui pour l'exciter à s'élever (Matth. xvi). De même le diable l'avait tenté de se précipiter du sommet du temple et ses parents eux-mêmes lui disaient : « Montre-toi au

(1) Si Jésus n'eût pas été égal à Dieu, il n'aurait pu en agir ainsi, car toute créature par la position inférieure où elle est placée, est au service du Créateur. Un Juif pouvait en se faisant percer l'oreille se mettre volontairement au service d'un autre Juif (Ex. xxi). Mais aucune créature ne peut servir Dieu par un effet de sa propre volonté, par la raison que dans nos relations de créature à Créateur, nous naissons serviteurs.

monde.» Mais que dit le Serviteur par excellence ? « Il ne vous sera pas donné de signe si ce n'est le signe de Jonas le prophète; » c'est-à-dire un signe d'humiliation, qui loin d'imposer silence au monde par une éclatante victoire, donnerait au monde sur Lui un triomphe apparent et momentané.

Toutefois sur la cime de la montagne, en présence de ses Elus, le Serviteur parfait se montre pendant un fugitif instant Seigneur de gloire. Au pied de cette même montagne, Il n'était plus que Jésus, le Fils de l'homme, recommandant aux siens de ne raconter la vision à personne jusqu'à ce qu'Il fût ressuscité.

Coatemplons-le aussi dans la barque sur le Lac pendant la tempête. Il se tenait là comme un homme fatigué du labeur du jour, et auquel le sommeil est précieux. Mais sous cet humble extérieur brillait « la forme de Dieu ». Il se lève, Il parle en Seigneur « qui assemble les vents dans ses poings, et qui serre les eaux dans sa robe » (Prov. XXX, 4). Il parle, et le vent s'apaise.

Notre Jésus nous apparaît parfois dans toute la gloire du Jéhovah d'Israël. Jadis Dieu avait commandé aux poissons de la mer, et une baleine fut envoyée pour engloutir Jonas et lui servir de sépulture pendant le temps qui avait été déterminé. Et de même, Jésus en son temps se manifesta comme le Seigneur de cette mer profonde et spacieuse, appelant une multitude de ses habitants dans les filets de Pierre (Luc V).

Nous admettons que le voile qui couvrait Jésus de Nazareth, le Fils du charpentier, était épais; mais la gloire cachée sous la nuée était infinie. C'était la gloire de Jéhovah dans toute sa plénitude. « Il n'a pas regardé » comme une usurpation d'être égal à Dieu », bien qu'Il se soit anéanti Lui-même. La foi comprend cette gloire

voilée. L'amour la garde comme un trésor. « Qui est monté aux cieux, ou qui en est descendu? Qui a assemblé le vent dans ses poings? Qui a serré les eaux dans sa robe? Qui a dressé toutes les bornes de la terre. Quel est son nom et quel est le nom de son fils, si tu le connais? » (Prov. xxx, 4).

Nous n'essaierons pas de la décrire, mais quand Jésus passe à côté de nous, nous apprendrons comme Moïse à courber la tête et à adorer : (Ex. xxxiv). C'est pour l'âme une tâche bénie que de découvrir la gloire et la beauté dérobées aux regards du monde. Beaucoup d'entre nous qui ne voudrions pas ternir cette gloire, pouvons-nous nous montrer lents à la comprendre et nous méprendre sur la manière dont elle se manifeste et sur la forme qu'elle revêt.

Le Fils de Dieu est venu sur la terre offrant en Lui le contraste le plus complet avec Celui qui doit venir « et devant lequel toute la terre sera dans l'admiration » (Apoc. xiii, 5). Jésus ne vint pas étonner le monde, et commander son admiration. Il se présenta dans l'abaissement. Il venait au nom de son Père, et non au sien; Il avait la vie en lui-même, Il était égal à Celui dont il est écrit: « Lui seul possède l'immortalité ». Mais Il cachait la splendeur de la gloire divine sous une forme humaine et Il consentit, pour protéger sa vie, à se servir des moyens les plus ordinaires jusqu'à ce que son « heure fût venue ». (Jean xvii, 1).

Si nous avons des cœurs disposés à l'adoration, cette pensée serait pour nous pleine de bénédictions. Se peut-il que nous soyons si dépourvus d'intelligence spirituelle que nous ne comprenions pas de telles choses, et que cette gloire cachée, il faudrait que nous la vissions pour y croire! cette gloire qui est assez puissante pour embraser comme la fournaise Chaldéenne

tous les adversaires ! Car à la fin, quand l'heure fut venue, (et les puissances des ténèbres devaient avoir leur heure) les serviteurs de ces puissances ennemies, mis en présence de cette gloire, furent renversés dans la poussière ; d'où nous tirons cette importante leçon : Jésus était alors un captif volontaire, comme plus tard Il fut une victime volontaire. Car la mort qui est la conséquence du péché, n'aurait pu toucher le Saint et le Juste, s'Il ne l'eût acceptée dans les conseils éternels.

Le Seigneur éprouva-t-Il quelques craintes à l'égard des embûches de ses implacables ennemis, les Phari-siens ? eut-Il la pensée de mettre sa vie en sûreté ? Je ne le crois pas. Il parcourait une voie parfaitement conséquente dans chaque période de sa vie de Serviteur. Il ne voulait point, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois, se faire un nom honoré dans le monde, mais obtenir par son humiliation et par sa mort, « un nom au-dessus de tous les noms » un nom dans « lequel les Gentils espéreraient ». (Phil. II, Rom. xv)

Et quand l'épée d'Hérode menaça la vie du Seigneur Jésus, avec quelle dignité Il se mit au-dessus de ce danger ! Il savait bien que toutes les combinaisons du Roi, dût-il ajouter la violence à la ruse, ne l'empêcheraient pas de suivre jusqu'au bout le chemin qui lui était tracé, d'achever l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, et finalement d'être consacré. Or, nous savons que cette consécration ou ce perfectionnement devait se faire, non pas par le triomphe d'Hérode ou des Juifs, mais par le fait de l'oblation volontaire par laquelle Christ devint le Chef de notre salut, « consommé par les souffrances » (Héb. II)

Que de gloires se voilent sous l'abaissement de Celui qui ne devait rencontrer que le mépris et l'inimitié de son peuple !

Relevons encore un incident digne de toute notre attention et qui eut lieu au début du ministère de Jésus dans sa propre ville. Les hauteurs de Nazareth ne mettaient pas sa vie plus en péril que le faite du temple. Ce n'était pas la mort de Jésus que Satan cherchait lorsqu'il essaya de le pousser à se jeter en bas sur la foi d'une promesse. Il lui avait présenté comme à Eve dans le jardin d'Eden la tentation de se rendre semblable à Dieu. Il voulait éveiller dans l'âme du Christ « l'orgueil de la vie ». Mais Jésus garda « la « forme de serviteur » dont Il s'était revêtu. Il ne voulut point se précipiter, Il se souvint avec soumission de cette parole : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ». A Nazareth il en fut de même. La montagne sur laquelle cette ville était bâtie n'était pas plus élevée que le sommet du temple. Nous ne doutons pas que le Christ ne fût tombé de cette hauteur sans aucun péril pour sa vie ; mais « Il ne cherchait pas sa gloire de la part des hommes, » et « passant au milieu d'eux Il s'en alla ».

Maintes fois pendant les jours de sa chair, Jésus fut rafraîchi en esprit quand la foi savait discerner sa gloire sous le voile qui en dissimulait l'éclat. Et maintenant aussi, Il se réjouit en esprit quand les saints font preuve de ce même discernement.

Craignons de traiter avec trop peu de respect le mystère de l'assujétissement volontaire du Fils de l'homme ; gardons-nous de nous servir des incidents où Il a manifesté avec le plus d'abnégation sa soumission envers Dieu, et sa grâce envers nous, pour essayer de prouver les conditions purement *mortelles* de la chair et du sang auquel le Seigneur a participé à cause de nous. Non, Jésus ne pouvait succomber jusqu'à ce que « son heure fût venue » ; et le désir qui se manifeste d'affir-

mer le contraire est la preuve que « les portes de l'enfer » essaient de prévaloir contre la Personne du Fils de Dieu. Si l'on prétend ainsi faire ressortir l'humanité réelle du Seigneur, cette justification elle-même doit éveiller notre méfiance; car est-ce une simple humanité que nous contemplons dans la personne du Christ? n'est-ce pas quelque chose d'infiniment plus élevé, Dieu manifesté en chair? Il ne pourrait être mon Sauveur à moi, pécheur, s'il n'était pas le compagnon « de Jéhovah (Zach. XIII. 7). Aucune créature « fût-ce un Archange, » ne pouvait produire une justice méritoire. Une créature doit à Dieu tout ce qu'elle peut lui rendre; et Celui « qui n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu », pouvait seul « prendre la forme d'un serviteur. » Tout être créé est né serviteur, et aucune créature ne saurait accomplir une seule œuvre de surrogation, ni obéir à la place d'autrui : Celui qui avait le droit de revendiquer l'égalité avec Dieu était seul capable de devenir notre Substitut. Et si Christ n'avait pas été Dieu, son œuvre, son témoignage, ses souffrances, sa mort elle-même, n'auraient rien pu pour notre salut. Sa Personne fait l'efficacité de son sacrifice, et c'est ainsi qu'il est notre rocher. Ce fut la confession de la divinité de sa Personne, faite par un homme qui ignorait encore la nature de son œuvre et de son sacrifice, qui amena le Fils de Dieu à déclarer que sur cette pierre l'Eglise devait être bâtie, mystère que Satan et « les portes de l'enfer. » devaient sans cesse assaillir. La lutte dure encore, et il est facile de retrouver le même dessein dans toutes les attaques, qu'elles soient ouvertes ou dissimulées, qui sont dirigées contre le Fils de Dieu. Mais d'où provient la force qui s'oppose à ces assauts? Le Père se préoccupe de la gloire du Fils; lisez Jean V, où le secret de la lutte

nous est révélé ; le Fils s'est abaissé ; Il ne peut rien faire par lui-même, mais le Père protège l'honneur de son Fils ; Il veillera sur ses droits divins par une parole qui est une sentence « celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé ».

Le Saint-Esprit, dans ses enseignements, traite avec patience les ignorants et les faibles : le Seigneur usa du même support. « Je suis si longtemps avec vous, et tu ne m'as point connu, Philippe ! » Mais Dieu ne permet aucune dépréciation de la personne de Christ, Les écrits de Jean nous le prouvent. Ils nous développent la gloire du Fils de Dieu, et ils condamnent avec une sévérité redoutable tous ceux qui oseraient y porter atteinte.

Dans un sens, les Juifs étaient les meurtriers de Jésus, et nous participons tous à la même condamnation. Les Juifs ont volontairement assumé sur eux la responsabilité du sang de ce « Juste », qui allait être répandu. *Moralement*, ils étaient en effet ses meurtriers, bien que ce ne fût ni la lance, ni la croix, ni aucune cause purement naturelle qui lui ôtèrent la vie. Il la livra de son plein gré par un acte de sa volonté. L'homme naturel ne reçoit pas ces choses, mais la foi les accepte pleinement. « Personne ne m'ôte la vie mais « je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de mon Père. » Jésus possédait le libre arbitre et cependant Il était assujéti à la volonté du Père.

Le Fils de Dieu mourut sur le bois où l'avaient cloué les mains des méchants, et où la grâce de Dieu et ses conseils éternels l'avaient placé, c'est là qu'il mourut, et Il mourut crucifié. L'Agneau fut immolé, Dieu s'était pourvu de cette sainte Victime comme

oblation pour le péché. Et cependant l'Agneau s'offrit lui-même en sacrifice. Ce n'était ni l'épuisement produit par la souffrance physique ou morale, ni la douleur de la crucifixion qui amenèrent la mort. Lui-même Il rendit l'esprit ; et aussitôt avant cet acte suprême, il nous est dit qu'Il cria à haute voix. Pilate s'étonna qu'Il fût mort si tôt et se refusait à le croire ; il dut s'en rendre compte lui-même, car Jésus n'avait pas été encore assez longtemps sur la croix pour que sa mort fût expliquée. On brisa les jambes des deux larrons, mais Jésus était déjà mort, et il fallut que Pilate l'apprit de la bouche de témoins oculaires pour l'admettre. Nous devrions bénir Dieu de nous avoir présenté un tel tableau de son Agneau immolé, de notre Sauveur crucifié et mis à mort. Jésus était libre, et cependant assujéti. La foi saisit cette antithèse apparente et accepte ce mystère que révèle la Parole ; « ayant baissé la tête, il remit son esprit » (Jean XIX, 30). Il fut obéissant jusqu'à la mort « et cependant il pouvait dire » Je laisse ma vie, personne ne me l'ôte, mais je la laisse de moi-même. »

Pendant son passage sur la terre, le Fils de Dieu voile sa gloire et dissimule la « forme de Dieu » sous celle d'un « serviteur » (Philip. II) mais cette gloire avait été reconnue dans toutes les sphères de la domination de Dieu. Les hommes, la mort, le sépulcre, les démons, les bêtes des forêts, les poissons de la mer, les vents, les vagues, le blé, le vin, en avaient subi la puissance. Il était le Maître de la moisson, et cependant Il apparut comme un des ouvriers dans le champ du maître. Il était le Dieu du temple et le Seigneur du sabbat, mais il se soumit aux attaques et aux défis d'un monde incrédule et méchant.

Tel est le voile sous lequel Jésus cachait sa majesté

divine. Mais en quelque position qu'Il se trouvât, Il était toujours et partout le Seigneur de gloire, le Prince de la vie, volontairement un Serviteur; de même qu'Il fut à la fin volontairement Victime d'oblation : Fils de Dieu, et bien que manifesté en chair, Fils de toute éternité.

(Suite).

AUJOURD'HUI OU DEMAIN.

Matth. xxiv, 42.

Le noir torrent du mal roule ses flots impurs;
 Et l'homme, s'égarant dans des sentiers obscurs,
 Du Dieu de vérité ne connaît pas la grâce.
 De son cœur révolté la téméraire audace
 Ne saurait du salut me ravir la douceur,
 Ni de mon cœur joyeux enlever le bonheur.
 Le Seigneur, qui m'aima d'un amour sans partage,
 Viendra pour m'introduire au séjour de la paix,
 Et peut-être demain ou ce soir, pour jamais,
 Sa lumière à mes yeux brillera sans nuage.

L'abondance des biens de ce monde trompeur
 Ne peut point satisfaire et consoler le cœur;
 Mais Jésus est ma part, et dans mes jours d'alarmes
 Son amour m'environne et fait tarir mes larmes.
 Vainement ma raison de son doute cruel,
 Aux regards de ma foi, voudrait voiler le ciel;

Mais j'espère en Dieu seul, en son amour suprême,
 Je suis fort de sa force et je chante joyeux,
 Car peut-être demain, peut-être aujourd'hui même,
 Jésus me conduira dans le séjour des cieux.

J'ignore quels moyens son amour emploiera,
 Quand, pour nous enlever, du Ciel Il reviendra.
 Mais je sais que Jésus, objet de ma louange,
 Appellera les siens avec la voix d'archange.
 J'ignore le moment de son heureux retour,
 Mais, tranquille, j'attends cet ineffable jour.
 De funestes erreurs m'environnent sans cesse ;
 Mais j'ai pour mon appui ce glorieux espoir :
 Que demain, qu'aujourd'hui, de ma grande faiblesse,
 Christ me délivrera par son divin pouvoir.

Le monde cependant, en sa vaine sagesse,
 De Jésus, mon Sauveur, peut se rire sans cesse,
 Mépriser son amour, nier sa vérité ;
 Mais je sais que de Lui vient toute sainteté,
 Qu'il est la source vive, éternelle et féconde
 Où l'on puise les eaux de sa grâce profonde.....
 Aux nuits sombres longtemps ont succédé les jours....
 Mais, sur les monts sacrés de la sainte espérance,
 Je voudrais m'arrêter, je voudrais pour toujours,
 Voir au divin matin briller la délivrance !

Qu'une nouvelle aurore apparaisse demain,
 Apportant la douleur, la joie ou le chagrin,
 Toujours elle luira sur un monde coupable,
 Qui loin de Dieu désire un bonheur périssable.
 Oh ! que mon cœur jamais ne recherche ici-bas
 Le bonheur et la paix ! ils ne s'y trouvent pas !

Mon espoir est au ciel et ma joie est extrême ;
 Car peut-être demain, ou ce soir, mieux encor,
 Conduit par Jésus-Christ, vers le séjour suprême,
 Loin de la terre, enfin, je prendrai mon essor.

Mais s'il faut voir encor les peines, les tourments
 Qui du jour de demain rempliront les instants,
 Si je dois de la mort sentir la main glacée,
 J'ai pour me consoler cette douce pensée
 Que mon âme sera pour toujours près de Dieu
 Jouissant à jamais de la paix du Saint-Lieu.
 Mais la foi, saisissant la divine promesse,
 Montre au cœur rassuré la douce éternité
 Où nos corps, dépouillés de leur triste faiblesse,
 Seront tous revêtus de gloire et de beauté !

Adorable Sauveur ! la foi montre à mes yeux
 De son avènement le matin bienheureux !
 Oh ! je t'attends, Seigneur ! au ciel tu vas paraître.
 De l'éternel salut l'aurore enfin va naître.
 Bientôt, pour les élus, plus de sombre douleur,
 Bientôt l'amer chagrin fera place au bonheur.
 En attendant le jour de la sainte victoire,
 Mon cœur impatient voudrait se réjouir
 Dans l'espoir que demain, qu'aujourd'hui, de ta gloire,
 Brillera le beau jour qui ne doit pas finir.

HYMNE A JÉSUS.

Air 130.

I

A toi, Jésus, nous rendons toute gloire,
Nous t'adorons, car ta mort fut pour nous,
En attendant le jour de la victoire
Qui dans le ciel va nous enlever tous.

II

Déjà Seigneur, au sein de cette vie,
Nous jouissons de ton cœur plein d'amour,
Et par moments, dans notre âme ravie,
Nous savourons la scène de ce jour.

III

Oui, tes élus, de la voix de l'Archange,
Entendant tous les sons mélodieux,
Quittant ces lieux de poussière et de fange,
S'envoleront pour toujours dans les cieux.

IV

Oh! quel bonheur! nous te serons semblables,
Auprès de toi nous serons pour jamais;
Là, jouissant de tes biens ineffables,
Nous chanterons ta gloire et tes bienfaits.

V

Quand brillera de ce beau jour l'aurore !
Quand pour toujours quitterons-nous ces lieux ?
O Seigneur, viens ! notre cœur dit encore :
Enlève-nous pour jamais dans les cieux.

LE FILS DE DIEU

III.

« *Je me confierai en Lui* » (Héb. 11, 13.)

Ce fut un merveilleux spectacle pour ceux auxquels il fut donné de le contempler, que le Seigneur Jésus calmant par sa puissance la tempête sur la mer de Galilée. Il le serait encore à présent pour nous, si nos âmes étaient capables d'apprécier les gloires du Christ. On parle beaucoup des lois de la nature et des progrès de la science; mais la première loi de la nature, c'est d'obéir à son Créateur. La mer de Galilée suit en un clin d'œil la présence de Celui qui, selon son bon plaisir, transforme ou arrête le cours naturel des choses, et répond à sa Parole.

C'est que c'était Jésus Jéhovah, le Dieu auquel la mer Rouge et le fleuve du Jourdain obéissaient jadis : « O mer, qu'avais-tu pour t'enfuir? et toi, Jourdain, pour te retourner en arrière? » Montagnes, avez-vous sauté comme des moutons, et vous côteaux, comme des agneaux? O terre tremble pour la présence du Seigneur (Ps. cxiv). C'est la présence de Dieu qui répond à la question. Qu'il s'agisse de la mer Rouge ou de la mer de Galilée, tout s'explique par la présence de Dieu. « Il parla et cela fut fait. »

Nous lisons que le Seigneur avait permis qu'à la voix d'un homme, le soleil et la lune s'arrêtassent dans les cieux. Josué parla au Seigneur, et Dieu combattit pour Israël. C'était là un incident merveilleux, et le Saint-Esprit le représente comme tel. « Le soleil donc s'arrêta au milieu des cieux, et ne se hâta point de se coucher pendant un jour entier; et il n'y a point eu de jour semblable à celui-là, avant ni après, l'Éternel exauçant la voix d'un homme. »

Mais Jésus agissait immédiatement de soi-même, et sans qu'aucun étonnement soit manifesté par l'Écrivain sacré en racontant l'incident. Ceux qui ressentirent de la surprise étaient des disciples encore mal affermis dans leur foi.

Considérons aussi la nuée qui apparut à Israël aussitôt qu'il eut été racheté par le sang en Egypte, et qui l'accompagne dans le désert. La nuée servait de guide au camp, mais elle était aussi le voile qui couvrait la gloire du Seigneur. Cette gloire était souvent voilée, parfois manifestée, mais toujours présente pour conduire et accompagner Israël. Celui qui était assis entre les chérubins, traversa le désert devant Ephraïm, Benjamin et Manassé (Ps. LXXX). La gloire s'environna de la nuée qui précédait Israël, sous laquelle elle conduisait le peuple; et aussi, malgré l'apparence humble et voilée sous laquelle elle habitait dans le lieu saint, elle revendiquait en même temps les divins honneurs du sanctuaire.

Tel fut Jésus, Dieu manifesté en chair, caché pendant son séjour sur la terre sous la « forme d'un serviteur », toujours égal à Dieu dans l'adoration des saints; et parfois apparaissant dans toute la splendeur de l'autorité divine.

Lorsque le peuple d'Israël arriva sur les bords de la mer Rouge, il avait besoin d'une protection puissante. La nuée vint se placer entre les Egyptiens et les Israélites; pour les uns elle n'était que ténèbres, pour les autres qu'une vive lumière, de sorte que les Egyptiens ne purent s'approcher du camp pendant toute la nuit. Quand le jour fut venu, la gloire, c'est-à-dire le Seigneur, se tourna vers l'armée d'Egypte et y porta le trouble. Et dans une circonstance semblable, Jésus agit de la même manière. Il se place entre les disciples

et leurs ennemis. « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » Il les protégea par sa présence comme il l'avait fait autrefois pour les Israélites, et puis, au travers de la nuée qui voile sa gloire, d'un regard, il jette le trouble parmi les adversaires : « Dès qu'il eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. »

Mais les enfants d'Israël en traversant le désert avaient besoin d'avertissements aussi bien que de protection. Il fallait qu'ils fussent disciplinés aussi bien que rachetés, et la gloire cachée sous la nuée accomplit pour eux cette œuvre divine (Ex. xvi ; Nom. xiv, xvi, xx). Ainsi Jésus, affligé de l'endurcissement ou de l'incrédulité de ses disciples, accompagne par des paroles de réprimande les signes de sa puissance ; comme, par exemple, sur le lac de Tibériade, il dit aux disciples : « Pourquoi avez-vous peur gens de peu de foi ? » et « puis il parla avec autorité aux vents et dit à la mer : Tais-toi. »

La gloire était le Dieu d'Israël (Ezéc. xliii, 4 ; xliiv, 2) et Jésus de Nazareth était le Dieu d'Israël ou la gloire (Esaïe vi, 4 ; Jean xii, 44). Le Nazaréen voilait une gloire qui, dans sa plénitude, était inaccessible.

La Gloire des gloires, le Seigneur des anges, le Créateur des saints de la terre, le Dieu du ciel, était caché sous l'humble désignation de fils du charpentier, et il en acceptait toutes les conséquences.

C'est au Saint-Esprit qu'il appartient de développer ce mystère (Héb. ii). Il fallait que la grâce de Dieu se répandît à la gloire de Celui à qui et par qui sont toutes choses (Héb. ii, 9, 10) : Nous avons là les abondantes sources d'où découle ce magnifique dessein de Dieu, ce mystère de la Rédemption par l'humiliation du Fils de Dieu, qui doit imprimer son caractère à

l'Eternité elle-même. La grâce divine devait se manifester, et la gloire divine devait y trouver sa plus parfaite expression ; tout provient de cette source ineffable. Jésus participa à la chair et au sang, il endura la mort ; il subit des tentations semblables à celles de ses frères le péché excepté ; il connut la communion avec Dieu, les expériences intérieures, la sympathie avec les saints, — la vie de la foi sur la terre avec ses prières et ses larmes, la vie de l'intercession dans le ciel. Il avait toute aptitude pour être à la fois une oblation et un sacrificateur, il possédait toute puissance pour secourir et pour purifier, pour satisfaire les désirs de nos âmes, ainsi que l'attente des gloires à venir.

Ce fut en vue de toutes ces choses que le Fils de Dieu prit place sur la terre ; il était dépendant, obéissant, plein de foi, plein d'espérance, et aussi affligé, rejeté, méprisé, crucifié, enseveli, afin que tout ce qui avait été ordonné dans les conseils éternels de Dieu fût pleinement accompli. A cette fin il s'anéantit, mais ni son abaissement, ni ses souffrances ne purent atténuer en Lui la dignité de sa personne. La parole créatrice « Que la lumière soit ! » n'était pas plus en harmonie avec la majesté de sa Personne, que ne le furent ses supplications et ses larmes « pendant les jours de sa chair. »

C'était le même Jésus, Dieu manifesté en chair, qui reposa dans la crèche et qui fut cloué à la croix. Les Bergers et les Mages l'adorèrent dans l'étable. Dans le temple, Siméon, « averti divinement par le Saint-Esprit », au lieu de bénir l'enfant qu'il tenait dans ses bras, bénit sa mère et Joseph (Luc 11) ; car il tenait Jésus dans ses bras, non comme un faible enfant, mais « comme le salut de Dieu. » Et ce fut dans ce carac-

tère glorieux qu'il l'éleva dans ses bras, et se réjouit en Lui.

Ce fut dans le même esprit qu'Anne la prophétesse reçut l'enfant Jésus. Et même avant sa naissance, l'enfant que portait Elisabeth, tressaillit dans son sein à la salutation de Marie. De même, avant que la vierge eût conçu, l'ange Gabriel proclama Celui dont il annonça la naissance miraculeuse, comme le Dieu d'Israël, devant la face duquel le fils de Zacharie devait marcher. Et enfin Zacharie lui-même étant « rempli du Saint-Esprit » le reconnaît comme le Seigneur auquel appartenait le peuple d'Israël, et comme « le Soleil levant » qui devait les visiter « d'en haut. »

L'obéissance, l'abnégation de lui-même, une subordination qui avait un caractère tout particulier, se montraient dans chaque acte de Jésus. Celui qui naquit à Bethléem, qui fut circoncis, baptisé, oint, qui fut le Serviteur, l'Homme de douleurs, le Crucifié, le Ressuscité, passa sur la terre sous le regard de Dieu. Au sein de la vierge, dans les solitudes de Nazareth, dans sa vie active au milieu des villes et des villages d'Israël, dans le sacrifice suprême de la Croix, dans la gloire de la Résurrection, « l'Admirable » avait été toujours l'objet de la dilection et de la contemplation de Dieu. Il était parfait en toutes choses et il renouvelait la joie que Dieu dut éprouver quand il créa l'homme à son image.

La dignité de la Personne de Jésus répandit sur toute sa vie de serviteur obéissant, une gloire qui centuplait la valeur de cette obéissance. Non-seulement parce qu'il rendait à Dieu un service volontaire ; mais aussi parce que Jéhovah l'appelle son « Compagnon » ; et qui pourra jamais mesurer l'étendue d'une telle gloire !

Nous le comprenons en partie d'après notre expérience personnelle. Plus la condition de celui qui nous sert est élevée, plus nous attacherons de prix à son service. Et cela est naturel, puisqu'il a dû se renoncer d'autant plus pour se dévouer à nous; et en acceptant le service, nous ne pouvons perdre de vue la dignité de la personne qui nous le rend.

Il en est de même à l'égard du précieux mystère sur lequel nous méditons. L'obéissance de Jésus comme Serviteur, était parfaite, infiniment digne de toute acceptation; mais les actes eux-mêmes étaient rehaussés de toute la valeur de la Personne qui les accomplissait et qui leur donnait une gloire et un prix sans pareils.

Cette même valeur qui rendait inestimables les services de sa vie terrestre, caractérisa plus tard sa mort. Ce fut sa personne elle-même qui donna à son sacrifice son véritable prix, et ce fut la dignité de sa personne qui répandit sur sa vie d'abaissement et d'obéissance une gloire toute spéciale. Dieu pouvait accepter pleinement l'un et l'autre. En contemplant ce symbole du voile déchiré, la foi y découvre l'expression du bon plaisir du Père sur chaque acte de la vie de Jésus (4). Que Dieu nous donne des yeux pour voir; des oreilles pour entendre pendant que nous suivons les voies de Jésus depuis la crèche jusqu'à la croix! Toutefois, que nous les comprenions ou non, ces choses merveilleuses n'en existent pas moins. Pendant toute sa vie d'assujettissement, Dieu trouvait ses délices en Jésus, dans ce qu'il faisait, dans ce qu'il

(4) Je parle, bien entendu, de ce voile déchiré comme du symbole de l'acceptation divine. L'obéissance des âmes, quelque profonde qu'elle fût, ne pouvait déchirer le voile; sa mort seule le pouvait.

était. L'obéissance a été glorifiée en sa personne et manifestée dans sa beauté, dans toute sa perfection, en sorte que nous pouvons dire non-seulement que Dieu s'est toujours complu en Lui, mais aussi que cette satisfaction s'est constamment maintenue dans sa plénitude et qu'elle dépasse les limites de l'intelligence humaine.

La « forme de serviteur » était aussi bien une réalité que la « forme de Dieu » en Jésus. Seulement, l'une était une réalité qu'il avait prise sur Lui, l'autre une réalité intrinsèque, essentielle. Ainsi donc, ses voies étaient celles d'un serviteur, de même qu'en tant que Fils ses prérogatives étaient celles de Dieu lui-même. Il passait des nuits entières en prière. Il vivait par la foi, modèle parfait du croyant comme il nous est dépeint, « l'auteur et le consommateur de notre foi. » Il fit de Dieu son refuge dans la douleur. En présence de ses ennemis, « il se remettait à celui qui juge justement. » Il n'accomplit pas sa propre volonté bien qu'elle fût toujours parfaite, mais il fit la volonté « de Celui qui l'avait envoyé. » Ce fut ainsi que la « forme du serviteur » fut manifestée en lui dans toute sa perfection. C'était là une grande et Vivante Réalité. Depuis le commencement jusqu'à la fin ce Serviteur vécut par la foi.

Dans l'Épître aux Hébreux, Jésus nous est présenté comme « l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre profession » et aussi comme « le Chef et le Consommateur de la foi. » Comme Sacrificateur, il est Celui qui soulage nos consciences troublées, et qui nous vient en aide dans nos tentations diverses; comme Chef et Consommateur de la foi, il nous encourage à vivre de la vie de la foi. Dans le premier cas, il est seul, et il agit pour nous; dans le second, il est asso-

cié à une « nuée de témoins » et il se place devant nous comme notre exemple dans le combat et dans la vie de la foi. Mais ne perdons pas de vue la distinction que fait le Saint-Esprit. Il nous appelle à contempler Jésus, et non les témoins dont nous sommes environnés.

Observons aussi que ce fut la « contradiction des pécheurs, » qui fit de la vie de Jésus, une vie d'épreuve et de foi. Un grand nombre de saints engagés comme Lui dans le « bon combat » eurent à subir des persécutions, des tortures et des outrages auxquels les exposait l'inimitié des hommes. Mais ce conflit n'est pas appelé « la contradiction des pécheurs contre eux. » Ces expressions ont une puissance, une élévation qui ne conviennent qu'à cette vie de la foi où combattit Jésus, et dont le Saint-Esprit nous a donné la description au Psaume 16^{me}. Le Fils de Dieu nous y est désigné comme Celui dont la foi rend présentes les choses qu'on espère, étant une démonstration de celles qu'on ne voit point (Héb. XII, 2, 5). Il jouit de la portion du sacrificeur, Il s'est toujours proposé l'Eternel devant Lui et Il sait « qu'Il est à sa droite, et qu'il ne sera point ébranlé. » Il attend aussi les plaisirs qui sont à la droite de Dieu, et il verra sa face qui est un rassasiement de joie.

Le Psaume 116^{me} décrit le couronnement de sa vie de foi, par sa résurrection dans la joie et dans les actions de grâce; et l'apôtre, dans le même esprit de foi, attend avec une pleine assurance la joie de sa propre résurrection avec son Seigneur et son Précurseur. (2 Cor. IV, 15, 14).

« Je me confierai en Lui, » c'est là l'expression de la vie tout entière de Jésus, mais sa foi était de l'or sans alliage, qui, de la fournaise où il était éprouvé,

sortit aussi pur qu'il y était entré. Il est nécessaire que les saints soient purifiés dans la fournaise de l'épreuve. Il faut que l'impatience, l'égoïsme, l'esprit de murmure soient détruits ou réduits au silence. (Ps. 72 et 77). Job a failli devant l'épreuve, bien que maintes fois il eut lui-même fortifié les faibles et consolé les affligés par ses exhortations. Les plus forts sont parfois ceux qui sont plus facilement terrassés. Pierre s'est endormi en Gethsémané; il a proféré des mensonges et des blasphèmes au prétoire. Mais toutefois un homme a existé dont la valeur inestimable s'est manifestée au sein même de la fournaise chauffée à sept degrés. Lisez Luc xxii. Contemplez Jésus dans ce récit à l'heure de l'épreuve de la foi. Tout d'abord il se trouve aux prises avec la douleur qui l'attend, puis avec ses disciples, puis avec son Père, et enfin avec ses ennemis. Mais contemplez la perfection indicible de cette foi éprouvée par le feu. Toute la vie de Jésus fut une vie d'obéissance, de foi. D'un côté, elle était celle du Fils de Dieu qui avait pris la forme de serviteur, s'abaissant jusqu'à subir la mort, bien qu'il « n'eût point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu. » D'autre part, c'est bien réellement la vie de la foi que connut Jésus. « Je me confierai en lui. » « Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; puisqu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé. » Et cette vie de dépendance et de foi trouva sa réponse dans la protection de Dieu. « Celui qui se tient dans la demeure du Souverain, se loge à l'ombre du Tout-Puissant. » La foi du Serviteur sur la terre fut parfaite, comme le fut aussi la réponse de Celui qui habitait dans les cieux. (Ps. xc).

La sollicitude qui veilla sur Lui était infatigable, et

l'accompagna depuis le sein de sa mère jusqu'au tombeau. Le Saint-Esprit avait déclaré par les prophètes qu'il en serait ainsi : « C'est toi qui m'as tiré du » sein de ma mère; qui m'as mis en sûreté lorsque » j'étais aux mamelles de ma mère. » « Tu maintiens » mon « lot »; ma chair habitera avec assurance, car tu » n'abandonneras point mon âme au sépulcre, et tu » ne permettras point que ton saint sente la corruption. »

Ces tendres soins dont le Père entourait le Fils étaient tout pour Lui. Par cette vigilance continuelle Il fut protégé quand l'ange apparut à Joseph et lui donna l'ordre de s'enfuir en Egypte avec le petit enfant et sa mère. Celui qui gardait cet Israël ne sommeillait point.

Mais loin de porter atteinte aux droits divins de Jésus, ces détails en tirent toute leur signification. Si la personne de Jésus n'est pas défendue et honorée, la joie du Père qui s'en occupait avec une si tendre sollicitude, n'a plus de raison d'être. Et l'acceptation de ces relations devenait de la part de Jésus un acte d'abaissement à cause de la majesté inhérente à sa personne. Jésus était aussi réellement « Dieu manifesté en chair » dans les bras de sa mère sur la route d'Egypte, qu'en sortant de Gethsémané quand l'aspect de sa personne pleine de gloire et de majesté renversa les ennemis qui venaient pour le saisir. Il était aussi parfaitement Emmanuel quand Il était couché dans la crèche de Bethléem, qu'Il l'est à cette heure à la droite de Dieu. On se méprend sur sa personne et sur ce qu'Il était, si l'on ne reconnaît pas que tous les incidents de sa vie, depuis le commencement jusqu'à la fin, étaient la conséquence de son abaissement volontaire — mais en contemplant ce glorieux mystère de l'incar-

nation sous un autre aspect et quant à la position que Jésus avait prise, nous voyons la vigilance et les tendres soins dont le Fils était continuellement l'objet de la part du Père.

Ce sont là des points de vue différents sous lesquels les évangélistes présentent le Seigneur. Il était l'objet de la sollicitude du Père et l'égal de Jéhovah. Si Jésus avait avec Dieu ces relations de dépendance réglées dans les conseils éternels, de même toutes les créatures soit terrestres soit célestes, humaines ou angéliques, ont les mêmes relations avec Lui.

Il pouvait dire : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai, » comme le Saint-Esprit a pu affirmer que « le Dieu de paix a ramené d'entre les morts » le grand pasteur des brebis. » Les ennemis qui en voulaient à sa vie, tombèrent à la renverse à l'ouïe de quelques mots prononcés par Jésus, et cependant il reconnaissait si complètement les soins et la protection du Père qu'il a pu dire : « Penses-tu que je ne puisse » pas maintenant invoquer mon Père, et il me four- » nirait plus de douze légions d'anges? » Il guérit en la tou chant l'oreille de Malchus, et quelques instants après il permit que son propre front fût ceint d'une couronne d'épines. Dans la profondeur de son humiliation, il demanda la sympathie des siens. « Vous » n'avez pas pu veiller une heure avec moi! » et puis, quelques heures plus tard il refusa la compassion des femmes de Jérusalem, et il honora la foi d'un malfaiteur expirant en lui promettant le paradis. Car même dans son plus grand abaissement Il resplendit de gloire, et il fait comprendre aux pécheurs que ce n'est pas la compassion des hommes qu'il recherche ; mais leur foi ; qu'il ne désire pas exciter des émotions purement humaines, mais demande qu'on reçoive

dans la foi du cœur, et pour la pleine paix de la conscience, les bienfaits de ses souffrances, et qu'on reconnaisse que cette croix méprisée comme une folie par les sages de ce monde, est la colonne qui doit soutenir éternellement la création de Dieu.

Les manifestations de la nature du Fils de Dieu, quoique diverses, s'harmonisent parfaitement; parce que sa dignité est réelle, son humanité le serait-elle moins? Les larmes que Jésus versa sur Jérusalem étaient aussi vraies que si son cœur n'avait éprouvé que cette douleur d'un Sauveur rejeté par une nation incrédule et rebelle; et cependant la joie qu'il ressentait dans la contemplation des desseins de la sagesse divine était également une réalité. « Malheur à toi Chorazin » était aussi bien l'expression de la pensée de Jésus, que l'était son invocation, « Je te rends grâce, ô Père. » Et de même, la « *forme de Serviteur* » dans toutes ses perfections, et la « *forme de Dieu* » avec toute la gloire qui lui était propre, manifestaient dans la même personne des mystères réels et vivants.

Et n'est-ce pas là un des traits de l'obéissance de la foi, que de s'arrêter de temps en temps, tout en étudiant les différents incidents de la vie de Jésus, pour contempler avec une plus grande attention sa Personne elle-même. « La crainte du Seigneur est nette. » Mais il y a une crainte où se mêle un levain de légalisme et d'incrédulité; et tel est le refus de contempler ces merveilles. Le mystère est insondable; j'en conviens. Ce fut aussi devant un spectacle étrange que s'arrêta Moïse et qu'il déchaussa les souliers de ses pieds. S'il n'en avait pas agi ainsi, il se fût éloigné sans avoir reçu la bénédiction; mais il demeura jusqu'à ce qu'il eût découvert que l'Eternel, « Je suis, » était

dans le buisson ardent. Etrange tabernacle pour contenir une telle gloire!

Si nous gravissons le Calvaire pour y contempler le « Berger frappé », et si l'œil de notre entendement est ouvert, qui découvrirons-nous sur le bois maudit, si ce n'est Celui que la Parole de Dieu appelle « le compagnon de Jéhovah? » (Zach. xiii). Et si nous nous mêlons à la foule impie qui encombrait le prétoire à Jérusalem, qui trouverons-nous dans cet homme outragé, insulté, souillé de crachats, si ce n'est Celui qui a desséché la Mer Rouge et qui couvrit de ténèbres la terre d'Egypte? (Esaïe i).

Le Saint-Esprit, dans les sept premiers chapitres de l'épître aux Hébreux, nous démontre avec une grande clarté que l'efficacité de la sacrificature de Christ dépend entièrement de la majesté de sa Personne. Il est indispensable que dans ce Souverain Sacrificateur nous trouvions un homme toujours prêt à secourir ses frères parce qu'il a été tenté comme eux, et que nous le voyions entrer dans les cieux après avoir traversé les souffrances et les douleurs de la terre. Mais il est également de toute nécessité que dans ce Souverain Sacrificateur nous trouvions le Fils, parce que nul autre que lui ayant participé à la chair et au sang ne pouvait posséder « la puissance d'une vie impérissable. » C'est ainsi que Melchisédec représente la Personne aussi bien que les vertus, les dignités, les droits et l'autorité du véritable prêtre de Dieu (Héb. vii, 1-5). « Sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement de jours ni fin de vie, mais assimilé au Fils de Dieu, il demeure sacrificateur à perpétuité. » Et quel aperçu cette description nous donne du « Souverain Sacrificateur de notre profession! » Il descendit du ciel dans toute la gloire du Fils; et, dans la pléni-

tude des temps, Il est monté au ciel portant avec lui l'efficacité de son sacrifice pour le péché, et ces compassions infinies qui viennent en aide aux saints sur la terre.

La foi se plaît à considérer Jésus dans toutes ses voies. Elle reconnaît en Lui le Fils pendant son séjour parmi nous ; et quand sa vie de souffrance et d'abaissement se termine ici-bas, la foi confesse : « Celui qui a été rejeté, crucifié par le monde, comme l'Homme glorifié dans le ciel. Dieu manifesté en chair ici-bas, l'homme caché dans la gloire là-haut, c'est toujours la même Personne. Oui cela nous est dit de sa voie béni ! » Dieu a été manifesté en chair, justifié en esprit, vu des anges, prêché parmi les nations, cru au monde et élevé dans la gloire. »

Il y a un passage bien remarquable en Phil. II, où l'apôtre inspiré, après avoir parlé de l'humiliation de Jésus, ajoute ces mots : « C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé. » Ici nous nous étonnons de nouveau. Qu'est-ce qui pouvait élever Jésus ? Avant qu'il ne fût entré dans cette voie de souffrances et de gloire, Il était par lui-même infiniment glorieux. Cette gloire indicible qui était inhérente à sa Personne, en sa qualité de Fils, ne pouvait s'accroître. Cependant nous le voyons suivre une voie qui lui concède une gloire plus excellente encore et qui, dans un sens, lui est plus précieuse que toutes les autres. Une similitude très-simple expliquera notre pensée. Supposons qu'un fils de roi obtienne par lui-même des honneurs, des dignités qu'il s'est acquises, bien qu'elles ne puissent pas lui procurer un rang plus élevé, auront plus de prix à ses yeux que toutes celles que sa position princière lui offre, et, bien plus que sa naissance, elles obtiendront pour lui l'estime et l'approbation de son pays.

Cette comparaison qui est à la portée de toutes les

intelligences, peut jeter quelque clarté sur le précieux mystère que nous considérons. Selon les conseils éternels, le Fils de Dieu s'est mis à la brèche, et les victoires qu'il a remportées, et les honneurs qu'il s'est acquis seront pour lui un sujet de joie pendant l'éternité. Il sera manifesté à la lumière de ces hauts faits qui feront sa gloire à jamais. Jéhovah-Jireh, Jéhovah-Sophi, Jéhovah-Shalom, Jéhovah-Tsidkena, Jéhovah-Nissi, sont tous des noms qu'il a acquis.

Et ces titres ont pour Jésus une indicible valeur. Dans Exode III, caché dans le buisson ardent, il révèle à Moïse le nom qui lui est propre. « Je suis celui qui suis ; » mais en même temps il fait connaître le nom qu'Il s'est acquis pour Lui-même : « Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, » et il ajoute : « C'est ici » mon nom éternellement, et c'est ici le mémorial que » vous aurez de moi dans tous les âges », paroles qui prouvent tout le prix qu'Il attache à la gloire que lui ont méritée ses voies de miséricorde envers de pauvres pécheurs. Et ce fut ce titre acquis, et non celui qui lui appartenait de droit, qui fut inscrit dans le tabernacle ou dans le temple. Les mystères de sa maison n'annonçaient pas sa toute puissance et sa toute science essentielles, ni son éternité, ni les gloires inhérentes à sa divinité ; mais ils parlaient de Celui dont « la » miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement, » et qui avait trouvé le moyen de ramener près de Lui « ceux qui étaient loin. » Assurément ce sont là des témoignages du prix que Jésus attache au nom qu'Il s'est acquis en se dévouant pour nous. Mais, « Dieu est amour ! » Voilà l'explication de ce mystère.

Nous devons reconnaître en Jésus Celui qui est « né sous la loi » aussi bien que Celui qui dans sa gloire personnelle était au-dessus de toute loi ; le Jéhovah

d'Israël, le Créateur des bouts de la terre et « Jésus » de Nazareth, oint de l'Esprit saint, qui allait de lieu en lieu, faisant le bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec Lui. » Il communiquait le Saint-Esprit et il était Lui-même oint du Saint-Esprit.

Selon les conseils de Dieu, le Fils participa à la chair et au sang ; il était trouvé en figure comme un homme, il vécut dans une dépendance complète de Dieu, et il « est devenu obéissant jusqu'à la mort. » Telle fut la position qu'il prit dans l'Alliance éternelle ; et l'acceptation de cette position explique l'obéissance, le labeur, les angoisses, les cris et les larmes du Fils de l'Homme pendant son séjour sur la terre. Et maintenant qu'Il est monté au ciel, Il ne s'est pas, dans un sens, entièrement affranchi de ces conditions. Une promesse du Père l'attendait là-haut. Dieu lui a dit : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds » (Ps. cx) ; dans la foi de cette promesse il prit place dans les cieux. « Il s'est assis à la droite de Dieu attendant » désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis » pour le marchepied de ses pieds. » (Héb. x, 15). L'espérance répond à la promesse. Jésus est toujours le même montant au ciel et s'asseyant à la droite de Dieu, que sur la terre. Serviteur obéissant plein de confiance et de foi. Aussi, dans cet avenir glorieux qui sera son partage, il restera assujéti : « Toute langue » confessera que Jésus-Christ est Seigneur, » mais « la gloire de Dieu le Père. » (Phil. n, 10, 11). Et quand « le royaume » sera remis, n'est-il pas dit que « le Fils aussi lui-même sera assujéti à celui qui lui » a assujéti toutes choses, afin que Dieu soit tout en » tous. » (1 Cor. xv, 27, 28).

Dans ces mêmes régions de gloire, assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses, ne sera-ce pas son bon plaisir de servir les siens, comme il est écrit : « Il se ceindra, et les fera mettre à table, et s'avancant il les servira. » (Luc XII, 57), et encore : « Celui qui est assis sur le trône habitera avec eux, ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, car l'agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux fontaines d'eaux vives, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux? »

IV.

« *Elevé dans la gloire* » (1 Tim. III, 16.)

L'Écriture nous dit que les anges désiraient autrefois regarder jusqu'au fond des mystères « concernant le Christ. » Lorsque ces choses elles-mêmes furent manifestées et accomplies leur désir fut exaucé, et ils devinrent les témoins oculaires de ce qu'ils avaient souhaité de contempler. Ils jouirent du privilège ineffable de prendre part à la vie terrestre de Jésus-Christ, au « mystère de la piété », et d'y trouver leur béatitude, de même que, sous l'Ancienne Alliance, ils avaient goûté cette douceur dans le tabernacle de Dieu. Il est vrai que tout, dans ce sanctuaire, était destiné à l'usage et au bien des pécheurs. L'autel des holocaustes, l'autel d'or, le propitiatoire, tout fut ordonné à cause de nous. Les bénédictions qui se recueillaient dans le sanctuaire étaient pour les pécheurs; mais les chérubins demeuraient dans la contemplation de toutes ces merveilles. Et il en fut ainsi lorsque Dieu fut manifesté en chair. « Jésus fut prêché aux Gentils et cru au monde, » afin aussi d'être « vu des anges, » (1 Timothée III, 16).

Un ange du Seigneur, messager céleste, viendrait annoncer aux Bergers la naissance de Jésus; mais aussitôt qu'il eut accompli sa mission, « il y eut une » multitude de l'armée céleste louant Dieu, et disant: » Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, et sur la terre » paix, et bon plaisir dans les hommes! » Lorsqu'un autre grand événement survint plus tard et que « Dieu manifesté en chair » fut ressuscité d'entre les morts, nous retrouvons au sépulcre des anges remplis de cette même indicible joie, « assis l'un à la tête et l'autre » aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché; et à l'heure solennelle de l'Ascension, nous les voyons de nouveau instruisant les « hommes de la Galilée » dans les voies de Celui qui venait de monter au ciel.

Que le Seigneur nous accorde la grâce de nous pencher par la pensée sur Jésus, et de nous humilier à cause de tout ce qui peut éloigner nos cœurs de cette contemplation bénie. Car il arrive trop souvent que nous sommes plutôt éclairés par la connaissance des dispensations de Dieu, que nous nous sentons vivifiés en présence de Bethléem, de Gethsémané, du mont des Oliviers, mystères d'amour révélés aux anges ravis. Mais sans nous en rendre compte, nous en avons souffert, et nous avons laissé affaiblir cette communion intime dont d'autres saints ont joui autrefois. C'est pourquoi j'ai voulu contempler avec vous ce glorieux spectacle : Dieu manifesté en chair depuis la crèche jusqu'à la croix, depuis le sépulcre jusqu'aux siècles à venir.

Le Saint-Esprit dans sa grâce infloie nous vient en aide en nous montrant les anneaux qui relient ensemble les diverses parties de la voie de Jésus. Il nous dévoile dans les écrits de saint Jean le lien mystérieux qui existe entre « Dieu » et la « chair » dans la per-

sonne du Christ. Nous trouvons cette révélation au commencement de son Evangile et de son Epître, et toutes les Ecritures proclament la même vérité; mais un autre anneau de cette chaîne merveilleuse, celui qui réunit Dieu manifesté en chair à la gloire dans laquelle il a été élevé, doit faire maintenant le sujet de notre méditation.

Matthieu rend témoignage à la Résurrection d'une manière générale, les anges auprès du sépulcre l'attestent. Les femmes retournant à la ville touchent les pieds du Sauveur ressuscité, et les disciples le voient en Galilée sur la montagne. Marc parle de plusieurs apparitions du Seigneur après sa résurrection. Il s'est montré à Marie Madeleine, aux deux disciples « qui étaient en chemin allant aux champs », et « aux onze comme ils étaient à table. »

Luc insiste davantage sur les preuves que Jésus donna à ses disciples de son identité. Il mangea devant eux; il leur montra ses mains et son côté en leur disant : « Un esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'ai » Il leur prouva par les Psaumes et par les prophètes que toutes les choses annoncées devaient s'accomplir. Jean, en traitant de ce témoignage, emploie le style qui lui est particulier. Dans son Evangile Jésus est toujours présenté en vainqueur, et au sépulcre il en est de même. Les disciples y virent « les linges à terre, » et « le suaire mis à part. » Aucune trace d'effort ni de lutte, rien qui annonçât l'accomplissement d'un fait étrange. Tout semble nous parler plutôt des trophées de la victoire, que des fatigues du combat. Et plus tard le Seigneur lui-même ne donne à ses disciples aucune preuve matérielle de sa Résurrection. Il ne leur accorde aucun signe sensible de sa présence parmi eux, mais la réalité

de sa résurrection leur est attestée par des preuves plus élevées, plus convaincantes encore; car c'est au cœur à la conscience des disciples que s'adresse Jésus. La voix frappant à l'oreille de Marie, et l'appelant par son nom avec un accent familier à son cœur, lui révèle l'identité du Seigneur. Il montre aux onze apôtres ses mains et son côté, afin de répandre la paix dans leur conscience par l'assurance du sacrifice accepté; de telle sorte qu'à cette vue un cri de conviction s'échappe de l'âme de l'un d'eux : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

L'ascension de Jésus a aussi, comme sa résurrection, des témoins : mais ni Matthieu ni Jean n'en font mention. L'Évangile de Matthieu se termine au moment où le Seigneur est encore sur la montagne de la Galilée. Jean ne nous conduit pas non plus au mont des Oliviers, mais Marc affirme le fait : » Le Seigneur donc, » après leur avoir parlé, fut élevé dans le ciel et s'assit » à la droite de Dieu. » Le moment de l'ascension est indiqué, rien de plus. Celui auquel appartient de droit tous les honneurs qui l'attendaient dans les lieux célestes disparaît dans les nuées, mais il n'est pas question de la part que prirent les disciples à cet événement. Le récit de saint Marc ne nous dit pas même s'ils étaient présents.

Luc est plus explicite. D'après son Évangile, l'ascension du Seigneur est contemplée par des hommes qui prenaient à ce fait un intérêt puissant et personnel. « Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et » levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva » qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé » au ciel. Et eux lui ayant rendu hommages s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie, et ils étaient » continuellement dans le temple, louant et bénissant

Dieu. (Luc xxiv, 50-53). Ce fut ainsi que l'Homme ressuscité atteignit les cieux, laissant derrière lui une multitude de témoins qui pouvaient attester que c'était bien là Jésus leur maître. Et bien « qu'une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux, » les disciples savaient qu'il était au-delà, dans les plus hauts cieux, le même Jésus qu'ils avaient connu ici-bas. Jésus qui avait mangé avec eux, qui leur avait accordé une pêche miraculeuse, qui avait béni les aliments qu'il leur offrait pendant son séjour sur la terre, en agit de même après sa résurrection. Le Saint-Esprit nous retrace dans son Evangile toutes les phases de son merveilleux séjour sur la terre; et c'est toujours le même Jésus que nous contemplons, à Bethléem ou dans le jardin de Joseph d'Arimathée, ou sur la montagne de l'ascension. Ressuscité d'entre les morts, ses mains portant encore l'empreinte des clous qui l'avaient attaché à la croix, et son côté la blessure qui lui avait été faite par la lance du soldat romain, Il mangea et but avec ses disciples durant quarante jours, et puis, sans changement apparent, il monta au ciel. Il leur donna des conseils après comme avant sa résurrection, il leur confia comme auparavant un ministère, il les reconnut et les appela par leurs noms; et enfin, pendant qu'ils le cherchaient du regard les yeux levés aux cieux, « deux hommes en vêtements blancs » parurent et leur dirent : « Hommes Galiléens, pourquoi » vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce » Jésus qui a été élevé d'avec vous au ciel, viendra de » la même manière que vous l'avez vu s'en allant au » ciel « (Actes 1, 11).

Et c'est là le principe de toute religion divine, « le mystère de la piété. » C'est ce qui amène l'homme à connaître et à adorer Dieu. « Dieu a été manifesté en

» chair, justifié en esprit, vu des anges, prêché parmi
 » les Gentils, vu au monde et élevé dans la gloire. »
 Avons-nous bien réellement toujours devant nous la
 Personne de Jésus-Christ? Il était, comme je l'ai dit
 plus d'une fois, de toute éternité dans le sein du Père.
 Puis, manifesté en chair, il reposa dans l'humble
 crèche de Bethléem, il endura le labeur et les souff-
 rances de la vie, il mourut sur la croix, il ressuscita
 des profondeurs de la terre, et il monta dans les hau-
 teurs les plus élevées des cieux. Les anneaux sont ainsi
 formés et ne pourront jamais être brisés, bien qu'ils
 réunissent ce qui existe de plus grand avec ce qu'il
 y a de plus abaissé. Le Saint-Esprit se complait à nous
 les développer tels qu'il les a formés. Dans les Psau-
 mes 25 et 24 avec quelle rapidité le prophète passe de
 l'humble vie de foi, de dépendance et d'espérance de
 Jésus sur la terre, à l'époque de sa glorieuse manifes-
 tation comme « le Seigneur fort et puissant dans les
 » combats, » et de son entrée comme « l'Eternel des
 armées, » « le roi de gloire » par « les portes éternel-
 les » de la Jérusalem millénaire.

Sommes-nous en esprit avec Lui sur ce chemin? Et,
 question plus solennelle encore, question qui est de
 nature à humilier plusieurs d'entre nous, sommes-
 nous bien réellement unis au Seigneur dans la phase
 actuelle de ce mystérieux voyage? car il est encore
 dans ce monde le Christ rejeté. En quelle mesure lui
 sommes-nous comme tel unis en esprit? Jésus n'était
 rien de plus dans ce monde après qu'avant sa résur-
 rection. La résurrection ne changea rien à cet égard,
 et le monde n'était rien de plus alors pour Jésus que
 dans les temps où il n'avait pas un lieu pour reposer
 sa tête. Il quitta alors la terre pour le ciel, comme pré-
 cédemment il avait quitté le monde pour le Calvaire.

Lors de sa naissance, la crèche de Bethléem le reçut ; puis, quand il ressuscita, les cieux s'ouvrirent pour le recevoir. Il s'était proposé à la foi d'Israël, mais Israël le rejeta. Ressuscité, il se fit de nouveau annoncer par les apôtres à Israël, mais ce fut pour essayer un autre refus, et Jésus reste toujours étranger ici-bas. Le temps de sa rejection dure encore. Il était seul sur la route de Jérusalem à Emmaüs bien qu'il fût alors ressuscité, comme il l'avait été déjà sur le chemin qui conduisait de Bethléem au Calvaire. Est-ce comme tel, bien-aimés, que nous nous joignons à Lui sur la route ?

Il y a une multitude de pensées qui nous écraseraient si nous n'étions enseignés par la méthode de la divine sagesse. « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les supporter maintenant », nous dit notre divin maître ; et c'est ainsi que « sa bonté nous fait devenir « grands. » Il prépare notre intelligence, à recevoir des communications plus étendues.

Qu'avons-nous à faire si ce n'est d'ouvrir nos cœurs à Jésus ? La foi écoute. Le Seigneur a voulu que la femme samaritaine l'écoutât tout simplement depuis le commencement jusqu'à la fin de leur entretien au puits de Sychar. Si elle dit quelques mots, ces paroles ne sont que le témoignage du fait que les discours de Jésus atteignaient son intelligence, sa conscience et son cœur. Quand l'âme ainsi préparée s'ouvrit pour recevoir la vérité, Jésus s'y répandit avec toute sa plénitude.

C'est cette attitude recueillie de la foi qu'il nous faut surtout et de plus en plus réaliser, en étudiant ces questions profondes et solennelles.

Nous venons de considérer dans les récits des Évangélistes, les anneaux qui unissent ensemble les diffé-

rentes parties de ce grand mystère. Et en arrivant au livre des Actes, nous voyons un fait occuper les pensées des apôtres et former le sujet continuel de leurs discours. Le voici : Jésus de Nazareth rejeté, crucifié, était élevé aux cieux. Pierre tout particulièrement ne perd pas une occasion de rattacher la grâce et la puissance manifestées au peuple Juif, pendant les jours de son témoignage, au fait de l'Ascension de Jésus de Nazareth.

Lors de la descente du Saint-Esprit, la prédiction de Joël devint tout naturellement le texte du discours de Pierre. Il en fait son sujet parce qu'il y trouve Jésus de Nazareth, le Crucifié. Il déclare que l'Homme approuvé de Dieu au milieu d'eux, par les miracles, les prodiges, et les signes que Dieu a faits par lui, était élevé dans les cieux, et qu'il venait, comme le Dieu dont parlait la prophétie, de répandre l'Esprit qui était l'objet de la promesse. Pierre annonce aussi la venue en jugement de ce même Seigneur dont le nom avait été proclamé alors pour le salut d'Israël.

Tel est le sermon que prêcha Pierre sur le texte de Joël. Si Jean voit en Jésus descendu sur la terre, le Fils sorti du sein du Père dans sa gloire, de même Pierre contemple dans le ciel, dans le lieu de la puissance et de la grâce, le Fils de l'homme, le Nazaréen qui avait été méprisé et rejeté sur la terre.

Il en est de même au chapitre suivant. C'est le nom de Jésus de Nazareth, nom méprisé par les hommes mais glorieux dans le ciel, que Pierre garde à la bouche des boiteux assis à la porte du temple. Et l'apôtre déclare à cette occasion que les cieux avaient reçu Jésus-Christ jusqu'au temps où il reparaitrait pour apporter avec lui le rafraîchissement et le rétablissement de toutes choses. Plus tard, lorsque Pierre est interrogé par les

Anciens et par les Scribes au sujet du miracle qu'il avait opéré, l'apôtre rempli du Saint-Esprit déclare que « la pierre rejetée par ceux qui bâtissaient » est devenue « la pierre angulaire » et qu'il n'y a « point de salut en aucun autre » (Actes iv, 11, 12). Les apôtres sont constamment préoccupés de ce même témoignage, soit qu'ils se trouvent ou appelés à paraître devant les puissants de ce monde ou en présence des souffrances de l'humanité. C'est là leur unique moyen d'action ; c'est là qu'ils puisent leur vertu et leur force. Et de plus, le nom de Jésus est leur seule sécurité devant Dieu. Celui que les hommes regardaient comme « dé-fait de visage » « sans forme ni apparence, » le « saint enfant Jésus » qu'Israël et les Gentils, Hérode et Pilate, les rois de la terre et les gouverneurs avaient rejeté et auquel ils avaient résisté, est l'objet de leur foi, le fondement de leur espérance devant Dieu. Ils le connaissent dans le sanctuaire, comme autrefois ils l'avaient connu parmi les hommes. Mais il y a une différence dans la manière dont ils se servent de ce nom. Avec quelle conviction ils l'emploient auprès des nécessiteux pour les soulager, avec quel courage ils le défendent en face du monde, avec quelle tendresse ils invoquent devant Dieu la puissance de « son saint Fils Jésus ! » Toute puissance est maintenant attribuée sous le ciel à ce nom qui avait toute-puissance sur la terre. Par l'efficacité de ce nom, le mendiant assis à la porte du temple fut guéri ; et le lieu où ce nom fut prononcé trembla, et « ils furent tous remplis du Saint-Esprit. » Il y a plus encore : le monde et l'enfer lui-même furent troublés, car les sacrificateurs et les sadducéens indignés jettent en prison les disciples qui rendent un fidèle témoignage à la puissance de ce nom.

Cependant Pierre n'hésite pas à faire ressortir la profonde humiliation de ce même Jésus qu'il déclare être souverainement élevé dans le ciel. Il l'annonce comme ayant été « rejeté, » « livré, » « renié, » et « mis à mort. » Pierre ne cherche nullement à atténuer ces faits, et en même temps il se glorifie dans ce nom méprisé de « Jésus de Nazareth. » Il l'invoque sans cesse. Toutes les angoisses et les ignominies qu'il le « Prince de la vie », le « Saint et le Juste », avait endurées dans les diverses phases de son ministère terrestre, sont récapitulées par Pierre dans son style vigoureux tout empreint de l'onction du Saint-Esprit. Et il ne se lasse pas de proclamer ce fait capital que Celui que le monde avait traité ainsi, Dieu l'avait ordonné « Seigneur et Christ; » et il déclare que cet homme glorifié dans le ciel était le Seigneur de David, la semence d'Abraham suscitée pour bénir, le prophète semblable à Moïse que Dieu devait manifester en Israël. L'onction du Saint-Esprit qui donna à Pierre de rendre ce témoignage, accorda la même ferme assurance à Etienne. Si Pierre parle de l'Homme glorifié dans les cieux, Etienne l'y contemple. Le prédicateur l'annonce sans aucune crainte, le martyr le voit sans aucun nuage. « Etienne étant rempli du Saint-Esprit » et ayant les yeux attachés au ciel vit la gloire de Dieu » et Jésus qui était à la droite de Dieu » et il dit : « Voici je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme » qui est à la droite de Dieu ».

C'est ainsi que Jésus montra l'Esprit dans le ciel à ceux qui doivent être ses témoins. Et il est doux de pouvoir ajouter que Jésus était aussi réellement présent dans le ciel pour Pierre que pour Etienne, quoique Pierre ne comprit ce mystère que par « l'onction du Saint; » tandis qu'Etienne le savait par la vue de cette

gloire pendant qu'il était rempli du Saint-Esprit. Puisse-nous connaître ce mystère avec la même puissance, en jouir maintenant par le Saint-Esprit, comme plus tard nous nous rassasierons de cette contemplation pendant l'éternité !

Telle fut la première prédication dans les Actes, après que ce lien fut formé entre « Dieu manifesté en chair » et le ciel. La foi embrasse du regard cette vaste et merveilleuse scène où tout est combiné pour notre bénédiction, notre lumière, et notre joie. Nous apercevons les anneaux qui relient le ciel et la terre, Dieu et les pécheurs, le sein du Père et la crèche de Bethléem, la croix du Calvaire et le trône de la Majesté dans les hauts cieux. La pensée humaine aurait-elle pu atteindre à de semblables hauteurs. Et cependant ce mystère est une vivante, une éternelle réalité. « Or, » qu'il soit monté, qu'est-ce sinon qu'il est aussi descendu dans les parties les plus basses de la terre? » Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté au-dessus de tous les cieux. »

L'Esprit avait révélé le Dieu de gloire dans l'Enfant de Bethléem; et plus tard lorsque toute puissance et toute grâce furent manifestées du ciel, le don du Saint-Esprit, la guérison des affligés, le salut des pécheurs, la promesse de jours de rafraîchissement et de rétablissement de toutes choses, il nous est montré et déclaré que tous ces bienfaits provenaient de l'Homme glorifié dans le ciel. Quels divins mystères et comme ils dépassent toutes les conceptions de notre intelligence ! Le Seigneur pendant les jours de son abaissement avait adressé à Pierre cette question : « Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'Homme? » Et la seule réponse possible fut celle-ci : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et plus tard, lorsqu'à l'épo-

que de la prédication des apôtres, cette question leur fut adressée : « Par quelle puissance et en quel nom » avez-vous fait ceci ? » la réponse inspirée fut : « C'est au nom de Jésus-Christ de Nazareth que vous » avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts ; » c'est par lui que cet homme se présente guéri devant » vous. »

C'est toujours le même Jésus—Celui qui a laissé son témoignage dans les parties les plus basses de la terre et qui l'a porté avec lui dans les hauts cieux. Il remplit toute chose. Dieu a été manifesté sur la terre ; l'homme est maintenant dans les lieux célestes ; et la foi qui s'était emparée de ce fait, que le Fils éternel était descendu sur la terre et avait habité parmi les hommes, devait reconnaître également que l'Homme avait quitté la scène de son dépouillement, de ses souffrances, de son opprobre, et qu'Il est dans le ciel. Et la foi saisit le mystère, à savoir que c'est toujours le même Jésus qui est descendu et qui est remonté. On dit avec raison : « C'est l'union des deux natures dans une même Personne qui constitue la parfaite aptitude de Jésus aux actes et aux fonctions de son ministère de médiateur. Celui qui naquit de la vierge était Emmanuel, Dieu avec nous. « L'Enfant nous » est né, le Fils nous a été donné, et on appellera » son nom, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, » le Puissant, le Père de l'éternité, le Prince de la » paix. » Celui qui s'entretint avec les Juifs et qui comme homme avait à peine dépassé trente ans, existait « avant Abraham » (Jean VIII). L'œuvre complète de Christ dans tous les actes de son ministère, dans tout ce qu'il a souffert, dans tout ce qu'il continue de faire, est l'œuvre de sa Personne tout entière. C'est là le mystère que la foi saisit avec une ferme

assurance, écoutant avec joie et avec intelligence cette parole : « justifié en esprit, prêché parmi les nations, » cru au monde. » Dieu, quoique manifesté en chair, fut justifié en esprit. La perfection de la gloire morale brillait en Lui. Quant à nous, il nous faut une justification en dehors de nous, car il n'y a rien en nous qui puisse se justifier par soi-même. En Lui, il n'y avait pas un seul mot, une seule aspiration, un seul mouvement qui ne fût devant Dieu une offrande de bonne odeur. Il était aussi pur au milieu des souillures du monde, que lorsqu'il faisait les délices du Père avant que le monde fût. La foi Le reconnaît; et elle sait aussi que les fatigues et les souffrances de sa vie, la mort et la résurrection de ce Sauveur béni, « Dieu manifesté en chair, justifié en esprit, » n'étaient pas pour Lui-même, car il n'en avait pas besoin, mais pour les pécheurs afin qu'il fût « prêché aux Gentils, cru au monde. » Dans le sacrifice qu'il a accompli, dans la justice qu'il a établie, il est présenté aux pécheurs, en quelque lieu qu'ils soient, quels qu'ils puissent être, Juifs ou Gentils, afin qu'ils mettent en lui toute leur confiance et qu'ils soient pleinement justifiés.

L'épître aux Hébreux est pleine de précieux enseignements à l'égard de ce mystère. Cette parole « élevé dans la gloire » se fait entendre dans ce divin oracle d'un bout à l'autre. Chaque phase de l'argumentation nous présente Jésus monté au ciel, et dès les premières lignes et sans aucun préambule le sujet est introduit. « Le Fils, la splendeur de la gloire du Père, et » l'image empreinte de sa personne » est offert à notre contemplation comme « ayant fait par lui-même la purification de nos péchés » et « étant assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. » Il est revêtu d'un

nom plus excellent que celui des anges, il s'est acquis un trône qui demeure aux siècles des siècles, et dans cette place de souveraine puissance Il attend jusqu'à ce que Dieu ait mis ses ennemis pour le marche-pied de ses pieds.

Le second chapitre de cette Epître nous présente le même objet sous un autre aspect. Celui qui sanctifie, — qui dans sa condescendance infinie a « pris la postérité d'Abraham » et a agi à son égard en qualité de frère, nous est désigné comme étant remonté au ciel dans l'humanité qu'il a revêtue, afin d'y être pour nous « un Souverain Sacrificateur miséricordieux et fidèle. » Et l'Epître est tellement imprégnée de cette pensée, qu'elle nous la présente une seconde fois en nous renvoyant au Psaume VIII où nous contemplons cet homme merveilleux « fait un peu moindre que les anges » pour être ensuite « couronné de gloire et d'honneur. »

Les chapitres III et IV forment une parenthèse qui résume des enseignements déjà donnés. Nous y voyons Christ dans son humanité, « tenté de même que nous en toute chose si l'on en excepte le péché », puis étant entré dans les cieux, Jésus le Fils de Dieu, pour nous faire miséricorde et grâce en temps convenable.

Aux chapitres V, VI et VII qui traitent de la Sacrificature, nous voyons toujours le même Seigneur monté au ciel. Il nous est déclaré que le Fils, le Souverain Sacrificateur, est « élevé plus haut que les cieux. » Il est descendu afin de naître de la tribu de Juda, afin de se perfectionner pendant les jours de sa chair, puis il y est remonté afin de devenir « l'auteur du salut éternel » pour tous ceux qui lui obéissent.

Le même objet nous est présenté dans les chapitres VIII et IX, où il est question plus particulièrement des alliances. Dès le début, nous voyons Jésus aux cieux

dans le Tabernacle, ce tabernacle que le « Seigneur avait élevé, et non les hommes », et de ce sanctuaire administrant la « nouvelle alliance. »

De même au chapitre x lorsqu'il s'agit de la Victime, comme auparavant il s'était agi de la Sacrificature et de l'Alliance, nous avons toujours sous les yeux le même Seigneur Jésus monté au ciel. Il est Celui qui pouvait dire : « Me voici je viens ! » Celui qui a sanctifié les pécheurs dans le corps qui lui avait été préparé pour la terre, puis étant entré dans les cieux, frayant pour nous une voie par laquelle nous pouvons en toute assurance pénétrer dans les lieux très-saints (4). La portion doctrinale de l'Épître se termine ici après nous avoir montré sous divers aspects glorieux la même Personne, le Fils de Dieu monté au ciel ; mais nous retrouvons le même mystère dans les enseignements pratiques. Lorsque sa vie de foi est terminée sur la terre, nous voyons Jésus comme « l'auteur et le consommateur de notre foi » dans les cieux. (Héb. xii, 2). C'est dans ce caractère tout nouveau qu'il apparaît dans le ciel, et c'est la vie de la foi ainsi que ce qu'il a fait et qu'il souffrit pour nous dans sa grâce infinie qui l'y a conduit. Et du ciel il resplendit aux regards

(4) Tous les enseignements que nous donne cette Épître à l'égard de Christ monté au ciel, sont de nature à établir l'âme dans la grâce parce qu'ils nous le montrent sous des aspects divers, répondant à nos besoins. Comme, par exemple, ayant expié nos péchés, ou comme l'auteur de notre salut, ou bien encore comme Celui qui nous sanctifie ou qui nous console dans nos épreuves. La doctrine que nous retrouvons sans cesse est celle de Christ élevé dans les cieux ; mais cette élévation nous est toujours présentée ou expliquée de manière à nous établir dans la grâce ce qui est le but principal de l'Épître.

de la foi ; si nous possédions une intelligence capable de discerner une pareille gloire, et si nous avions un cœur fait pour en jouir, nous comprendrions que le ciel rayonne d'une beauté nouvelle depuis qu'y est entré Jésus avec tous les droits et tous les titres qu'il s'est acquis sur la terre pour le salut des pécheurs.

Et voici le mystère : la participation du Fils à la chair et au sang en vertu de laquelle il prit sur Lui la postérité d'Abraham ; et ensuite l'ascension de cette Personne glorieuse dans le ciel. « Dieu manifesté en » chair, élevé dans la gloire. » C'est une tâche hême que celle d'étudier les anneaux indissolubles de cette chaîne qui réunit des choses séparées par des distances que la pensée humaine ne saurait combler. La Parole faite chair dont parle saint Jean est aussi le quelque chose de bon venu de Nazareth. L'Emmanuel est aussi l'enfant qui reçut l'adoration dans la crèche de Bethléem. Au milieu du Trône apparaît un Agneau tel qu'il fut immolé. » (Apoc. v). Celui qui avait des paroles de sagesse pour les intérêts journaliers de la vie et à portée de tous ceux qui les entendaient, était le même qui avait été établi dans le secret de Dieu comme le fondement même des conseils divins (Prov. viii). Dans le buisson d'Horeb se trouvait le Dieu d'Abraham ; dans la nuée du désert, la gloire ; dans l'homme armé de Jéricho, le capitaine des armées de l'Eternel ; dans l'étranger qui visita Gideon sous sa grange et Manoah dans son champ, celui le Dieu auquel est due l'adoration de la création toute entière. Ce sont là quelques-uns des témoins parmi les choses élevées et les choses basses, que la grâce a réunies à la gloire de Dieu. « Personne n'est monté » au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le » Fils de l'Homme qui est dans le ciel. » (1. p. 90)

Cette pensée nous la retrouvons dans l'Épître aux Ephésiens : « Qu'il soit monté, qu'est-ce? sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre. » La dignité de Celui qui est monté au ciel, la place qu'il occupe, les services qu'il a rendus ont un caractère transcendant, et nous disent clairement que Celui qui est descendu, était dans le ciel au-dessus de toute chose, comme il est écrit : « Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous. » (Jean III). Sa dignité est impliquée dans ce mystère qui est indiqué Ephés. IV, 8, 9, et qui est plus pleinement développé dans l'épître aux Hébreux, car elle nous apprend qu'avant de monter aux cieux, Jésus avait accompli la purification de nos péchés, qu'il avait détruit celui qui « avait la puissance de la mort, et délivré ceux qui lui étaient assujettis, s'étant perfectionné comme l'auteur de notre salut (I, II, V). Et quand il fut entré dans le ciel Il remplit le vrai sanctuaire, le tabernacle que Dieu avait dressé et non les hommes, » afin de nous préparer un héritage éternel et de purifier les choses célestes (VIII, IX). Qui aurait pu s'élever dans une telle gloire et dans une telle puissance, si ce n'est Celui qui avait été déjà dans les cieux. Les offices qu'il remplit nous révèlent son origine. Ses souffrances elles-mêmes, pendant le temps de son abaissement annoncent la gloire toute divine de sa Personne.

Dans ses œuvres, dans ses allées et dans ses venues, dans ses triomphes, il a visité les régions les plus élevées et les plus basses; il a été sur la terre et dans les entrailles de la terre; il a été dans le sépulcre, le domaine de la « puissance de la mort; » il est maintenant dans les plus hauts cieux dépassant les principautés et les puissances. L'étendue de son royaume est ainsi manifestée au regard de la foi. Ni le pinacle du

temple, ni la montagne la plus élevée ne pouvaient offrir un pareil spectacle; mais la foi le saisit. Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté au-dessus des cieux. Oui, c'est le même Jésus, Emmanuel qui est aussi notre frère, ayant pris la postérité d'Abraham. Je sais bien, devons-nous ajouter ici, qu'il ne faut pas confondre les deux natures de Jésus-Christ. Jem'incline devant cette vérité, que Celui qui nous sanctifie a participé à la chair et au sang. Je reconnais de toute la puissance de mon âme l'humanité réelle de sa Personne; mais cette humanité sans avoir été fictive, n'avait rien d'imparfait dans sa condition. N'existe-t-il pas dans l'esprit de plusieurs d'entre nous une certaine incrédulité inconsciente, et cependant réelle, concernant le mystère de la Personne de Christ? L'âme possède-t-elle avec une ferme assurance la conviction de l'unité de la Personne de Jésus, à travers les incidents et les transitions de sa glorieuse histoire?

Quant à moi, je désire dans le langage du Saint-Esprit me réjouir dans « l'Homme Christ-Jésus ». *L'Homme* obéissant nous est donné comme le fondement et comme l'objet de toute justice (Rom. ix, 15). *L'Homme* ressuscité nous est manifesté comme étant le gage de notre résurrection (1 Cor. xv, 21). *L'Homme* monté au ciel est pour nous la garantie que nos intérêts sont toujours sauvegardés devant Dieu (1 Tim. ii, 8). *L'Homme* qui doit bientôt redescendre du ciel, est la joie et la sécurité du royaume à venir (Ps. lxxviii, 14). Le mystère de l'homme obéissant, mort, ressuscité, monté au ciel pour en redescendre, soutient le conseil de Dieu. Mais répétons toutefois que l'âme ne doit pas perdre de vue l'unité de la Personne, l'œuvre complète et parfaite de Christ dans chaque acte de son ministère, dans tout ce qu'Il a fait, dans ce qu'Il

a souffert, dans ce qu'Il continue de faire, est l'œuvre d'une même Personne. »

Quel autre que Jésus « Dieu manifesté en chair » eût pu parcourir la voie mystérieuse où Il a marché seul et sans secours ? Le Fils qui était dans le sein du Père, devint ici-bas l'Agneau destiné à l'autel des holocaustes, et ensuite l'Agneau immolé atteignit le sanctuaire de gloire au-dessus des cieux. C'est sa Personne elle-même qui donne à son œuvre son efficacité. Sa vie de douleurs, de renoncement et d'obéissance active, sa mort, sa résurrection, son ascension eussent été inutiles, si Jésus n'eût pas été ce qu'il est. Il est le Rocher, et c'est pourquoi son œuvre est parfaite. C'est le mystère des mystères. Mais Jésus ne nous est pas offert comme un objet de discussion. Il nous est présenté comme l'objet de notre foi, digne de notre amour, de nos louanges et de nos adorations.

Dieu et l'Homme, le ciel et la terre sont placés dans ce grand mystère devant l'intelligence de la foi ; Dieu a été ici-bas en chair, et l'homme glorifié est maintenant là-haut dans les cieux. Ce sont là les chaînons qui réunissent les deux vérités que j'ai considérées, et cette méditation est bien faite pour rendre les choses du ciel plus vivantes et plus proches de nos pensées. La distance morale qui nous en sépare est immense, parce que la chair appesantie par les convoitises et la mondanité est un obstacle qui nous retient ; mais la distance positive n'est plus rien. Après qu'il fut monté au ciel Jésus se montra « en un moment, en un clin-d'œil » à Etienne hors de la cité des Juifs ; et dans un instant aussi rapide, il resplendit sur le chemin de Saul de Tarse voyageant de Jérusalem à Damas. Et bien que la gloire ne nous soit pas manifestée maintenant d'une manière visible, la réalité en

est ravivée et confirmée à nos âmes par la méditation de ces mystères.

Et le royaume à venir ne doit-il pas manifester les effets de ces mystérieux rapprochements? car les cieux et la terre en rendront témoignage et les célébreront. « Que les cieux se réjouissent et que la terre s'égaie! » L'Eglise, unie à l'Homme glorifié et souverainement élevé, sera dans les cieux au-dessus des principautés et des puissances. L'échelle que vit Jacob sera établie, et le Fils de l'homme deviendra le centre et le soutien de cette suprématie glorieuse. La manifestation des fils de Dieu délivrera la création tout entière de l'esclavage de la corruption. La cité céleste descendra, et les rois de la terre lui consacreront leur gloire et leurs honneurs, pendant qu'elle donnera sur la terre placée à ses pieds les eaux de son fleuve, les feuilles de son arbre, et la lumière de sa gloire. Les anges qui entoureront le trône s'écrieront : « Digne est l'Agneau qui a été immolé. » Les nations n'étudieront plus la science de la guerre. Le bois de Juda et le bois d'Ephraïm ne feront plus qu'un et ils auront un seul roi (Ez. xxvii). « Et il arrivera en ce temps-là, que je répondrai aux cieux, et ils répondront à la terre, et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et ils répondront à Jizréhel. (Osée II, 21, 22). Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est du fruit béni qu'on recueillera dans le royaume à venir. Les prémices et le germe de toutes ces manifestations dans les cieux et sur la terre parmi les anges, les hommes, les créatures et la création elle-même, se trouvent à Bethléem, dans le jardin de Joseph d'Arimatee, et sur le mont des Oliviers.

Puissent nos cœurs et nos consciences comprendre cet enseignement! Puissions-nous nous associer aux

anges dans les plaines de Bethléem et auprès du sépulcre de Jésus pour contempler les anneaux de cette chaîne mystérieuse, ou plutôt, entrer dans la pensée des disciples eux-mêmes, lorsque, sur le mont des Oliviers, ils virent le chainon glorieux qui se formait alors entre Jésus et les cieux! (Luc xxiv, 44-52). Ils étaient en ce moment semblables à Israël célébrant la fête de « l'offrande des prémices » (Lév. xxiii, 9-14). Jésus, les vrais « premiers fruits », venait d'être recueilli, et il leur avait expliqué, Lui, le divin Docteur, le mystère de cette gerbe cueillie qui signifiait sa résurrection. Ils contemplèrent leur Seigneur ressuscité montant au ciel, et ils célébrèrent cette fête comme avec la « Victime de l'holocauste. » « Ils l'adorèrent et s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. »

Jésus fut élevé glorieusement aussi bien qu'il fut reçu dans la gloire. Il entra dans la lumière du plus haut des cieux, mais il y entra avec la splendeur qui lui était propre; et là, il est maintenant revêtu d'un corps semblable à celui que nous posséderons un jour. L'humanité réelle est là-haut dans les cieux, mais c'est une humanité glorifiée; « Jésus possède dans le ciel le même corps avec lequel il a paru sur la terre. C'est là une « sainte chose » formée par le Saint-Esprit dans le sein de la vierge. C'est là ce « Saint » qui, lorsqu'il fut couché dans le sépulcre, ne connut point la corruption. C'est là ce « corps rompu » pour nous et dans lequel il a porté sur le bois le fardeau de nos péchés. Cette même Personne qui a souffert toutes les insultes, tous les mépris, toutes les misères, est maintenant assise là-haut dans une gloire ineffable. C'est ce même corps percé pour nous, et pas un autre, que tout œil verra. Ce tabernacle ne sera jamais mis de

côté. La Personne de Christ, qui comprend sa nature humaine, sera éternellement l'objet de toute gloire et de toute louange. « Sa position actuelle est celle de la gloire la plus élevée, au-dessus de toute la création de Dieu, et de tout nom qui puisse être nommé.

Il fut « élevé dans la gloire » avec l'amour indicible, l'approbation infinie de Dieu le Père, après avoir pleinement accompli les desseins de sa grâce dans la rédemption des pécheurs.

Il fut « élevé en triomphe, ayant mené captive une grande multitude de captifs; » et il prit place à la droite de la majesté de Dieu, toute puissance lui étant donnée dans les cieux et sur la terre.

Il fut élevé comme la Tête de son corps, l'Eglise, afin que de la plénitude de la Dété qui demeure en lui corporellement, elle puisse « croître de l'accroissement de Dieu. »

Il fut élevé comme dans un temple, afin de « paraître pour nous devant la face de Dieu, » d'y être placé comme le ministre du véritable Tabernacle, d'intercéder pour nous et de servir aussi dans son corps devant le trône.

Il fut élevé comme notre Précurseur dans la maison du Père, pour y préparer des places pour les enfants, afin que là où Il est ils y soient aussi.

Et de plus, en s'asseyant dans les cieux, il attend le moment où il doit paraître dans les airs pour venir à la rencontre de ses saints afin de les prendre à lui pour toujours; il attend le moment où il sera de nouveau envoyé pour apporter à la terre par sa présence ces temps de rafraîchissement » qui ont été promis; et il attend aussi jusqu'à ce que l'Eternel ait « mis ses ennemis pour le marche-pied de ses pieds. »

Notre amour est tiède, notre énergie elle-même est fai-

ble. Mais en principe je ne connais rien qui soit digne de ces visions de la foi, si ce n'est cet esprit de dévouement qui peut dire avec Paul : « Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance, » uni à ce désir ardent qui Le cherche, et s'écrie : « Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt. »

Bien-aimés! Notre Dieu Sauveur a uni par une chaîne indissoluble son humanité à sa Divinité. La joie et la gloire qu'il y trouve aussi bien que sa puissance en assurent l'éternelle durée. Les mystères que nous venons de considérer, il les a ordonnés Lui-même ; et par la foi qui les accepte le pauvre pécheur peut se reposer dans une parfaite paix sur le Rocher des siècles.

(Suite.)

ABRAHAM.

J'ai trouvé dernièrement un intérêt tout particulier dans l'histoire d'Abraham, et je vous envoie un court aperçu de ce qui m'a frappé dans cette histoire comme tableau de plusieurs éléments intéressants de la vie de la foi. Ce qui m'a spécialement occupé, c'est la différence qu'il y a entre le culte public et la communion personnelle que cette histoire présente, l'intimité de la dernière, et le fondement sur lequel elle

repose. Mais par suite d'autres occupations, je dois me borner à une esquisse rapide.

La vie d'Abraham, en tant qu'elle nous est présentée comme vie de la foi, commence par son appel quand il était en Mésopotamie, avant qu'il habitât à Caran. Le Dieu de gloire lui apparut, dit Etienne. En un mot, c'est par la révélation que Dieu lui donna de Lui-même qu'il fut appelé dans le sentier de la vie. Objet de l'élection divine, la révélation que Jéhovah lui accorde de Lui-même l'appelle hors des ténèbres et de son état d'assujettissement à la puissance de Satan (car sa famille adorait d'autres dieux au-delà du fleuve hors du pays de la promesse) et lui donne les promesses, en rapport avec une foi qui le fait partir sur la simple parole de Dieu, pour être conduit là où Dieu lui montrerait son pays et sa demeure. Il devait tout quitter pour la parole et la promesse de Dieu. C'est là le premier élément et le premier caractère de la vie de la foi. Le Seigneur donne cette histoire avec assez de détails pour faire voir que, jusqu'à ce qu'Abraham eût pleinement rompu avec tout ce que Dieu l'appelait à quitter, il ne peut point, quoique ayant quitté beaucoup et pouvant alléguer les meilleurs droits de la nature pour ce qu'il retenait, atteindre la fin en vue de laquelle il avait quitté tout le reste. Il avait quitté Ur, était venu à Caran et il demeura là. Cependant, après la mort de Taré il quitta Caran, comme le Seigneur le lui avait dit, et maintenant il arrive

à Canaan. Ceci commence la seconde partie de la vie de la foi : ce qui se passe dans le lieu de la promesse.

Dans cette vie de la foi nous sommes appelés à partir en nous confiant en Dieu pour le lieu de la promesse et de l'espérance, appelés par la précieuse révélation de Dieu à nos âmes, et nous avons à marcher avec Dieu dans cette place de bénédiction et de communion où nous sommes entrés en esprit. C'est la seconde partie de notre vie chrétienne. Elle se trouve ici (chap. XII, 6-8). Abram va et vient dans le pays de la promesse — pour nous ce sont les lieux célestes. Les Cananéens, la puissance du mal ennemie, sont encore dans le pays. Un jour Josué les extirpera ; mais pour la marche de la foi d'Abram, ils sont encore dans le pays pendant qu'il y marche dans l'espérance. Combien cela est vrai, et que nous sommes loin de nous en souvenir toujours suffisamment !

Le Seigneur apparaît à Abram ; c'est là le fondement du culte aussi bien que de la marche. Ce n'est pas évidemment pour le faire partir en tout quittant, qu'il lui apparaît, car Il lui apparaît quand il se trouve, bien que ce soit comme étranger, dans le pays où Dieu l'avait amené : Il lui apparaît pour attirer à lui-même les affections de celui qu'il avait amené là. Mais ce n'est pas dans cette condition qu'Abram doit le posséder ou l'hériter. Il aurait beaucoup perdu par une possession pareille : sa position

d'étranger là, dirigeait, par l'effet de la grâce, son cœur et son espérance vers une cité qui avait des fondements, vers une meilleure patrie, c'est-à-dire la céleste. Nous pouvons sûrement dire qu'il nous était avantageux que Christ s'en allât. Oh ! combien elles sont douces les associations et les espérances célestes auxquelles il nous a introduits par l'Esprit qu'il a envoyé en conséquence de ce qu'il est monté en haut ! Comme Il a véritablement établi l'homme avec Dieu dans les lieux célestes, et combien une telle position vaut mieux que l'établissement d'un royaume terrestre quelque glorieux qu'il soit ! Il y a quelque chose de particulièrement excellent et béni dans une vie de foi, dépendante de Dieu pour la jouissance qu'on prend en ce qui ne se voit pas. Un homme du monde, quelqu'un, du moins, qui avait passé sa vie comme tel, un de ses sages, a dit : « Tout ce qui fait prédominer le passé, le lointain ou l'avenir, sur le présent, élève l'homme sur l'échelle des êtres intelligents. » Comme il en est beaucoup plus ainsi lorsque c'est Dieu qui remplit tout, et cela dans la création et la manifestation d'affections qui sont éveillées et formées par Christ et qui l'ont Lui et la perfection divine qui est en Lui, pour leur objet et leur source !

Je reviens à l'histoire que nous étudions : Le Seigneur apparut — fit sentir à Abram d'une manière pratique qu'il ne devait pas avoir le pays : — Dieu et confiance en Lui, telle était sa portion — il était

étranger dans le pays; quant à ceci l'espérance était sa portion propre, mais il l'hériterait dans sa semence. Il y avait un dessein de Dieu arrêté, et ce dessein il devait le connaître de cette manière. Quelle bénédiction de se reposer ainsi en Dieu, le cœur fondé sur des communications de sa propre part et sur l'assurance qu'Il peut nous bénir en nous enseignant à nous confier assez en Lui pour vivre la vie de la foi et nous contenter de Lui! La part la meilleure dans ce monde, c'est d'y avoir un cœur d'étranger qui a Dieu avec Lui : ce fut celle de Christ de la manière la plus parfaite, et dans le plus parfait degré; Dieu aura à exécuter le jugement pour en introduire d'autres dans la bénédiction effective; quant à nous, nous possédons tout avec Lui et, maintenant et même pour toujours, en Lui-même : nous n'avons pas besoin du jugement pour jouir de notre portion, quoique nous sachions que le jugement aura lieu et opérera la délivrance pour tous les autres (1). C'est là la position de l'Eglise, et c'en est une *très-bénie*

(1) Remarquez comme cela fait ressortir le véritable caractère de l'enlèvement de l'Eglise. Si ma portion se trouve d'une manière quelconque dans ce monde, il faut pour que j'en jouisse, que le mal soit ôté par le jugement. Mais si je suis entièrement étranger et pèlerin, et n'ai pas ma portion ici, évidemment un tel jugement n'est pas nécessaire pour que je jouisse de ma portion. Dieu lui-même est cette portion, car j'ai renoncé à tout ici. Il n'a pour m'en faire jouir qu'à me prendre en haut quand le moment d'agir ainsi sera venu dans ses conseils.

— elle souffre avec Christ. Cette position dans le cas d'Abram amena le culte. C'est pour nous son véritable effet, son effet réel. C'est à Dieu qui lui était apparu qu'il éleva son autel : la révélation que Dieu accorde de lui-même dans le lieu de la promesse a pour effet le culte, comme Sa révélation, quand nous en sommes éloignés, nous place sur le chemin vers le lieu de repos que Dieu doit nous montrer. C'est cette précieuse révélation de Lui-même par Dieu, nous mettant en relation consciente avec Lui-même, et découlant de ce que la foi seule connaît, qui forme la base du culte. C'est le sentiment de sa faveur, de l'intérêt direct qu'il prend en nous, le sentiment qu'il nous a mis par sa révélation en rapport avec Lui-même, qui, dans cette confiance et par elle, crée le culte. Notre culte répond à la révélation que nous avons ainsi, tout en étant fondé sur la grâce de cette révélation ; la révélation du dessein de Dieu, et de la manière dont il accompagnera sa promesse, accompagne la révélation sur laquelle il est fondé, et en fait partie ; mais ceci place l'âme en relation permanente avec Dieu de cette manière. Pour Abram, le culte réalise les diverses parties de la demeure promise à la foi pour être possédée quand le pèlerinage sera achevé ; et quand il en réalise la jouissance, son pèlerinage, son autel, sont renouvelés. Il parcourt le lieu de la promesse et de l'espérance, où il est encore étranger ; mais lorsqu'il dresse sa tente

dans la jouissance de ce lieu, il dresse aussi son autel. C'est là un doux et heureux tableau de la vie et de l'occupation de la foi. Ces deux éléments — le départ pour le voyage vers le lieu de la promesse, et le fait que Dieu y est heureusement reconnu, constituent les deux parties de la vie de la foi. Le reste de ce chapitre, sur lequel je ne m'étends pas, montre la chute du croyant qui, si le lieu de la promesse ne lui offre pas tout ce qui lui est nécessaire pour ses besoins actuels, est capable, au lieu de consulter Dieu, de descendre vers le monde pour y chercher du secours. Cette conduite, quoique accompagnée de la prospérité extérieure — comme ç'a été le cas pour l'Eglise — mène à une infidélité plus grande. Abram n'a pas d'autel ici, ni jusqu'à ce qu'il retourne à l'autel qu'il avait fait au commencement, là où à la fin il en avait eu un — il n'a pas non plus de communication nouvelle — et ne fait pas connaissance plus ample avec le lieu de la promesse. Tout ce qu'il peut faire, par grâce, c'est de revenir au lieu qu'il avait quitté.

Quand Abram fut revenu à l'autel qu'il avait quitté avant de descendre vers le Midi, nous le voyons de nouveau occupé à rendre culte. Ici, quoique peut-être la prospérité dont on avait joui en Egypte eût été l'occasion de la querelle et des chagrins qui survinrent, la conduite d'Abram est de toute beauté et signale quelqu'un qui a la portion céleste. Si l'Egypte l'a trahi, elle lui a du moins enseigné une leçon. Revenu avec

cette expérience à la communion avec Dieu, il possède assez en elle pour faire, dans l'esprit de grâce, l'abandon de tout le reste. Il arrive un moment où notre propre foi est mise à l'épreuve : souvent nous marchons par celle d'autrui ; mais il faut que notre propre état soit éprouvé. Lot, un croyant, choisit le monde contrairement à tout sentiment, et tourmente son âme juste au milieu de ce qui était l'objet même du jugement qui approchait. Aussitôt que le croyant aux pensées mondaines et sa portion sont ensemble, et qu'il a été donné effet, par le désir mondain de Lot, à la distinction faite par la foi et la fidélité dans le désintéressement du bonheur et de la grâce céleste où Dieu était une suffisante portion, Dieu dit à Abram de se promener par tout le lieu de la promesse et d'en prendre connaissance dans sa longueur et sa largeur ; au Nord, au Midi, à l'Orient, et à l'Occident ; dans toute son étendue — tout cela était à lui. En d'autres termes, quand une fois le cœur a renoncé à tout ce que l'égoïsme voudrait avoir de ce qui semblerait être en dedans des limites du pays mais a été pris par le cœur charnel pour y prendre son plaisir, la pleine étendue et les détails précieux de ce dont nous devons jouir avec Dieu nous sont révélés — et révélés expérimentalement. Nous avons donc ici, après le caractère général de la vie de la foi et la chute en elle, un caractère important de l'expérience qu'on y fait : après la chute, le rétablissement par grâce dans

la communion, la complète victoire sur le monde, et le renoncement au monde, l'âme a un sentiment tel de la valeur des choses célestes et invisibles qu'il affranchit de l'influence du monde. La conséquence est, qu'on échappe au danger d'être embrouillé dans ce qui est la scène et l'objet du jugement, et qu'on acquiert une pleine connaissance expérimentale de l'héritage de la foi. Remarquez qu'Abram échappe et obtient un accroissement de privilèges en marchant dans le sentier de la foi où il n'y a pas de perception des conséquences. Abram avait fléchi par faiblesse et manque de foi sous l'épreuve, mais son cœur était droit; et après le trouble que sa faute avait occasionné et sa restauration, l'effet même de cette expérience humiliante est de lui faire donner la supériorité à toute l'influence mondaine, ce qui le préserve entièrement de la fatale erreur de Lot (1). Ici le Seigneur, tout en n'apparaissant pas, comme quand Il l'appela ou se révéla à lui dans le pays de la promesse, parle à Abram. Et Abram, après avoir transporté sa tente, bâtit un autel au lieu où il vient demeurer. Effectivement, notre culte est en proportion de la mesure dans laquelle nous entrons dans les détails de notre portion de la part de Dieu.

(1) Il y a chute dans chacun de ces traits de la vie divine : il ne quitte pas la maison de son père, et, en conséquence, s'arrête à mi-chemin, et n'est nullement dans le lieu de la promesse ; puis il descend en Egypte. Dans le troisième cas, Lot représenté la chute, et Abraham maintient son principe céleste.

Ici nous avons, dans ce que nous avons lu jusqu'ici, trois de ces autels, et dans un certain sens, quatre. D'abord, celui qui avait été bâti à la suite de la révélation que le Seigneur avait donnée de Lui-même dans le pays, ce qui donne le caractère général du culte de la foi. Secondement, celui qui montre le caractère permanent du culte, dans la position et la marche d'étranger, de l'adorateur. En Egypte, hors du lieu de la promesse et de la foi, il n'y en a aucun : puis, ce qui m'en faisait compter en un certain sens quatre, le retour au lieu de la position d'étranger et du culte dans le pays de la promesse ; et enfin, après que son cœur exercé eut renoncé à tout excepté Dieu, et que Dieu — le croyant aux sentiments mondains ayant choisi la plaine bien arrosée — lui eut fait connaître par expérience toute l'étendue de la scène de la promesse, il bâtit là un autel pour adorer le Dieu qui lui avait tout donné, lui en avait assuré la possession, et lui en avait donné la connaissance dès à présent et la jouissance en espérance. Mais renoncer au monde, est le chemin de la victoire sur lui ; le choisir, c'est l'asservissement à son pouvoir. Lot est emmené captif par les puissants de la terre, en même temps que ceux au milieu desquels ses penchants charnels l'avaient conduit. Abraham, libre et marchant dans la foi de Dieu, a, de sa part, plus de force que tous les rois vainqueurs ou vaincus, et délivre Lot et les rois qui ne pouvaient se secourir eux-mêmes. La pleine victoire

de la foi est présentée ici — la nôtre, ce n'est point par les armes charnelles qu'elle est gagnée, et ce que la victoire d'Abram figure ne sera pleinement accompli qu'en rapport avec les Juifs. Ceci amène Abram sous la bénédiction de Melchisédec, Dieu prenant le caractère, qui est proprement millénial, de possesseur des cieux et de la terre. La louange et la bénédiction constituent l'œuvre sacerdotale de Melchisédec. C'est la victoire de la foi et la pleine bénédiction de Christ, sacrificateur et roi de l'empire universel de Dieu, définitivement établie — tous les ennemis étant vaincus. Mais dans le récit historique cela donne occasion à Abram, non pas simplement de renoncer complètement au monde, mais de refuser de dépendre de lui pour la moindre chose. Abram dépend de Dieu pour les richesses et pour tout. Dans une telle relation, recevoir du monde, dépendre de lui, lui être redevable de quelque avantage, c'est une souillure. Ainsi se termine cette partie de l'histoire d'Abram et du culte qui lui appartient. Des détails de la nature la plus intéressante sont donnés en ce qui suit, mais ils ne sont que le développement de sa relation personnelle avec Dieu. Ce que nous avons examiné constitue la vie publique de la foi dans ses caractères généraux. Ce qui suit entre dans la communion privée et personnelle qui appartient à la vie de la foi, par la grâce divine qui la visite. Nous n'y trouvons pas le culte, mais ce que nous pouvons avec révérence appeler relations. Il

nous est dit dans un endroit que Dieu parla avec Abram. Abram, sans aucun doute, tomba sur son visage, la position convenable dans une telle relation ; et même lorsque, en toute liberté, il intercédait auprès de Jéhovah pour d'autres quand Jéhovah lui apparut sous la forme d'un homme, ce fut avec la plus entière reconnaissance de la gloire divine de Celui avec lequel il parlait. Toutefois, ce n'était pas le culte, mais des communications de la part de Jéhovah à Abram, et en retour d'Abram avec Lui.

Nous avons ici une bénédiction et un privilège d'une nature toute particulière — une grâce, une intimité qui réclame notre attention la plus profonde et la plus pleine d'adoration. Et si c'est l'aimable tableau de cette familiarité condescendante de Dieu avec les tout premiers mouvements et pour ainsi dire, les mouvements enfantins de la foi, qui nous est présenté ici, sûrement dans la maturité de la connaissance de toutes ses voies et de toute sa grâce que nous possédons par la rédemption et par le don de son Saint-Esprit, ce privilège n'est point perdu. Il peut être d'un caractère plus profond — plus empreint d'une sainte révérence, comme rempli d'une connaissance plus profonde de Dieu — plus confiant, parce que l'amour de Dieu est mieux connu — moins familier, mais plus intime ; toutefois il existe, et le gracieux tableau que nous en avons dans le cas d'Abraham n'est pas perdu pour notre instruction. Il a un caractère chrétien, et non le carac-

tère patriarcal; mais le même Dieu qui nous aime, et la même foi qui se confie en Lui, se rencontrent par sa grâce pour recevoir les communications pleines de grâce de cet amour, et pour dire nos besoins et les sentiments de nos cœurs, et aussi les besoins des autres, à quelqu'un sur lequel nous savons comment nous pouvons compter. Ces communications ont un caractère très-différent, tant du côté du Seigneur que, par suite de cela, du côté d'Abraham, mais elles étaient toutes ce que je puis appeler personnelles.

La première occasion de ces communications de la part de Dieu fut le refus formel et absolu d'Abram de rien prendre du monde, même là où il lui avait rendu le plus grand service possible. Il ne voulut avoir rien à faire avec lui, depuis un fil jusqu'à une courroie de soulier. Sa foi avait remporté la victoire sur la puissance du monde, et son estime de la valeur de sa propre relation avec Dieu lui fit refuser la récompense que le monde lui offrait. Dieu répond à cette conduite d'Abram et lui dit : Je suis ton bouclier et ta grande récompense. Sa défense dans la bataille avait été Dieu; sa grande récompense, non pas les pauvres et périssables dons d'un monde, auquel son débiteur est après tout redevable de quelque chose — reconnaît, au moins, qu'il recevra de lui — mais le Seigneur lui-même. Telle est, d'une manière générale, la précieuse déclaration faite à Abram par la Parole du Seigneur. Il y a une différence entre les communications du chap.

xv et celles du chap. xvii. Dieu ne visite pas, pour ainsi dire, personnellement Abram dans le chap. xv; et c'est dans une vision qu'Il lui déclare ce qu'Il est *pour* lui — bénédiction grande et toute spéciale, mais évidemment différente de la révélation personnelle des chap. xvii et xviii. Voici en quoi les deux communications diffèrent essentiellement. Dans le chap. xv, Dieu déclare ce qu'Il est *pour* Abram, dans le chap. xvii, ce qu'Il *est* : et ceci mène à une communion beaucoup plus profonde et à une manifestation plus étendue de la grâce, et par cela même à une plus grande identification avec la pensée de Dieu dont le cœur est plus pénétré, que ne le fait la révélation du chap. xv. Cette dernière fait des besoins et des désirs d'Abram la mesure de ses bénédictions, ou, du moins, ses besoins et ses désirs caractérisent ses bénédictions. En conséquence, Abram est rejeté sur lui-même. Dieu le rencontre là pleinement en grâce, mais c'est à ses besoins et à ses désirs qu'Il répond. Or, cela est très-précieux. Dieu manifeste sa condescendance la plus tendre. Il nous inspire confiance : nous pouvons, en conséquence, lui exprimer nos besoins, lui ouvrir nos cœurs; et toute la communication qui résulte de cela, en même temps qu'elle nous fait mieux connaître Dieu, nous mène à cette connaissance de Lui qui nous fait voir notre propre petitesse en ce que nous lui avons présenté comme l'objet de nos désirs, et nous donne de trouver notre joie en Lui-même, et de

tirer nos sentiments envers les autres de Lui-même, et de la jouissance efficace pour nous faire ressembler à Lui, de ce qu'Il est pour nous-mêmes.

Ainsi, lorsque Dieu eut dit à Abram qu'Il était son bouclier et sa récompense, Abram répond : Que *me* donneras-tu ? Il présente à Dieu le premier besoin de *son* cœur. Dieu lui avait dit qu'Il était lui-même sa récompense ; mais quand c'est sur nos sentiments et nos besoins que nous sommes rejetés, si Dieu se présente comme notre portion, le cœur humain se tournera, par l'effet même de la confiance qui est produite en lui, vers ses propres pensées et ses propres désirs. L'idée de la récompense d'*Abram* conduisit Abram aux besoins, aux sentiments et aux désirs d'*Abram*. Quoique Dieu eût dit, et même parce qu'Il avait dit qu'*Il* était sa récompense, l'amour et la bonté étaient sentis, mais ne mettaient pas de côté ce qu'Abraham désirait obtenir de cette bonté, si elle était là, ni ne conduisaient Abram au-delà. Dieu savait tout cela et en prenait occasion de manifester ses pensées propres et ses desseins. C'est donc à la grâce qui descend jusqu'au cœur de l'homme lui-même et l'attire en confiance vers Dieu, mais par là le laisse dans le cercle de ses besoins propres et de ses propres sentiments, tels, toutefois, qu'ils peuvent exister en connexion avec Dieu ; mais alors, remarquez-le, n'allant pas au-delà de ce monde, au-delà de ce dont l'homme a besoin comme

conscient de sa position ici-bas. L'intervention de Dieu en bonté pour nous dans cette sphère-ci est pleine de douceur, mais ce n'est pas dans son but céleste. Comme homme sur cette terre, Abram avait besoin d'un fils pour continuer son nom, et d'une postérité pour hériter et jouir des promesses : Dieu était pleinement dans la pensée de donner cela. Abram rattache le désir naturel de son cœur au témoignage de la faveur divine, que Dieu, dans la révélation qu'Abram avait reçue quand il fut arrivé dans le pays, avait promis une semence à Abraham en rapport avec l'héritage du pays. Naturellement, Abram désirait assurer à ses propres descendants les bénédictions et la gloire promises. Si son désir eût été simplement de jouir de Dieu dans le Ciel, il n'y eût pas eu de place pour un désir pareil ; mais, du moment que ses pensées restaient sur la terre et que Dieu lui avait promis de le bénir là, il y eut lieu à ce désir. Il entra dans les desseins de Dieu, mais prenait nécessairement, si la bénédiction devait être précise, un caractère terrestre. De quelque nature qu'ils soient, nos besoins ont nécessairement leur place sur la terre. Nous pouvons introduire Dieu en eux, mais c'est en eux que nous l'introduisons, et Il est certes assez miséricordieux pour y entrer. J'ai dit que la réponse de Dieu, quand Il précisait sa promesse, prenait nécessairement un caractère terrestre. Ce chapitre rend cela manifeste. Il renferme aussi quelques prin-

cipes remplis de bénédiction, mais qui caractérisent la position d'Abraham ; très-précieux en eux-mêmes , mais répondant toutefois à la nécessité et à la faiblesse de l'homme , et non pas proprement à la communion dans son sens le plus vrai et le plus élevé. Dieu faisait des communications à Abram, et Abram parlait avec Lui ; mais ce n'était pas la communion dans le sens de la jouissance de Dieu lui-même, et de la conformité avec sa nature. La justice est imputée à Abraham ; vérité précieuse ! Comment eût-il pu sans elle se tenir devant Dieu, ou être le béni de Dieu ? Il croit à la puissance de résurrection en Dieu, et en sa fidélité à accomplir sa promesse, et cela lui est imputé à justice. C'est la première fois que cette grande et toute importante vérité est enseignée dans l'Écriture, ou même qu'il en est fait mention : et cela, je n'en doute pas, avec intention, quoique nous sachions bien qu'il y avait eu auparavant des croyants. Mais à présent que nous voilà à la grande racine de l'arbre de la promesse, cette vérité fondamentale devait être manifestée. Le fondement même de la bénédiction de l'homme était posé ici, mais c'était encore en réponse à la nécessité de l'homme. Il ne pouvait pas subsister devant Dieu, ou hériter de la promesse sans la justice ; il ne l'avait pas en lui-même : Dieu lui impute sa foi comme telle.

Ensuite, pour assurer le faible cœur de l'homme, Dieu se lie lui-même par une alliance. Condes-

condescendance bien miséricordieuse en vérité! Mais quelle réponse trouve cette grâce dans sa merveilleuse condescendance? — A quoi connaîtrai-je que je posséderai le pays? — Alors, pendant que la nature et l'homme passent par l'ombre ténébreuse de la puissance de la mort (et Christ a fait cela comme homme pour nous) Dieu passe entre les pièces et s'oblige par une alliance de mort à accomplir ce désir du cœur du croyant conformément à Ses propres pensées, et la promesse en reste le sûr fondement en Christ. Les limites du pays sont signalées, et la puissance de ceux qui le possédaient n'est rien. Ce remarquable passage nous enseigne la précieuse et parfaite assurance de l'homme dans la justice de la foi et l'immutabilité de l'assurance; seulement, ce n'est pas la communion dans la vie, mais une alliance terrestre, et répondant au besoin, bien que la chose donnée fût pure grâce. Dieu a des gens à Lui, et Il leur donne une loi!

Je saute le chap. xvi. Ce n'est point la vie de la foi, mais l'effort de la chair pour obtenir la bénédiction par ses propres voies; la bénédiction est promise, mais sous la loi. C'est, en type, Israël sous la loi.

Dans le chapitre xvii, nous avons la révélation de Dieu lui-même à Abram. Jehovan apparaît, mais non pas comme la première fois pour l'inviter à tout quitter et à venir au pays, ni simplement pour lui communiquer les promesses. Il se révèle lui-même dans ce qui de-

vait être son propre nom de relation avec Abram — Lui-même sous ce nom — et il donne à Abram un nom en relation avec Lui-même ; ceci est la forme de révélation la plus élevée. Pour nous, c'est la communication d'un nom encore meilleur, d'une relation plus intime. Le nom du Père nous est révélé par le Fils, et nous sommes appelés fils. C'est là la meilleure et la plus haute révélation possible de Dieu en relation, car, c'est celle du Père à Christ le Fils lui-même. Toutefois nous avons, quant à Abraham, cette sorte de révélation. Dieu ne révèle pas ici ce qu'il est pour Abraham, mais ce qu'il est. Abraham devait marcher devant Lui, connu dans ce caractère. Je suis le Dieu Tout-Puissant marche devant ma face. En conséquence, Abraham tombe sur sa face, et ne demande rien pour satisfaire les désirs de son propre cœur. *Dieu parle avec lui.* Tel est le caractère de cette merveilleuse entrevue. Jéhovah révèle ses intentions et donne à Abram un nom en rapport avec elles. Dieu ne se lie point par un sacrifice, seulement Il assure à Abraham les diverses bénédictions. Mais il place Abraham dans la condition de relation avec Lui-même, comme Lui appartenant, par le signe de la mort de la chair ; là ce n'était naturellement qu'en figure. Toutefois Abraham est ainsi placé dans la jouissance de la relation. Dieu est donc révélé à Abraham, et Abraham est mis en relation personnelle avec Dieu : il Le connaît comme

ne le connaît nul autre. Dieu va juger le monde, et maintenant Il apparaît à Abraham pour lui faire la promesse immédiate d'un fils sur le point d'arriver. Il vient sous une forme humaine avec deux autres, des anges aussi sous forme humaine. Ces derniers allaient à Sodome pour exécuter le jugement sur elle, et en même temps délivrer Lot. Mais Abraham vit aussitôt qui était Celui qui approchait, et voulut Le retenir quelque temps. Avec une convenance exquise, il se garde, tout en montrant une véritable sainte révérence, de déchirer le voile qui cachait aux autres la présence de Jéhovah. Les anges étaient là, Sara y était, et d'autres peut-être. Il en agit avec l'Hôte mystérieux selon qu'Il se présente lui-même, seulement avec la plus grande attention et la plus entière révérence. Cependant les promesses, ce n'est qu'Un seul qui les fait, et c'est Celui qui parle au patriarche. Mais la parole relative à l'accomplissement actuel étant prononcée, ils se lèvent pour continuer leur chemin, et maintenant Jéhovah en agira avec Abraham comme un homme fait avec son ami. Il parle à Abraham, non de ce qui le concernait lui-même, mais de ce qui concernait le monde. Il ne s'agit pas des besoins d'Abraham, ni même de la marche d'Abraham; mais ce sont les intentions de Dieu à la connaissance desquelles Dieu voudrait l'initier en lui découvrant ses pensées et ses conseils (comme en Eph. 1, 10, 11). Les deux hommes poursuivent vers Sodome, et Abra-

ham et le Seigneur restent ensemble. Quelle place de privilège et de bénédiction ! Ce n'est pas le culte ; ce n'est pas un appel à suivre quand le Seigneur conduisait : tout cela a eu sa place. C'est la communion, ce sont des entretiens personnels avec Dieu, relativement à Lui-même et à ses voies, entretiens basés sur la révélation que Dieu a donnée de lui-même, et sur la connaissance personnelle de son caractère : la grâce agissant sur le cœur, et produisant l'intercession. Toute cette scène est instructive. Son fils et son héritier est promis comme chose actuelle. C'est là notre propre espérance. C'est une chose arrêtée, indépendante de tout ce qui arrive au monde, notre propre espérance particulière. Nous sommes en communion avec Dieu, sur le fondement de la révélation spéciale qu'Il nous a faite de Lui-même, et l'Héritier attendu et révélé comme venant. Alors Dieu en agit avec nous avec une intimité d'amis, et nous dit ses desseins et ses plans, réveillant en nous, par la grâce qu'Il exerce à notre égard et la confiance qu'elle communique, l'esprit de grâce et d'intercession fondé sur ce qu'Il est, sur notre connaissance de Lui. Ici Abraham ne demande rien pour lui-même ; il plaide pour les autres. A la vérité, qu'est-ce qu'il aurait pu demander, jouissant du privilège de converser avec Dieu et ayant comme certaines et présentes les promesses concernant le fils. Il est dans le lieu de la bénédiction et marche dans l'esprit de communion et du Dieu qu'il

connaît maintenant. Cela avait commencé par la révélation que Dieu lui donna de Lui-même. Maintenant qu'Abraham est seul avec Lui tout est liberté, hardiesse, quoique en même temps sainte révérence, avec Quelqu'un bien connu. Le silence même d'Abraham lorsque les autres étaient là et que Jéhovah s'était caché lui-même, appartenait à une connaissance de Dieu que personne d'autre n'avait. Certainement Jéhovah avait un jugement plus manifeste et même des voies de délivrance et de miséricorde plus sûres, que même Abraham ne savait; mais nous parlons des termes dans lesquels Abraham était avec Lui. Cela mit fin à cette conférence merveilleuse; et lorsque toutes les paroles d'Abraham furent épuisées, et que l'Eternel lui eut répondu jusqu'au bout, l'Eternel s'en alla; quand il eut achevé de communiquer avec Abraham (*vers. angl.*).

Quelle position pour l'enfant de la foi! Et telle est notre place. Dieu s'est révélé lui-même encore plus pleinement et d'une manière plus intime. Il nous dit le bon plaisir de sa volonté; selon le bon plaisir qu'il s'est proposé en lui-même. Il nous parle du Fils qui vient bientôt. Il nous parle, quoique seulement comme d'une partie de sa volonté et de ses conseils, du jugement prochain du monde. Notre place est en grâce avec Celui qui communique avec nous.

LA GUERRE QUE LES INCRÉDULES FONT
AU CHRISTIANISME.

Le genre d'opposition que les hommes font au Christianisme en prouve la vérité d'une manière générale, prouve qu'ils ont conscience qu'il s'agit en lui réellement d'un droit de Dieu sur l'âme.

Sans doute les hommes ont attaqué le Paganisme comme faux. Ils ont résisté au Mahométisme, quoique l'épée fût son principal argument, de sorte qu'il y avait moins à raisonner.

Mais l'incessante et laborieuse activité de la critique des libres penseurs à l'égard de la Bible, le profond et minutieux examen qu'elle a eu à subir pendant des siècles, l'ardeur qu'on a mise à y rechercher des erreurs ou des contradictions prouvent le vif désir de montrer qu'elle n'est pas ce qu'elle prétend être. Pourquoi toute cette activité, toute cette ardeur? Ceux qui ne sont pas sous l'influence directe du Mahométisme sont depuis longtemps convaincus de sa fausseté, et le laissent là, tandis que ces recherches minutieuses pour découvrir une paille dans les Ecritures se poursuivent, se répètent, se renouvellent constamment. On entreprend la Bible de tous les côtés. On appelle au secours contre elle

l'astronomie et la géologie ; on fouille dans la géographie, l'histoire, l'antiquité, le style ; les manuscrits de toute espèce, les écrits insensés des Pères, les absurdes écrits des hérétiques, les imitations apocryphes que l'on a faites de son contenu, on n'a rien omis, tout a été tourné et retourné dans le but de trouver quelque chose de nature à la décréditer ; on a mis en avant les sages écrits des philosophes pour prouver qu'ils pouvaient faire aussi bien qu'elle, ou qu'ils étaient la source de ce qu'il y a de bon, ou même de ce qu'on prétendait y avoir d'absurde dans ses doctrines ; on a recherché toutes les autres influences qui auraient pu moraliser l'humanité, pour qu'on ne suppose pas que c'est la sienne. Pourquoi tout ce travail ? Pourquoi, si le Christianisme n'est qu'une doctrine comme celle de Platon, n'aurait-il pas produit son effet de manière à ce que les philosophes fussent aussi froids à son égard qu'ils le sont envers tout le reste ? Ah ! c'est qu'il contient en lui — et leur conscience le sait — le droit de Dieu et de la vérité de Dieu ; et ils ne veulent pas reconnaître que c'est le vrai Dieu, que c'est le Christ qui en est la source : car alors il faudrait qu'ils se soumissent et reconnussent ce qu'est l'homme.

Et cela se montre de la façon la plus curieuse. Bien qu'ils ne fassent aucun cas de Christ ou qu'ils le regardent comme un imposteur, ils ne veulent pas admettre que les livres autorisés de sa religion contiennent un exposé fidèle des doc-

trines de la religion. Si je lis le Coran, je suis satisfait de le tenir pour l'exposé du Mahométisme, quelque absurde qu'il soit, et je dis que le Mahométisme est absurde. J'en fais de même pour les Védas et pour les Pouranas.

Mais lorsqu'il s'agit des livres chrétiens, sans doute qu'on les accuse d'erreur, de contradiction, etc, mais la critique indépendante (1) ne veut pas admettre qu'après tout ils enseignent le vrai Christianisme! Ils ne sont point un exposé véritable, authentique du Christianisme! Pourquoi, s'il ne constitue qu'une fable, une imposture, être si difficile quant à l'exactitude de son exposé? Ses principaux propagateurs sont certainement en état de nous donner un exposé suffisant de l'imposture et de ses doctrines, pour tout ce qui nous intéresse. Mais non. On a conscience que Dieu se trouve dans le Christianisme. En dépit de la volonté, la conscience sait qu'ici elle a affaire avec Dieu, et il lui faut une véritable révélation, un exposé réel et authentique de ce que Dieu est. C'est son droit. Mais, quoique un sujet en faveur, ou qui excite la curiosité, puisse absorber un certain temps beaucoup d'esprits, ou un individu toute sa vie, les hommes ne se mettent pas tant en peine, si continuellement et avec tant de persévérance, d'arriver à la *vérité* d'une fable. Il ne leur arrive point de rejeter les livres sacrés de tout autre religion, pour la

(1) De qui ces critiques sont-ils indépendants, au fond, si ce n'est de Dieu et de sa vérité?

raison qu'ils ne sont point un exposé fidèle de cette religion. Ils les prennent tels qu'ils sont parce qu'ils savent que ce n'est qu'une fable. On en agit de même avec tout ce que l'on sait être l'œuvre de l'esprit humain. Un homme étranger au Luthéranisme considère les livres symboliques des Luthériens comme l'expression du Luthéranisme, qu'il soit d'accord avec eux ou non. Pourquoi ne pas prendre les livres chrétiens comme exposant le Christianisme? Un incrédule ne peut laisser tranquille Dieu et sa vérité, parce que c'est la vérité de Dieu. Il est rempli de fanatisme contre elle, car sa volonté est engagée dans l'affaire; et son fanatisme est plein d'amertume, parce que sa conscience n'est pas à l'aise. Il rira d'un charpentier mahométan qui croit posséder seul la vraie religion; et il maudira un chrétien conséquent qui croit la posséder, et dénoncera et aura en horreur tous ceux qui sont tels, s'ils ne lui permettent pas de rester parmi eux quand il renie leur Seigneur, et il mettra toute son énergie à publier leur acte. Pourquoi cette différence?

EXTRAITS DE LETTRES.

Tant il est vrai que nous avons toute grâce en Celui qui est notre Tête vivante; et je prie

que nous soyons rendus capables, en tenant ferme le Chef (la Tête), d'y puiser continuellement, et d'être préservés de tout ce qui pourrait empêcher la vie de ce Sauveur béni dans nos corps mortels. Quand on pense ce que c'est d'avoir une telle vie, et une telle plénitude où nous pouvons puiser, et que nous sommes appelés réellement à jouir de tout ce qui fait abonder, dans la présence même de Dieu, dans la lumière du ciel, cela donne un sentiment de reconnaissance et une stabilité de joie que le Saint-Esprit seul peut donner ou nous faire comprendre. Mais nous devons chercher à avoir un esprit bien exercé à maintenir la marche de notre vie et notre état habituel en harmonie avec tout cela. Christ n'était pas toujours dans la gloire de la transfiguration. Il se trouvait en face d'un monde incrédule et le sentait; mais il fut toujours d'accord avec la gloire que cette transfiguration révélait, et, de fait, avec ce qui ne se trouvait alors que faiblement préfiguré; et il le fut toujours dans toute source d'activité ou de manifestation de vie; or, quant à nous, c'est là ce que nous devons chercher à réaliser au-dedans. Il ne s'agit pas de faire des efforts pour imiter (quoique en effet nous imitions), mais d'être, ou plutôt de puiser tellement en la Tête, que ce que nous sommes en lui ne soit pas empêché par le mal, dans sa manifestation. Pour vaincre il nous faut de la puissance aussi bien que les désirs d'une nouvelle nature; dès lors une dé-

pendance continuelle — non pas de l'incertitude à l'égard de la nature et de la vie qui désire, mais une dépendance entière d'un centre pour toute force ou puissance, afin d'arriver à l'accomplissement! (je veux dire ici-bas) de ces désirs-là. — C'est la différence entre Rom. vii et Rom. viii.

Comme j'ai été conduit à considérer ce point il en est un autre que je désire mentionner, c'est que toutes les affections convenables et heureuses supposent la relation à laquelle elles appartiennent, et non uniquement la nature qui est capable de ces affections. Un orphelin a la capacité d'aimer un père et une mère, et cela le rend malheureux. Un enfant qui a ses parents a les affections qui appartiennent à cette relation. De même, l'existence de la nature divine implique les désirs qui lui sont naturels; mais les affections spirituelles trouvent leur place dans une relation connue avec le Père et avec Christ. Et ceci est fondé sur la rédemption et la grâce, qui doivent être connues comme une chose accomplie et assurée, et, en réalité, la relation en laquelle nous avons été introduits par là, afin que ces affections bénies, qui découlent d'un Dieu que l'on connaît, puissent exister dans nos âmes. Mais alors, quelle source certaine et immuable de bonheur n'avons-nous pas — une position de proximité divine et immédiate à l'égard de Dieu! Il nous a adoptés à lui comme enfants, comme il est écrit dans Eph. i;

et il nous a donné une nature capable d'en jouir, et le Saint-Esprit comme puissance (illimitée en elle-même); et tout cela est fondé sur une rédemption qui nous place dans une position où nous sommes les objets de sa faveur, sans qu'il y ait aucun nuage, et dans une position en cette faveur, aussi assurée et accomplie à notre égard — une position aussi assurée, dis-je, que la valeur de la rédemption elle-même, une rédemption éternelle. Que le Seigneur nous garde en sa paix, et marchant devant lui en toute sainte conduite et piété, afin que nous nous rencontrions dans une joie vraie et entière. Adieu, cher.... — Que le Seigneur, notre Maître plein de bonté, soit avec vous, et près de vous, et avec tout son peuple bien-aimé, et qu'il daigne me bénir aussi. J'ai été, en général, dans ces derniers temps très-heureux avec lui; mais il y a aussi un regard qui est entré dans le bonheur devant moi en sa présence, et cela m'a fait sentir combien peu l'œil y entre même comme il le devrait, mais en même temps combien ce bonheur est grand; mais c'est une lumière merveilleuse, en laquelle il est permis de regarder. Je parle de la félicité de sa présence en la lumière.

Il y a un point dans votre lettre sur lequel je désire dire un mot, c'est ce qui regarde *l'exercice des dons*. Lorsque l'objet qu'on a en vue en allant à la table du Seigneur, et à des réunions pour le culte ou pour la prière, est

« d'exercer un don », il est clair que le vrai caractère de telles réunions n'est pas compris. Je n'y vais pas pour exercer un don, mais pour rompre le pain, pour adorer, pour rencontrer Celui qui a dit : « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. » et : « Faites ceci en mémoire de moi. » L'expression même qu'on emploie annonce une pensée fautive dans l'esprit, et donne l'idée d'un rôle joué; et la chose n'en a que trop fréquemment l'apparence. C'était le cas chez les Corinthiens. Ils ne manquaient d'aucun don; mais au lieu d'en user dans la soumission au Saint-Esprit, pour la gloire de Dieu et pour l'édification de ses enfants, ils les exerçaient c'est-à-dire qu'ils se glorifiaient eux-mêmes par le moyen de ces dons. Je ne connais rien de plus triste, de plus déshonorant à l'égard du Seigneur que cela, rien qui ait causé plus de tristesse parmi les saints réunis. Une soumission réelle au Saint-Esprit, jointe au sentiment de la présence du Seigneur, arrêterait tout aussitôt la pensée d'exercer des dons. Le sentiment de sa présence chasse aussitôt toute pensée de soi. C'est vraiment une chose des plus pénibles, lorsque nous allons pour nous attendre au Seigneur et pour de sa présence, que de trouver quelqu'un rempli de lui-même, qui se met en avant, qui se fait le centre de l'assemblée, qui occupe le temps, et qui remplit l'esprit de ses frères de pensées pénibles à l'égard de lui-même, au

lieu de pensées heureuses à l'égard de Christ, gâtant ainsi la communion, interrompant le culte, et empêchant la bénédiction de toute manière. « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » — une liberté dans laquelle l'Esprit dirige (et non l'énergie qui est de la chair); alors le Seigneur seul sera haut élevé, car nulle chair ne se glorifiera en sa présence. Alors Dieu est tout, et l'homme n'est rien. Puissent nos cœurs n'avoir qu'un seul et unique objet, savoir : « Qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus-Christ, à qui est la gloire et la force aux siècles des siècles. Amen! »

J'espère que personne ne mettra en question ce qui était autrefois si clair pour bien des chrétiens, comme étant le sentier du devoir. Je crains un peu que quelques-uns ne soient ébranlés en regardant trop à la condition actuelle des assemblées, au lieu de considérer le fait que Dieu a encore une œuvre de discipline à accomplir, que nous avons méritée et devant laquelle nous devons nous incliner. Si on est désappointé, parce que Dieu ne se sert pas de nous plus qu'il le fait, cela ne peut-il pas venir de ce que nous pensons davantage à *notre fidélité qu'à notre culpabilité* quant au mal dont nous nous sommes séparés? Si nous regardons à la pauvre condition où nous sommes maintenant, et que nous murmurions dans nos ten-

tes, ne sommes-nous pas exposés à en venir bientôt à mettre en question notre position même? Si Satan peut nous ébranler, il le fera. Il en est qui parlent beaucoup du manque de puissance dans l'assemblée, ayant leur propre mesure quant à ce qu'est la puissance, oubliant que c'est la *présence* de Dieu qui est la *puissance*, que ce soit pour briser ou pour édifier.

J'ai été bien frappé dernièrement de la manière dont Christ fut exaucé et vainquit à Gethsémané et sur la croix. Je pense que, tout en ayant en vue la coupe terrible, l'épreuve spéciale et immédiate en Gethsémané c'était le pouvoir des ténèbres; le grand point de Satan était de se glisser entre son âme et le Père (comme auparavant c'était par les choses désirables pour la vie). Mais il ne put le faire. Dès lors Christ plaidant avec son Père, ne recevant rien ni de Satan, ni de l'homme, quant à la coupe, la reçut de son Père, dans une obéissance parfaite et bénie. « Tu m'as mis dans la poussière de la mort. »

Dès lors son âme est entièrement en dehors des ténèbres par rapport à son ennemi, et il peut juger des autres dans le calme de la paix : « C'est ici, votre heure et le pouvoir des ténèbres, » et il se présente volontairement, afin que ses disciples s'en aillent libres. Quelle perfection bénie que celle qui, quoiqu'il en coûtât à lui-même, les garda toujours libres. Car, dans leur position,

Satan les aurait pris en son heure, si le Seigneur ne s'était présenté à la brèche; et il en est toujours ainsi. Lorsqu'il le fallait pour Pierre, il peut permettre justement ce qui était bon pour le cribler, mais aussi arrêter les vagues orgueilleuses qui devaient passer entièrement sur sa propre âme. Christ était ainsi, il me semble, entièrement en dehors du conflit avec les ténèbres, avant qu'elles fussent venues de fait. Il traverse tout avec Dieu — son Père.

A la croix, comme je le comprends, il y avait tout autre chose. Il fut abandonné de Dieu. Il eut immédiatement affaire à Dieu; il s'agissait de la juste colère de Dieu contre le péché, et Christ était en cette place, tellement que l'amour ne pouvait offrir aucun refuge pour son âme; et ici encore, il est parfait. Puis, après avoir accompli cette œuvre ineffable, son âme ayant bu la coupe sans mélange, l'expiation étant faite, il se présente comme ayant été exaucé, et l'acte de la mort est justement celui par lequel il remet lui-même son esprit à son Père. Au temps où tout était calme, il l'avait dit; mais il devait, en son âme, passer par la mort, et il le fit, comme sacrifice pour le péché. Mais alors, qu'était-ce que la mort? Il était Celui qui avait vaincu la mort, qui avait subi la mort, en son efficace infinie pour expier, et il remet son âme qui était plus que pure, qui a aboli le péché, entre les mains de Dieu, son Père. Qu'est-ce que la mort ici, si la victoire sur Satan la rendait un acte

d'obéissance ? Le fait d'avoir porté la colère lui donne le droit de laisser sa vie pour la réception méritée d'une faveur infinie. La mort était à lui. Ce n'est pas encore la puissance en résurrection, mais il remet son âme à son Père. C'était la mort, mais la mort comme la conclusion d'une vie accomplie d'obéissance dans la détresse, et l'introduction dans cette faveur infinie, dans la vie, au-delà de toute relation de promesse ici-bas, position dans laquelle l'œuvre en laquelle il avait glorifié le Père, le plaçait.

Et c'est ce que, par lui, la mort devient pour nous. Elle cesse d'être une conclusion de la vie. Nous avons, par lui, le droit de remettre nos âmes, en la mort, entre ses mains, comme nous le voyons dans Etienne. C'est le terme du conflit, pour être dans la vie, la vie dans la puissance de laquelle nous vivons à lui, absents du corps et présents avec le Seigneur. Il s'est remis — il y avait pouvoir, quoique en rapport avec le Père, entre les mains duquel il remet son esprit — afin que sa résurrection fût « par la gloire du Père. » Car, même en cela, il ne saisit pas la gloire lui-même. La mort, ou ce qui est appelé mort, devient ainsi une chose totalement nouvelle. C'est le fait d'en avoir fini avec tout, comme âme rachetée, pour entrer dans un autre monde.

Mais je parle maintenant de Christ. Il était sorti de tout cela, et d'une heure bien autrement terrible, et il pouvait dire au brigand qu'il irait avec lui dans le paradis — il pouvait en paix par-

ler à Jean de sa mère. Son œuvre était venue pour cela ; et « sachant que toutes choses étaient accomplies, » après avoir dit : « J'ai soif, » il remit son âme entre les mains de son Père. Ces deux considérations m'ont profondément touché, en les envisageant dans quelques détails dont je n'avais jamais trouvé ni la portée ni l'importance générale.

Quant à la justification, il y a un point que je dois faire remarquer. Deux choses se réunissent en elle : d'abord, il y a le sang qui nous a lavés de nos péchés ; et c'est là peut-être ce qui est appelé, à proprement dire, justification. Mais, de fait, nous pouvons ajouter notre acceptation dans le Bien-Aimé. Si quelqu'un pratique la justice, il est juste comme lui (Christ) est juste. Car, en pratiquant la justice, c'est ce qui découle de la vie de Christ en nous ; mais en tant que nous vivons de cette vie par le Saint-Esprit, nous sommes unis à Christ, et nous jouissons de sa justice devant Dieu, acceptés dans le Bien-Aimé. C'est la résurrection qui en est le pivot ; car elle est la preuve de la justification, et elle introduit Christ, dans la puissance de cette vie éternelle (à laquelle nous participons aussi), en la présence de Dieu. C'est autour de la personne de Christ, envisagé comme ressuscité, que tournent toutes les vérités que l'on trouve dans la Parole. L'union de l'Eglise à Christ en est le complément.

La résurrection laisse tout ce qui pourrait nous condamner derrière elle dans le sépulcre, et introduit le Seigneur dans le monde nouveau, dont il est la perfection, la Tête, et la gloire. Maintenant nous sommes un avec lui.

LA TABLE DU SEIGNEUR

Beaucoup d'idées ont cours sur ce sujet chez des personnes que j'aime en vérité et que j'estime, et chez d'autres qui s'en servent dans des intentions différentes ; mais ces idées selon moi ne sont pas fondées : les quelques lignes que je vous adresse ont pour but de le montrer.

On dit, et on insiste sur ce point, que la table est la table du Seigneur. Personne assurément ne le met en doute, ou ne pense à nier que Celui, de qui la table est la table, ne soit le Seigneur, et n'ait un droit particulier à ce titre, ce titre distinctif. Mais, tandis que le cœur reconnaît joyeusement ce nom de Seigneur, ce nom cependant n'est pas, et ne peut pas être, le point de vue le plus élevé ou le plus réjouissant de la Cène du Seigneur, ni ce qui en elle appartient spécialement aux chrétiens. Assurément si Christ n'était pas le Seigneur, non-seulement la table, mais le christianisme tout entier seraient perdus. Mais le nom de Seigneur n'est pas le nom sous

lequel les chrétiens ont communion à la table et qui soit leur première part à cette table. Parler de communion avec le Seigneur, c'est mal assortir ses termes.

Le nom de « *Seigneur* » est employé relativement à la table, là où on en use en contraste avec le mal ou comme une place d'honneur et de jugement. La table du Seigneur est appelée ainsi en contraste avec la table des démons ; la coupe du Seigneur en contraste avec la coupe des démons. C'est pourquoi l'Écriture ajoute : « Provoquons-nous le Seigneur à la jalousie ? sommes-nous plus forts que Lui ? » Et encore quant au jugement : « Ce n'est pas manger la cène du Seigneur » ; et : « il sera coupable du corps et du sang du Seigneur » ; et : « car si nous nous étions jugés nous-mêmes, nous ne serions point jugés ; mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur..... »

Mais quand l'Apôtre parle de *communion*, il ne parle pas du Seigneur ; mais il dit : « La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas la communion du sang du *Christ* ; le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps du *Christ* ? » — Et cela est d'autant plus remarquable que, dès que dans le même passage il commence à parler d'autorité, de contraste avec les démons, et de jugement du mal, il dit toujours « *du Seigneur*, » tandis que, pour la communion, il fait différemment.

REMARQUES SUR ESAÏE.

CHAPITRE VII. — Comme nous l'avons vu , le chapitre précédent renferme la révélation de la gloire de Christ et la promesse assurée d'une sainte semence après le jugement du pays et du peuple. Voici maintenant le récit important de faits survenus , non en l'année où mourut le roi Hozias , ni même sous le règne de son successeur , mais aux jours d'Achaz. On n'aurait pu autrement expliquer d'une manière claire comment la gloire de Christ était sur le point d'apparaître. Le chapitre que nous avons sous les yeux résout cette question et relie la révélation de Christ avec son rejet et son triomphe final et éternel (chap. viii , ix , (4-7) et le chap. vii ne traite que la première partie.

L'occasion fut l'alliance offensive de Retsin , roi de Syrie , avec Pékak , fils de Remalja et roi d'Israël , contre Juda et contre Achaz : « Et on rapporta à la maison de David en disant : La Syrie s'est alliée à Ephraïm. Et le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple furent ébranlés , comme les arbres des forêts sont ébranlés par le vent. » On fut en proie à une grande crainte , là où , hélas ! nulle crainte ne régnait , c'est à dire à Jérusalem et dans la maison de David. Il n'y avait à cela rien d'étonnant : l'héritier du trône de David , ne suivait pas les traces de David , son père ; il marchait dans les voies du roi d'Israël et pis encore ; il dépouillait Juda

et péchait gravement contre l'Éternel. Saisi d'une terreur panique, et demeurant toujours éloigné de Dieu malgré son état de détresse, Achaz est rencontré par le prophète qu'accompagne son fils Séarjasub, et qui lui dit de la part de Dieu : « Prends garde à toi et demeure tranquille; ne crains point, et que ton cœur ne devienne point lâche à cause des deux queues de ces tisons fumants, à cause, dis-je, de l'ardeur de la colère de Retsin et de la Syrie, et du fils de Rémalja — de ce que la Syrie a délibéré avec Ephraïm et le fils de Rémalja de te faire du mal en disant : Montons en Judée, et la réveillons, et nous y faisons ouverture; partageons-là entre nous, et établissons pour roi le fils de Tabéal, au milieu d'elle. » etc. (v. 4-6).

Combien folle et basse est l'incrédulité! Elle se montre joyeuse et confiante sur les bords d'un volcan prêt à vomir des torrents de lave; elle est saisie d'angoisse quand Dieu se dispose à dissiper les malheurs qu'elle redoute. Dans ce cas ci, comment aurait-Il pu voir tranquillement un pacte entre Israël apostat et la Syrie païenne? Ce n'était simplement que leur entreprise, menée à bonne fin, devait être une source d'ennuis pour Juda, mais elle devait surtout mettre de côté la race de David. C'était un coup porté au Messie, si peu que cette idée se fût présentée à leur esprit; de sorte que la fidélité et la dignité même de Dieu se trouvaient directement engagées. Mais, « Ainsi a dit l'Éternel Dieu : Cela n'aura point d'effet et ne se fera pas; car la capitale de la Syrie, c'est Damas; et le chef de Damas, c'est Retsin; et dans soixante-cinq ans Ephraïm sera froissé pour n'être plus un peuple. Et la capitale d'Ephraïm, c'est Samarie, et le chef de Samarie, c'est le fils de Rémalja. Si vous ne croyez

point, certainement vous ne serez point affermis. » (v. 7-9).

Que les voies de Dieu sont merveilleuses! Les efforts pour détruire, qui paraissaient si terribles à ceux contre lesquels ils étaient dirigés, alors surtout que leur conscience leur adressait des reproches, amenaient immédiatement la révélation de la ruine des destructeurs. Le chef syrien serait impuissant à protéger Ephraïm plus coupable, car sa sentence était déjà prononcée — il devait être brisé dans soixante-cinq ans de telle manière qu'il ne serait plus un peuple; et il en fut ainsi à la lettre (2 Rois xviii). Le chef de Samarie nous est également présenté dans toutes les formes; mais qui étaient-ils l'un et l'autre pour discuter les conseils de Dieu au sujet de la race royale de David, bien qu'Achaz fût personnellement incrédule comme il l'était? Dieu n'en est pas moins Dieu, et sa parole subsistera éternellement, quoique, certainement, l'incrédule ne sera point affermi.

Cela n'était que le prélude de la prédiction beaucoup plus importante qui suit: « L'Eternel continua de parler avec Achaz, disant: Demande un signe pour toi de l'Eternel ton Dieu; demande-le, soit dans le plus bas lieu, soit dans le plus haut. Et Achaz dit: Je n'en demanderai point et je ne tenterai point l'Eternel. » (v. 10-12) Hélas! que de fois l'incrédulité s'efforce de dissimuler ainsi sous des dehors hypocrites son mépris de Dieu! Que de fois dédaignant dans sa présomption les paroles de sa grâce, elle revêt l'apparence du respect et de l'humilité! Le prophète cependant discerne les mensonges de ce méchant cœur incrédule et invite la maison de David à entendre, non-seulement sa répréhension, mais aussi l'annonce du signe que le Seigneur enverra: « Voici,

une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils et on appellera son nom Emmanuel. » Quelle merveilleuse grâce que celle qui adresse une promesse semblable à un homme tel qu'Achaz ! Et pourtant la grâce condamne l'incrédulité ou tout autre péché comme jamais la loi ne l'a fait ni n'aurait pu le faire. Si Achaz avait demandé quelque signe dans ce que sa pensée pouvait embrasser, soit de la terre, soit du ciel, à quelle distance incommensurable ne serait-il pas encore resté au-dessous de ce qu'embrasse l'œil de Dieu ! Quoique l'homme refuse de demander à cause de son incrédulité, cela n'empêche pas Dieu d'accorder un signe pour sa propre gloire, et ce signe c'est le Fils de la vierge, la postérité de la femme, Emmanuel ! Comme les pensées et les sentiments se pressent ici en foule ! La sécurité de la royale lignée de David et de ses droits qu'était-elle de plus que la ruine prédite de l'intrigant Ephraïm, en la présence de ce signe — vérité des vérités — Dieu avec nous ? Il était toutefois l'assurance, si sa grandeur annonçait d'autres gloires, et des gloires plus élevées, que nulle conspiration formée contre cette Racine et cette Postérité de David ne prospérerait.

Il est à peine nécessaire, (et cependant cette remarque sera d'une grande utilité pour certains lecteurs) d'observer que le « Fils », Emmanuel, du verset 14, n'est pas « l'enfant » du verset 16 ; ce dernier indique Séarjasub, qui pour cette raison avait accompagné le prophète. « Mais avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, la terre que tu as en abomination sera abandonnée par ses deux rois. » On remarquera qu'Esaië passe « de la maison de David », vous, à Achaz, toi, (Comparez y. 13, 14 avec 16, 17). Il est certain que l'enfant du prophète, Séarjasub, avait le caractère d'un « signe » (voyez viii, 18) bien que naturellement

il fût très-distinct du grand signe, le Fils de la vierge. D'après le verset 16, le roi devait apprendre que, avant que cet enfant alors présent, atteignit l'âge de discernement, les rois alliés disparaîtraient de la scène. C'est ce qui eut lieu : trois ans avaient à peine passé sur sa tête, que les rois d'Israël et de Syrie tombèrent sous les embûches ou les coups de leurs ennemis.

Le coupable Achaz et Juda devaient-ils pour cela demeurer impunis ? Nullement, ainsi que le prophète continue de le déclarer au premier : « L'Éternel fera venir sur toi et sur ton peuple, et sur la maison de ton père, par le roi d'Assur, des jours tels qu'il n'y en a pas eu de semblables depuis le jour qu'Ephraïm se sépara de Juda. Et il arrivera qu'en ce jour-là l'Éternel sifflera aux mouches qui sont au bout des ruisseaux d'Égypte, et aux abeilles qui sont au pays d'Assur. Et elles viendront et se poseront toutes dans les vallées désertes, et dans les trous des rochers, et par tous les buissons et par tous les halliers. » (vers. 17-19). La foi d'Ezéchias put arrêter l'exécution du jugement prononcé contre Juda, et le roi d'Assyrie fut repoussé pour un temps. Mais Josias lui-même, tout fidèle qu'il était, eut à souffrir de sa téméraire opposition « aux mouches qui sont au bout des ruisseaux d'Égypte ; » et « les abeilles du pays d'Assur, » à l'appel de Jéhova firent sentir les piqûres de leurs aiguillons d'une manière encore plus cruelle. — « Et ce jour-là, le Seigneur rasera avec le rasoir pris à fouage au-delà du fleuve, savoir, avec le roi d'Assur, la tête et les poils des pieds, et il achèvera aussi la barbe. Et il arrivera en ce temps là qu'un homme nourrira une vache et deux brebis ; mais il arrivera que pour l'abondance du lait qu'elles rendront il mangera du beurre, car tout

homme qui sera demeuré de reste dans le pays mangera du beurre et du miel. Et il arrivera en ce jour-là que tout lieu où il y aura eu mille vignes, de mille pièces d'argent, sera réduit en ronces et en épines. On y entrera avec des flèches et avec l'arc, car tout le pays ne sera que ronces et épines. Et dans toutes les montagnes qu'on essartait avec la serpe, là on ne craindra plus de voir des ronces et des épines, mais ce sera pour y jeter les bœufs, et pour y être foulées des brebis. » (vers. 20-25.) La face du pays d'Israël devait de la sorte être entièrement transformée, et telle serait la désolation qui s'ensuivrait que le propriétaire d'une vache et de deux brebis trouverait la plus vaste étendue dans laquelle pourrait paître en liberté son maigre troupeau au milieu du désert qui devait remplacer les riches campagnes de la Palestine, et n'aurait lui-même d'autre nourriture que celle qui constitue l'aliment des hordes errantes. Quel tableau ! Oui, et les vignes les plus fertiles (comp. Cantique de Salomon, VIII) devaient être réduites en champs de ronces et d'épines; et nul ne pourrait y passer s'il n'avait pour se défendre un arc et des flèches; et les collines dont la végétation était dirigée avec soin devaient servir de parc au gros et au menu bétail. Quels tristes détails renferment ces paroles qui annoncent à son roi le lamentable changement de la Judée!

CHAPITRE VIII, IX, 4-7. — Nous connaissons déjà les deux grands sujets de la prophétie, Emmanuel et l'Assyrien : — La Vierge devait enfanter un Fils, le Messie, Emmanuel; Jéhova devait faire venir contre l'infidèle descendant de David le roi d'Assyrie dévastateur, tout en se réservant dans sa miséricorde un résidu.

Le chapitre à l'étude duquel nous passons contient

de nouvelles et plus complètes révélations de la part du Seigneur. Le prophète reçoit l'ordre de prendre un rouleau et d'y écrire dessus au sujet d'un autre enfant qui doit lui naître et qui portera le nom mystique de Maher-salal-has-bas. La signification en est donnée à Esaïe : « Car avant que l'enfant sache crier : mon Père ! et ma mère ! on enlèvera la puissance de Damas et le butin de Samarie, devant le roi d'Assur, » (v. 4) prophétie qui s'accomplit à la lettre, comme le prouvent les récits inspirés.

Mais il y a plus. « L'Éternel continua à me parler disant : Parce que ce peuple a rejeté les eaux de Siloé qui coulent doucement et qu'il s'est réjoui de Retsin et du fils de Rémalja ; — pour cette cause, voici ; le Seigneur s'en va faire venir sur eux les eaux du fleuve, fortes et grosses, savoir, le roi d'Assur et toute sa gloire ; et ce fleuve montera par-dessus tous ses affluents et ira par-dessus tous ses bords ; et il traversera en Juda et se débordera, et dépassera tellement qu'il atteindra jusqu'au cou, et l'étendue de ses ailes remplira la largeur de ton pays, ô Emmanuel » (vers. 5-8). Nous sommes ici en présence des scènes du dernier jour, quelque type que l'on puisse supposer les avoir déjà reproduites. L'orgueilleux Assyrien remplit le pays, le pays d'Emmanuel, atteignant « jusqu'au cou ; » il est cependant non-seulement arrêté et confondu, mais entièrement et pour jamais détruit.

Le peuple dans cette circonstance n'eut pas plus de foi que n'en avait eu le roi dans la scène précédente. L'un et l'autre méprisèrent les avertissements et les promesses de Dieu. C'était sur l'homme que reposait leur confiance en présence du danger. Si, d'un côté ; Achaz fut saisi d'effroi à la vue des queues des deux

tisons fumants, alors que l'Éternel l'engageait à dédaigner le courroux des rois alliés d'Israël et de Syrie ; de l'autre, le peuple rejeta les eaux de Siloé qui coulent doucement. Leur châtement ne serait que justice. Le fleuve impétueux, l'Assyrien, se précipiterait sur le pays et l'inonderait. Mais n'est-ce pas « ton pays, ô Emmanuel ? » Assurément oui, et quel que soit le roi, quel que soit le peuple, quel que soit leur abaissement Dieu ne vengera-t-il pas l'insulte faite à Celui qui, lorsqu'il est outragé, ne l'est pas une seconde fois ? Il ne reste pas sourd au cri de ses élus, que ne sent-il pas pour Emmanuel ! Les peuples se sont-ils alliés ? Ils pouvaient s'en épargner la peine : ils seront brisés. Ceux des pays éloignés se sont-ils équipés ? Qu'ils prêtent l'oreille, s'ils n'ont pas peur ; qu'ils écoutent le Seigneur prononcer leur sentence : « Equipez-vous et vous serez froissés ; équipez-vous et vous serez mis en pièces. Prenez conseil, et il sera dissipé ; dites la parole et elle n'aura point d'effet, parce que Dieu est avec nous. » (vers. 9, 10). Ceci nous montre quel est le sentier de la foi pour l'homme pieux : le Seigneur est son unique et sûre ressource, le seul objet de sa vénération et de sa crainte au jour du malheur et à l'heure du danger présent. « Car ainsi m'a dit l'Éternel avec une main forte, et il m'a instruit de ne point aller par le chemin de ce peuple-ci, en me disant : Ne dites point, conjuration ! toutes les fois que ce peuple dit, conjuration ! et ne craignez point ce qu'il craint, et ne vous épouvantez point. Sanctifiez l'Éternel des armées lui-même ; et qu'il soit votre crainte et votre épouvantement. Et Il vous sera pour sanctuaire ; mais Il sera une pierre d'achoppement et un rocher de trébuchement aux deux maisons d'Israël, en piège et en filet aux habitants de Jérusalem. Et

plusieurs d'entre eux trébucheront et tomberont . et seront froissés , et seront enlacés, et seront pris. Empaquette le témoignage ; cache la loi parmi mes disciples. J'attendrai donc l'Éternel qui cache sa face de la maison de Jacob , et je m'attendrai à lui. Me voici , avec les enfants que l'Éternel m'a donnés pour être un signe et un miracle en Israël, de par l'Éternel des armées qui habite en la montagne de Sion. » (v. 14-18).

Sentir et confesser de la sorte sa faiblesse , et en conséquence se rejeter sur « l'Éternel des armées , » c'est réellement, en dépit de toutes les apparences et de tous les raisonnements humains, être maître de la situation. D'une manière encore plus bénie, l'Apôtre pouvait prendre plaisir dans les infirmités , dans les outrages , dans les besoins , dans les persécutions , dans les détresses qu'il endurait à cause de Christ. « Je me glorifierai donc très-volontiers , avait-il dit auparavant , plutôt dans mes infirmités , afin que la vertu de Christ habite en moi. »

Ceci amène la délivrance finale, le triomphe d'Israël, bien qu'en rapport avec les événements présents et le spectacle douloureux qu'offrent les circonstances par lesquelles passe le résidu désolé, jusqu'à ce que le Seigneur se lève et opère le dénouement par la destruction de tous les ennemis. Les forces coalisées de ces derniers seront impuissantes. Ce dont avaient besoin ceux qui craignaient Jéhova , ce n'était ni une confédération, ni un appel à tous ceux qui avaient confiance dans une semblable mesure , mais bien de rendre hommage à Jéhova, d'en faire leur sanctuaire, bien qu'il dût être une pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël , en piège et en filet aux habitants de Jérusalem elle-même.

Il est donc clair que ce qui nous est présenté ici ;

ce n'est pas seulement que les nations qui voulaient engloutir Israël sont condamnées à une ruine totale, mais qu'Israël lui-même vient trébucher contre la pierre d'achoppement, — son propre Jéhova-le-Messie. En même temps, cependant, on voit dans son sein un petit nombre d'hommes attachés au témoignage du Seigneur et reconnus comme ses disciples, tandis qu'il cache sa face loin du peuple pris dans son ensemble. Ils forment un résidu à part, tandis que la masse trébuché, tombe, est froissée, enlacée et prise. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, l'Esprit-Saint n'hésite pas à citer le verset 48 avec d'autres passages des Écritures (Psaumes xvi et xxii) pour faire voir que ceux qui sont sanctifiés sont reconnus avec Lui, non-seulement avec Lui l'homme dépendant, mais aussi Celui qui sanctifie, quoiqu'il puisse ne pas avoir honte de les appeler frères, et cela, maintenant, en plein christianisme, comme bientôt, aux derniers jours, alors que la nation est plongée dans l'aveuglement et l'incrédulité.

Les versets qui terminent le chapitre (19-22) montrent l'iniquité croissante du peuple et son impie recours aux puissances de ténèbres, dans le manque de lumière où il se trouve après avoir méprisé la loi et le témoignage de l'Éternel. L'effet produit est une misère profonde, l'audace, la rage et le blasphème contre son Roi et son Dieu, enfin l'agonie du désespoir.

« Néanmoins, l'obscurité ne sera pas aussi épaisse que lorsqu'elle était affligée, au temps où il frappa d'abord légèrement le pays de Zabulon et le pays de Nephtali, et s'appesantit ensuite sur le chemin de la mer, au deçà du Jourdain, dans la Galilée des Gentils. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une

grande lumière, et la lumière a relui sur ceux qui habitaient au pays de l'ombre de la mort » (chap. ix, 1, 2). La citation de ces paroles au chapitre iv de Matthieu projette une grande lumière; leur accomplissement peut s'étendre jusqu'à un jour encore à venir, et sous une forme plus complète sous certains rapports, pour autant qu'il s'agit du peuple. Que l'oppression soit plus rude encore qu'elle n'a jamais été, il y aura toujours cette différence (et que de fois on a pu la vérifier pendant la première apparition de Jésus!) qu'une grande lumière doit resplendir sur ceux qui sont plongés dans les plus profondes ténèbres et dans la plus vile abjection. Ce fut en Galilée, non à Jérusalem, que brilla surtout la grâce de Jésus. Ainsi en sera-t-il aux derniers jours : le caractère Galiléen est un trait du résidu futur. Jérusalem sera la proie des plus graves et des plus mortelles erreurs. Mais la nuit la plus sombre et la plus glacée précède une aurore de joie et de gloire. C'est ce qui aura lieu pour Israël quand Celui qui était un objet de mépris et une pierre d'achoppement, mais qui n'en était pas moins Jéhova, le bouclier et le sanctuaire du faible résidu pieux, se lèvera et inondera son peuple de ses éblouissantes clartés.

« Tu as multiplié la nation, tu as accru sa joie; ils se rejouiront devant toi comme on se réjouit en la moisson, comme on s'égaie quand on partage le butin. Car tu as mis en pièces le joug dont il était chargé et le bâton dont on lui battait ordinairement les épaules, et la verge de son exacteur, comme au jour de Madian. Parce que tout choc de ceux qui se battent se fait avec tumulte, et que les vêtements sont vautrés dans le sang; mais ceci sera comme un embrasement quand le feu dévore quelque chose. Car l'enfant nous est né, le fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son

épaulo, et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité sur le trône de David et sur son règne, pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice, dès maintenant et à jamais. La jalousie de l'Éternel des armées fera cela » (vers. 3-7). L'heure de la liberté et de la victoire a sonné, et c'est l'Éternel qui a fait cela. Mais ce n'est pas comme une guerre ordinaire; il n'y a ni le bruit des combats, ni l'effusion du sang. Cette bataille se distingue des autres par l'incendie et l'embrasement du feu. Et il n'y a rien d'étonnant, puisqu'Il est là leur Proche-Parent-Rédempteur, le vrai Fils de David, jadis rejeté par son peuple dont il est maintenant l'orgueil, avec tous ses titres de puissance, de louanges et de bénédictions, la perspective d'un règne sans fin, établi en justice et en jugement dès maintenant et à jamais. Oui, certainement, « la jalousie de l'Éternel des armées fera cela. »

CHAP. IX, 8-X. — Le prophète reprend maintenant le chant de jugement contre la nation en général, commencé au chapitre v, et interrompu par le double épisode du chapitre vi et des chapitres vii, viii, ix, 1-7. Ce dernier nous a présenté l'exposé particulier des voies de Jéhova à l'égard de son peuple; la révélation de sa gloire en Christ avec ses effets en jugement et en miséricorde; l'Incarnation, ou Emmanuel, le Fils de la Vierge, l'appui de la maison de David et l'espérance d'Israël, en dépit de la désolation du pays par les Assyriens; la réapparition de l'Assyrien dans ce qui est maintenant le pays d'Emmanuel, et la destruction de tous les Gentils qui lui sont associés, quels

qu'aient été leurs succès temporaires; puis, une vue morale intérieure du peuple lorsque (chose étrange!) Jéhova serait une pierre d'achoppement aux deux maisons d'Israël, mais un sanctuaire assuré pour un résidu pieux pour « ses disciples » qui devaient servir de signes et de prodiges à Israël pendant que Dieu cacherait sa face, comme il est évident qu'il le fait maintenant, à la maison de Jacob. Le tout se clôt pour la masse du peuple par une obscurité et un trouble tels qu'il n'y en a jamais eu; il y a toutefois de la lumière pour les Galiléens méprisés, comme lors du premier avènement du Seigneur: ainsi, juste avant que la nation soit multipliée, l'oppression est détruite et la victoire est remportée, non par une épée humaine, mais par l'embrasement et par les flammes. Et Celui qui n'est assurément pas moins le Dieu Puissant, le Prince de Paix, que le Fils de la Vierge, la semence de la femme, établit désormais de siècle en siècle son règne béni.

Le verset 8 du chapitre ix reprend la marche générale (Comp. v, 25), mais avec des allusions à quelques-unes des instructions qui font le sujet de la parenthèse, par exemple à celles qui concernent Retsin et l'Assyrien. Les vers. 8-12, contiennent de nouveau l'annonce du déplaisir divin. « Le Seigneur a envoyé la Parole en Jacob et elle est tombée en Israël. Et tout le peuple, Ephraïm et les enfants de Samarie le connaîtront; ils diront néanmoins avec orgueil et avec un cœur hautain: Les briques sont tombées, mais nous bâtissons avec des pierres de taille; les figuiers sauvages ont été coupés, mais nous les changerons en cèdres. Après que l'Éternel aura amené les ennemis de Retsin au-dessus de lui, il amènera aussi pêle-mêle les ennemis d'Israël, la Syrie du côté

d'Orient, et les Philistins du côté d'Occident, qui dévoreront Israël à gueule ouverte. » Il est évident que jusqu'ici les dix tribus rebelles sont l'objet du jugement, et que l'orgueil de leur cœur se montre d'une manière expressive dans leur mépris des reproches de Dieu et dans la confiance qu'elles mettent en leurs propres forces. Car tel est leur ardent espoir et leur vaine arrogance, qu'elles prennent occasion de leur infraction à la volonté de Dieu pour déployer plus d'efforts que jamais : « Les briques sont tombées, mais nous bâtirons avec des pierres de taille; les figuiers sauvages ont été coupés et nous les changerons encèdres. » Mais la justice rétributive de Dieu a son tour. Le roi de Syrie, Retsin, se les était associées dans une ligue impie contre Juda : « Après que l'Éternel aura élevé les ennemis de Retsin au-dessus de lui, il amènera aussi pêle-mêle les ennemis d'Israël, la Syrie du côté d'Orient, et les Philistins du côté d'Occident, qui dévoreront Israël à gueule ouverte. » Ainsi en est-il toujours. L'infidélité recherche l'alliance du monde contre ceux qui gardent le témoignage de Dieu, mais elle ne tarde pas à prouver que l'amitié du monde est non-seulement inimitié contre Dieu, mais aussi qu'elle cause la ruine de celui qui s'y attache. « Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère, mais sa main sera encore étendue. »

Le tableau suivant de leur jugement (vers. 13-17) présente moins une rétribution judiciaire extérieure, que l'abandon que Dieu fait d'Israël à sa démoralisation intérieure, pour avoir méprisé ses châtimens. « Parce que le peuple ne sera point retourné à celui qui le frappait, et qu'ils n'auront pas recherché l'Éternel des armées, à cause de cela l'Éternel retranchera d'Israël en un seul jour la tête et la queue, le rameau

et le jonc. L'ancien et l'homme d'autorité, c'est la tête; et le prophète enseignant mensonge, c'est la queue. Ceux donc qui font accroire à ce peuple qu'il est heureux, se trouveront des séducteurs; et ceux à qui on fait accroire qu'ils sont heureux, seront perdus. » Quel tableau! La ruine d'Israël, en un seul jour, de toutes les classes, depuis ceux qui sont élevés en dignité jusqu'au plus bas peuple, « le rameau et le jonc! » Les chefs et les administrés, tous plongés dans une ruine commune! Et combien plus affreuse et désespérée sera cette situation, quand le Seigneur, juste Juge, indigné à la vue de l'hypocrisie et de la méchanceté qui abonderont sous le voile de prétentions à la sainteté, « ne prendra point plaisir aux jeunes gens d'élite et n'aura pitié ni des orphelins, ni des veuves! » Chez un peuple tellement dépravé la vigueur ni la jeunesse ne lui sont plus agréables, l'orphelinat ni le veuvage ne peuvent plus émouvoir son cœur; « car tous tant qu'ils sont, ce sont des hypocrites et des malins, et leur bouche ne profère que des infamies. A cause de tout cela, il ne fera point cesser sa colère, mais sa main sera encore étendue. »

Suit une description animée (vers. 18, 19) de la méchanceté qui brûle comme le feu de la colère de l'Éternel obscurcissant la terre, et de la violence impitoyable du frère contre le frère. « Il ravira à main droite et il aura faim; il mangera à main gauche et ils ne seront point rassasiés, chacun mangera la chair de son bras. Manassé dévorera Ephraïm et Ephraïm dévorera Manassé; eux ensemble seront contre Juda. Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère, mais sa main sera encore étendue. » (vers. 20, 21). Chaque tribu dévorera sa voisine, et toutes ensemble Juda.

Le dernier de ces châtiments infligés par voie de

discipline à Israël est indiqué dans les quatre premiers versets du chapitre x. Ici, c'est l'injustice des juges qui se mettaient à la place de Dieu lui-même et se faisaient appeler Elohim, dieux (Psaume LXXXII), mais qui dénaturaient de la manière la plus grave le caractère de Jéhova et opprimaient son peuple, surtout les personnes qui ne pouvaient se défendre. « Malheur à ceux qui font des ordonnances d'iniquité et qui dictent l'oppression qu'on leur a dictée, pour enlever aux chétifs leur droit, et pour ravir le droit des affligés de mon peuple, afin d'avoir les veuves pour leur butin et de piller les orphelins. Et que ferez-vous au jour de la visitation et de la ruine éclatante qui viendra de loin ? vers qui recourrez-vous pour avoir du secours, et où laisserez-vous votre gloire ? » Et voici sa sentence contre eux : « Sans moi ils seront courbés sous les prisonniers, ils tomberont même sous ceux qui auront été tués. » Les plus élevés seront les plus abaissés, et ceux-là seront les plus maltraités qui auront abusé de leur haute position et de leur grande puissance pour exercer une avide oppression qui déshonore Dieu. « Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère ; mais sa main sera encore étendue. »

Survient, au verset 5, un changement fort important. L'Assyrien désolateur apparaît une fois encore. C'est surtout son œuvre finale qui est dans la pensée de l'Esprit-Saint, car c'est ici vraiment la grande catastrophe, la dernière épreuve de Jacob, en contraste avec la formule précédente si solennelle qui exprimait le sentiment que la colère de Jéhova n'était pas épuisée. Maintenant, au contraire, le fier ennemi d'Israël est présenté comme la verge de cette colère. « Le jour de la visitation, de la ruine éclatante qui vient de loin » est arrivé. L'indignation et le courroux de l'Éternel

prennent fin dans la destruction de cet ennemi. Désormais, son irritation est détournée et sa main n'est plus étendue.

Il est d'une extrême importance de bien comprendre que l'Antichrist, ou l'homme de péché, est un personnage entièrement distinct de celui que nous trouvons ici. Les commentateurs qui les confondent l'un avec l'autre, depuis Eusèbe jusqu'à Horsley, ne tiennent aucun compte des déclarations scripturaires. Il est clair, en effet, qu'il y aura dans la cité et le pays un roi qui fera selon sa volonté, qui siègera comme Messie et Jéhova dans le temple de l'Éternel et sera reçu comme tel par les Juifs apostats; et que, d'un autre côté, en opposition avec l'Antichrist qui se trouvera à Jérusalem et sera ligué avec la grande puissance occidentale, il y aura un autre chef, ennemi extérieur des Juifs, à savoir l'Assyrien, ou le roi du nord, dont il est si souvent question dans les prophéties. Sennachérib était précisément un type de ce dernier.

C'est donc l'Assyrien qui servit le premier de verge pour châtier Israël. « Je l'enverrai contre la nation hypocrite et je le dépêcherai contre le peuple de ma fureur, afin qu'il fasse un grand butin et un grand pillage et qu'il le foule comme la boue des rues. Mais il ne l'estimera pas ainsi et son cœur ne le pensera pas ainsi; mais il aura en son cœur de détruire et d'exterminer beaucoup de nations. » (vers. 6, 7). Mais il ne confessa pas Dieu en proférant ces orgueilleuses paroles : « Mes princes ne sont-ils pas autant de rois? Calno n'est-elle pas comme Carkémis? Hamath n'est-elle pas comme Arpad? Samarie n'est-elle pas comme Damas? Ainsi que ma main a soumis les royaumes qui avaient des idoles et desquels les images taillées valaient plus que celles de Jérusalem et de Samarie,

ne ferai-je pas à Jérusalem et à ses dieux, comme j'ai fait à Samarie et à ses idoles? » (vers. 8-11). C'est pourquoi son arrêt fut prononcé : « Il arrivera que lorsque le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem, j'examinerai le fruit de la grandeur du cœur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux. Parce qu'il aura dit : Je l'ai fait par la force de ma main et par ma sagesse, car je suis intelligent; j'ai ôté les bornes des peuples et j'ai pillé ce qu'ils avaient de plus précieux, et comme puissant j'ai fait descendre ceux qui étaient assis; et ma main a trouvé comme un nid les richesses des peuples; et ainsi qu'on rassemble les œufs délaissés, ainsi ai-je rassemblé toute la terre; et il n'y a eu personne qui ait remué l'aile, ou qui ait ouvert le bec, ou qui ait grommelé. La cognée se glorifiera-t-elle contre celui qui en coupe? ou la scie se magnifiera-t-elle contre celui qui la remue? Comme si la verge se remuait contre ceux qui la soulèvent, et que le baton s'élevât comme s'il n'était pas du bois! C'est pourquoi le Seigneur, l'Eternel des armées, enverra la maigreur sur ses hommes gras, et par le dessous de sa gloire il allumera un embrasement tel que l'embrasement d'un feu, car la lumière d'Israël sera un feu, et son Saint sera une flamme qui embrasera et consumera ses épines et ses ronces tout en un jour. Et il mettra fin à la gloire de sa forêt et de son Carmel, depuis l'âme jusqu'à la chair; et il en sera comme quand le guidon est défait. Et le reste des arbres de sa forêt seront aisés à compter, tellement qu'un enfant les mettrait bien en écrit » (vers. 12-19). C'est la scène finale. Le Seigneur n'a pas achevé, même à présent, toute son œuvre sur le mont de Sion et à Jérusalem. Bien plus, il ne l'aura pas terminée aussi longtemps

que l'Antichrist sera là. Quand il en aura fini avec lui par son apparition du ciel, il lui restera encore à punir l'Assyrien. « Et il arrivera en ce jour là que le résidu d'Israël, et ceux qui seront réchappés de la maison de Jacob ne s'appuieront plus sur celui qui les frappait, mais ils s'appuieront en vérité sur l'Eternel, le Saint d'Israël. Le résidu sera converti au Dieu fort et puissant. Car, ô Israël, quand ton peuple serait comme le sable de la mer, un résidu en sera converti ; mais la consommation déterminée fera déborder la justice. Car le Seigneur, l'Eternel des armées, s'en va faire une consommation même déterminée, au milieu de toute la terre. » (vers. 20-25). C'est alors que l'incrédulité d'Israël disparaîtra pour toujours : il ne s'appuiera plus sur le bras de la chair, Assyrien, Egyptien, ou quoi que ce soit encore. La plaie de Madian et la manière d'Egypte indiquent les traits caractéristiques de la délivrance future (vers. 26).

Le chapitre se termine par une description animée de la marche de l'Assyrien descendant du nord et venant jusqu'en face de Jérusalem. « Il est venu à Hajath, il est passé à Migron, et il a mis son bagage à Micmas. Ils ont passé le gué, ils ont fait leur gîte à Guébah ; Rama s'est effrayée ; Guibbath-Saül s'est enfuie. Fille de Gallim, élève ta voix ; pauvre Anathoth, fais-toi ouïr vers Laïs. Madména s'est écartée ; les habitants de Guéhim se sont enfuis en foule. Encore un jour, il s'arrêtera à Rob ; Il lèvera sa main contre la fille de Sion, contre le côteau de Jérusalem » (vers. 27-52). Ce sera pourtant inutile ; car il sera détruit et nul ne lui viendra en aide. « Voici, le Seigneur, l'Eternel des armées, ébranchera les rameaux avec force, et ceux qui sont les plus haut élevés seront coupés, et les haut montés seront abaissés. Et il taillera avec le

fer les lieux les plus épais de la forêt, et le Liban tombera avec impétuosité » (vers. 33-54).

CHAP. XI, XII.— En contraste avec la destruction du fier et arrogant Assyrien tombé sous les coups de Jéhova, le onzième chapitre renferme une remarquable et complète description du Messie; d'abord, au point de vue moral, puis dans son royaume, son caractère et ses différents traits. Elle est suivie, au chapitre XII, d'un chant de louanges, placé sur les lèvres d'Israël désormais et pour toujours béni de l'Eternel, son Saint qui habite au milieu de lui.

Il serait oiseux de chercher l'accomplissement de cette prophétie dans la personne d'Ezéchias ou de Josias; cela ne servirait qu'à constater une fois de plus l'embarras dans lequel se trouvent les ennemis rationalistes de la Révélation. Nul roi, quelque pieux et illustre qu'il ait été, parmi les successeurs d'Achaz; nul parmi ses prédécesseurs, ni David, ni Salomon, n'ont jamais approché des termes de la prophétie, pas plus personnellement que dans les circonstances de leur règne. « L'Esprit de l'Eternel » reposait-il sur le meilleur de ces deux princes quand il disait : « Je périrai un jour par les mains de Saül; ne vaut-il pas mieux que je me sauve au pays des Philistins? Etait-ce « l'Esprit de sagesse et d'intelligence, » lorsqu'il contrefaisait le fou, gribouillait les portes et faisait couler sa salive sur sa barbe? Etait-ce « l'Esprit de conseil et de force », lorsqu'il amusait son hôte crédule de Gath en lui faisant les récits d'excursions fictives contre le midi de Juda, alors qu'en réalité il désolait le pays des Guésuriens et des Amalécites sans laisser en vie un seul être qui aurait pu découvrir la ruse? Etait-ce « l'Esprit de science » qui animait David vis-à-vis

d'Absalom? Et quand il faisait le dénombrement d'Israël agissait-il « dans la crainte de l'Éternel? » L'affaire d'Urie était-elle une preuve que « la justice était la ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses flancs? » Quel roi « a frappé la terre par la verge de sa bouche et fait mourir le méchant par l'esprit de ses lèvres? » Qui a vu le merveilleux changement dépeint dans les versets. 6-9, opéré chez les bêtes féroces comme chez les plus timides animaux, et la seigneurie de l'homme reconnue à la fin par tous, devenus doux **et assujettis** même à un petit enfant? Il n'est pas moins impossible de soutenir que la dernière partie du chapitre ait rencontré l'ombre même de sa réalisation à aucune époque d'Israël. L'idée de son accomplissement sous Zorobabel est absurde.

Quelques-uns voudraient-ils démontrer peut-être que cette brillante peinture du grand Roi et de son royaume soit spirituellement réalisée dans l'Église et les bénédictions de l'Évangile? Sans descendre aussi bas que les grossières prétentions de l'ambition papale, l'interprétation spirituelle, ou plutôt mystique, qui convient au Christianisme mondanisé, nous est fournie par Théodoret, et même ayant lui. Cet écrivain voit la doctrine des apôtres transformer la terre en ciel, et le tableau des versets 6-8 accompli dans le spectacle qu'offrent rois, gouverneurs, généraux, soldats, artisans, serviteurs, mendiants, s'entretenant ensemble et écoutant les mêmes discours! Selon lui, Paul au milieu des philosophes d'Athènes, c'est le jeune enfant mettant sa main au trou du basilic; de même que la promesse faite à Pierre (Matth. xvi. 18) répond à la prédiction de la disparition de tout ce qui est nuisible! La montagne de la sainteté du Seigneur, c'est encore la sublimité, la force et l'immuta-

bilité de ses enseignements. Théodoret s'élève avec juste raison contre la sotte explication qui rapporte la prophétie à Zorobabel, lequel n'était gouverneur que de quelques juifs, et ne l'était pas dans tous les cas des Gentils ; mais il est difficile d'adopter le sens qu'il lui donne lui-même, en en appelant aux Actes des apôtres et à saint Paul en particulier.

Ce mode d'interprétation est, non-seulement faux par le fait, mais injuste et funeste en principe. Il confond l'Eglise avec Israël ; il rabaisse le caractère de notre bénédiction en Christ, du ciel à la terre ; il altère la Parole de Dieu en y introduisant une obscurité nécessaire pour l'existence de semblables applications ; il sape par la base la miséricorde et la fidélité de Dieu parce qu'il suppose que les promesses les plus précieuses, les plus absolues que Dieu a faites à Israël, lui sont cependant retirées et reçoivent une direction toute différente. Si Dieu pouvait parler et agir de la sorte à l'égard d'Israël, quelles garanties posséderaient les chrétiens ou l'Eglise ? L'apôtre peut faire et il fait des citations des prophètes, et de ce chapitre même d'Ésaïe, pour justifier la bénédiction des Gentils et la gloire qu'ils rendent à Dieu à cause de sa miséricorde ; mais le même apôtre déclare que maintenant a lieu la révélation d'un mystère caché dès les siècles, le mystère de Christ et de l'Eglise, dans laquelle il n'y a ni Juif, ni Gentil.

Dans cette prophétie cependant, comme dans l'Ancien Testament en général, nous voyons la bénédiction distincte d'Israël, quoiqu'il y ait espérance pour les nations aussi bien que jugement contre les ennemis. Tout ceci suppose un état de choses essentiellement différent des voies de Dieu avec son Eglise, pendant lesquelles Israël cesse d'être le dépositaire de son témoi-

gnage et de ses promesses. Car de même que les branches naturelles juives furent retranchées de l'olivier et qu'en leur place fut enté l'olivier sauvage gentil; de même, pour n'avoir pas persévéré dans la bonté de Dieu, celui-ci sera retranché à son tour, et les branches naturelles seront entées de nouveau sur leur propre olivier : « Ainsi tout Israël sera sauvé, selon ce qui est écrit : le libérateur viendra de Sion, et il détournera de Jacob les infidélités. Et c'est là l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'ôterai leurs péchés. » Rom XI, 26, 27). Cependant, Israël est en partie aveuglé jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée. Alors il saluera son Messie rejeté, et la bénédiction universelle de la terre suivra la destruction que celui-ci fera de ses ennemis comme début de son règne. C'est de ce règne (et non de l'Évangile par rapport auquel les Juifs sont ennemis à cause de nous) que traitent nos deux chapitres, et, considérés à ce point de vue, tout se déroule en une harmonie parfaite dans l'ensemble comme dans les moindres détails.

Je ne puis que me joindre à la pensée de quelques autres pour trouver très-significative l'allusion faite à la racine d'Esai. Ailleurs le Messie est considéré comme fils de David, ou est même appelé David; ici il est un rameau du tronc d'Isai, un jet, un bourgeon de ses racines, en vue, paraîtrait-il, d'attirer l'attention sur l'infime condition dans laquelle la race royale serait tombée à la naissance du Christ. C'est du sein de cette famille, alors qu'elle n'occupait aucun rang distingué en Israël, que David fut pris et oint pour occuper le trône. Le prophète désigne l'élévation d'un plus grand que David, non pas de la gloire qui avait été déjà conférée à la maison, mais d'une manière qui suggère plus tôt l'idée d'une condition obscure. De ce tronc

humble et bas jadis, humble et bas une fois encore, surgit l'espérance d'Israël, Celui sur qui l'Esprit reposait sans mesure; ou, comme Pierre le prêcha, Dieu oignit Jésus de Nazareth du Saint-Esprit et de puissance. Ici cependant, ce n'est pas dans l'activité de la grâce parmi les infirmités des hommes et les oppressions du diable, mais en vue de son gouvernement complètement soumis à Jéhova. Il gouverne, non selon l'apparence mais avec équité, dans la crainte de l'Eternel. Tel est l'effet de la puissance qui reposait sur Lui. « Il lui fera sentir la crainte de l'Eternel, tellement qu'il ne jugera point sur la vue de ses yeux, et ne reprendra point sur l'ouïe de ses oreilles; mais il jugera avec justice les chétifs, et il reprendra avec droiture pour maintenir les débonnaires de la terre » (vers. 3-4). Le Saint-Esprit dépeint la convenance morale du Messie pour son règne terrestre. Je dis, son règne terrestre, cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour tout esprit libre de préjugés et de préventions. C'est d'ailleurs confirmé par la suite du vers. 4 : « Il frappera la terre par la verge de sa bouche et fera mourir le méchant par l'esprit de ses lèvres. » Ici tout commentaire d'homme est superflu; 2 Thess. II, 8, jette sur ce passage une lumière divine. L'apôtre inspiré l'applique à la destruction future, par le Seigneur, de l'inique, l'homme de péché, produit de l'apostasie du christianisme, le même personnage, sans nul doute que celui que l'apôtre bien-aimé décrit en 1 Jean II, 22 « Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? celui-là est l'Antichrist, qui nie le Père et le Fils. » Ce dernier témoignage nous aide à lier le tout. 2 Thess. II l'envisage spécialement comme le résultat qui doit être manifesté de ce mystère d'iniquité déjà à l'œuvre alors sans être vu. Esaïe montre, non-seulement le

grand ennemi extérieur, l'Assyrien, jugé au chap. x ; mais au chap. xi, 4, il nous présente l'ennemi intérieur, « le méchant, » que les apostats accepteront comme leur Messie, détruit par le vrai Messie apparaissant en gloire. A Jean II le décrit, d'abord, comme celui qui refuse de reconnaître la gloire messianique de Jésus, puis dans son plein caractère d'Antichrist, (aussi bien que comme le menteur) niant le Père et le Fils, c'est-à-dire la gloire de Christ telle qu'elle est révélée dans le christianisme.

Après avoir assisté à la mise de côté de l'Antichrist à la fin de cette économie, nous voyons se déployer à nos regards le règne du vrai Christ et ses effets bienfaisants. « Et la justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses flancs. Le loup demeurera avec l'agneau et le léopard gitera avec le chevreau, le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. Et l'enfant qui tette s'ébattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant qu'on sevre mettra sa main au trou du basilic. On ne nuira et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté, parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Éternel comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent » (vers. 5-9). C'est le monde ou la terre habitable à venir dont nous parlons (Héb. II)—non les cieux, mais la terre, et en particulier, le pays d'Israël, sous Celui à qui il appartient de régner. Quel motif y a-t-il pour mettre en doute le parfait et littéral accomplissement de cette prophétie. Je n'ai jamais entendu à son endroit d'objections sérieuses, si ce n'est de quelques esprits sadducéens qui ne connaissent ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. Pourquoi trouverait-on incroyable que Dieu,

pour honorer le règne de Jésus, changeât non-seulement la face, mais les mœurs, les penchans de la nature animée, délivrant la créature des liens de la corruption sous lesquels elle gémit maintenant ?

Les Psaumes célèbrent ce grand jour avec des hymnes de joie ; les prophètes ne gardent pas le silence à son sujet ; à diverses reprises l'apôtre Paul en parle comme d'un événement attendu avec certitude par les chrétiens, prêt à arriver dès que Christ apparaîtra, et les enfans de Dieu avec lui. Il y a un vide profond dans tout système comme dans tout cœur qui n'attend pas le Jubilé du monde ; sans cela, la terre semblerait créée pour être ravagée par Satan ; tandis que, pour quiconque est là-dessus enseigné de Dieu, s'il y avait une simple créature qui ne fût pas ouvertement assujettie au Fils de l'homme exalté, l'ennemi pourrait le frustrer de sa juste récompense et de ses droits supêmes. En ce jour nous verrons (car nous ne le voyons pas encore) toutes choses placées sous ses pieds : le jugement divin des vivants, exécuté par Christ, en sera la cause déterminante, ainsi que nous l'avons recueilli du verset 4 mis en regard de 2 Thess. ii.

Mais ce n'est pas tout : Israël doit être reçu de nouveau afin que le monde sache ce que sont des morts rendus à la vie : « En ce jour-là, il arrivera que les nations rechercheront la racine d'Isaï, dressée pour être l'enseigne des peuples, et son séjour ne sera que gloire. Et il arrivera encore ce jour-là que le Seigneur mettra sa main une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple qui sera demeuré de reste en Assyrie, en Egypte, à Patros, à Cus, à Hélam, à Sinhar, à Hamath, et dans les îles de la mer » (vers. 10, 11). Ceux-là font l'œuvre de l'ennemi qui soutiennent que ces écritures sont accomplies, ou en

voie de s'accomplir. Sauf le principe général (très-apparent dans l'Évangile) — que les Gentils cherchent, espèrent et trouvent une bénédiction éternelle en Christ, c'est une scène tout entière à venir. La personne du Messie a été révélée; et nous savons combien véritablement l'Esprit a habité en lui sur la terre et combien son humiliation a manifesté toutes les grâces qui étaient convenables à l'homme à l'égard de Dieu, ou à Dieu à l'égard de l'homme, dans le Christ Jésus qui était d'ailleurs Dieu par-dessus toutes choses, béni éternellement. Mais il n'est pas encore assis sur son trône, et n'exerce pas non plus sa royauté ici-bas; et le résidu de son peuple n'a pas encore été recueilli du nord, du midi, de l'orient et de l'occident. Supposons-nous pour cela que son bras est raccourci? qu'il a abandonné ses desseins les plus chers, et que ses dons et sa vocation sont sujets à repentance? Tel n'est pas notre Dieu. Est-il le nôtre seulement, et non pas aussi celui des Juifs? Oui, il est également le leur : « Et il élèvera l'enseigne parmi les nations, et assemblera les Israélites qui auront été chassés, et recueillera des quatre coins de la terre ceux de Juda qui auront été dispersés. Et la jalousie d'Ephraïm sera ôtée, et les oppresseurs de Juda seront retranchés, Ephraïm ne sera plus jaloux de Juda et Juda n'opprimera plus Ephraïm » (vers. 12, 15). L'histoire morale d'Israël sera retournée aussi complètement que l'histoire naturelle devra être refaite à nouveau pour la création inférieure. Les vieilles rancunes, les vieilles rivalités, trop bien connues après Salomon, disparaissent pour Israël rétabli. Quant à ses intrigants voisins, qu'ils se montrent, ils seront détruits à jamais, « ils voleront sur le collet aux Philistins vers la mer, ils pilleront ensemble les enfants d'orient; Edom et

Moab seront ceux sur lesquels ils jetteront leurs mains, et les enfants de Hammon leur obéiront. • Edom, Moab et le chef des enfants de Hammon parviendront à échapper à l'Assyrien, le roi puissant du nord (Daniel xi, 41). mais non aux mains d'Israël « de faible devenu fort. » Le Seigneur sera vu sur les enfants de Sion et ses dards porteront comme l'éclair, et le Seigneur, l'Éternel, sonnera du cor et marchera avec les tourbillons du midi, Zach. ix, 14.

En conséquence, aux versets 15-16, nous voyons le Seigneur exercer une action surnaturelle sur la nature extérieure en faveur de son peuple, alors qu'il extermine à la façon de l'interdit la langue de la mer d'Égypte, qu'il frappe le fleuve sur ses sept bras, au point qu'on peut le traverser a pied sec, et qu'il y a un chemin pour le résidu de son peuple demeuré de reste en Assyrie, comme il y en eut un pour Israël, au temps qu'il remonta du pays d'Égypte. Dans toute cette dernière partie, l'interprétation mystique se trouve absolument en défaut; des prodiges plus merveilleux que la destruction des troupes de Pharaon signalent la délivrance finale d'Israël, de l'Égypte et de l'Assyrie, sous les yeux d'une génération incrédule et contredisante.

Le chant du chapitre XII clôt cette section. Il est divisé en deux parties : la première (vers. 1-3) est la louange d'Israël pour ce que Dieu a été et est pour lui; la seconde (vers. 4-6) est l'extension de ses louanges par toute la terre, bien que Sion soit le centre où Dieu habite.

SECONDE SECTION.

XIII-XVII.

CHAP. XIII, XIV-28. — Nous entrons ici dans l'étude d'une nouvelle section de notre prophète. Nous aurons moins à nous occuper d'Israël que précédemment, bien que, cela va sans dire, nous le rencontrons sur notre chemin. Il n'est pourtant pas l'objet direct de cette portion de la prophétie; elle s'occupe plutôt des nations et de leur jugement amené par des circonstances alors imminentes pour « la fin des siècles. »

Cette dernière expression qui revient si fréquemment dans l'évangile de Matthieu, s'applique à cet état de choses durant lequel Israël se trouve sous la loi et sans son Messie. La nouvelle économie, au contraire, sera caractérisée par son entrée dans la nouvelle alliance. Son Messie régnera alors sur lui en gloire. L'Ancien Testament nous présente non-seulement ces économies, mais aussi les temps qui les ont précédées, de même que le Nouveau révèle l'éternité qui doit les suivre. Pratiquement parlant, le Nouveau comme l'Ancien Testament parlent de ces deux économies en connexion avec Israël: celle dont le cours se poursuivait lors de la venue et du rejet de Christ, et celle qui doit commencer quand Il revient en gloire. « En ce siècle-ci » il y a un mélange de bien et de mal qui doit avoir pour dénouement une lutte terrible dans laquelle tomberont la bête et le faux prophète. Le siècle à venir part du moment où Satan est lié, alors que le Seigneur Jésus gouverne la terre avec un déploiement de puissance et de gloire.

Ainsi la différence des siècles est d'une importance incalculable. Si vous ne distinguez pas le siècle actuel

de celui qui est à venir, tout doit être confusion, non-seulement dans vos pensées, mais dans votre marche. Présentement c'est une question de grâce et de foi, le mal ayant extérieurement la faculté de triompher, comme nous le voyons à la croix. Dans le monde à venir le mal sera jugé ouvertement et subjugué, tandis que le bien sera exalté par toute la terre et remplira le monde entier de la connaissance de Jéhovah et de sa gloire. La fin du siècle est donc évidemment future, et c'est bien ainsi que l'Écriture l'exprime. Par conséquent, c'est de « ce présent siècle mauvais » que la mort de Christ nous a délivrés; le siècle nouveau sera bon, et non mauvais, aussi sûrement qu'il est à venir. Si de l'Église nous regardons à Israël, nous pouvons supposer que pour lui, le siècle a commencé avec sa mise sous la loi en l'absence de son Messie; le siècle nouveau prendra naissance lorsque Israël recevra son Messie, non plus à venir, mais revenu et dans l'éclat de son règne; car la présence du Messie dans l'humiliation n'a pas interrompu le siècle; encore moins le rejet qu'Israël a fait de lui a-t-il amené le siècle nouveau. Seulement il y a maintenant en activité une autre œuvre puissante de Dieu, basée sur la gloire céleste de Christ et la présence personnelle du Saint-Esprit, et marquée ici-bas par l'Église de Dieu. Pendant l'existence de cette dernière, la miséricorde découle sur les Gentils, à tel point que nous pouvons l'appeler la parenthèse gentile de miséricorde. Avant, et tout à fait distincts de l'Église, il y avait les temps des Gentils, alors que Dieu, dans sa Providence, donna aux Gentils de prendre le gouvernement du monde en commençant par Nébucadnetsar, la tête d'or de la grande statue; cette dispensation peut être appelée la parenthèse gentile de jugement. Celle-ci, comme la

précédente, est comprise dans « ce siècle-ci » ; et l'une et l'autre subsistent encore. Le siècle nouveau sera introduit par la venue du Seigneur sur les nuées du ciel.

Il en résulte dès l'abord un important changement, à savoir, la délivrance d'Israël repentant, et la comparaison des nations pour le jugement des vivants dès que le Fils de l'homme sera entré dans son règne. (Comp. Matth. xxv ; Apoc. xi, xx). Dans la première partie d'Ésaïe, nous avons vu le jugement d'Israël et ensuite sa bénédiction finale. C'est de cette manière que Dieu procède toujours : quand Il juge, il commence par sa propre maison. C'est ce qui fait dire à Pierre que « le temps est là où le jugement doit commencer par la maison de Dieu, » d'où il démontre que « si le juste est difficilement sauvé, où paraîtra l'impie et le pécheur ? » Mais Dieu a entrepris de sauver les justes, malgré toutes les difficultés, malgré la multitude prodigieuse d'oppositions et d'épreuves, malgré leur extrême faiblesse. Tout cela rend la tâche rude, il est vrai ; mais ce qui est pour nous insurmontable ne sert qu'à manifester la gloire de Dieu. Il a surmonté le grand obstacle, nos péchés. Y a-t-il un péché, un seul péché qui ait pu arrêter Christ ? N'a-t-il pas pour le croyant effacé tous les péchés à la croix ? Mais s'il n'y a pas de difficultés pour Dieu, il y en a beaucoup pour nous, et ce mot, « le juste est *difficilement* sauvé, » est en rapport avec les dangers auxquels nous sommes exposés. S'il en est ainsi, quelle sera la fin de l'impie ? L'apôtre Pierre applique cette parole au chrétien et regarde au monde à venir sous le jugement lorsque le Seigneur apparaîtra. Dans l'Ancien Testament, ce n'est pas l'Église, mais Israël qui est en question ; mais Dieu commence invariablement par

ce qui lui tient de plus près. En vertu de ce principe, dans les douze premiers chapitres Israël a paru sur le premier plan du tableau, bien que d'autres aient incidemment attiré l'attention.

Mais, à partir de cette section, pendant une douzaine de nouveaux chapitres, les Gentils sont placés à l'avant-scène, bien que nous rencontrions au milieu le jugement de Jérusalem ; cette partie se termine par la dissolution de la terre et la punition en haut de ceux qui sont le plus élevés. Dieu nous a montré le jugement de sa propre maison ; maintenant arrive successivement le tour des nations qui sont en relation avec son peuple.

En premier lieu vient Babylone, car c'était la grande puissance gentile à laquelle il avait été permis de prendre possession de Jérusalem ; et Dieu montre que s'il peut se servir des étrangers pour châtier son peuple, Il ne tardera pas à agir différemment et à leur demander compte de leur cruelle oppression, parce qu'au lieu de se borner à être des instruments de châtement, ils ont pris leur plaisir à détruire. Babylone peut d'autant moins échapper qu'elle est orgueilleuse de sa puissance, sans conscience à l'égard de Dieu, et qu'elle est de plus aussi la principale source de l'idolâtrie. Elle doit, de toutes les nations, être la première appelée en jugement. Ainsi, l'étude dans laquelle nous entrons maintenant n'est pas l'examen de la maison de Dieu en Israël, mais le jugement du monde et des nations, en commençant par Babylone. Observons cependant que, si le Saint-Esprit prend note de ce qui arrivait aux Juifs, (mentionnant expressément la ruine du pays et du peuple qui était imminente, quand celui-ci serait emmené captif à Babylone) il ne se borne jamais aux châtiments infligés, si graves soient-

ils. Ceci indique précisément la différence entre ce qu'est Dieu et ce qu'est l'homme. Si l'homme parle, l'application de ses paroles est forcément limitée. Ce que Dieu dit renferme invariablement un sens fécond, qui ouvre de larges horizons, manifeste ce qu'il a en vue pour se révéler et glorifier Christ. C'est là, je pense, la signification de la règle scripturaire établie par 2 Pierre, 1, 20 : «Aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même.» Appliquez-la seulement à quelque événement particulier, et vous détruisez le plan de Dieu; elle peut renfermer sans doute cet événement; mais toute la prophétie a trait aux conseils de Dieu en rapport avec la gloire de son Fils.

Et tel est le but du témoignage de l'Esprit. Cela est vrai de toute l'Écriture, car Christ est l'objet que Dieu s'est proposé en donnant l'Écriture tout entière. Dieu ne pense pas seulement à l'homme, à son salut, si béni qu'il soit. Il ne pense pas non plus simplement à Israël ou à l'Église. Dieu pense à Christ qui lui est plus précieux que tout le reste. C'est en vertu de Christ qu'il peut y avoir un plan conçu et réalisé à l'égard d'un monde tel que celui-ci. Car il n'est pas possible que la créature puisse avoir par elle-même une valeur intrinsèque aux yeux de Dieu. Ce qui provient de la volonté souveraine ou de la toute-puissante main de Dieu, peut cesser d'être. Celui qui a créé a le pouvoir de détruire. Mais en Christ on a ce que rien, il nous est permis de le dire en toute vénération, n'est capable de détruire. Tous les efforts de l'homme ou de Satan pour le renverser ou le déshonorer n'ont servi, dans la suprême et gracieuse sagesse de Dieu, qu'à faire éclater sa gloire qui surpasse toute intelligence. Ainsi nous arrivons à la grande vérité pour notre marche quotidienne : nous avons affaire avec

Quelqu'un dont rien ne peut épuiser l'amour, et dont les voies sont parfaites; nous avons affaire avec Lui, jour après jour, à nous reposer sur Lui, à nous attendre à Lui, à compter sur son admirable sollicitude pour nous. Christ est digne de la confiance de nos cœurs, et cette confiance ne peut lui être accordée sans que la bénédiction en découle. Ainsi Dieu se montre plus grand que tout ce qui peut être contre nous. En dehors de Christ, il n'est rien, même de ce qu'il a fait lui-même, qui ne soit bientôt, en tant qu'ayant été rattaché à l'homme sur la terre, recouvert d'un nuage. Cela s'étend plus loin encore. Les anges ont abandonné leur premier état. Regardez les créatures les plus élevées, ou la beauté en dehors de Christ, qu'avez-vous? La terre, jadis si belle, n'est-elle pas un désert? L'homme n'a-t-il pas fait naufrage moralement? Les Israélites avaient été conduits dans le désert pour célébrer une fête à l'Éternel; mais, à son grand déshonneur, ils firent et adorèrent un veau d'or. Dans l'Église de Dieu, appelée à manifester l'unité de l'Esprit et à refléter ici-bas la gloire céleste de Christ, que de brèches, de divisions, de sectes, d'hérésies, de confusions et toute espèce de mauvaises œuvres! Quelle coupable ignorance du Père! quel hardi reniement du Fils! quel flagrant péché contre le Saint-Esprit! Et cet état de choses va s'aggravant et se développant de plus en plus, de sorte que bientôt aura lieu l'apostasie et la manifestation de l'homme de péché dans sa forme finale.

Nous sommes, pour ainsi dire, à la fin de l'histoire du christianisme, à la veille de ce jugement qui ne sommeille point; mais, grâce à Dieu, avant tout nous attendons des cieux notre Sauveur, espérance bénie que la mondanité et l'incrédulité peuvent faire

perdre de vue, mais qui ne s'évanouira jamais, parce qu'elle ne repose sur rien moins que le Seigneur Jésus. Il vient; et aussi sûrement qu'il vient, nous avons le centre de toute bénédiction atteint pour nos corps et pour toutes choses, absolument comme nous l'avons à présent par la foi pour nos âmes. Quelle découverte ç'a été pour quelques-uns de nous, que la prophétie a le même centre que le reste de l'Écriture, et que son centre en Christ est d'autant plus évident qu'elle ne peut se renfermer dans les limites d'un accomplissement passé, mais qu'elle regarde toujours en avant pour sa parfaite réalisation dans l'avenir! Peu importe ce que c'est; tout acquiert de l'importance dès l'instant que la pensée de Dieu est occupée de son bien-aimé Fils. Et c'est son Fils qui doit frapper les derniers coups de jugement; Il en agira avec l'homme, d'abord par des moyens providentiels, et ensuite en personne.

Du chapitre que nous étudions en ce moment, nous pouvons recueillir ces deux choses: une application préparatoire aux temps du prophète ou à ceux qui les avoisinent, mais le seul accomplissement adéquat réservé pour le grand jour, qui est encore à venir. Il est facile, par exemple, de voir que les versets 6-10, parlent de signes plus grands que ceux qu'on a jamais vérifiés. On ne saurait franchement affirmer que ces choses aient eu lieu à la lettre; cependant l'esprit de Dieu n'hésite pas à les rattacher à la chute de Babylone. Parler d'hyperbole ou d'exagération, c'est faire preuve d'une profonde ignorance de l'Écriture et de la puissance de Dieu. Je comprendrai qu'un infidèle tint un pareil langage; mais du moment où vous vous mettez à supposer que l'Esprit de Dieu a pu volontairement tomber dans l'exagération, vous ébranlez l'autorité de toute la Parole. S'Il grossit outre mesure un juge-

ment temporel, qui m'assure qu'il ne met pas la même exagération dans les tableaux de la grâce et de la rédemption éternelle? Et dans ce cas, où est le terrain pour une solide paix avec Dieu? Admettez-vous, oui ou non, que le Saint-Esprit dit toujours la vérité? Ce principe reçu, il faut veiller à ce qu'il soit appliqué. Ainsi, restreindre la scène en question au jugement passé de Babylone, c'est limiter la parole de Dieu et accuser le Saint-Esprit d'exagérer. C'est simplement nous qui ne comprenons pas et nous égarons. Combien il importe par conséquent que nous soyons de petits enfants en malice et des hommes faits en intelligence! Nous pouvons bien fuir avec horreur un chemin qui conduit à une fin aussi déshonorante pour la parole de Dieu. D'un autre côté, que le Saint-Esprit avait réellement en vue un accomplissement passé, c'est ce que je tiens pour non moins vrai que le fait qu'il regardait en avant vers un autre accomplissement beaucoup plus éloigné.

Aux versets 15-17, il est parlé d'un jugement temporel; c'est une description, non de ce qui aura lieu quand le Seigneur jugera, mais de la manière inique dont l'homme assouvit sa colère sur son compagnon. Les versets 18 et 19 présentent le tableau d'une ruine complète : Babylone a été jugée; un désastre et une destruction peut-être sans précédents ont frappé cette orgueilleuse cité; et ceci, nous le savons, s'effectua sous l'influence de Dieu, par suite de la jonction des Mèdes et des Perses commandés par Cyrus.

Mais évidemment, le Seigneur emploie ici le langage le plus énergique pour montrer que c'est *Son* jour. Quand on lit le Nouveau-Testament aussi bien que l'Ancien, il importe extrêmement de se faire une idée nette et précise du vrai caractère et de la signifi-

cation de ces mots : « le jour du Seigneur. » Ce n'est pas la même chose que la « venue » du Seigneur pour nous prendre à lui. Quand il viendra, les saints morts ressusciteront et les saints vivants seront transmués ; ce n'est pas là « le jour du Seigneur », et jamais cet événement n'est ainsi nommé dans les Écritures. Il est un chapitre (2 Pierre, III) qui semble présenter quelque difficulté ; mais elle ne provient, en réalité, que de la confusion où l'on se trouve, car tout devient clair dès que l'on distingue les deux phrases et les pensées dans l'un comme dans l'autre passage. Ce que disent les moqueurs des derniers jours, c'est « où est la promesse de son avènement ? » etc. La réponse de l'Esprit de Dieu est celle-ci, que le *jour du Seigneur* viendra, qu'il viendra comme un voleur dans la nuit pour juger la méchanceté sur la terre. Ils ne font aucun cas des chrétiens qui nourrissent cette brillante espérance, la venue de leur Maître ; eh bien, le Saint-Esprit les menace du terrible jour du Seigneur. Le Seigneur ne nous est jamais présenté sous l'image d'un voleur venant dans la nuit, excepté quand il est nettement question de jugement, comme c'est le cas à propos de Sardes (Apoc. III). En 1 Thessal. V, l'Esprit se sert de la comparaison du voleur, en parlant du jour du Seigneur prêt à tomber sur le monde, et non par rapport aux saints qui attendent Christ.

La vérité vraie c'est que l'expression « la venue du Seigneur » peut s'appliquer à sa présence avant qu'il soit manifesté à tout œil, tandis que « le jour du Seigneur » désigne cette parole et cet aspect de son action qui inflige un juste châtement au monde et nous le présente comme jugeant en équité. C'est là le jour du Seigneur, jour de ténèbres et de ruine pour les pécheurs ; il n'y a pas un mot touchant la résurrection

des justes qui sont morts, ni de la transmutation des vivants; tous les traits propres au Nouveau-Testament, vous les trouverez là et là seulement. Dans l'Ancien il y a la conduite du Seigneur vis-à-vis d'Israël, dont Il juge la méchanceté, mais qu'il finit par bénir, et son long support à l'égard des Gentils jusqu'à ce qu'arrive le jour de la visitation. Ceci explique le langage d'Esaië, XIII. L'Esprit de Dieu a en vue le jugement du monde entier par le Seigneur, c'est pourquoi ce jugement est appelé « la journée de l'Eternel. » Ce sera le terme de l'intervalle pendant lequel l'homme est laissé libre de faire sa propre volonté et de se glorifier. Ce sera la manifestation des voies morales de Dieu lorsque tout ce qui est élevé sera abaissé, et que le Seigneur et les humbles qu'Il aime seront exaltés à jamais. Dès l'instant que l'Esprit de Dieu entrevoyait ce jour, c'en était assez pour faire de Babylone vouée à la destruction, l'objet d'une intervention toute prochaine de Dieu. La vérité de la prophétie était de la sorte attestée par un accomplissement partiel à cette époque même. Babylone servait la première d'exemple comme auparavant Sodome et Gomorrhe. Si, physiquement, ce n'était pas d'une manière manifeste un jugement divin, moralement, c'était un événement prodigieux qui imprimait un cours tout nouveau à l'histoire du monde. La chute de la Perse n'était, en aucune manière, un type du jugement final réservé au monde; la ruine de la Grèce n'avait non plus aucune signification à cet égard. Le jugement de Rome aura ce caractère, il est vrai, mais il est encore futur. Elle a passé comme les autres par des secousses répétées et a été à deux doigts de sa perte, mais elle s'est toujours relevée. Le jour vient où Rome reprendra sa splendeur et son prodigieux pouvoir, alors qu'elle sera le centre

d'un empire restauré; mais ce ne sera que pour recevoir son arrêt final des mains de Dieu. La destruction passée de Babylone est un type de celle de Rome. Quand Babylone tomba, les enfants d'Israël furent délivrés; il n'y eut rien de semblable lorsque la Perse fut assujettie à la Grèce ou la Grèce à Rome.

Ainsi la chute de la première des grandes puissances gentiles typifie celle de la dernière, alors qu'Israël sera définitivement affranchi, converti, délivré spirituellement aussi bien que comme nation, et sera, par cela même, établi le représentant de la gloire de Jéhovah sur la terre.

Aussi, dans le chapitre suivant, (xiv) l'Esprit de Dieu annonce-t-il la délivrance d'Israël. La liaison est naturelle. Le renversement de Babylone implique l'émancipation d'Israël. Ce fait a donc beaucoup plus d'importance que l'histoire de toute autre puissance; le passé de Babylone figure simplement la chute de ce vaste pouvoir qui lui a succédé, et qui tient jusqu'au bout les Juifs « dans l'esclavage et reste maître de la sainte cité. Les Israélites doivent avoir pour serviteurs ceux-là mêmes auxquels ils obéissaient. Dès l'instant que cette gloire est réservée à Israël et cette merveilleuse délivrance aux Juifs, on comprend comment « elle se moquera du roi de Babylone. » Car il n'est question de nul autre que de la dernière tête de la bête, comme Nébucadnetzar était la première. Quoique le roi de Babylone représente le personnage qui à la fin tiendra les Juifs en captivité, ce serait se tromper gravement que de s'imaginer que ce sera un roi de la Babylone du pays de Sinhar. Je rappelle cette idée uniquement pour montrer qu'elle repose sur un principe erroné. Beaucoup de gens pensent que la Babylone d'autrefois sera rétablie aux derniers jours. Ils admet-

tent qu'il y aura à la lettre une autre cité dans la plaine de Sinbar. Je crois cette opinion essentiellement fausse. Le Nouveau-Testament nous décrit la physionomie de ^{la} Babylone à venir, et la ville de l'Apocalypse contraste étrangement avec la cité chaldéenne. Celle-ci était bâtie dans une plaine; la Babylone future sera assise sur sept montagnes. Ainsi, tout homme d'une instruction ordinaire devrait comprendre quel sera l'emplacement de la Babylone à venir. Il n'y a qu'une ville qui réponde proverbialement à ce caractère, parmi les Gentils, les Juifs et les chrétiens. Partout elle a acquis une désignation d'après la circonstance, à tel point que si l'on parle de la cité aux sept collines, on trouverait difficilement un enfant tant soit peu bien élevé qui ne répondit: «Ce doit être la célèbre ville de Rome.» C'est là la cité qui doit aux derniers jours acquérir le même genre d'importance que Babylone possédait au commencement du siècle. Le siècle a commencé avec Babylone et finira avec le personnage appelé dans l'Apocalypse «la Bête.» Dans le livre de Daniel figurent quatre bêtes; mais l'une d'elles est appelée «la Bête» comme étant la dernière qui existât; et si elle a disparu, c'est pour reparaître une fois encore avant le jugement. Dieu fait du vieil ennemi le type de celui qui doit plus tard s'élever contre son peuple. Le dernier représentant de la puissance de Babylone figure donc celui qui jouira d'un pouvoir analogue contre les saints de Dieu aux derniers jours. Au chap. xvii de l'Apocalypse le principe général est excessivement clair, sans la supposition forcée d'une métropole en Chaldée où l'homme devrait non-seulement bâtir la ville, mais avant tout créer sept collines. Un autre point que mentionne le Saint-Esprit, c'est le gouvernement de la ville sur les rois

de la terre, et non le contrôle exercé sur l'empire sous le symbole de la femme qui monte la Bête. — Enfin la Babylone apocalyptique est caractérisée par son passage du paganisme à l'anti-christianisme. Les déclarations d'Ésaïe nous donnent la clef de ce que nous rencontrons dans la Révélation de Jean. Il serait difficile de dire que le langage si expressif des versets 12-14 ait eu sa pleine et parfaite application dans la personne de Nébucadnetsar ou celle de Belsatsar. Il y avait chez l'un l'orgueil et une confiance illimitée en soi-même, et chez l'autre la dégradation et une luxure profane ; mais la description de ce passage ne se vérifiera bien qu'à la fin des jours et pas avant. Après avoir occupé une place si élevée, le superbe doit être abaissé comme jamais monarque babylonien ne l'a été (vers. 15).

Je ne m'appesantis sur le reste du chapitre que pour noter la déclaration contenue dans les versets 24, 25. Quelques interprètes supposent que le roi de Babylone et l'Assyrien sont une seule et même personne ; c'est une erreur générale, surtout parmi les savants. Il est clair que le dernier état est quelque chose qui est ajouté à la chute de la Babylone déjà jugée. Vient alors l'Assyrien, avec lequel le Seigneur agit dans son pays d'une manière sommaire. Ceci s'accorde parfaitement avec ce qu'on peut recueillir d'autres parties de la Parole de Dieu.

Si nous jetons maintenant un regard sur l'histoire passée d'Israël, nous verrons l'Assyrien venir le premier, son armée détruite, et lui-même renvoyé dans son pays pour y être massacré par ses fils rebelles dans la maison de son Dieu. L'étonnante destruction de ses troupes symbolisait la chute de « l'Assyrien » aux derniers jours, et pas autre chose. C'était long-

temps avant que Dieu eût permis à Babylone d'occuper le premier rang. Ce fut après la disparition de Ninive que Babylone obtint la suprématie. L'Assyrien n'était jamais parvenu à la domination du monde, mais Babylone l'obtint, en qualité de chef établi de Dieu, après que la royale maison de David fut devenue un appui de l'idolâtrie, suivant le peuple de Dieu dans ce qu'il aimait, l'abomination des païens. Dieu invita le roi de Babylone à prendre le sceptre du monde, ce qu'il fit. Babylone fut toujours renommée pour ses nombreuses idoles; et puisque celui que Dieu s'était choisi pour témoin était devenu idolâtre, le plus méchant pouvait bien avoir la suprématie aussi bien que le meilleur. C'est ainsi que Babylone fut élevée au gouvernement du monde. Cela arriva, de fait, postérieurement à la destruction de l'Assyrien, que nous avons vue dans d'autres chapitres (viii, x). Ici, au contraire, Babylone est jugée en premier lieu; puis vient l'Assyrien qui est frappé dans le pays du peuple de Dieu. Pourquoi cela? Parce que le Saint-Esprit prend ici les circonstances de l'Assyrien aussi bien que celles du roi de Babylone, non comme une histoire des temps passés, mais comme un tableau de ce qui doit avoir lieu aux derniers jours; or, aux derniers jours, le pouvoir représenté par Babylone sera détruit le premier, après quoi celui que figure l'Assyrien sera renversé à son tour. Ceci est en complète harmonie avec la description typique ou prophétique des derniers jours; au lieu que si vous le limitez au passé, il ne s'y adapte qu'imparfaitement et on ne peut le bien comprendre. Tandis que l'Esprit de Dieu fait passer l'Assyrien après Babylone, il est certain qu'autrefois l'Assyrien fut le premier en date, Babylone ne vint qu'ensuite. Bientôt Babylone sera frappée.

sous le règne du dernier représentant de la puissance de la Bête, et cela en rapport avec les Juifs; la puissance qui répond au roi d'Assyrie viendra après, alors que Dieu s'occupera des dix tribus d'Israël.

Que le Seigneur daigne nous rendre capables de mettre à profit toute l'Écriture, en usant pour notre instruction et notre affermissement, aussi bien que pour notre rafraîchissement et pour notre joie! Tout contribue à nous montrer que les jouissances et les honneurs mondains auront pour dénouement la destruction et un amer désappointement. Notre affaire est de travailler à l'œuvre que le Seigneur nous confie. Il sauve les âmes pour qu'elles soient unies à Christ dans le ciel. Notre responsabilité consiste à poursuivre dans le sens de ses pensées de miséricorde envers les pécheurs, et de son amour pour ceux qui sont attachés au nom de son Fils.

CHAP. XIV, 28 — XVI. — La division des chapitres est ici singulièrement malheureuse; les cinq derniers versets du chap. XIV forment une section à part, et les deux chapitres suivants embrassent le même sujet. Ce qui ajoute à la confusion, c'est l'insertion du signe du nouveau paragraphe au verset 29 du chap. XIV, tandis que le verset 28 fait partie réellement de la nouvelle charge, non contre Babylone ou l'Assyrien, mais du jugement de Dieu contre les Philistins.

« L'année en laquelle mourut le roi Achaz, cette charge-ci fut mise en avant. Toi, toute la contrée des Philistins, ne te réjouis point de ce que la verge de celui qui te frappait a été brisée, car de la racine du serpent sortira un basilic et son fruit sera un serpent brûlant qui vole. » La mort d'Achaz pouvait naturellement exciter les espérances des Philistins qui avaient

été tenus assujettis sous la forte main de son grand-père Hozias. Il est écrit de celui-ci en 2 Chroniques xxvi, 4, qu' « il fit ce qui est droit devant l'Éternel, comme avait fait Amatsia son père, Il s'appliqua à rechercher Dieu pendant les jours de Zacharie, homme intelligent dans les visions de Dieu : et pendant les jours qu'il rechercha l'Éternel, Dieu le fit prospérer ; car il sortit et fit la guerre contre les Philistins, et fit une brèche à la muraille de Gath et à la muraille de Jabné et à la muraille d'Asdod ; et il bâtit des villes dans le pays d'Asdod et parmi les autres Philistins. Et Dieu lui donna du secours contre les Philistins et les Arabes qui habitaient à Gur-Bahal, et contre les Méhunites. Et même les Hammonites donnaient des présents à Hozias ; de sorte que sa réputation se répandit jusqu'à l'entrée d'Égypte, car il s'était rendu fort et puissant. » — Or, maintenant, non seulement Hozias mais Achaz étaient morts. « La verge de celui qui frappait le pays des Philistins était brisée. L'ennemi avait appris à mépriser Juda pendant les jours de l'infidèle Achaz. « Car le Seigneur avait humilié Juda à cause d'Achaz roi d'Israël, parce qu'il avait dépouillé Juda et avait transgressé les commandements de l'Éternel. » Qui était son fils pour qu'ils eussent peur de lui ? Qu'ils ne se hâtent pourtant pas trop de triompher, car « de la racine du serpent sortira un basilic et son fruit sera un serpent brûlant qui vole. » Cette menace commença à s'accomplir sous le règne d'Ezéchias dont il est rapporté (2 Rois xviii, 8) qu'il frappa les Philistins jusqu'à Gaza et ses confins depuis les tours des gardes jusqu'à la forteresse. »

Mais je ne vois pas pour quel motif on supposerait que cette charge fait exception au reste, alors surtout que l'énergie du langage désigne une destruction plus

terrible que celle infligée par ce pieux roi de Juda. Son parfait accomplissement aura lieu par conséquent aux derniers jours. C'est alors réellement qu'on verra la double application du pouvoir divin, quand, d'un côté, les plus misérables seront repus et les pauvres reposeront en assurance, et que, de l'autre, Jéhova non-seulement brisera la verge, mais tuera la racine de la Philistie par la famine, et détruira ce qui sera resté en elle. Au verset suivant, (34) le prophète éclate avec une ardente animation; il invite la porte à hurler et la ville à crier: Toi, tout le pays des Philistins, sois comme une chose qui s'écoule; car une fumée viendra de l'aquilon, et il ne restera pas un seul homme dans ses habitations.» Ainsi, voilà les Philistins sous le coup de la menace d'une force écrasante, extraordinaire, qui balayera tout sur son passage. Ici encore, la fin est une promesse de délivrance pour les Juifs pieux: «Que répondra-t-on aux ambassadeurs de cette nation? On répondra que l'Eternel a fondé Sion, et que les affligés de son peuple se retireront vers elle.»

Les chap. xv, xvi renferment la charge de Moab. Quel tableau de désolation et de malheur d'autant plus senti qu'il est inattendu et soudain! Les Philistins n'avaient pas plus offensé Dieu en se réjouissant des calamités survenues à Israël, que les Moabites par leur suprême arrogance et leur confiance illimitée dans leurs propres forces. «Parce que Har de Moab a été ravagée de nuit, il (Moab) a été défait, parce que Kir de Moab a été ravagée de nuit, il a été défait» (xv, 4). Telle me paraît être la portée exacte de ce verset. Ainsi affaiblis par la perte de leurs places fortes, surprises l'une après l'autre à leur grande consternation, les Moabites sont supposés monter dans leurs hauts lieux

pour y pleurer, avec lessignes d'une profonde et universelle affliction, tant en public qu'en particulier, et cela à tel point que, aux confins du pays, les soldats eux-mêmes jettent des cris lamentables tout comme le sexe le plus faible. (vers. 2-4). Le prophète ou celui qu'il personnifie ne peut s'empêcher d'être attristé à l'aspect des malheurs de Moab, et il continue à décrire la désolation, la misère et le carnage jusqu'à la fin du chapitre.

Au commencement du chapitre xvi, Moab est engagé à envoyer l'agneau au Dominateur de la terre, du rocher du désert à la montagne de la fille de Sion. Ceci semble se rapporter au tribut qu'il payait autrefois. Après que David l'eut subjugué, il envoyait des présents à ce roi. « Il battit aussi les Moabites, et les mesura au cordeau, les faisant coucher par terre : et il en mesura deux cordeaux pour les faire mourir, et un plein cordeau pour leur donner la vie sauve ; et le pays des Moabites fut à David, sous cette condition qu'ils lui seraient sujets et tributaires ». (2 Sam. viii, 2.) En avançant dans leur histoire, nous trouvons que le roi de Moab possédait de grands troupeaux, et avait coutume de payer au roi d'Israël un tribut de cent mille agneaux, et d'autant de moutons avec leur laine. Le prophète semble vouloir rappeler à Moab cette obligation, le menaçant autrement de calamités plus grandes encore prêtes à fondre sur ses filles. (vers. 2) « Mets en avant le conseil, fais l'ordonnance. sers d'ombre comme une nuit au milieu du midi ; cache ceux qui ont été chassés et ne déceles point ceux qui sont errants. Que ceux de mon peuple qui ont été chassés séjournent chez toi, ô Moab ! sois leur une retraite contre celui qui fait le dégât ; car celui qui usait d'extorsion a cessé, le dégât a pris fin ; ceux qui foulaient sont consumés de dessus la terre. Et le trône

sera établi par la gratuité, et sur ce trône sera assis en vérité, dans le tabernacle de David, quelqu'un qui jugera, qui recherchera le droit, et qui se hâtera de faire justice. » (vers. 5-5.) Le prophète dans son second avertissement touche à l'horrible péché par lequel Moab a offensé l'Eternel. Avait-il donné un refuge à ceux qui avait été chassés d'Israël? Ou bien avait-il pris avantage de leur état de détresse par les frapper et les trahir? L'esprit prophétique contemple à travers Ezéchias, le vrai fils de David, lequel régnera en justice alors que le dernier oppresseur et spoliateur sera venu à sa fin.

Les versets qui suivent (6-12) décrivent une fois de plus l'orgueil de Moab et sa chute humiliante, lorsque, en dépit de sa fierté, « Moab, hurlera sur Moab, chacun hurlera » et que la campagne rivalisera avec les villes, en étendue de dévastation. Le prophète pleure de nouveau à l'aspect de l'infortune de l'ennemi autrefois superbe, qui prie dans son sanctuaire, et qui « ne peut rien obtenir. »

Le verset suivant montre que, quelle que soit la pesanteur de cette charge sur Moab, « dans trois ans, tels que sont les ans d'un mercenaire, (c.-a.-d. je suppose, exactement comptés, comme on le ferait dans une position semblable), la gloire de Moab, sera avilie, avec cette grande multitude, et le résidu sera petit, ce sera peu de chose ». Que ceci ait été accompli à la lettre, c'est ce que ne saurait mettre en doute le croyant, bien que nous ignorions de quelle manière le fait s'est opéré, si ça été par le moyen du roi de Juda, ou par l'Assyrien.

Il est inutile d'ajouter que l'accomplissement littéral de la prophétie aura lieu lors de la grande crise future; il est certain en effet que le dernier roi du Nord tombera sur Moab, et que les enfants d'Israël sous leur Messie mettront les mains sur lui. Comparez Esaïe xi, 14, avec

Daniel xi, 41. Rien ne prouve plus clairement que, tout ignorés ou peu connus qu'ils soient maintenant, il restera des représentants de cette nation à la fin du siècle pour prendre part à la suprême catastrophe, humiliante pour l'homme, mais qui tournera à la gloire de Dieu, lorsque le peuple élu sera en entier sauvé, rétabli par la miséricorde divine dans le pays de son héritage, et jouira de la suprématie qui lui a été promise.

QUE SERA-CE D'ÊTRE LA :

Nous parlons bien souvent de la Sainte Patrie,
De cette glorieuse et brillante cité
Où les élus, au sein de la félicité,
Rediront de Jésus la tendresse infinie.
C'est là, nous le sentons, qu'est le parfait bonheur.
Oh ! que sera-ce donc de s'y trouver, Seigneur !

Nous parlons bien souvent de ces riches couronnes
Qui, dans l'éternité, doivent ceindre nos fronts ;
Du Père aux pieds duquel nous les déposerons ;
Des anges, des anciens, et des rois et des trônes ;
De l'Agneau qui mérite empire, force, honneur.
Mais qu'il sera plus doux d'être auprès d'eux, Seigneur !

Nous parlons bien souvent de la Sion nouvelle
Qu'illumine de Dieu le pur rayonnement,
Sanctuaire béni, céleste monument,
Où Christ, dans sa splendeur, à l'homme se révèle,
Où tous les cœurs, en Lui, formeront un seul cœur.
Mais qu'il sera plus beau de l'habiter, Seigneur !

Nous parlons ici-bas des chagrins, des alarmes,
Des terreurs du péché, de la tentation,
Des peines, des soucis et de l'affliction.
Au ciel plus de tourments ; plus de cris, plus de larmes,
Plus de deuil ; de remords, plus d'amère douleur !
Oh ! quand y serons-nous à l'abri du malheur !

Quand, lasse de la terre et saintement émue
Notre âme, vers les cieux dirigeant son essor,
Jouira-t-elle enfin de son divin trésor ? . . .
Dans peu de temps sa foi sera changée en vue.
Amen ! Gloire à Jésus ! honneur ! Alléluia !
Frères, le vrai bonheur, ce sera d'être là !

TABLE

DU SEPTIEME VOLUME.

Le Sabbat ou Est-ce la Loi qui est morte.....	3
Communion avec Christ (viii ^e partie) : Souffrir avec Lui	64
" " (ix ^e partie) : Glorifiés avec Lui, Régnant avec Lui.	161
Reflexions pratiques sur les Psaumes. Ps. XLIV-XLVII.	84
Le Déclin et ses symptômes.....	96
Notes sur l'Épître aux Galates : CHAP. VI.....	113
Méditation sur la gloire morale du Seigneur Jésus-Christ.....	176
Ressemblance et Image.....	260
Quelques pensées sur la seconde Epître de Pierre...	269
L'Épître aux Ephésiens.....	281
Le Péché originel et le Christianisme.....	333
Remarques sur Esaïe CHAP. I-V.....	344
" " CHAP. VI-XVI.....	488
De l'autorité de Christ comme Seigneur.....	369
Le Fils de Dieu : N ^o I et N ^o II.....	382
" " N ^o III, et N ^o IV.....	413
Abraham.....	451
La guerre que les incrédules font au christianisme.	473
Extraits de Lettres.....	476
La Table du Seigneur.....	486
Fragments..... 95, 112, 273,	381
Poésie.....	408. 535

FIN DU SEPTIEME VOLUME.